



Carrière sportive et socialisation secondaire en cyclisme sur route : les cas de la Belgique, la France et la Suisse

*Rapport de fin de recherche financé par l'Agence Mondiale
Antidopage*

Décembre 2009

Christophe Brissonneau
Jacques Defrance
Bertrand Fincoeur
Vanessa Lentillon-Kaestner
Fabien Ohl (Dir.)

Remerciements :

Nous remercions très chaleureusement tous les cyclistes, entraîneurs, médecins, directeurs sportifs, managers de coureurs, journalistes et masseurs qui ont bien voulu participer à cette étude et nous accorder un peu de temps.

Nos remerciements vont également à l'AMA qui nous a fait confiance en finançant cette étude.

Préambule :

Afin de préserver l'anonymat des répondants, les noms des personnes interrogées n'ont pas été mentionnés, les lieux et références à des évènements ont été supprimés ou modifiés. Les entretiens ne figurent pas en annexe afin de ne pas permettre l'identification des répondants, ce qui ne serait d'ailleurs d'aucun intérêt pour comprendre la culture des jeunes cyclistes interrogés.

La vocation de cette étude n'est pas de dénoncer le dopage, ni de valoriser des conduites ou d'éventuels changements. Nous espérons également que l'usage des résultats ne conduise pas à la simplification ou à la caricature, que ce soit pour louer ou pour stigmatiser les acteurs du cyclisme.

TABLE DES MATIERES

SYNTHESE DU RAPPORT DE RECHERCHE	6
SYNTHESIS OF RESEARCH REPORT	9
INTRODUCTION.....	12
1. LE MANDAT ET LES OBJECTIFS DE L'ETUDE	12
2. LES PERSPECTIVES D'ANALYSE.....	12
3. METHODE.....	13
4. PRESENTATION DES RESULTATS.....	14
1. L'ORGANISATION DU CYCLISME EN SUISSE, FRANCE ET BELGIQUE.....	15
1.1. ASPECTS STRUCTURELS	15
1.1.1. <i>Le système sportif</i>	15
1.1.2. <i>Les équipes cyclistes</i>	17
1.1.3. <i>Les principales compétitions</i>	20
1.2. ASPECTS JURIDIQUES.....	22
1.2.1. <i>Les lois sur le dopage dans les trois pays</i>	22
1.2.2. <i>Les contrôles antidopage</i>	23
1.2.3. <i>La répression policière</i>	24
1.3. ASPECTS SOCIAUX ET ECONOMIQUES	26
1.3.1. <i>Le nombre de clubs</i>	26
1.3.2. <i>Evolutions démographiques</i>	26
1.3.3. <i>Popularité du cyclisme</i>	27
1.3.4. <i>Situation financière</i>	28
1.3.5. <i>Sponsors</i>	29
2. CARRIERES ET ENCADREMENT DES JEUNES CYCLISTES	31
2.1. L'ENGAGEMENT ET LES DEBUTS DE CARRIERE	32
2.1.1. <i>Conditions d'entrée</i>	32
2.1.2. <i>Le rôle de la famille et des proches</i>	35
2.1.3. <i>Vie privée</i>	37
2.2. MODES D'ENCADREMENT	43
2.2.1. <i>Les formes d'organisation de l'encadrement et les étapes de la carrière</i>	43
2.2.2. <i>Formations et carrières sportives</i>	49
2.2.3. <i>Encadrement</i>	52
2.2.3.1. <i>Rôle des entraîneurs</i>	52
2.2.3.2. <i>Suivi médical</i>	55
2.2.3.3. <i>Le rôle des anciens dans la transmission de la culture cycliste</i>	57
2.3. LES CONDITIONS D'EXERCICE.....	59
3. ENTRAINEMENT ET PREPARATION DES JEUNES CYCLISTES.....	66
3.1. ENTRAINEMENT, COMPETITION ET RESULTATS.....	66
3.2. CONSOMMATION DE PRODUITS ET METHODES AUTORISES.....	75
3.2.1. <i>Une culture de la prise de produits et de méthodes autorisées</i>	75
3.2.2. <i>Les usages de la seringue</i>	78
4. LES JEUNES CYCLISTES ET LA QUESTION DU DOPAGE.....	82
4.1. CONCEPTIONS DU DOPAGE	84
4.1.1. <i>Définition du dopage</i>	84
4.1.2. <i>Une culture du dopage avant le milieu professionnel ?</i>	86
4.1.3. <i>Vision des lois et des contrôles antidopage</i>	88
4.2. CONNAISSANCES, PRATIQUES ET REPRESENTATIONS	92
4.2.1. <i>Connaissances des produits et des méthodes</i>	92

4.2.2. <i>Tentation face au dopage</i>	97
4.2.3. <i>Le rapport au dopage</i>	98
4.2.4. <i>Omerta</i>	107
4.2.5. <i>L'identification des sources d'approvisionnement par les coureurs</i>	108
4.2.6. <i>Perception de l'étendue du dopage dans d'autres pays et d'autres sports</i>	112
4.3. PERCEPTION DE L'EVOLUTION DES CONDUITES	116
CONCLUSION	123
BIBLIOGRAPHIE	126
ANNEXE : EVOLUTION DES EFFECTIFS DES FEDERATIONS DE CYCLISME.....	127
GLOSSAIRE.....	129
RESUME	131
ABSTRACT	132

Synthèse du rapport de recherche

Ce rapport de recherche s'intéresse à la culture des jeunes cyclistes sur route de 18 à 23 ans, en voie de professionnalisation ou déjà jeunes professionnels, en Belgique, en France et en Suisse. L'objet principal est de comprendre et de comparer les effets des formes de socialisations des jeunes cyclistes sur leur rapport au dopage. Cette période de la carrière a été très peu étudiée alors qu'il s'agit d'une phase essentielle pour comprendre la consommation de produits dopants. En effet, ces espoirs sont exposés à un nouvel environnement et une nouvelle logique professionnelle s'impose à eux, avec ses possibilités de carrière, de profits mais aussi ses risques. Le but de cette recherche est de comprendre si le rapport à la pharmacologie et au dopage évolue et si les modes d'organisation et d'encadrement ont des effets sur les dispositions à consommer des produits. Il s'agit en particulier de connaître les effets des interactions entre les cyclistes et les divers groupes encadrants (pairs, anciens, entraîneurs, dirigeants, médecins) sur les savoir-faire mais aussi sur les normes et les valeurs adoptées durant cette phase de socialisation professionnelle.

Méthode

Nous avons réalisé 70 entretiens semi-directifs dans le milieu du cyclisme. L'échantillon se compose de :

- 22 Jeunes cyclistes
- 22 Anciens cyclistes pros
- 6 Entraîneurs
- 5 Médecins
- 10 Directeurs sportifs/managers de coureurs
- 5 Autres entretiens réalisés

Les entretiens ont été intégralement retranscrits et anonymés. Le contenu des entretiens a été analysé par thématique à partir du guide d'entretien et les données relatives à chaque pays ont été comparées.

Bien évidemment, les enquêtes sur le dopage comme sur la plupart des pratiques illicites soulèvent, plus que d'autres investigations, la question de la fiabilité des réponses recueillies. Les risques de sur ou de sous-estimation ne peuvent être négligés et il semble très délicat d'obtenir des données absolument fiables. L'interaction avec les coureurs est donc essentielle. Il faut pouvoir établir une relation de confiance, éviter les jugements et faire preuve d'empathie. Lors de l'élaboration du guide d'entretien, nous avons donc veillé à ce que les interactions ne contraignent pas le recueil des propos du répondant. Le croisement des informations collectées lors des entretiens nous a également permis de donner davantage de crédibilité aux récits recueillis. Nous recueillons donc des discours et des représentations des pratiques et du dopage mais, malgré quelques observations ethnographiques, l'accès aux pratiques du dopage est extrêmement difficile. Alors que dans les années 1990, les pratiques étaient partagées par les « insiders », elles semblent beaucoup

moins collectives et plus secrètes dans les années 2007 et 2008.

Résultats

1- Modes d'organisation et de financement

Il existe dans chaque pays une diversité de modes d'accès au sport et de formation des élites. Cependant, des caractéristiques dominantes peuvent être identifiées en particulier des modèles d'organisation et de financement différents entre la Belgique et la France, d'une part, et la Suisse de l'autre. Les communautés (Etat ou collectivités locales) soutiennent le cyclisme en France et dans une moindre mesure en Belgique, elles facilitent un encadrement plus important, financé ou régulé. En revanche, les soutiens des collectivités, des Cantons ou de la Confédération sont peu importants en Suisse romande. Par ailleurs, la faible popularité du cyclisme en Suisse romande et la petite taille du pays constituent des obstacles à l'obtention de ressources par du sponsoring alors que la situation est plus favorable en Belgique et en France.

Le marché des équipes professionnelles est plus important en France et en Belgique qu'en Suisse et il existe une circulation des jeunes sur ces marchés. On observe une dynamique négative du cyclisme en Suisse romande : diminution du nombre de jeunes cyclistes et clubs. Cette dynamique peu favorable conduit à une pénurie de cadres compétents en cyclisme sur route en Suisse romande. Concernant les aspects juridiques, le cadre législatif est antérieur (1965) et plus important en Belgique et en France. La situation actuelle est comparable entre les 3 pays, les codes de l'AMA servant de référence. En revanche les interventions judiciaires et policières sont plus fréquentes en France et en Belgique (apparemment inexistantes en Suisse romande).

2- Carrière et encadrement des jeunes cyclistes

Concernant les modes d'organisation, la carrière est structurée en France par une sélection réalisée par une hiérarchie entre les clubs ainsi que par l'intervention de l'Etat dans l'accompagnement des sportifs de haut niveau. En Suisse, les cyclistes ressentent un manque de structures scolaires spécialisées ou de pôles sportifs à l'image de ce qui se fait en France. La Belgique est plus proche de la Suisse avec des collectivités publiques en retrait. En revanche, c'est par rapport à un réseau de clubs assez dense et hiérarchisé que les jeunes cyclistes sont sélectionnés dans les équipes.

Les modes d'encadrement sont sensiblement différents selon les pays. En Suisse romande l'encadrement est perçu comme moins professionnel et il est moins présent. En France, l'encadrement est très présent et tend à se resserrer en intégrant, outre des entraîneurs et un staff technique, des médecins et psychologues formés à la prévention du dopage. En Belgique, l'encadrement est important mais c'est davantage le coureur qui gère les relations et sollicite un

entraîneur ou plus généralement un encadrement médical ou technique.

On peut identifier trois types d'équipes avec des modalités différentes d'encadrement : des équipes à fort encadrement, plutôt françaises ou belges ; des équipes avec une conviction antidopage mais qui exercent peu d'encadrement et de suivi des coureurs ; et des équipes constituées d'une somme d'éléments individuels, peu encadrés. Dans les équipes à fort encadrement, la prise en charge des coureurs est très large, de l'entraînement au suivi diététique, médical ou psychologique. Plus on va vers les équipes qui ne font que regrouper des personnes sans prise en charge collective importante, plus les individus sont autonomes dans leur façon de se préparer aux compétitions et de gérer leur vie.

En Suisse romande le choix du suivi médical est fait par l'athlète. Certains coureurs sont encadrés dans des structures officielles, d'autres ont recours à des médecins qui défendent l'idée d'un encadrement pharmacologique, jugé moins risqué que la prise isolée de produits dopants. En Belgique, il existe un suivi volontaire dans les premières phases de la carrière, d'abord par le médecin de famille puis par un médecin spécialiste du sport. Comme en Suisse, le choix se fait selon la réputation du médecin et les réputations sont diverses. A partir d'un niveau plus élevé, ce sont des équipes de santé (médecins d'équipe, kinés) qui prennent davantage en charge les coureurs. En France, le suivi médical est organisé par les équipes ou les structures d'accueil des jeunes cyclistes. Les équipes médicales sont sélectionnées et formées par les organisations afin qu'il n'y ait aucun flottement. A partir d'un certain niveau (Pro-Tour et Continentales Pro), l'UCI organise les mêmes suivis obligatoires pour tous les athlètes quels que soient leur nationalité ou leur lieu de résidence.

3- Entraînement et préparation des jeunes cyclistes

L'organisation de l'entraînement

Les charges d'entraînement augmentent avec le niveau et les changements d'âge dans tous les pays, les variations viennent essentiellement des formes de prise en charge et d'encadrement des jeunes cyclistes. En Suisse les coureurs s'entraînent de façon assez autonome, seuls ou en groupe, et ne sont vraiment encadrés que lors de camps d'entraînement en début de saison. En saison, les charges représentent de 25 à 30 heures par semaine et davantage pendant les courses par étape. En Belgique, l'entraînement est plus collectif en début de saison et plus individualisé ensuite. La charge représente 25 à 30 heures par semaine en saison. En France, les formes d'entraînement sont plus diversifiées que dans les autres pays. Les coureurs isolés sont en relation avec des entraîneurs ou des directeurs sportifs mais ils sont souvent plus autonomes dans leurs choix (proches de la Suisse et des équipes de type "valeurs affirmées" ou "mode d'organisation individuel" (avec un encadrement flottant). Les autres sont intégrés à des structures et donc très suivis et guidés dans tous les domaines, de l'entraînement comme de la santé (équipes "très encadrées").

Les usages des produits autorisés

Dans les équipes de type "très encadré", plus caractéristique de la France et de la Belgique, la question de la pharmacologie se pose plus tardivement que dans les équipes de type "valeurs affirmées" ou "mode d'organisation individuel". Dans ces dernières équipes, surtout lorsque l'encadrement est faible, les jeunes développent très tôt une expertise et des croyances associées à la prise de produits autorisés. Les anciens coureurs jouent souvent un rôle dans la transmission de cette culture. C'est face à l'accumulation de fatigue que les cyclistes cherchent à trouver les moyens de « se soigner ». La culture de la consommation intègre des injections mais le positionnement est en rupture avec les pratiques anciennes dans lesquelles la frontière entre le légal et l'illégal était quasi inexistante. Il existe également une culture de la prise de produits autorisés dans des équipes bien encadrées, comme en Belgique. La préparation diététique et pharmacologique y est importante mais se fait en association avec le médecin personnel et/ou le médecin de l'équipe. Le type d'encadrement fait qu'il semblerait que l'on reste dans des formes légales et que la différence avec les pratiques de dopage soit clairement distinguée même s'il s'agit d'une culture de la prise de produit intégrée à l'entraînement.

L'usage de la seringue avec des produits autorisés est une étape importante. Cette technique est pour tous un passage obligé une fois dans le monde professionnel parce qu'il facilite la récupération et fait en quelque sorte partie du métier de cycliste. Dans les équipes de type "valeurs affirmées" ou "mode d'organisation individuel", en Suisse en particulier, son usage est rare en U23 et devient plus régulier parmi les néo-pros. Dans les équipes à fort encadrement, en France en particulier, l'usage est rejeté, même avec des produits autorisés.

4- Les jeunes cyclistes et la question du dopage

Une diversité de discours sur le dopage selon le type d'équipe

Les propos sur le dopage se déclinent selon le type d'équipe à laquelle le cycliste est intégré. Dans les équipes de type "très encadré", on observe un discours antidopage très présent, parfois un peu idéaliste ; dans celles de type "valeurs affirmées", on est opposé au dopage mais avec des doutes sur les limites ou sur l'efficacité de la lutte ; enfin, dans les équipes de type "mode d'organisation individuel", le discours est flottant, caractérisé par une relativisation des normes définissant le dopage et le métier de cycliste. Le discours antidopage se trouve plus facilement en France et en Belgique, essentiellement chez des cyclistes très encadrés et pris en charge par des organisations officielles liées aux fédérations ou à des clubs clairement engagés dans la lutte contre le dopage (type "très encadrée"). Les discours moins déterminés ou plus « mous » sont plus fréquents dans les équipes de type "valeurs affirmées" et surtout dans le modèle "mode d'organisation individuel" où la débrouillardise domine. En Suisse, les discours obtenus sont à mettre en relation avec le type de structure fréquentée par les coureurs.

Plus l'encadrement semble important et moins le discours est flottant. On constate ainsi une inversion des effets de l'encadrement sportif et médical sur le dopage : dans les années 1990, un fort encadrement signifiait un accès aux techniques de dopage les plus élaborées alors qu'aujourd'hui, dans les trois pays étudiés, il semble plutôt avoir un effet dissuasif.

Une image dégradée de la profession de cycliste

Tous les jeunes cyclistes souffrent de l'image dégradée du cyclisme professionnel et certains trouvent injuste d'être les héritiers de la réputation des plus anciens. Ils souffrent également du fait que le cyclisme est le sport le plus contrôlé et le plus stigmatisé alors que d'autres sports sont également touchés par le dopage. Leurs efforts de bonne conduite et l'acceptation de nombreux contrôles ne semblent leur valoir aucun infléchissement des jugements externes, leur identité professionnelle est toujours associée au dopage.

Une perception variable des contrôles

Le renforcement des lois, la répression, les contrôles sont bien acceptés par les jeunes coureurs belges et français dans l'espoir de réduire le dopage et d'améliorer une image fortement dégradée du cycliste. En Suisse, les coureurs perçoivent la lutte contre le dopage comme exclusivement répressive et regrettent le manque de prévention.

Une culture des produits dépendante des modes d'encadrement

Les différences relevées entre les cyclistes et relatives à la culture des produits semblent pouvoir être mises en rapport avec les trois formes d'encadrement que nous avons identifiées. Dans les équipes de type "très encadrée", les cyclistes sont très encadrés et pris en charge par des organisations officielles liées aux fédérations ou à des clubs clairement engagés dans la lutte contre le dopage. Cela permet d'expliquer qu'en France et en Belgique la culture des produits est peu diffusée par ces équipes et ces organisations officielles. En revanche, dans les interactions entre coureurs, les pratiques légales et illégales sont évoquées dans le cas français. Les coureurs des équipes de type "valeurs affirmées" et surtout de type "mode d'organisation individuel", sont plus sujets au doute et à un intérêt pour la culture des produits. Ainsi, proportionnellement plus présents en Suisse, ces jeunes cyclistes possèdent de bonnes connaissances sur l'usage des produits légaux et illégaux. Les échanges entre coureurs sont réguliers à ce sujet et certains coureurs se servent d'Internet, voire des campagnes de prévention, pour s'informer. Si on est loin de la culture du dopage des « insiders » des années 1990 (Brissonneau, Aubel, Ohl, 2008), les connaissances sur les pratiques pharmacologiques ordinaires, légales ou illégales, circulent néanmoins.

Des changements dans la perception et les usages des produits

Alors que les anciens cyclistes décrivent des pratiques de dopage très largement répandues, quels que soient les équipes et les pays, celles-ci ne semblent pas très présentes chez les jeunes. Dans les équipes les moins structurées, les AUT (autorisation à usage thérapeutique) abusives constituent la forme d'entrée

principale dans le dopage. Il s'agit essentiellement d'un usage de la cortisone.

Les autres formes de dopage sont jugées trop complexes ou trop coûteuses et réservées aux professionnels du cyclisme. Les cyclistes interrogés n'y ont pas recours mais en parlent pour les autres coureurs et principalement dans le milieu professionnel. L'absence d'un encadrement favorable, la précarité professionnelle et la difficulté des courses semblent être les facteurs déterminants de la consommation. Lorsqu'ils évoquent le dopage, les coureurs le perçoivent comme un choix personnel que certains, dans les équipes de type "valeurs affirmées" et surtout "mode d'organisation individuel", ne condamnent pas toujours franchement même lorsqu'ils déclarent ne pas avoir recours eux-mêmes aux produits dopants.

Les principaux freins évoqués quant à l'éventualité de la prise de produits sont les questions de santé, la menace d'une réputation ternie en cas de publicisation d'une fraude, la morale et les risques de ne plus pouvoir exercer son métier de coureur.

En conclusion

Les acteurs du milieu cycliste nous relatent des évolutions très significatives des discours qui semblent refléter des changements en cours dans la manière de percevoir la question du dopage. La transformation des modes d'encadrement par des équipes délibérément investies dans la lutte contre le dopage a des effets évidents. Dans ces équipes encadrées, le dopage n'est plus une pratique collective comme c'était le cas auparavant. La culture cycliste a donc significativement changé mais cela ne signifie pas que le dopage soit éradiqué et que la tentation de prendre des produits dopants n'existe pas. Mais la pratique du dopage est certainement rare dans les équipes type "très encadré" et ce ne peut être qu'une pratique individuelle dans les autres équipes. Ces transformations de la culture cycliste ne signifient en rien que les pratiques d'autres équipes, dans d'autres pays notamment, aient évolué de la même façon, ni que les coureurs plus âgés des équipes professionnelles les mieux classées aient changé de la même façon.

Enfin, rien n'assure que le passage dans une équipe avec d'autres rapports au dopage préserve les coureurs de consommer des produits illicites. Les modes d'entraînement, les habitudes de consommation de produits licites, la perception du dopage comme la précarité de la condition professionnelle du cycliste sont des facteurs qui, dans les équipes les moins encadrées, disposent à percevoir le dopage selon diverses normes, plus flottantes en l'occurrence.

Synthesis of research report

This research report focuses on the culture of young Belgian, French and Swiss road cyclists aged 18 to 23, on the way to becoming professionals or who are already professionals. The main goal is to understand and compare the effects of various forms of socialization of young cyclists on their attitude towards doping. This stage of the career has been largely neglected although it constitutes an essential phase in understanding the consumption of prohibited substances. Indeed, this young cyclist's exposure to a new environment and a new professional approach is rather overwhelming, offering both a potential career and profits, and attendant risks. The goal of this research is to understand whether the relationship with pharmacology and doping evolves and if approaches to organization and support for the young athletes have an impact on their tendency to consume these substances. In particular, we hope to learn about the effects of interactions amongst cyclists and the various groups supporting them (peers, former cyclists, coaches, managers, and doctors) on their level of information, and their know-how, as well as on the standards and values adopted during this phase of professional socialization.

Method

We conducted 70 semi-directed interviews in the cycling milieu. The sample is comprised of:

- 22 young cyclists
- 22 former professional cyclists
- 6 coaches
- 5 doctors
- 10 sports managers/cyclists' managers
- 5 other interviewees

The interviews were anonymous and were transcribed in their entirety. The interview content was analysed by theme, employing an interview guide, and the relative data for each country were subsequently compared.

Clearly, as with most illicit practices, investigations of doping are more likely than other studies to raise the question of the reliability of responses. The risks of under or over-estimation cannot be ignored; obtaining absolutely trustworthy results is a considerable challenge. Therefore, interaction with the athletes is vital. It is necessary to be able to establish a relationship based on confidence, avoid making judgements and convey empathy. Thus, during the development of the interview guide, we were careful to ensure that the interactions did not artificially limit a respondent's comments. The validation and the verification of the information collected during the interviews, while cross-referencing the stories, also gave the data more credibility. Therefore, we collected and analysed both the discourse and the depiction of practices and doping but, despite several ethnographic observations, access to doping practices is extremely difficult. While, in the 1990s, practices were shared by "insiders," they seemed

much less collective and more secretive in the years 2007 and 2008.

Results

1-Organizational approaches and financing

Each country has a variety of modes of access to sport and the training of elites. However, some dominant characteristics may be identified, in particular, different organizational and financial models in Belgium and France, on the one hand, and Switzerland, on the other. Communities (the state or local authorities) support cycling in France and, to a lesser extent, in Belgium, and they facilitate greater support, in terms of both financing and regulation. On the other hand, the support of cities, cantons or the confederation does not play much of a role in Swiss Romandy. Moreover, the fact that cycling is not very popular in this part of Switzerland, along with the small size of the country, constitute obstacles to obtaining resources from sponsors, while the situation is more favourable in Belgium and in France.

The market for professional teams is greater in France and in Belgium than in Switzerland, and young cyclists may shift from one market to another. We observe that cycling has a negative dynamic in Swiss Romandy, with fewer young cyclists and clubs, leading to a shortage of competent managers. In the legal realm, the legislative framework was established earlier (1965) and is more significant in Belgium and France, although the current situation is comparable amongst the three countries, with the WADA code as a standard. Nonetheless, legal and police interventions are more frequent in France and in Belgium (and apparently nonexistent in Swiss Romandy).

2- The career and support for young cyclists

Concerning organizational approaches, the career is structured in France through selection by a hierarchy amongst the clubs, as well as state intervention with respect to the support provided for high level sports competition. In Switzerland, cyclists experience a lack of specialized school structures or sports centres such as those in France. Belgium is more similar to Switzerland with its public authorities playing a minor role. On the other hand, it is through a quite dense and hierarchical network of clubs that young cyclists are selected for their teams.

Modes of support differ considerably in each country. In Swiss Romandy, support is perceived as less professional and is less available. In France, support is widely available and tends to be developed in integrating doctors and psychologists trained in drug prevention, in addition to coaches and a technical staff. In Belgium, support is substantial but it is usually the athletes themselves who manage the relationships and seek out a coach or more generally medical or technical support.

We can identify **three sorts of teams** with different types of support: teams we called "strongly supportive" because of major organizational support, usually French

or Belgian; “teams with clearly defined values”/that give lip service to the anti-doping campaign” which are dedicated to anti-doping but provide little support and monitoring of athletes; and teams comprised of a collection of individual elements, offered little support, which we called “self-organized.” In teams with considerable support, athletes are looked after a great deal, from coaching to dietary, medical or psychological monitoring. As we move towards teams that merely bring people together without significantly looking after them, individuals are more autonomous in their way of preparing for competitions and managing their lives.

In Swiss Romandy, the choice of medical assistance is made by the athlete. Some cyclists are supported by official structures, while others rely on doctors who advocate the idea of pharmacological assistance, judged less risky than athletes consuming prohibited substances on their own. In Belgium, there is voluntary monitoring in the early phases of a career, first by a family doctor and then by a specialist in sports medicine whereas, in Switzerland, the choice is made depending on the doctor’s reputation and reputations may vary. At a higher level, it is health teams (teams of doctors and physiotherapists) who tend to take charge of the cyclists. In France, medical monitoring is organized by teams or ad hoc organizations for young cyclists. The medical teams are selected and trained by organizations so that everything can be controlled. At a certain level (Pro-Tour and Pro Continental), the UCI (Union Cycliste Internationale) even organizes the same obligatory monitoring for all athletes, regardless of their nationality or place of residence.

3- Coaching and preparing young cyclists

The organization of coaching

In every country, the demands of coaching increase with level and age; they basically vary in the ways in which young cyclists are supported. In Switzerland, athletes train fairly autonomously, alone or in a group, and are really only offered support in training camps at the start of the season. During the season, the responsibilities amount to 25 to 30 hours per week and more during races with stages. In Belgium, coaching is more collective at the start of the season and more individualized later. This requires 25 to 30 hours per week during the season. In France, the forms of coaching are more diverse than in other countries. Isolated cyclists are in contact with coaches or sports directors but they are often more independent in their choice (similar to Switzerland in “teams with clearly defined values” or “self-organized” teams with floating support). The others are integrated in the structures and thus closely followed and guided in all aspects, from training to health (“strongly supportive” teams).

The use of authorized substances

In the “strongly supportive” teams, more characteristic of France and Belgium, the question of pharmacology crops up later than in “teams with clearly defined values” or the “self-organized.” In the latter teams, especially when support is weak, the young very

quickly develop an expertise and beliefs associated with the taking of authorized substances. Former cyclists often play a role in transmitting this culture. It is when faced with an accumulation of fatigue that cyclists seek a means to “take care of themselves.” The culture of consumption of substances includes injections but this constitutes a break with former practices in which the boundary between the legal and illegal was almost nonexistent. There is also a culture of taking authorized substances in “strongly supportive” teams, such as in Belgium. Dietary and pharmacological preparation is important in this regard but is under the supervision of the personal physician and/or the team doctor. The type of support means that it would seem that they remain within the realm of the legal and that the difference with doping practices is clearly distinguished, even if it is a case of taking a substance integrated with the training.

The use of a syringe with authorized substances is an important stage. This technique is an obligatory passage into the professional world for everyone because it facilitates recuperation and is in some ways part of the profession of cyclist. In “teams with clearly defined values” or “self-organized” ones, in Switzerland in particular, its usage is rare in U23 (UCI Nations Cup under 23) but/and it is becoming more common amongst new professionals. In teams with strong support, in France in particular, the use of a syringe is rejected, even with authorized substances.

4- Young cyclists and the question of doping

A range of discourse on doping, depending on the type of team

Comments on doping depend on the type of team to which the cyclist belongs. In “strongly supportive” teams, we frequently observe an anti-doping, sometimes rather idealistic, discourse; in the “teams with clearly defined values,” they are opposed to doping but with doubts about the limitations or efficacy of the struggle; and, finally, in teams of the “self-organized” type, the discourse is vague, characterized by a relativization of standards defining doping and the profession of cyclist. The anti-doping discourse is more common in France and in Belgium, essentially amongst cyclists who are well looked after by officials linked to federations or clubs clearly engaged in the fight against doping (“strongly supportive” type). The less determined or “milder” discourse is more frequent in the “teams with clearly defined values” and especially in the “self-organized” model where figuring it out for yourself predominates. In Switzerland, the discourse obtained is correlated to the cyclists’ type of structure.

The greater the support seems, the less hesitant the discourse. We observe an inversion of the effects of sports and medical support on doping: in the 1990s, strong support signified access to the most developed doping techniques while today, in the three countries studied, it seems instead to have a dissuasive effect.

The tarnished image of the profession of cyclist

All young cyclists are suffering from the tarnished image of professional cycling and some consider it unfair that they are inheriting this reputation from previous cyclists. They also suffer from the fact that cycling is the most controlled and stigmatized sport while other sports too are affected by doping. Their attempts at appropriate behaviour and acceptance of numerous tests do not seem to have deflected these negative external judgments at all; their professional identity is always associated with doping.

A variable perception of tests

The strengthening of laws, sanctions of doping, and tests are well accepted by young Belgian and French cyclists, in the hope of reducing doping and improving the very tarnished image of the cyclist. In Switzerland, though, athletes perceive the fight against doping as exclusively punitive and regret the lack of prevention.

A culture of substances dependent on modes of support

The differences that emerge amongst cyclists relative to the culture of substance usage seem to be related to the three forms of support that we have identified. In the “strongly supportive” teams, cyclists are very well supported and taken care of by official organizations from the federations or clubs clearly committed to the anti-doping struggle. This explains the fact that in France and in Belgium the culture of substance consumption is not much promoted by these teams and official organizations. On the other hand, in interactions amongst cyclists in the French case, legal and illegal practices are evoked. The cyclists of the “teams with clearly defined values” and of the “self-organized” type, especially, are more subject to doubt and an interest in the culture of substance consumption. Thus, in Switzerland, these young cyclists are more likely to possess a good knowledge of the usage of legal and illegal substances. There are frequent discussions amongst athletes on this subject and certain cyclists use the Internet, indeed prevention campaigns, to inform themselves. While this is far from the doping culture of “insiders” in the 1990s (Brissonneau, Aubel, and Ohl, 2008), nonetheless, the knowledge of ordinary, legal or illegal pharmacological practices circulates.

Changes in the perception and usage of substances

While former cyclists describe very widespread doping practices, regardless of the teams and countries, these do not seem to be extremely common amongst the young. In less structured teams, abusive ATU (authorization for therapeutic use) is the principal introduction to doping. This is basically cortisone use.

Other forms of doping are considered too complex or costly, and are reserved for cycling professionals. The cyclists questioned do not engage in the practice but speak about other cyclists doing it, principally in the professional milieu. Professional insecurity, the difficulty of races, and the absence of favourable support seem to be the factors determining consumption. When they bring up doping, the athletes perceive it as a personal

choice that some people, in the “teams with clearly defined values” and especially in the “self-organized” ones, do not always unequivocally condemn, even when they claim not to do it themselves.

The main reservations expressed about ever consuming these substances concern issues of health, the dangers of a tarnished reputation in case of a fraud becoming public knowledge, morality and the risk of no longer being able to practice one’s profession.

Conclusion

Actors in the cycling milieu describe very significant changes in discourse that seem to reflect an evolution in the way doping is perceived. The transformation of modes of support by teams deliberately invested in the battle against doping has clear consequences. In well-supported teams, doping is no longer a collective practice, as it used to be. Therefore, the cyclist culture has changed significantly but this does not mean that doping has been eradicated and that the temptation to consume these substances does not exist. Yet the practice of doping is certainly rare for “strongly supportive” teams and this can only be an individual practice in other teams. These transformations in the cyclist culture do not at all indicate that other teams’ practices, especially in other countries, have evolved in the same way, nor that older cyclists in the most highly ranked professional teams have changed in a similar fashion.

Finally, nothing guarantees that a shift to a team with different attitudes towards doping will prevent cyclists from consuming illegal substances. The approaches to coaching, habits of consumption of legal substances, the perception of doping, and the insecurity of the cyclist’s professional condition are factors that, in the least supportive teams, are likely to lead to a perception of doping according to a range of ambivalent standards.

Introduction

1. Le mandat et les objectifs de l'étude

Notre projet s'intéresse à l'effet des formes de socialisations des jeunes cyclistes sur route dans leur rapport au dopage. Pour certains, cela correspond au passage d'une structure sportive amateur de haut niveau vers une équipe professionnelle, d'autres sont encore dans des équipes amateurs et espèrent faire une carrière professionnelle. Ce sont des sportifs de haut niveau.

D'autres études ont porté sur les cyclistes professionnels mais cette période de la carrière a été très peu étudiée alors qu'il s'agit d'une phase importante pour comprendre la consommation ou pas de produits dopants.

En effet, ces espoirs sont exposés à un nouvel environnement et une nouvelle logique professionnelle s'impose à eux, avec ses possibilités de carrière, de profits mais aussi de risques. Les confrontations avec de nouveaux cadres de la pratique, de nouvelles connaissances et d'autres formes d'entraînement peuvent influencer leur pratique et leur perception de la pharmacologie et du dopage.

Il s'agit donc d'observer si de nouvelles normes en matière de santé, de fatigue, d'expériences, d'éthique et d'entraînement se mettent en place, de les décrire et les comprendre.

Nous nous intéresserons aux modes de socialisation des jeunes espoirs du cyclisme en essayant de comprendre comment pourraient s'immiscer les pratiques de dopage dans les biographies de ces sportifs. Comme le souligne H. Becker (1985), la déviance est le fruit d'un acte collectif. Il s'agit alors de comprendre comment, au contact de divers groupes encadrants (pairs, anciens, entraîneurs, dirigeants, médecins), les savoir-faire mais aussi les normes, les valeurs se construisent au cours de la phase de socialisation professionnelle.

Nous avons porté notre attention sur les effets des interactions entre ces groupes et le jeune espoir. Cette socialisation semble correspondre à l'inculcation d'une culture cycliste que nous avons tenté d'approcher à partir d'entretiens et d'observations. Les représentations associées au dopage nous semblent être le produit du double mouvement des actions et dispositions des individus et des effets des structures organisationnelles et institutionnelles. En conséquence, nous nous intéressons également à l'influence des différents dispositifs tels que la famille, l'école, le club, la structure médicale, la fédération nationale, sur les représentations des coureurs.

Cette étude repose sur une analyse comparée des cyclistes belges, français et suisses. Les carrières

seront analysées à partir d'entretiens semi-directifs (70) auprès de (1) jeunes athlètes (18-23 ans) qui vivent les phases de professionnalisation, (2) d'anciens cyclistes ayant vécu les normes de socialisation du milieu et (3) des acteurs clefs de l'organisation des différents dispositifs (entraîneurs, dirigeants, médecins). Notre démarche méthodologique s'adosse à celles déjà expérimentées dans des travaux antérieurs.

2. Les perspectives d'analyse

Le dopage peut être abordé comme un problème de santé, une fraude ou un comportement non éthique. La perspective que nous adoptons n'est pourtant pas d'identifier et de dénoncer les tricheurs mais de comprendre les conduites. Il nous semble en effet plus pertinent et moins normatif d'aborder l'analyse du dopage comme une pratique culturelle et d'en étudier les ressorts plutôt que de procéder par dénonciation.

Nous faisons l'hypothèse que le dopage est très lié aux socialisations sportives qui permettent l'apprentissage d'usages du corps privilégiant les consommations pharmacologiques pour pratiquer le sport. La banalisation des apports externes de soins, de boissons et de médicaments est fréquente parmi les sportifs de tout niveau. La consommation de produits dopants chez les cyclistes peut être vue comme le prolongement des logiques de traitement systématique du corps afin de le préparer à l'effort ou de l'aider à récupérer des efforts effectués¹. Il s'agit bien de la construction de dispositions, au sens de B. Lahire (1998), qui peuvent être activées dans des circonstances favorables. Tous les cyclistes doivent être dans une logique de quadrillage du corps et doivent prendre en compte des éléments de diététique, d'entraînement, de récupération ou de pharmacologie pour espérer être performants. Les dispositions à mobiliser toutes les ressources pour améliorer la performance sont très largement partagées par les sportifs de haut niveau. Cependant, le passage à des consommations et des modes de préparations illégales ne peut se faire que dans des circonstances favorables liées en particulier aux formes d'encadrement des coureurs, aux risques de sanction, aux profits, aux états de fatigue, aux performances ou encore au devenir professionnel.²

Il s'agit bien pour nous de comprendre comment les dispositions partagées à engager sans réserves le corps dans la production de performance se

¹ Voir Waddington I., *Sport, health and drugs. A sociological perspective*, London, E&FN Spon, 2000.

² Brissonneau C, Aubel O., Ohl, F, *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, PUF, 2008.

déclinent selon diverses modalités dont certaines sont plus favorables à rejeter les pratiques illégales et d'autres à les accepter.

3. Méthode

Organisation de l'enquête

Les équipes de recherche ont travaillé de façon coordonnée en Belgique, en France et en Suisse. Un premier temps a été consacré à la préparation d'un guide d'entretien qui puisse servir de référence commune.

Notre questionnement n'a pas porté directement sur les pratiques de dopage, à la fois pour mieux comprendre les processus de socialisation qui pourraient mener ou éviter le dopage, et afin de limiter les refus de s'entretenir avec l'enquêteur. Nous avons donc abordé cette question dans le cadre d'une réflexion sur les carrières professionnelles et pharmacologiques des cyclistes. Il s'agissait de comprendre les interactions des coureurs avec les divers groupes d'acteurs et les organisations de prise en charge des cyclistes mais également de comprendre leur vision de l'entraînement, de la lutte antidopage, etc.

Des échanges sur les méthodes d'enquête ont permis d'harmoniser les démarches. La collecte des données c'est principalement réalisée en 2007 et 2008 avec cependant quelques entretiens en 2009.

A raison de deux à trois réunions par an, les équipes ont traité ensemble les premiers résultats et fait le bilan des questions soulevées, des problèmes auxquelles elles ont été confrontées.

L'interprétation des données s'est faite par pays dans un premier temps, puis dans un processus collectif d'échange entre les équipes de recherche. Nous avons également effectué des observations ethnographiques auprès de plusieurs équipes lors de courses et de stages en 2008.

Echantillon

Notre échantillon total est de 70 personnes et se décompose en :

- 22 Jeunes cyclistes de 18 à 23 ans.

Suisse : 8 jeunes cyclistes interviewés dont 2 déjà intégrés une équipe professionnelle (plus âgés au moment de l'enquête).

Belgique : 7 entretiens réalisés dont 3 avaient ou allaient intégrer une équipe professionnelle.

France : 7 cyclistes dont trois déjà intégrés à une équipe professionnelle.

- 22 Anciens cyclistes pros

Suisse : 8 anciens cyclistes interviewés.

Belgique : 7 anciens cyclistes interviewés.

France : 7 anciens cyclistes interviewés.

- 6 Entraîneurs

Suisse : 2 entretiens réalisés.

Belgique : 3 entretiens réalisés.

France : 1 entretien réalisé.

- 5 Médecins

Suisse : 3 entretiens réalisés.

Belgique : 1 entretien réalisé.

France : 1 entretien réalisé.

- 10 Directeurs sportifs/managers de coureurs

Suisse : 2 entretiens avec des dirigeants d'équipe et 2 entretiens avec des managers de coureurs.

Belgique : 4 entretiens réalisés.

France : 2 entretiens réalisés.

- 5 Autres entretiens réalisés

Suisse : 1 entretien avec un journaliste.

Belgique : 1 entretien avec un journaliste, 1 entretien avec un responsable de fédération.

France : 1 entretien avec un « masseur », 1 entretien avec un journaliste.

Entretiens

Pour les entretiens avec les jeunes cyclistes de haut niveau, nous avons élaboré un guide afin d'aborder les personnes de façon proche et de traiter les mêmes thématiques.

Nous avons veillé à ce que les interactions ne contraignent pas le recueil des propos du répondant. En effet, nous avons effectué des entretiens compréhensifs sur les carrières sportives des informateurs. Les thématiques du guide n'intervenaient que lorsque les informations sur lesquelles portent notre enquête n'étaient pas abordées.

Nous avons ensuite effectué une comparaison de ces différentes thématiques entre les informations données par ces jeunes sportifs. Ces différents éléments qui permettent de mieux comprendre leur quotidien furent ensuite mis en lien avec les informations fournies à propos des conduites pharmacologiques et dopantes.

Traitement des données

Les entretiens ont été intégralement retranscrits et anonymés. L'analyse de contenu des entretiens a

été réalisée par analyse thématique à partir du guide d'entretien. Les données ont été comparées.

Quelle fiabilité des données ?

Les enquêtes sur le dopage comme sur la plupart des pratiques illicites soulèvent, plus que d'autres investigations, la question de la fiabilité des réponses recueillies. Les risques de sur ou de sous-estimation ne peuvent être négligés et il semble très délicat d'obtenir des données absolument fiables. La surestimation du dopage par la dénonciation des autres cyclistes, des équipes étrangères ou de coureurs qui ont de bons résultats ne doit pas être exclue ni la sous-estimation de ces conduites, le souci de se présenter positivement face à un enquêteur étant à prendre en compte. Le dopage, perçu comme une pratique honteuse, n'est pas facilement révélé. Les doutes sur le dopage ou les représentations moins défavorables tendent également à être mis en retrait au profit de propos consensuels.

L'interaction avec les coureurs et les autres interviewés est donc essentielle. Il faut pouvoir établir une relation de confiance, ne pas être moraliste et faire preuve d'empathie. Evidemment, cela ne suffit pas pour pouvoir évaluer la crédibilité du récit et les effets du moment de la rencontre. Le croisement des données d'entretien permet de donner davantage de crédibilité aux récits recueillis. Mais c'est aussi en prenant en compte la diversité des argumentations et des regards que l'on arrive à saisir les différentes facettes des pratiques et des représentations. Les conduites ne peuvent être comprises que dans cette diversité des regards qui nous permet d'observer la culture cycliste à travers différents angles.

Il est hasardeux de faire des pronostics sur la prévalence exacte du dopage dans le peloton, la question de la sincérité des récits étant difficile à apprécier. Cependant, s'il est possible d'avoir l'un ou l'autre dissimulateur, les tendances sont assez convergentes pour indiquer un changement de discours et de mentalité. En outre, si les statistiques officielles, illustrant le nombre de cas positifs aux contrôles antidopage, font apparaître des taux de cyclistes dopés relativement faibles, qui sous-estiment certainement le dopage, les suspicions et les rumeurs accusatrices peuvent en revanche amener à surestimer le phénomène. Dans ce contexte, le chercheur se retrouve dans une position inconfortable, au croisement de l'orgueilleuse tentation de croire que son interviewé lui dit le vrai et de la déconcertante sensation que ses données reposent sur le mensonge. D'interminables débats peuvent alors

être engagés sur l'évaluation de l'écart entre la déviance réelle et la déviance connue. Nous ne nous livrerons par conséquent pas à une tentative de chiffrage de la prévalence du dopage au sein du peloton. Tout au plus pouvons-nous nous baser sur les récits des coureurs interrogés.

Il est à noter que l'entrée par pays présente des limites dans la mesure où les différences constatées sont en partie attribuables à la différence de modes d'organisation et d'encadrement des équipes (voir le chapitre 2. Carrières et encadrement des jeunes cyclistes). Les différences par pays sont liées à la proportion des types d'équipes

4. Présentation des résultats

Les résultats de cette étude sont organisés en 4 chapitres :

Le **1^{er} chapitre** propose de présenter les modes d'organisation du cyclisme dans chacun des trois pays. Les divergences et similitudes entre la Suisse, la France et la Belgique seront présentées aussi bien au niveau organisationnel, juridique et social. La partie concernant les « **aspects structurels** », mettra en exergue les structures du cyclisme dans chacun des trois pays (Suisse, France, Belgique) : les différentes organisations, structures, fédérations dans le cyclisme, les filières d'accès et aides pour les sportifs de haut niveau. Celle concernant les « **aspects juridiques** », soulignera les différences entre les trois pays concernant les lois sur le dopage. Enfin la partie traitant des « **aspects sociaux** » portera sur la mobilité sociale autour du cyclisme dans chacun des trois pays, la popularité et la médiatisation du cyclisme ainsi que le soutien financier aux cyclistes, en particulier par du sponsoring.

Dans le **2^{ème} chapitre** nous nous proposons d'appréhender les carrières des jeunes cyclistes et leurs modes d'encadrement. Nous avons pu observer que la situation précaire des cyclistes, les incertitudes qui pèsent sur leurs carrières n'ont pas les mêmes effets lorsque les coureurs sont soutenus par des organisations très présentes ou lorsque les liens entre les organisations du sport et le coureur sont plus distendus.

Le **3^{ème} chapitre** se focalise sur l'entraînement et la préparation physique, c'est-à-dire à la fois sur les conditions de travail du jeune cycliste et les apprentissages des usages du corps qu'il expérimente.

Enfin, le **4^{ème} chapitre** aborde la question de l'usage des produits et du dopage.

1. L'ORGANISATION DU CYCLISME EN SUISSE, FRANCE ET BELGIQUE

Résumé du chapitre 1

Modes d'organisation et de financement

Il existe dans chaque pays une diversité de modes d'accès au sport et de formation des élites. Cependant, des caractéristiques dominantes peuvent être identifiées en particulier des modèles d'organisation et de financement différents entre la Belgique et la France, d'une part, et la Suisse de l'autre. On observe également des différences dans les modes de financement directs ou indirects. Les communautés (Etat ou collectivités locales) soutiennent le cyclisme en France et dans une moindre mesure en Belgique, elles facilitent un encadrement plus important, financé ou régulé. En revanche, les soutiens des collectivités, des Cantons ou de la confédération sont peu importants en Suisse. Par ailleurs, en Suisse la faible popularité du cyclisme et la petite taille du pays constituent des obstacles à l'obtention de ressources par du sponsoring alors que les ressources de sponsoring sont plus importantes en Belgique et en France.

Le marché

Le marché des équipes professionnelles est plus important en France et en Belgique qu'en Suisse mais il existe une circulation des jeunes sur ces marchés. On observe une dynamique négative du cyclisme en Suisse romande, moins de jeunes cyclistes et une diminution du nombre de clubs. En outre, cette dynamique peu favorable conduit à une pénurie de cadres compétents en cyclisme sur route. Dans une moindre mesure, la situation de la France est également défavorable avec perte de licenciés depuis 1998.

Législation

Historiquement, le cadre législatif est antérieur (1965) mais aussi plus important en Belgique et en France. La situation actuelle est comparable entre les 3 pays au niveau législatif, les codes de l'AMA servant de référence. En revanche les interventions judiciaires et policières sont plus fréquentes en France et en Belgique (apparemment inexistantes en Suisse romande).

1.1. Aspects structurels

1.1.1. Le système sportif

SUISSE

Le sport en Suisse est géré par 2 organismes principaux : du côté de l'Etat, l'Office fédéral du sport (OFSP) et, du côté des instances privées, Swiss Olympic Association (SOA), l'organisation faitière du sport suisse à laquelle sont affiliées environ 80 fédérations sportives.

Le cyclisme est géré par une seule et unique ligue nationale, « Swiss Cycling », qui regroupe différentes catégories de pratiquants : écolier, cadet, junior, amateur, élite (jeunes de moins de 23 ans) et professionnel. Elle fait partie intégrante de Swiss Olympic.

Il n'existe pas de filière sport-études en Suisse romande pour le cyclisme sur route. Les jeunes doivent la plupart du temps payer (environ 3000 CHF, soit environ 2000 euros) pour entrer dans une équipe élite. Une fois entrés dans une équipe élite, ces sportifs ne sont pas rémunérés et sont à peine défrayés pour leurs frais de déplacement. Les équipes cyclistes nationales auxquelles avaient

accès la jeune élite romande du cyclisme en 2007 ne recevaient aucune aide de l'Etat. Elles avaient des budgets peu élevés (plus réduits que dans les autres pays) qui ne leur permettaient pas de payer les coureurs. En 2009 la situation a un peu évolué avec en particulier une équipe de Continental pro UCI.

BELGIQUE

A l'image de nombreuses compétences en Belgique, le sport en général et le cyclisme en particulier sont en grande partie communautarisés. L'organisation du cyclisme dépend donc d'un double niveau : fédéral et fédéré. Il existe une fédération nationale, la RLVB (Royale Ligue Vélocipédique Belge), qui gère l'organisation, la coordination et la promotion du sport cycliste belge, notamment sa représentation à l'étranger. Deux branches communautaires sont ensuite en charge de l'établissement et de la supervision de la politique sportive au jour le jour : la WBV (Wielersbond Vlaanderen) du côté néerlandophone et la FCWB (Fédération Cycliste Wallonie-Bruxelles) du côté francophone.

Dans la mesure où le sport est une matière communautaire ou régionale¹, il revient à ces autorités d'apporter un éventuel soutien aux sportifs de haut niveau. C'est la Flandre qui s'est la plus engagée dans cette politique en subsidiant directement une équipe continentale Pro : Topsport Vlaanderen.

L'existence de filières de sport-études disposant de sections cyclisme demeure assez marginale (quelques exemples recensés pour les études secondaires avec quatre à huit heures de vélo par semaine suivant l'année d'étude). En revanche, après dix-huit ans, les jeunes coureurs peuvent, s'ils remplissent les conditions, bénéficier d'une aide financière étatique accordée par le Ministère des Sports (compétence communautaire) dans le but de favoriser l'insertion des jeunes sur le marché du travail. Ce contrat de premier emploi offre alors au jeune un salaire minimum lui permettant de se consacrer exclusivement à la pratique sportive. Sans cela, et c'est le plus souvent le cas, les jeunes qui souhaitent percer et décrocher un contrat professionnel doivent le plus souvent, pour assurer leur subsistance, travailler et s'entraîner en dehors des heures de travail.

Mis à part les équipes professionnelles et continentales pro, qui évoluent dans la sphère professionnelle et qui rémunèrent donc leurs employés à l'instar de toutes les entreprises, les clubs ne paient pas leurs coureurs en tant que tels, à l'exception de la distribution de primes en cas de victoires à des courses auxquelles l'équipe participe. Les meilleurs clubs, qui abritent les amateurs de haut niveau espérant un avenir professionnel, couvrent en principe tous les principaux frais inhérents à l'activité sportive. Sont dès lors mis à disposition : les vélos de compétition (y compris de contre-la-montre), un équipement complet (de course et civil), les frais de transport pour se rendre aux compétitions, l'hébergement et les soins (kinésithérapie, massage) après la course. En revanche il reste pour les coureurs à autofinancer les conseils d'un éventuel entraîneur personnel, les honoraires des médecins consultés ainsi que les compléments alimentaires ou les produits administrés.

¹ La Belgique est un Etat fédéral composé d'un gouvernement fédéral et d'entités fédérées disposant de compétences propres. Le sport est une de celles-là. Pour les francophones du pays, c'est la Communauté française qui est responsable ; pour les néerlandophones, c'est la Région flamande, dans la mesure où la Région flamande (déterminée par le sol) et la Communauté néerlandophone (déterminée par la langue des habitants) ont fusionné.

FRANCE

Le système français se caractérise par un Ministère de la jeunesse et des sports qui donne des délégations de pouvoir à des fédérations sportives, chacune gérant une ou plusieurs activités physiques relativement similaires. Dans notre cas, la Fédération Française de Cyclisme gère le cyclisme amateur et une Ligue s'occupe du secteur professionnel². Cette séparation demande à être relativisée puisque les deux structures occupent le même bâtiment. Dans ce système vient s'insérer le Comité National Olympique Sportif Français (CNOSF). Il est à la fois le représentant du Mouvement Sportif français auprès du Ministère de la Jeunesse et des Sports, le fédérateur des fédérations sportives françaises et le représentant national (l'unité propre à la France) du Comité International Olympique (CIO).

Le système d'élaboration de la performance, mis en place par le Ministère de la jeunesse et des sports, s'appuie depuis la fin des années 1960 sur le modèle des pays du bloc de l'Est. Ainsi, pour présenter des champions au meilleur niveau, ce système s'appuie sur des centres de formation (sections sport études au niveau de l'enseignement secondaire où sont enseignées à la fois études et pratique sportive) qui recrutent leurs éléments dans des associations sportives (appelées « clubs »). Dans le cas du cyclisme, ces sections scolaires « sport-étude » s'appuient sur les infrastructures d'un club de haut niveau junior et/ou espoir, de niveau DN1 (Division Nationale 1). Les clubs fonctionnent grâce aux subventions de leurs communes, des collectivités territoriales, aux dons de sponsors locaux et des bénéfices tirés des paris sportifs en France. Pour l'entraînement du plus haut niveau international, le Ministère de la Jeunesse et des Sports offre aux fédérations des installations au sein de l'institut National des Sports et de l'Education Physique (INSEP) situé à proximité de Paris. Seuls les cyclistes sur piste s'y entraînent, le secteur professionnel ayant ses propres structures. Pour faire fonctionner ce système propre au haut niveau, le Ministère met à disposition des entraîneurs, titulaires de Brevets d'Etat sportif de niveau 2 ou 3.

La Fédération Française de Cyclisme

La FFC compte 103.000 licenciés en 2008 dont 70.000 sur route, piste et cyclo-cross, répartis dans 2476 clubs. Le haut niveau comprend 275 cyclistes

² Pour une approche plus complète voir le travail de Lefèvre N., *Le cyclisme d'élite français, un modèle singulier de formation et d'emploi*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Nantes, 2007.

et 379 classés espoirs nationaux ; ils sont encadrés par 26 Conseillers Techniques Nationaux et 24 Conseillers Techniques Sportifs (mis à disposition par le Ministère de la jeunesse et des sports) qui interviennent sur des structures délocalisées en province. Elles comprennent 5 pôles France et 16 pôles espoirs. Là, ces conseillers conseillent, entraînent les jeunes espoirs cyclistes et les sélectionnent pour différents niveaux de compétition (national, international). Ils ont également pour mission de former les personnes qui encadrent dans les clubs. A la suite des affaires de dopage, afin de développer une nouvelle forme de lutte, la fédération mène une politique d'encadrement et d'élévation du niveau de connaissances scientifiques des encadrants, à tous les niveaux d'entraînement. Les cadres fédéraux ont pour mission de former sportivement les meilleurs espoirs, les entraîneurs de clubs et de diffuser un discours antidopage. Pour terminer ce

panorama, des entraîneurs privés, diplômés du système sportif français, entraînent individuellement des coureurs. Leurs prestations consistent le plus souvent à fournir des plans d'entraînement et des conseils par téléphone ou par mail ; dans ce cas l'encadrement est donc plus lâche.

Les clubs

Ils sont à la base du système sportif français. Ils se différencient selon un niveau de performance établi par la fédération. Il dépend du niveau des coureurs du club et du niveau d'encadrement (existence d'un ou plusieurs entraîneurs diplômés, de kinésithérapeutes, mécaniciens, etc.). Leurs budgets sont donc de niveau extrêmement différents et permettent d'avoir des coureurs de plus ou moins bon niveau d'excellence sportive et de les rémunérer ou pas.

1.1.2. Les équipes cyclistes.

A partir des données récoltées, trois modèles d'équipes peuvent être distingués :

1. Modèle d'équipe « très encadrée »	2. Modèle d'équipe à "valeurs affirmées"	3. Modèle d'équipe de type "mode d'organisation individuel"
- Très encadré, force des discours, obligation de moyens	- Moyennement encadré, quelques conseils	- Peu encadré, modèle de la débrouille
- Forte conviction antidopage au niveau de l'organisation	- Conviction antidopage au niveau de l'organisation	- Message antidopage pas clairement perçu
- Suivi médical omniprésent et en lien avec l'entraîneur	- Suivi médical et entraîneur proposés par l'équipe (en plus des privés)	- Médecin et entraîneur privés
- Structure limitant les contacts avec les anciens. ou présence d'anciens qui ont adopté des positions antidopage claires	- Contacts occasionnels avec les anciens	- Contacts avec les anciens
- Avant l'entrée dans la structure, confrontations possibles à la question du dopage, rares après	- Confrontations possibles avec le dopage avant et après l'intégration dans l'équipe professionnelle	- Contacts et prise de dopage possibles après intégration dans l'équipe professionnelle
- Discours puriste des coureurs, très opposés au dopage	- Discours opposé au dopage, quelques uns (rares) n'y semblent pas opposés	- Discours flottant, laissant supposer une relative tolérance au dopage. Pas de réprobation claire
- Dopage improbable	- Dopage peu probable	- Dopage possible mais non systématique
- Sélection des coureurs drastique, attentive à leur réputation et à leurs antécédents	- Sélection des coureurs attentive aux antécédents	- Sélection des coureurs peu attentive antécédents

Selon cette classification notre échantillon de jeunes coureurs se distribue de la façon suivante :

Modèle d'équipe	1. « très encadrée »	2. à "valeurs affirmées"	3. "mode d'organisation individuel"
SUISSE	0	1	7 dont les 6 U23
BELGIQUE	6	1	0
FRANCE	4	2	1

Afin de lutter contre le dopage, les équipes « très encadrées » et, dans une moindre mesure les équipes à « valeurs affirmées », développent un modèle scientifique comprenant un médecin chargé de surveiller la « santé » des coureurs, des coureurs suivant une planification scientifique de l'entraîneur, diplômé, voire spécialiste en physiologie de l'effort. Ainsi, chez ceux-ci on peut observer un kilométrage moins important mais à des intensités supérieures, ce qui amène finalement des charges de travail très importantes. Cet encadrement participe à la communication de la philosophie antidopage de l'équipe auprès des coureurs. La scientification autorise un encadrement plus strict et une forme particulière de socialisation.

Dans les équipes « mode d'organisation individuel », de niveau moindre (continental), de plus grandes latitudes sont autorisées dans l'entraînement. Ce modèle est celui qui ressemble le plus à ce qui se faisait auparavant. La seule demande réside dans les résultats.

SUISSE

En 2008, la Suisse ne comptait aucune équipe Pro Tour et continentales Pro. Il existe **trois équipes continentales** : Atlas-Romer's Hausbäckerei, Hadimec-Nationale Elettronica et Stegcomputer-CKT-Cogear. Concernant les équipes nationales, la Suisse compte **8 équipes élite** (BMC-Seppey-Teker, Bürgis Cycling Team, GS Rufalex Rolladen, Team Horlacher-Cycles, Team Hörmann, Team Megabike Macom, Teamfidic et VC Mendrisio-PL Valli), **5 équipes amateur** (GS PanSan-Silverreed, GS Pneuhaus-Frank-Radsport Thalmann, Rocky Mountain, Team Bike Store et Team Hobi Bau AG-M.F. Hüger-Wetzikon) et **3 équipes junior** (GS Schumacher-Aeroflex-Harvia, Jens Blatter Cycling Team et Team Hobi Bau AG-M.F. Hüglér- Wetzikon Jun).

Le fait qu'il n'y ait pas d'équipes professionnelles continentales en Suisse conduit les jeunes cyclistes à passer directement d'une équipe amateur à une équipe professionnelle, ce qui peut entraîner certaines difficultés d'adaptation, comme le souligne un des sportifs interrogé dans cette étude.

BELGIQUE

Reflétant l'ampleur du cyclisme dans le pays et l'engouement qu'il suscite, la Belgique compte un nombre élevé d'équipes dans les trois niveaux professionnels de l'UCI. Ce nombre est d'autant plus grand si l'on se réfère à la taille de la Belgique dans le concert des nations. L'attractivité du

cyclisme en Belgique semble expliquer la présence de nombreux sponsors.

Pour l'année 2009, la Belgique compte ainsi **deux équipes Pro-Tour** parmi les dix-huit de cette catégorie : Quick Step et Silence Lotto. Ces deux équipes bénéficient d'un encadrement sportif, médical, technique et administratif de haut niveau. Elles disposent par ailleurs d'équipes satellites à des niveaux de compétition inférieurs et dans lesquelles elles peuvent puiser chaque saison pour alimenter leur effectif.

	QUICK STEP	SILENCE LOTTO
Nombre de coureurs	29	28
Dont coureurs belges	13	20
Encadrement	29	34

Au niveau du Pro-Tour, on retrouve également certains coureurs belges dans des équipes étrangères (10 en 2009). Au total, pas moins de 43 coureurs belges figurent donc au sein du Pro-Tour, soit un peu moins de 10% de l'ensemble.

Il y a également **deux équipes continentales Pro** : Landbouwkrediet Colnago et Topsport Vlaanderen Mercator. A cet échelon aussi, on retrouve des coureurs belges dans d'autres équipes. Au total, lors de la saison 2009, on dénombrait ainsi 41 Belges roulant pour une équipe continentale pro. Et enfin **dix équipes continentales** : BKCP Powerplus, Fidea Cycling Team, Jong Vlaanderen Bauknecht, Josan Isorex Mercedes Benz Aalst, Lotto Bodysol PCW, Palmans Cras, Profel Continental Team, Revor Jartazi Continental Team, Sunweb Pro Job Cycling Team et Veranda Willems. Dans cette étude, nous avons rencontré et interviewé des coureurs évoluant dans chacune des trois strates (Pro-Tour, continentale pro, continentale).

FRANCE

La France est une nation de tradition cycliste avec un public extrêmement présent lors des manifestations sportives cyclistes (le meilleur exemple en est le Tour de France, 3^{ème} événement mondial) et avec des coureurs de haut niveau, même si les résultats récents sont descendus d'un cran depuis quelques années. Par rapport aux classements UCI 2009, les Belges comptent 3 coureurs dans les 20 premiers, alors que le 1^{er} français pointe à la 20^e place, dans une équipe non française). Le 1^{er} suisse est tout de même 3^{ème}. Si on compare en termes de budget, les équipes françaises sont très bien dotées mais obtiennent

des résultats beaucoup plus faibles que des équipes étrangères bien moins loties.

L'attractivité du spectacle professionnel explique le nombre de sponsors nationaux (de taille internationale) qui possèdent leur équipe, évoluant au plus haut niveau. La France se particularise par un nombre important d'équipes professionnelles. Elles sont neuf équipes présentes dans les trois niveaux professionnels de l'UCI : soit quatre équipes en **Pro Tour** (Cofidis, La FDJ, Crédit Agricole, Caisse d'Épargne¹), une en **Continental Pro** (Agritubel) et quatre en **Continental** (Auber 93, Besson chaussures-Sojasun, Bretagne-Schuller, Roubaix-Lille métropole).

Comme nous venons de le voir, le système professionnel se particularise par plusieurs niveaux d'excellence, qui ont chacun leurs propres compétitions. Les coureurs concourant dans ces niveaux différents sont amenés à se rencontrer tout au long de l'année car un coureur peut concourir dans certaines compétitions de niveau inférieur. Le mélange est extrêmement important ; il permet de comprendre la diffusion des modalités d'entraînement et de préparation médicale entre tous ces niveaux très divers. La saison est longue puisque le calendrier des courses sur route s'étale du mois de février au mois d'octobre, les points d'orgue étant pour les professionnels le Tour de France puis les championnats du Monde.

De façon commune, chaque équipe professionnelle française possède son service course et une infrastructure administrative au même endroit. Cela n'est plus forcément le modèle suivi par quelques grandes équipes étrangères, comme Astana par exemple où les différentes structures, les personnels administratifs sont éclatés en Europe et correspondent par téléphone et mails. Si nous en revenons au modèle français, à la différence de nombreux sports, les coureurs de la même équipe ne s'entraînent pas forcément ensemble. Au contraire, ils le font de façon autonome, autour de leur domicile, parfois éloigné de plusieurs centaines kilomètres du service courses. Ainsi, le cycliste professionnel s'entraîne seul ou avec un groupe d'autres coureurs, issus d'autres équipes, certains étant alors des adversaires potentiels. L'ensemble de l'équipe se retrouve à l'occasion des stages et des compétitions, ce qui peut quand même représenter un tiers de l'année. Du fait d'un

système professionnel reposant sur des contrats d'un à deux ans (le plus souvent), les coureurs peuvent passer dans 6 ou 7 équipes différentes tout au long de leur carrière. Ceux-ci engrangent donc de nombreux savoir-faire, de nombreuses informations relatives à l'entraînement, à la pharmacopée et les disséminent d'autant plus facilement.

Afin de remédier à cet état de fait, à la suite des multiples affaires de dopage qui secouent le cyclisme français, et sous la pression des sponsors, quelques équipes françaises mettent en place un système vertical de recrutement, un peu sur le modèle mis en place par l'Etat français. Les coureurs de ces équipes Pro Tour viennent des structures amateurs leur appartenant. Il permet de mieux surveiller les coureurs de l'équipe, de les regrouper plus souvent et de leur construire un nouveau type de socialisation.

Grâce à des budgets relativement conséquents, ces structures privées ont recruté des personnels ayant un discours antidopage qu'ils fixent avec des CDD plus longs (équipe de type "très encadrée").

Structures professionnelles

L'approche antidopage n'étant pas la même, les structures diffèrent.

Bbox Bouygues Telecom

Cette équipe est constituée de deux catégories :

1. Une équipe réservoir composée en 2009 de 17 coureurs, tous originaires de Vendée et des Pays de la Loire. Ils sont rassemblés dans le centre de formation de l'équipe qui propose un double cursus sportif et scolaire. Ce Pôle Espoirs bénéficie d'une contribution financière, d'équipements vestimentaires, de produits diététiques ou de pièces de rechange.
2. Une équipe professionnelle composée 27 coureurs (la plupart français) et du staff suivant :

Entraîneur	1
Médecins	2
Responsable logistique	1
Kinésithérapeutes et Ostéopathes	5
Assistants	6
Mécaniciens	8
Responsable nutrition	1
Cuisiniers	2
Administratifs	3

AG2R La Mondiale

Cette structure est composée de deux niveaux :

1. Chambéry Cyclisme Compétition (CCC). C'est le club s'occupant des débutants et formant jusqu'au niveau de Division Nationale 2.

¹ A noter que l'équipe Crédit Agricole n'existe plus en 2009 et que la Caisse d'Épargne est renseignée par le site de l'UCI comme une équipe espagnole. En revanche, AG2R et Bbox Bouygues Telecom font leur apparition ce qui maintient à 4 le nombre d'équipes Pro-Tour.

2. Chambéry Cyclisme Formation. Il comprend 13 coureurs âgés entre 20 et 22 ans issus du Chambéry Cyclisme Compétition, de clubs en convention avec le CCC ou de clubs divers. Classé en DN1, il est considéré comme structure pilote par la fédération et constitue le réservoir de l'équipe professionnelle. Son projet est triple : formation sportive, formation scolaire initiale et préparation de la reconversion.

Pour remplir ces objectifs, le centre propose l'hébergement et la restauration sur le site, des aménagements d'horaires scolaires et un tutorat individuel ainsi qu'un suivi médical approfondi. Les sportifs sont donc fortement encadrés, dès leurs débuts dans certains cas.

La Française des Jeux

A la différence des deux équipes précédentes, cette équipe n'a pas de structure de niveau inférieur où sont formés les futurs coureurs de l'équipe professionnelle. L'équipe de 2009 est composée de 23 professionnels, la plupart étant français. Le staff est également en nombre important.

Manager général-directeur sportif	1
Directeurs sportifs adjoints	4
Médecins	2
Entraîneurs	2
Responsable Administratif et Marketing	1
Coordinateurs Partenaires	2
Assistante Logistique course	2
Coordinateur Produits Dérivés	1
Assistant Technique	6
Kinésithérapeute	4
Assistant sportif	3

Les équipes professionnelles de niveau inférieur, Continental Pro et Continental, ne possèdent pas de structures propres de formation. Certaines sont adossées à un club et recrutent de façon privilégiée des coureurs de la région. Le recrutement est donc relativement ouvert à l'identique de ce qui se faisait auparavant. Elles peuvent recruter des coureurs formés dans les structures Pro Tour vues précédemment.

A la suite de l'affaire Festina, afin de limiter les désirs de recours au dopage, on constate une intervention plus précoce et de façon plus dirigiste du secteur privé dans la formation des jeunes coureurs mais à des degrés différents malgré tout.

1.1.3. Les principales compétitions

SUISSE

La Suisse compte au total 80 courses nationales et internationales toutes catégories confondues. Les plus connues sont le Tour de Romandie, le tour de Suisse, le GP Tell, le Tour du Jura, les championnats suisses sur route, le Grand Prix Lugano, etc.

BELGIQUE

Le niveau des différentes courses cyclistes est identifié au moyen d'une classification mise au point par l'UCI. Au niveau international, le plus élevé, on retrouve d'abord les courses du Pro-Tour, puis les courses dites « hors catégorie » (HC), puis la gradation s'opère selon qu'il s'agit d'une course d'un jour (dans l'ordre : 1.1, 1.2, 1.12) ou d'une course à étapes (2.1, 2.2, 2.12). Après le niveau international, on rencontre tout naturellement le niveau national. En Belgique, l'arborescence est la suivante : courses de niveau national (championnat de Belgique, courses dites « top compétition »), régional, provincial et enfin les kermesses, qui appartiennent davantage au folklore et qui réunissent des coureurs sans ambition sportive particulière.

De très nombreuses courses, de tous niveaux, se déroulent par conséquent sur le territoire belge et il serait vain et fastidieux de toutes les énumérer. Dans le calendrier cycliste international, on retiendra plus particulièrement les classiques du printemps, avec la traditionnelle distinction opérée entre les « flamandes » (Tour des Flandres, Gand-Wevelgem) et les « ardennaises » (Flèche wallonne, Liège Bastogne Liège). Parmi les courses Pro-Tour, il convient également de mentionner la course à étapes qui fait le tour du Benelux : l'Eneco-Tour. Par ailleurs, dans les catégories juste en dessous dans la classification de l'UCI (courses HC, 1.1, 1.2, 2.1 et 2.2), on relève au programme de la saison 2009 trente-quatre épreuves dont certaines assez renommées comme Het Volk, le Grand Prix de l'E3, les 3 Jours de la Panne, le Tour de Belgique ou encore Paris-Bruxelles.

FRANCE

Que ce soit aussi bien au niveau local qu'au niveau international, les compétitions cyclistes sont un élément du paysage national français. Les clubs proposent 12000 compétitions (sous l'égide de la FFC) chaque année. Il est à noter que ce chiffre est en baisse constante depuis plusieurs années ; ce processus ne semble pas devoir s'arrêter dans les années à venir. Il est notamment dû à l'augmentation de la circulation routière et à une législation organisationnelle de plus en plus stricte,

la conséquence étant un développement très important des coûts pour garantir la sécurité des compétiteurs.

La France se particularise par l'existence du plus grand événement cycliste mondial (3^{ème} spectacle sportif mondial avec 15 millions de spectateurs) : le Tour de France. Pour une grande majorité de sponsors d'équipe, cette seule course justifie leur engagement financier du fait de l'importance de retombées médiatiques. En conséquence, elle constitue l'objectif de l'année pour les meilleurs coureurs professionnels. Nous devons également rajouter des courses internationales de renom comme Paris-Roubaix, Paris-Nice, Critérium du Dauphiné Libéré, Grand Prix Ouest France, Paris-Tours.

Depuis quelques années, la plupart de ces organisations sont gérées par une même entreprise commerciale privée, spécialisée dans l'organisation d'événements sportifs (meeting d'athlétisme Gaz de France, rallye Paris-Dakar, etc.) : Amaury Sport Organisation. Son influence est donc grande au sein de la Fédération Française de Cyclisme et de la Ligue professionnelle.

1.2. Aspects juridiques

1.2.1. Les lois sur le dopage dans les trois pays

Concernant le rôle de l'UCI, il est important de préciser ici que sur les courses nationales, chaque pays applique la réglementation qu'il veut au niveau des sanctions (il n'y a pas d'interventions de l'UCI). En ce qui concerne les courses internationales, les sanctions peuvent être différentes selon les pays (en Italie par exemple, il s'agit en général uniquement de quelques mois d'interdiction de pratique). Si l'UCI n'est pas d'accord avec la sanction prononcée, elle peut saisir le TAS (Tribunal Arbitral du Sport) afin de tenter de la faire modifier.

SUISSE

Pendant longtemps, aucune loi antidopage spécifique n'existait en Suisse. Ce n'est qu'en 2001 que la Loi fédérale de 1972 encourageant la gymnastique et les sports (art. 11b et suivants) a été modifiée (application au 1er janvier 2002) par deux ordonnances qui prévoient que le sport régi par le droit privé doit assumer la responsabilité des contrôles et respecter un certain nombre d'exigences minimales (Ordonnance sur les contrôles antidopage). La Suisse reprend dans ses règlements la liste des produits dopants de l'AMA (Ordonnance sur les produits dopants) en l'adaptant cependant aux spécificités de la discipline.

L'organisation de la lutte antidopage en Suisse est relativement complexe. Elle est assumée de manière conjointe par l'Office fédéral du sport (OFSP) et par Swiss Olympic Association (SOA). La répartition des compétences repose essentiellement sur un système à trois piliers relatif à la lutte contre le dopage : les domaines de l'éducation, de la prévention et de la recherche sont du ressort de la Confédération, tandis que les contrôles et les sanctions pour violation du « statut concernant le dopage » relèvent principalement des organisations sportives de droit privé.

La Commission technique de lutte contre le dopage (CLD) est l'organe central de lutte antidopage au sein de Swiss Olympic Association. Du côté de la Confédération, c'est le Service de prévention du dopage (SPD) de l'Office fédéral du sport (OFSP) qui est responsable de la mise en œuvre de missions d'information, de prévention et de recherche. Ces deux institutions collaborent étroitement et sont interdépendantes en matière de personnel.

La CLD dispose actuellement d'un budget global d'environ 1,2 million de francs, octroyé aux deux tiers par la Confédération. La majeure partie du budget est utilisée pour la collecte et l'analyse des contrôles antidopage. La CLD est indépendante de son secrétariat général et du Comité exécutif de SOA. Depuis 2000, son travail est directement contrôlé par le Parlement du sport. La Chambre disciplinaire pour les cas de dopage (CD) est le deuxième organe de lutte contre le dopage de SOA après la CLD. La CD est indépendante des autres organes de SOA, et donc de la CLD.

Le Service de prévention du dopage (SPD) a été créé à l'Institut des sciences du sport (ISS) de l'OFSP après la ratification de la Convention antidopage du Conseil de l'Europe en 1993. Le SPD s'occupe prioritairement des domaines de l'information, de la prévention et de la recherche dans le cadre du « concept des trois piliers » de la lutte antidopage et assume différentes missions de représentation au sein d'organismes internationaux.

En Suisse, la coordination des activités entre les différents offices fédéraux d'une part, et entre les différents offices fédéraux et offices cantonaux d'autre part, s'avère difficile à plusieurs égards. Premièrement, la problématique du dopage est appréciée différemment par les offices fédéraux, d'où une définition différente des compétences au sein de chacun d'eux. Ainsi, l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) ne considère pas le dopage comme une « question de santé publique » qui serait de son ressort, mais comme un problème relevant du sport d'élite, placé sous la responsabilité des structures représentatives du sport de droit privé et de l'OFSP. Cela explique pourquoi l'OFSP est relativement peu impliqué dans la lutte antidopage en Suisse. Deuxièmement, la structure fédéraliste de la Suisse constitue un obstacle à la coordination de la lutte antidopage. Dans différents domaines liés à la lutte contre le dopage tels que la formation, la santé ainsi que la justice et la police, la souveraineté cantonale représente un grand défi pour la coordination nationale. Ainsi, l'application des poursuites pénales prises dans le cadre des dispositions antidopage fédérales ou la définition des curricula pour les différents degrés d'enseignement relèvent de la compétence des cantons.

En résumé, les acteurs publics et privés sont, en matière de coordination nationale, intégrés à un réseau coopératif, organisé autour de deux organisations centrales, la CLD et le SPD. Cette structuration relativement simple permet une prise de décision et une mise en œuvre rapides des mesures. Cependant, il s'est parfois avéré difficile d'intégrer systématiquement dans la lutte contre

le dopage d'autres acteurs tels que les autres offices fédéraux, le Laboratoire Suisse d'Analyse du Dopage de Lausanne ou des organismes cantonaux et locaux. En outre, la CLD étant un organe de SOA, des doutes ont été exprimés dans le passé quant à son autonomie. C'est pourquoi une agence nationale contre le dopage a été créée en juillet 2008 à Lausanne. Mais c'est toujours Swiss Olympic qui se charge des contrôles antidopage pour le cyclisme et pour les autres sports.

BELGIQUE

La première loi belge (fédérale) interdisant le dopage remonte à 1965. Elle prévoit des sanctions pénales pour le sportif. En 1985, alors que le sport a entre-temps été communautarisé, une Commission francophone de la lutte antidopage est créée. En 2001, la Communauté française adopte un décret relatif à la promotion de la santé dans la pratique du sport. Le décret contient une philosophie nouvelle puisqu'il prévoit un travail de contrôle mais aussi de prévention. Sont désormais entre autres ciblés : les jeunes, les fédérations, le sport de masse. Suivent alors plusieurs arrêtés concernant principalement les méthodes d'analyse, les laboratoires agréés pour l'examen des échantillons, etc.

Comme en Suisse, la liste des procédés et produits interdits est celle de l'AMA.

Les coureurs font l'objet de contrôles en et hors compétition de la part de l'UCI, de l'AMA et des agences nationales de contrôle. En Belgique, c'est la fédération nationale ou ses composantes linguistiques qui organisent les contrôles. En Communauté française, il y a ainsi eu pour l'année 2007 un total de 159 contrôles. Ces contrôles sont organisés à l'occasion de courses nationales. En cas de contrôle positif, le coureur risque une sanction mais peut également demander une contre-expertise.

FRANCE

Après la Belgique, à quelques semaines près, la France est le second pays à s'être doté d'une législation antidopage le 1^{er} juin 1965. Elle fut suivie par la création d'une nouvelle loi en 1989 puis 1999. Cette dernière institue le Conseil de Prévention et de Lutte contre le Dopage (CPLD), organisme spécialement chargé des affaires de dopage. Celui-ci devient indépendant financièrement du système politique avec la loi de 1999. Il est immédiatement avisé par le Laboratoire National de Dépistage du Dopage (LNDD) et surveille le suivi des peines. En cas de peine inappropriée, il peut se substituer aux fédérations et donner ses propres peines. Il deviendra l'Agence Française de Lutte contre le

Dopage (AFLD) et se verra reprendre une partie de ses prérogatives par l'AMA : les contrôles antidopage à l'occasion des compétitions internationales sur le sol national. La loi du 5 avril 2006 met en conformité la législation française avec le Code Mondial Antidopage. La dernière loi du 3 juillet 2008 pénalise la détention de produits dopants et intègre en son sein le Laboratoire National de Dépistage du Dopage. Le LNDD gère les questions de dopage sur le territoire national et peut faire des tests sur les sportifs internationaux français ou non à la demande de l'AMA, qui gère les sportifs de niveau international, ou des fédérations internationales. L'AFLD définit un programme national annuel de contrôles, sur la base de groupes cibles.

Le sportif qui ne se soumet pas à un contrôle ou qui subit un contrôle positif encourt des peines disciplinaires pouvant aller jusqu'à l'interdiction définitive de la part de sa fédération. Des dispositions pénales sont prévues pouvant aller jusqu'à un an d'emprisonnement et 3500 Euros d'amende pour la consommation ou la détention de produits dopants et 7 ans d'emprisonnement et 150 000 € d'amende lorsque les faits sont commis en bande organisée, au sens de l'article 132-71 du code pénal, ou lorsqu'ils sont commis à l'égard d'un mineur ou par une personne ayant autorité sur un ou des sportifs.

1.2.2. Les contrôles antidopage

Un coureur cycliste peut être soumis aux contrôles anti-dopage du pays dans lequel il a sa nationalité, du pays dans lequel il a sa licence, du pays dans lequel il dispute une course et de l'UCI. Par exemple, dans le cas d'un coureur de nationalité suisse qui évolue dans une équipe française et qui dispute une course en Italie, celui-ci pourra être soumis aux contrôles antidopage de la Suisse, de la France, de l'Italie et de l'UCI. Le pays dans lequel se dispute la course peut sanctionner le coureur convaincu de dopage, mais c'est ensuite toujours la fédération nationale du coureur (ici la Suisse) qui décide des suites à donner à l'affaire. Ainsi, si un coureur suisse est testé positif en France, il risque une interdiction de courir en France de deux ans. C'est ensuite la Suisse qui applique la sanction internationalement, qui la réduit ou qui la retire.

Rôles de l'UCI

L'UCI s'occupe uniquement des contrôles sur les courses internationales (environ 1400). L'UCI a ses propres commissaires et travaille avec trois entreprises pour faire les tests : IDTM, ANADO (Canada), PWC (Allemand).

Il existe également des laboratoires d'analyse dans chaque pays (Los Angeles pour les Etats-Unis, Chatenay-Malabry pour la France, Lausanne pour la Suisse, etc.).

Il existe trois calendriers : A, B et C. Le calendrier A est constitué des courses Pro Tour, et de courses tirées au sort. Le calendrier B est constitué de courses internationales. L'UCI n'exige pas de contrôles pour le calendrier C, mais les fédérations nationales doivent demander l'autorisation à l'UCI pour faire des contrôles, et lui envoyer ensuite les formulaires et les résultats.

SUISSE

L'UCI met principalement en place des contrôles antidopage hors et en compétition pour les coureurs des équipes pro Tour et continentales Pro. Pour les niveaux de pratique inférieurs, en Suisse, c'est Swiss Olympic, à travers sa *Commission technique de lutte contre le dopage* (CLD), qui organise les contrôles. Les contrôles en course sont facilement contournables pour les équipes sportives. En revanche, les contrôles inopinés sont nombreux et très redoutés, ce qui n'est pas le cas dans d'autres pays comme en Italie ou en Espagne, où les coureurs sont en général prévenus de la date des contrôles.

En 2007, il y a eu 55 contrôles de cyclistes en compétition, 121 hors compétition et 117 sur mandat d'un tiers soit au total 293 contrôles (source antidoping.ch) Le cyclisme est la pratique la plus contrôlée en Suisse et représente de 10 à 16% des contrôles annuels tous sports confondus.

FRANCE

Il existe un laboratoire antidopage en France agréé par l'Agence Mondiale Antidopage. Situé dans la banlieue proche de Paris, il est actuellement dépendant de l'Agence Française de Lutte contre le Dopage. Il s'est illustré par la création de tests sur l'EPO, et plus récemment l'EPO CERA qui a servi à déclarer positifs plusieurs coureurs lors du Tour de France et des Jeux Olympiques en 2008.

En 2007, la France a réalisé 1606 contrôles sur des cyclistes. Il s'agit du sport le plus contrôlé, loin devant l'athlétisme (n= 1176). Avec 4.21%, le cyclisme est un des sports qui connaît le taux d'infraction le plus élevé. 25 sanctions ont été prononcées au total alors que 27 autres cas ont été classés et il y a eu 4 cas de relaxe (source AFLD, rapport d'activité 2007).

BELGIQUE

Pour ce qui est des contrôles, l'UCI réalise les contrôles sur les courses internationales. Au niveau belge francophone, c'est la Communauté Française de Belgique qui organise chaque année les

contrôles qui portent sur des professionnels mais aussi sur des amateurs. Dans le cas du cyclisme, voici le tableau des contrôles et des cas positifs depuis le 1^{er} janvier 2005.

Année	Nombre de contrôles	Contrôles positifs	% positifs
2005	74	6	8.11
2006	137	8	5.84
2007	159	7	4.40
2008	145	5	3.45
2009	137	1	0.73
(jusqu'au 30/6)			

Nous observons donc que le pourcentage de cas positifs décroît chaque année. Notons aussi que le cyclisme est le sport qui fait chaque année l'objet du plus grand nombre de contrôles.

1.2.3. La répression policière

SUISSE

En Suisse, il n'y a pas d'intervention de la police sur les courses cyclistes, mais selon les coureurs, ce serait pourtant une manière efficace de réduire le dopage.

BELGIQUE

La police intervient peu lors des courses. Par contre, la police a déjà réalisé des perquisitions à la demande du Parquet dans plusieurs affaires de dopage présumé : Museeuw, Boonen, Vandenbroucke, etc.

FRANCE

Dans la continuité du vote de la première loi sur le dopage en 1965, les forces de police sont intervenues plusieurs fois à l'occasion de Tour de France cycliste. A chaque fois, des produits dopants ont été trouvés. Faute d'une législation adaptée, aucun prévenu n'étant condamné, les forces de police ont arrêté leurs efforts durant les années 1970 à 1990. Celles-ci, avec les douanes, reprendront une activité plus intense sous l'impulsion de la nouvelle Ministre de la Jeunesse et des Sports, Marie-Georges Buffet, en 1998. La première affaire sera le scandale Festina en juillet et août 1998. Depuis, les forces de police et les douanes n'auront de cesse d'intervenir, en liaison avec plusieurs polices et douanes italiennes, espagnoles, belges, provoquant chaque année une actualité du dopage particulièrement fournie, surtout dans le cadre du cyclisme. Parallèlement à l'affaire Festina éclatera la même année, le scandale lié à l'équipe hollandaise TVM qui contribuera à la mise en avant de l'importance du

dopage au sein de cette équipe. En 2002, Edita Rumsas, épouse du 3^{ème} du classement du Tour de France, est arrêtée par les douanes en possession de produits dopants. Alors que le discours médiatique tourne autour d'un changement important de la culture cycliste, l'affaire Cofidis vient mettre à mal cette assertion en 2004 et montre l'existence d'un système organisé au sein de l'équipe. Plusieurs coureurs de renom, le soigneur de l'équipe et un pharmacien comparaissent devant le tribunal pour consommation, détention, vente de produits dopants et de drogues diverses. Les sanctions seront essentiellement de la prison avec sursis. En 2006, à la suite de l'affaire Puerto en Espagne, les coureurs Jan Ullrich et Ivan Basso, prétendants au Tour de France, sont poussés à se retirer. La même année, Floyd Landis, le vainqueur du Tour est déclaré dopé. L'année suivante, en 2007, Michael Rasmussen doit quitter le Tour à la suite de plusieurs absences à des contrôles en début d'année, Alexandre Vinokourov et Christian Moreni font de même quelques jours plus tard à la suite de contrôles positifs durant la compétition. Au fait que la même situation se reproduit en 2008 avec plusieurs coureurs, il faut ajouter la reconnaissance rétrospective de cas de dopage de cyclistes comme Kohl, Piepoli, Schumacher à la suite de la mise en place de nouveaux tests d'EPO trois mois plus tard. La liste est longue. La lutte mise en place par les forces de police française et l'agence Française de Lutte contre le Dopage porte ses fruits. Sur la durée, des années 1998 à 2009, les effets vont se faire sentir sur les représentations et les actes de dopage ou non des coureurs, du moins en France.

1.3. Aspects sociaux et économiques

1.3.1. Le nombre de clubs

SUISSE

La Suisse romande compte au total 43 clubs, répartis sur 7 cantons : Neuchâtel (8), Jura (6), Fribourg (3), Vaud (15), Genève (4), Valais (6) et Berne (1).

BELGIQUE

La Belgique compte un nombre extrêmement important de clubs, l'immense majorité étant des clubs amateurs. Nous ne reprenons toutefois ici que les clubs cyclistes francophones affiliés à la FCWB puisque nous avons travaillé principalement auprès de cyclistes francophones. A ce niveau, on dénombre donc 177 clubs répartis sur cinq provinces : Brabant wallon (17), Hainaut (64), Liège (60), Luxembourg (13), Namur (23). Il convient toutefois de noter, à titre informatif, que ces 177 clubs, affiliés à la FCWB, ne rassemblent que 20% des cyclistes belges inscrits dans un club. La Flandre, terre historique de cyclisme, compte en effet environ 80% des affiliés belges.

FRANCE

La FFC compte 2476 clubs affiliés inégalement répartis sur le territoire français. Une grande partie est située dans le nord et le nord-ouest de la France.

1.3.2. Evolutions démographiques

SUISSE

Le cyclisme suisse connaît une baisse spectaculaire du nombre de ses licenciés (les détails de cette évolution par discipline se trouve en annexe 1), puisqu'ils étaient environ 9000 en 2006 et qu'ils sont 4000 en 2009 (la baisse pour le cyclisme sur route est plus difficile à estimer en raison de d'une offre de licences pluridisciplinaires depuis 2008, voir annexe 1). Point de passage souvent obligé vers le cyclisme professionnel, les équipes amateurs élite ont fondu comme neige au soleil. En quelques années, on est passé de 35 à seulement 5 équipes actives en Suisse,

La formation des cadres et des entraîneurs du cyclisme sur route connaît également une période difficile puisque selon Roland Richner, responsable de la formation chez Swiss Cycling¹, 80% des personnes formées le sont dans le VTT, une

discipline en plein essor dans de nombreux pays depuis la fin des années 80. Et dans les 20% restants sont aussi comprises toutes les autres disciplines, à savoir la piste, le cyclo-cross, le BMX ou encore le vélo artistique.

La pratique amateur ne semble pas épargnée puisque, toujours selon la même source, le nombre de partants lors de courses populaires n'a jamais été aussi bas : « Il y a 20 ans, un peloton amateur comptait jusqu'à 220 têtes. S'il y en a la moitié aujourd'hui, les organisateurs sont satisfaits ». Et il en va de même chez les plus jeunes : « Lors des courses nationales fin juin à Lugano, seuls 34 concurrents ont pris le départ chez les juniors (moins de 19 ans) et 28 chez les cadets (moins de 17 ans) : un désert ».

FRANCE

Le nombre de licenciés (environ 100.000) de la Fédération Française de Cyclisme est globalement constant depuis une dizaine d'années (le détail de l'évolution des effectifs se trouve en annexe 3). En revanche, lorsqu'on s'intéresse aux différentes disciplines, il apparaît que le cyclisme sur route connaît une baisse non négligeable des effectifs (78000 licenciés en 1998 contre 68500 en 2009) alors que le BMX rencontre un vif succès (7000 licenciés en 1998 contre 16000 en 2009).

BELGIQUE

Comme évoqué précédemment, la majorité des cyclistes belges sont affiliés à un club flamand. Ils sont au total 25500 licenciés à la WBV contre 2800 à la FCWB (le détail de l'évolution des effectifs se trouve en annexe 3). Le nombre de licenciés à la FCWB est globalement constant depuis une dizaine d'années. Le cyclotourisme connaît une baisse significative (1300 en 2008 contre 2000 licenciés en 2002) mais le cyclisme sur route a vu une augmentation des effectifs (900 en 2002 contre 1250 en 2008). En ce qui concerne la fédération flamande, les effectifs sont en augmentation constante : 13350 licenciés en 2002 contre 25500 actuellement. Le cyclotourisme a connu une augmentation étonnante (19300 en 2008 contre 9500 licenciés en 2002) alors que l'évolution des licenciés du cyclisme sur route est moins importante (5700 en 2008 contre 3300 en 2002).

Il est toutefois important de noter que les cyclistes de la WBV ne sont pas que des néerlandophones. Un bon nombre de francophones préfèrent s'inscrire dans un des innombrables clubs flamands, réputés pour la qualité de la structure offerte à leurs membres. On ne peut donc pas affirmer que la majorité des cyclistes en Belgique soient néerlandophones, même s'il est

¹ Article du 30 Août 2007 sur tsrsport.ch

incontestable qu'il existe une tradition du cyclisme en Flandre.

1.3.3. Popularité du cyclisme

SUISSE

La popularité du cyclisme en Suisse est très réduite, elle se limite le plus souvent à une reconnaissance dans le village d'origine, et les jeunes cyclistes semblent beaucoup en souffrir. Ils n'ont aucun soutien moral ou financier, ni de la part de la confédération, du canton ou de la population. Les propos suivants témoignent du sentiment ressenti par les cyclistes suisses :

« En Suisse, moi j'avais l'impression quand j'étais en Suisse que je faisais chier la société un peu, que j'étais le gars, que je vivais au crochet quoi... On fait chier sur la route, on fait chier partout. » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

*On dit que « le clochard est parfois mieux soutenu que le cycliste en Suisse » (U23, Suisse).
« Les coureurs, ils sont un peu vus enfin pas négativement c'est la risée en Suisse » (U23, Suisse).*

La principale préoccupation des organisateurs de courses cyclistes en Suisse semble être de ne pas perturber la circulation, comme en témoigne ce coureur :

« En Suisse, et ben déjà ils font les courses le départ à 7h du matin, pour ne pas embêter les automobilistes. Enfin pas toutes les courses, mais il y en a quand même pas mal qui commencent tôt jusqu'à 9h30, un truc comme ça. Il y a peu de courses qui sont en après-midi en fait » (U23, Suisse).

Plusieurs coureurs interrogés constatent que le cyclisme est beaucoup plus populaire dans les autres pays comme la France, la Belgique ou l'Italie :

« [En France], il y a une culture du vélo. Pour eux c'est quelque chose » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Quand il y a une course comme ça, moi je reviens de X [course élite en France]. Il y avait 3 pages A3 dans le journal sur la course tous les jours. [En suisse], les spectateurs, il y a personne aux courses. J'ai fait le Tour du Canton de Genève, une course élite, il y avait zéro spectateur, zéro. Il y avait que deux trois

personnes qui étaient là pour encadrer ». (U23, Suisse).

« En Belgique, ils font, là-bas, le cyclo-cross c'est aussi énorme. Oui c'est bien populaire. Et sur une course de cyclocross, il y a 40000 personnes là-bas, sur un parcours qui fait 3 km de long. Ici [en Suisse], une Coupe du Monde de cyclo-cross, c'est 500 personnes et encore » (U23, Suisse).

« Maintenant, je préfère aller courir à l'étranger et puis peut-être avoir des résultats un peu moins bon, parce que le niveau est beaucoup plus élevé qu'en Suisse, mais le vrai vélo entre guillemets, la vraie mentalité, elle est soit en Belgique, soit en Italie. En Suisse, il y a quand même peu de culture du vélo, peu de culture du sport en général, disons » (U23, Suisse).

« Comme par exemple avec des gens de l'extérieur, des fois ils nous regardent un peu de travers, ils ne comprennent pas très bien ce qu'on fait. C'est vrai qu'en Suisse, c'est un peu différent. Par exemple en Italie ou comme ça, ils sont vraiment, ils voient le sport différemment » (U23, Suisse).

BELGIQUE

La popularité du cyclisme en Belgique est considérable. La densité du maillage des clubs sur le territoire, la tradition de ce sport et du vélo en général, le succès jamais démenti de nombreux coureurs belges dans le peloton professionnel et l'omniprésence du cyclisme dans les médias assurent un réel engouement pour ce qui apparaît en Belgique comme le « sport-roi » aux côtés du football. Les courses organisées en Belgique réunissent un nombre important de spectateurs sur le bord des routes et la couverture télévisuelle des courses dépasse largement le cadre des épreuves roulées sur le territoire national. La partie néerlandophone de la Belgique suit d'ailleurs encore plus assidûment l'actualité cycliste que le sud du pays. La Flandre a en outre une véritable culture du cyclo-cross et certains adeptes de cette discipline se retrouvent également sur la route lorsque la saison du cyclo-cross, qui correspond grosso modo à l'hiver, est terminée.

Le public au bord des routes est également au rendez-vous, que ce soit à l'occasion des compétitions organisées en Belgique ou pendant le Tour de France pour lequel de nombreux Belges se rendent sur place.

FRANCE

Jusqu'à la fin des années 1980, le cyclisme est un spectacle populaire, surtout en province. De la fin du mois de février au mois d'octobre, de nombreux villages et villes organisent leur course cycliste, appelée le plus souvent « critérium ». Ils constituent une attraction festive (complétée par une fête foraine, un bal) où la famille entière vient passer la journée du samedi ou du dimanche. Avec la baisse du nombre de clubs, la perte de sponsors et le développement d'une législation en matière d'organisation de compétitions sur les routes de France de plus en plus stricte, ces critériums locaux disparaissent progressivement au profit des « classiques » nationales (portées par de grosses structures) où le public vient s'amasser au bord des routes. La participation du public français, complétée par un public étranger, la plus importante s'effectue à l'occasion du Tour de France avec une quinzaine de millions en 2008.

1.3.4. Situation financière

La disparité des salaires est très importante puisque selon Cédric Vasseur, le président de l'organisation des cyclistes professionnels associés (CPA), les leaders d'équipe, capables de monter sur le podium du Tour de France, gagnent en moyenne un million d'euros annuels (environ 70% de salaire fixe et 30% de contrats d'image auxquels il faut ajouter les éventuels contrats personnels de sponsoring). Les coureurs chevronnés, susceptibles de remporter de belles courses, gagnent quant à eux environ 500.000 € par an. Environ un tiers du peloton touche quant à lui le salaire minimum fixé dans le cadre d'accords paritaires. En effet, des salaires minimums ont été négociés entre l'association des Cyclistes Professionnels Associés (CPA) et l'UCI. En signant un contrat dans une des équipes Continentales, les coureurs professionnels sont assurés d'un salaire minimum équivalent à un salaire annuel brut de 33.000 Euros pour des coureurs confirmés Pro Tour, 26.700 Euros pour des coureurs néo-professionnels, 23.000 Euros pour des coureurs néo-professionnels Continentaux.

L'amplitude salariale (1 à 30 environ) est par conséquent énorme et pose question à l'heure d'évoquer les tentations du recours au dopage. Cela pose également la question de la reconversion puisque les cyclistes arrêtent généralement leur carrière dans la trentaine et n'ont donc pour la plupart pas réellement pu économiser pour leur avenir. Dans ces conditions, les CPA ont créé un fonds de solidarité alimenté par un prélèvement de 5% sur les primes gagnées lors des courses. Ce

fonds permet de verser la somme de 12.500 € à tout coureur qui part à la retraite.

SUISSE

Comme indiqué précédemment, il n'existe pas de filière sport-études en Suisse. Les jeunes cyclistes qui ont le soutien financier de leurs parents et qui veulent faire carrière dans le cyclisme sont souvent obligés d'arrêter leurs études. Ils se donnent en général un an pour devenir professionnel, et ils reprennent ensuite leurs études en cas d'échec. C'est le cas d'un des cyclistes interrogé dans cette étude.

Lorsque les coureurs n'ont pas la chance d'avoir le soutien financier de leurs parents, ils doivent souvent continuer à travailler à mi-temps. Cette situation n'est pas idéale pour percer dans le cyclisme sachant que dans les autres pays, les jeunes du même niveau sont payés, bénéficient de divers avantages (appartement, équipements sportifs, etc.) et peuvent se consacrer entièrement à leur pratique. Les cyclistes suisses n'hésitent d'ailleurs pas à intégrer des équipes françaises ou belges. Les élites qui restent malgré tout en Suisse vivent en général chez leurs parents et essaient de trouver des sponsors personnels qui sont de plus en plus difficiles à décrocher (selon les dires des directeurs sportifs). Ils se contentent bien souvent des maigres compensations financières fournies par des associations de supporters ou leur club.

BELGIQUE

Les coureurs qui roulent en équipe professionnelle ou continentale pro perçoivent un salaire directement négocié avec l'employeur. Le plus souvent, les contrats sont de courte durée (un à deux ans) et donc renégociés régulièrement. Dans ce contexte, les transferts d'une équipe à l'autre sont monnaie courante. A l'exception des grands leaders ou des cyclistes confirmés, les coureurs évoluent généralement dans un climat de précarité contractuelle et ont besoin de faire leurs preuves pour re-signer un contrat l'année suivante.

« Moi, je trouve que quand on gagne plus de 150.000 francs nets par mois (= 3.750 €), c'est un salaire correct. Pour un sportif professionnel, c'est correct. Pour moins que ça, je veux bien le faire pendant trois ans mais quand on a vingt-quatre ans, il faut savoir ce qu'on veut ». (pro, équipe "très encadrée")

La situation est très variable pour ceux qui roulent en continentale. Certains bénéficient en effet d'une aide financière étatique (cf. supra); les autres doivent, s'ils souhaitent gagner de l'argent, travailler et s'entraîner sur le côté.

« Je suis payé par le Rosetta. C'est la Communauté française qui me paie avec un salaire qui est le barème légal (=1.500€). Avec ça, je ne vis que de mon sport ». (amateur, équipe "très encadrée")

« J'aimerais bien passer pro mais ce n'est pas évident. Je fais des courses avec les pros mais je n'ai aucun statut. Il faut quand même aller travailler pour avoir des sous. Je m'entraîne après le boulot et c'est un temps plein... ». (amateur, équipe "très encadrée")

FRANCE

Comme pour les autres pays les salaires minimums sont fixés par les négociations entre l'association des Cyclistes Professionnels Associés (CPA) et l'UCI. En signant un contrat dans une des équipes Continentales, les coureurs professionnels sont assurés de toucher un salaire minimum variable selon le niveau de l'équipe (voir supra). Du fait de l'importance du cyclisme en France et de l'argent qui circule dans les clubs, un certain nombre de coureurs amateurs de haut niveau touchent également des rémunérations auxquelles il faut rajouter les primes perçues dans les compétitions cyclistes. Ainsi, ceux-ci, en fonction de leur âge, peuvent plus ou moins vivre dans une relative précarité grâce à l'aide de leurs parents, de métiers à côté à horaires modulables et d'aides pour le chômage.

1.3.5. Sponsors

SUISSE

Selon les directeurs sportifs, les équipes cyclistes ont de plus en plus de mal à trouver des sponsors et les budgets alloués sont actuellement revus à la baisse.

Comme nous l'avons vu précédemment, les élites qui évoluent en Suisse essaient de trouver des sponsors personnels, mais ceux-ci sont de plus en plus difficiles à décrocher. Quelques coureurs arrivent cependant à en trouver, grâce à des connaissances personnelles le plus souvent, mais le budget alloué par ces sponsors leur permet seulement d'acheter un peu de matériel.

BELGIQUE

Avec la répétition des affaires de dopage, plusieurs sponsors se sont retirés du peloton ces dernières années. Des craintes récurrentes persistent par ailleurs dans l'hypothèse de nouveaux scandales qui éclabousseraient une marque peu désireuse de voir son nom accolé à des tricheurs. Il n'en demeure pas moins que la Belgique parvient à

maintenir son nombre d'équipes professionnelles, évoluant en Pro-Tour ou plus bas.

Quick Step sponsorise à titre principal une équipe cycliste depuis 2003. A cette époque, la société prend le relais de Mapei (en co-sponsor avec Quick Step entre 1999 et 2002) qui s'est imposé comme la meilleure équipe du peloton depuis une dizaine d'années. Le budget de l'équipe tourne autour des dix millions d'euros.

Silence-Lotto est l'autre équipe Pro-Tour belge. Ses co-sponsors sont la loterie nationale belge et la firme pharmaceutique Omega Pharma. En tant que sponsor principal, Lotto officie dans le cyclisme depuis 1985. En 2005, c'est Omega Pharma qui devient le sponsor principal (connu dans le cyclisme sous ses produits Predictor puis Silence) même si le nom Lotto reste associé. Le budget de l'équipe s'élève à environ huit millions d'euros.

Ces dernières années, sous l'effet des cas de dopage, plusieurs sponsors prennent une part plus active dans la lutte antidopage. Certaines équipes fondent ainsi en 2007 le Mouvement Pour un Cyclisme Crédible (MPCC) à l'initiative des directeurs sportifs français. Le MPCC regroupe actuellement une dizaine d'équipes Pro-Tour et a pour objectif la défense d'un cyclisme propre dans le strict respect d'un code éthique qui va plus loin que le Code de l'AMA. A noter que ni Quick Step ni Silence-Lotto n'ont souhaité rejoindre le mouvement et que sa dynamique est très circonscrite à la France et semble s'essouffler.

Ce dernier s'inscrit dans un courant de restauration d'une éthique de la performance même si on peut également l'analyser dans une perspective de survie économique (cf. dernier chapitre sur l'évolution du dopage). La menace d'une fuite des sponsors, peu enclins à voir leur nom associé à des scandales, mais également un refus de couverture des courses de la part des médias sont en effet de puissants arguments pour assainir le sport cycliste. Néanmoins, se pose la question de la stratégie à adopter pour conserver le sponsoring et la présence médiatique : enquêter et mettre à jour, ou taire et étouffer ? L'attitude du monde du cyclisme est donc au cœur du débat. Celle des coureurs « propres » également puisqu'en l'absence de preuves, ils rechignent à se révolter contre les coureurs « sales » puisque comme le souligne Philippe Gaumont dans son livre : *« c'est plus difficile de défendre l'image du cyclisme et de faire des déclarations contre le dopage que de se taire. On a quand même besoin malgré tout des leaders, même s'ils sont dopés. Quand ils gagnent des courses, on en profite aussi financièrement. Et si le gars est transféré l'année suivante et qu'on est bien avec lui, il va peut-être appeler ses équipiers à la suivre et ils auront un meilleur salaire, etc. Les*

coureurs n'ont pas intérêt à cracher dans la soupe ».

FRANCE

Malgré la récurrence des affaires de dopage, les sponsors français maintiennent leur présence au sein du cyclisme international. Le cyclisme reste encore un sport où le retour sur investissement en termes d'image est encore très attractif. Par contre, depuis l'affaire Festina, ils prennent une part de plus en plus active dans la lutte contre le dopage (Brissonneau, Bodin, Delamarche,

Pechillon, 2008). Leur action induit une pression accrue sur les acteurs du système compétitif international cycliste (coureurs, directeurs sportifs, dirigeants des fédérations nationales et internationales) et sur les pouvoirs publics. Elle se traduit par l'élaboration d'un code éthique pour les équipes, une attention plus soutenue dans le temps du Ministère de la Santé et des sports dans sa politique de lutte et la mise en place de structures sportives privées encadrant plus tôt et plus fortement les jeunes espoirs cyclistes.

2. CARRIERES ET ENCADREMENT DES JEUNES CYCLISTES

Résumé du chapitre 2

Modes d'engagement

En Suisse et en Belgique on observe des modes d'engagement analogues avec un rôle important de la famille et de l'environnement local, clubs ou proches. On ne vient pas directement au cyclisme mais après avoir pratiqué d'autres sports en étant attiré par l'autonomie offerte par ce sport. Cependant, la transmission de la culture familiale du cyclisme, de père en fils, semble s'éroder. En revanche, les soutiens familiaux demeurent présents et semblent même indispensables en Suisse alors que les clubs prennent en charge l'encadrement en France et en Belgique. En Belgique l'investissement scolaire est valorisé et le modèle d'un investissement exclusif dans le cyclisme est déconseillé. En France, le modèle des sections sport-études réduit le risque d'un investissement exclusif dans une carrière sportive. En Suisse c'est en raison de l'étroitesse du marché des jeunes coureurs qu'ils déclarent poursuivre leur formation. La fédération suisse de cyclisme s'implique dans la promotion de centres régionaux mais il n'en existe aucun en Suisse romande pour le cyclisme sur route.

Apprentissages d'une hexis corporelle

Sauf exception, la carrière s'accompagne d'un contrôle important de la consommation d'alcool et de l'alimentation avec un relâchement au niveau des boissons durant les périodes hivernales. Dans les équipes « très encadrées », principalement en Belgique ou en France, l'encadrement se charge de rappeler les contraintes de la diététique, des modes de vie et de l'entraînement. Les cyclistes développent une expertise plus autonome dans les équipes à "mode d'organisation individuel", où ils sont moins encadrés, en diététique et dans tout ce qui concerne les consommations légales de produits.

Modes d'organisation du cyclisme

En France la carrière est structurée par une sélection réalisée par une hiérarchie entre les clubs ainsi que par l'intervention de l'Etat dans l'accompagnement des sportifs de haut niveau. En Suisse, les coureurs ressentent un manque de structures scolaires spécialisées ou de pôles sportifs à l'image de ce qui se fait en France. Cela va avec des différences dans le soutien de l'Etat ou des collectivités publiques au sport. Par ailleurs, dans le cas de la Suisse, la fédération ne peut pas non plus soutenir les jeunes sportifs en raison d'une situation plus fragile (baisse des effectifs, peu de financements publics). Enfin, les budgets des équipes suisses en U23 sont souvent plus réduits que ceux des équipes françaises ou belges et les cyclistes suisses sont obligés d'apporter une contribution financière lors de l'entrée dans une équipe. La Belgique est plus proche de la Suisse avec des collectivités publiques en retrait. En revanche, c'est par rapport à un réseau de clubs assez dense et hiérarchisé que les jeunes cyclistes sont sélectionnés dans les équipes.

La question de la formation scolaire

Le moindre encadrement en Suisse et les perspectives plus incertaines conduisent les coureurs à poursuivre leurs formations ou à prendre des risques une fois leurs diplômes acquis. En Belgique, c'est l'encadrement qui soutient la formation des coureurs avec pour objectif de diminuer les risques pour l'avenir des athlètes et afin de réduire la tentation de prendre des produits en cas d'investissement exclusif. En France, il existe des structures et la volonté actuelle d'engager les coureurs dans des formations est soutenue par l'encadrement.

Les modes d'encadrement

Les modes d'encadrement sont sensiblement différents selon les pays. En Suisse romande l'encadrement est perçu comme moins professionnel et il est moins présent. En France, l'encadrement est très présent et tend à se resserrer en intégrant, outre des entraîneurs et un staff technique, des médecins et psychologues formés à la prévention du dopage. En Belgique, l'encadrement est important mais c'est davantage le coureur qui gère les relations et sollicite un entraîneur ou plus généralement un encadrement médical ou technique. Après une phase de formation liée à un club local ou une implication de la famille, les prises en charge des coureurs peuvent être réalisées par des clubs à envergure régionale ou nationale, plus ponctuellement par les fédérations, par des structures de formation (cas des sport-études) ou par des équipes professionnelles ou semi-professionnelles. Ces formes de prise en charge ne sont évidemment pas exclusives. Quels que soient les parcours, il n'en demeure pas moins qu'ils sont guidés par l'objectif d'intégrer une équipe. On peut distinguer 3 types d'équipes avec des modalités différentes d'encadrement.

- des équipes « très encadrée », plutôt françaises ou belges ;
- des équipes à "valeurs affirmées" avec une conviction antidopage mais qui exercent peu d'encadrement et de suivi des coureurs ;
- des équipes de type "mode d'organisation individuel" constituées d'une somme d'éléments individuels, peu encadrés.

Dans les équipes à fort encadrement, la prise en charge des coureurs est très large, de l'entraînement au suivi diététique, médical ou psychologique. Plus on va vers les équipes qui ne font que regrouper des personnes sans prise en charge collective importante, plus les individus sont autonomes dans leur façon de se préparer aux compétitions et de gérer leur vie.

Le suivi médical

En Suisse romande le choix du suivi médical est fait par l'athlète. Certains coureurs sont encadrés dans des structures officielles (« docteur propre »), d'autres ont recours à des médecins qui défendent l'idée d'un encadrement pharmacologique moins risqué que la prise isolée de produits dopants (« docteur dopage »). En Belgique, il existe un suivi volontaire dans les premières phases de la carrière, d'abord par le médecin de famille puis par un médecin spécialiste du sport. Comme en Suisse, le choix se fait selon la réputation du médecin et les réputations sont diverses. A partir d'un niveau plus élevé, ce sont des équipes de santé (médecins d'équipe, kinés) qui prennent davantage en charge les coureurs. Il arrive que les médecins soient surpris par les coureurs amateurs, parfois très chargés, alors que pour les jeunes professionnels ou semi-professionnels la situation semble meilleure, soit parce qu'ils ne prennent pas de produits soit parce qu'ils le font de façon discrète. En France, le suivi médical est organisé par les équipes ou les structures d'accueil des jeunes cyclistes. Les équipes médicales sont sélectionnées et formées par les organisations afin qu'il n'y ait que très peu de flottement. A partir d'un certain niveau (Pro-Tour et Continentales Pro), l'UCI organise les mêmes suivis obligatoires pour tous les athlètes quels que soient leur nationalité et leur lieu de résidence.

La transmission de la culture cycliste

En Suisse comme en Belgique et en France, les jeunes coureurs font la différence entre la culture cycliste avant et après Festina. Il y a donc une nette évolution des mentalités entre les « anciens » et une « nouvelle génération » qui n'est pas dans cette culture du dopage à tout prix. En France et en Belgique dans les équipes de type « très encadrée », les modes d'organisation réduisent les contacts avec des anciens cyclistes et lorsque les contacts existent, c'est avec des anciens coureurs qui semblent convaincus de la nécessité de passer à autre chose que les années Festina. Cependant, l'accès à l'univers des équipes Pro augmente la perméabilité entre les générations lorsque l'encadrement est flottant (équipes de type « mode d'organisation individuel »). Les interactions sont plus nombreuses. Par exemple, pour certains cyclistes de Suisse romande, les anciens sont toujours des figures d'autorité dans le domaine de l'entraînement et les situations d'échange sont plus nombreuses que dans des équipes de type « très encadrée » et à « valeurs affirmées ». La culture cycliste se transmet donc encore entre les générations sans contrôle institutionnel et cela favorise une vulnérabilité de certains jeunes cyclistes même si certains souhaitent voir évoluer les mentalités et être en rupture avec le passé.

Les conditions d'exercice

La plupart des cyclistes sont dans des situations précaires en raison de grandes incertitudes quant à l'accès aux équipes professionnelles ou au maintien dans des équipes. Seuls les quelques jeunes qui intègrent des équipes professionnelles peuvent bénéficier de ressources, avec des minima salariaux, pendant la durée de leur contrat. Les jeunes coureurs de Suisse romande sont cependant plus précaires d'un point de vue financier, les soutiens sont plus rares et ils doivent même contribuer au financement de leur pratique contrairement aux jeunes coureurs français qui, sans être vraiment rémunérés, peuvent compter sur les clubs pour leur matériel et des petites rémunérations, et sur leur statut d'étudiants pour des avantages sociaux. Les coureurs belges sont plus proches de la situation française et comptent beaucoup sur les primes des critères pour s'assurer quelques revenus.

2.1. L'engagement et les débuts de carrière

2.1.1. Conditions d'entrée

SUISSE

Six cyclistes sur les huit interrogés ont commencé le vélo vers l'âge 13, 14 ou 15 ans. Deux cyclistes seulement ont commencé plus jeune :

« Oui depuis 9-10 ans » (U23, Suisse).

« Depuis tout petit. J'ai fait toutes les courses, depuis...dès que je pouvais. Le problème au début, c'est que je n'avais pas l'âge de faire les courses plus tôt et je voulais quand même faire » (U23, Suisse).

Pour la majorité d'entre eux, le cyclisme n'a pas été leur première pratique sportive. Ils ont commencé par pratiquer le VTT, le football, le hockey sur glace ou le tennis :

« Non, non j'ai fait un peu de tout aussi judo, foot, ski, natation aussi un peu, mais c'est vrai que j'avais le foot et le vélo. Et puis au bout d'un moment j'ai quand même choisi le vélo. Le foot c'était plus un loisir pour jouer avec les copains, tandis que le vélo c'était vraiment les courses. C'était plus sérieux pour moi » (U23, Suisse).

Les raisons de l'implication des coureurs interrogés dans le cyclisme sont multiples. Certains se sont mis à faire du vélo par hasard, et ce sport leur a rapidement plu. Il apparaît que l'esprit de compétition, l'aspect individuel de ce sport et la possibilité de voyager constituent des éléments importants de motivation pour de nombreux coureurs :

« Et puis aussi parce que j'aime bien un sport individuel et pas un sport d'équipe quoi » (U23, Suisse).

« Il y a plein de choses déjà. La compétition ça me plaît par rapport au dépassement de soi-même, au fait de faire des efforts et puis ça permet aussi de voyager justement. J'ai, enfin on a un appart en France, on fait toute la France. Et puis, c'est vrai que depuis que j'ai 17 ans, j'ai commencé à faire des courses par étapes. Donc, j'ai vu des pays de l'Est, l'Italie, la France, l'Espagne » (U23, Suisse).

« Un moyen de découverte géographique presque » (U23, Suisse).

BELGIQUE

L'analyse de ces questions est tout à fait comparable à ce qui prévaut en Suisse.

Dans la majorité des cas, les coureurs de notre échantillon ont découvert le cyclisme au début de l'adolescence, entre 12 et 14 ans. L'initiation est réalisée le plus souvent par un membre de la famille ou un ami.

« Ce qui m'a amené à faire du cyclisme, c'est simplement un copain qui faisait du vélo. Il a commencé à faire de la compétition et on allait le voir courir le dimanche avec mes parents. C'était un but de promenade. Puis quand j'ai eu treize ans, j'ai dit à mon père que j'aimerais bien faire ce sport-là, parce que je trouvais que ça avait l'air bien. Et tout de suite, ça m'a plu ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« C'est mon père qui m'a poussé. Je jouais assez bien au foot mais je n'avais pas pu avoir mon transfert. Donc, j'ai dû retourner dans des plus petits clubs où je m'énervais parce que ça ne courait pas... J'ai dit que si c'était comme ça j'arrêtais et mon père a directement pris la balle au bond. Il fallait que je fasse un autre sport et comme par hasard il y avait une randonnée cyclotouriste qui se faisait le week-end. J'ai été faire la randonnée et puis il m'a demandé pourquoi je ne continuerais pas. J'avais douze ans ». (pro, équipe "très encadrée")

Comme en Suisse, rares sont ceux qui ont commencé par le vélo. Dans l'enfance, nos coureurs manifestaient toutefois un engouement pour le sport en général mais en étant plutôt orientés initialement vers des sports collectifs, au premier rang desquels le football. C'est donc au début de l'adolescence qu'ils arrivent au vélo, soit au gré d'un relatif hasard mais plus souvent parce que le cyclisme est une échappatoire aux frustrations ressenties liées à la dépendance au groupe. Le cyclisme est un sport individuel dans lequel la personne gère en grande autonomie sa

performance. Les résultats obtenus ne sont en effet pas (ou moins) tributaires des partenaires, ce qui apparaît comme un déterminant puissant de la venue au cyclisme. Lorsqu'elle est au rendez-vous, la victoire est également individuelle et conséquemment l'objet d'une jouissance accrue.

« Ce que j'aime surtout, c'est la liberté. Tu es tout seul, tu ne dépends pas des autres. Je n'ai pas spécialement un esprit individualiste mais pour ça bien. Quand tu fais quelque chose bien, par exemple au foot, et que tes coéquipiers ne sont pas motivés, tu ne sais pas faire un résultat tout seul. Tandis qu'avec le vélo, tu sais bien que si tu fais ton truc à fond, normalement ça va ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« C'est un sport individuel, c'est ce qui me plaît. Je venais du football où je passais mon temps à râler sur les autres parce qu'ils n'étaient pas assez courageux. Le cyclisme, c'est un sport où tu n'es pas dépendant des autres. Question résultats, on n'a qu'à s'en prendre à soi-même quand ça ne va pas. C'est d'abord pour ça que je suis venu au vélo ». (pro, équipe "très encadrée")

« En fait, j'ai commencé le sport par du football, vers six ou sept ans. Vers l'âge de douze ans, j'ai été blessé au football donc je ne pouvais jouer pendant un certain temps mais je pouvais faire du vélo. Pour pouvoir soigner la blessure. Ça tombait pendant les vacances scolaires de juillet et août. Il y avait le Tour de France à la télé. Souvent, je regardais l'étape. Puis j'allais faire un petit tour à vélo et dans ma tête je refaisais l'étape en roulant. C'est comme ça que j'ai eu le goût pour le vélo ». (pro, équipe "très encadrée")

C'est cette recherche d'indépendance et d'autogestion de la performance qui est la plus régulièrement avancée par les coureurs comme facteur d'attrait pour le cyclisme. Ce souci de liberté se retrouve par ailleurs également dans les conditions d'exercice du métier. Travailleurs salariés mais très libres de l'organisation de leur emploi du temps et de leur entraînement, les cyclistes mentionnent en effet l'absence de nécessité d'infrastructures déterminées comme c'est le cas dans de nombreux sports (un terrain de tennis, une salle de sport, un bassin de natation) et le plaisir de pratiquer une activité au grand air dans des paysages choisis et variés.

« Vivre de sa passion, c'est le plus beau des métiers. Il y en a qui se lèvent à six heures pour aller travailler. Moi je me lève à huit heures et une heure après je suis sur mon vélo. Je vais

rouler, je suis dehors. Je suis mon propre patron. C'est une vie, un truc que j'adore ». (amateur, équipe "très encadrée")

« On est employé par une équipe mais on gère notre carrière nous-mêmes. C'est pas l'équipe qui te fait rouler, c'est toi qui roules, c'est toi qui te fais ton entraînement. C'est toi qui te soignes, c'est toi qui vas au massage, c'est toi qui dors. Si tu veux pas t'entraîner, si tu veux manger des merdes, si tu veux pas te faire masser, tu fais ce que tu veux. Il faut savoir gérer, trouver son propre milieu, tracer sa propre route et ça, c'est toi qui dois savoir te la tracer ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Le vélo, dès que tu as deux heures devant toi, tu prends ton vélo et tu as la liberté. Tu vas te promener. Ce qui ne gâche rien, c'est que tu vas dans la nature, tu as les paysages qui changent tout le temps ». (amateur, équipe à "valeurs affirmées")

FRANCE¹

Les entretiens effectués en France décrivent les mêmes débuts dans le cyclisme. Les âges auxquels les coureurs découvrent le cyclisme sont très divers puisqu'ils s'échelonnent de six à dix sept ans. Certains commencent par le cyclisme alors que d'autres essayent des sports comme le football. Pour expliquer le choix du vélo, les coureurs mettent en avant les spécificités énergétiques où « on se fait mal au corps », on est seul dépendant de la performance. La connexion avec ce sport se fait le plus souvent par l'intermédiaire d'un camarade.

Je faisais du foot et puis j'en ai eu marre alors j'ai été voir un ami, j'en ai discuté puis il m'a dit pourquoi tu ne ferais pas du vélo. Puis voila, c'est parti. Il m'a donné un vélo et c'est parti. (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Même si on a commencé par le cyclisme.

Quand j'ai commencé, j'avais six ans. Avec mon frère, on avait un ami commun qui faisait du vélo puis à fur et à mesure on est allé voir plusieurs de ses courses. Comme c'était un club qui était à côté de chez nous, on a commencé comme ça.

1. Vie privée :

Le modèle pyramidal sportif français amène le jeune espoir à quitter son club. En effet, les clubs sont catégorisés selon l'excellence des résultats dans chaque catégorie. Quand le coureur appartient à un club de niveau régional, pour progresser, bénéficier de meilleures infrastructures, il doit prendre une licence sportive dans un club de niveau supérieur. Les conséquences sont importantes puisque, le plus souvent, ce club est situé à plusieurs dizaines de kilomètres. Les déplacements viennent mordre sur le temps consacré jusque là à la vie privée familiale et scolaire. La famille doit sans cesse s'adapter, en établissant les horaires de repas en fonction des entraînements, compétition, en équilibrant diététiquement l'alimentation, en convoyant le fils sur les différents lieux sportifs.

A ce niveau là, la question du dopage est déjà présente, aussi bien pour parler du dopage...

- *Est-ce qu'on parle des affaires ?*

- *Ah ça, oui, oui. Oui, si, il y avait des anciens régionaux dans mon club qui étaient passés à X, qui m'ont dit que ça bricolait. Justement, parce que moi j'avais un peu d'ambition, et tout, ils me disaient de leur époque que ça bricolait. Ils voulaient me prévenir. Maintenant cela a changé parce qu'à l'époque (néo-professionnel, équipe « très encadrée, France).*

- *Quand tu es en régional avec, tu pars en stage, est-ce que ça parle un peu, pas forcément de produits mais du dopage ?*

- *Ouais, ouais, là tu commences à parler des histoires qu'il y a chez les équipes pro, tu parles un peu plus des coureurs, tu parles des encadrements, directeurs sportifs, ouais tu commences à être dans le milieu.*

- *Et on en parle comment ? Est-ce qu'on en parle avec envie ? Est-ce qu'on en parle avec crainte ? Est-ce qu'on en parle, ils respectent pas l'éthique, on en parle comment à ce niveau là par rapport à ?*

- *Ils ne respectent pas l'éthique, ils chambrent, ils disent à ben tiens, lui, il s'est fait choper c'est bien fait pour lui ou vice versa. (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*

... ou pour parler de l'antidopage :

- *Est-ce que dans les clubs, on en parlait beaucoup au niveau des jeunes ?*

- *Au niveau des anciens, oui, on en parlait pas mal aux jeunes.*

- *Sujet récurrent ?*

¹ Nous retrouvons ici des points communs avec les observations et analyses de Trabal P., Buisine S., Brissonneau C., Defrance J., et al., 2006, *Dopage et temporalités*, Rapport du contrat de Recherche MILDT-INSERM 01, Laboratoire « Sport et Culture », Université de Paris 10 Nanterre, 284 p.

- *C'était pas un sujet récurrent. Pas récurrent mais on en parlait de temps en temps. Des mises en garde quand on tombait malade, ce qu'on se faisait prescrire, faire attention à ne pas prendre des choses interdites.*
- *C'était les dirigeants qui en parlaient ?*
- *Oui.*
- *Ils en parlaient quand ?*
- *C'était rarement des réunions pour parler de choses et d'autres, c'était sur le vélo, trois heures de vélo (néo-professionnel, équipe « très encadrée, France).*

2.1.2. Le rôle de la famille et des proches

Antécédents familiaux dans cyclisme

SUISSE

Quatre des huit cyclistes interrogés n'ont, dans leur famille, aucune personne investie d'une manière ou d'une autre dans le cyclisme. Les quatre autres ont un père qui pratiquait le cyclisme à un niveau amateur ou en loisir. Selon ces coureurs, leurs pères ne les ont pas particulièrement poussés à faire du vélo, mais cette pratique familiale leur a permis de leur donner goût au cyclisme :

« Enfin mon père, il avait fait du vélo lui quand il était plus jeune et puis c'est peut-être ça qui m'a incité à en faire un peu. Il ne m'a jamais vraiment poussé. C'est inconsciemment parce que comme ça l'intéressait, il regardait souvent à la télé ou comme ça » (U23, Suisse).

« Bon mon papa, il a toujours fait pas mal de vélo, 5 à 6000 km par année, cycloportif mais oui c'est vrai je pense ... Et puis, après c'est vrai comme j'ai voulu faire du vélo, en tout cas il ne m'a jamais retenu disons... » (U23, Suisse).

« Par mon papa, c'est un peu lui, qui était vraiment dans le milieu et c'est lui qui m'a toujours soutenu, sans me pousser mais oui il m'a mis sur la voie et puis toujours mis pas mal de matériel à disposition vu qu'il avait le magasin » (U23, Suisse).

BELGIQUE

En Belgique non plus, il semble que les jeunes débutant le cyclisme n'aient pas (plus ?) nécessairement des parents cyclistes, quel que soit le niveau de ces derniers. Il conviendrait plutôt de parler de culture sportive familiale qui prédispose à l'activité physique. Bien que nous ne disposions

pas d'indications sur la réalité historique du déterminisme familial à faire du vélo, le fait pour les jeunes d'avoir pratiqué d'autres sports avant le cyclisme accrédite plutôt l'idée de famille sportive davantage que de famille cycliste. L'initiation se fait, comme évoqué supra, malgré tout le plus souvent par un membre de la famille ou un ami mais le maillage important du cyclisme en Belgique relativise le poids familial au profit d'une influence avant tout culturelle. Le cyclisme peut en effet se voir apparenté à une « religion » en Belgique. Toutes les familles comportent au moins un cycliste mais le lien entre l'initiateur et le jeune n'est pas systématiquement un lien de filiation. Il n'en demeure pas moins qu'il existe encore de véritables traditions cyclistes familiales en Belgique et ce jusqu'au plus haut niveau (« dynasties »), essentiellement dans des milieux relativement populaires (classe ouvrière ou classe moyenne).

« J'ai commencé par le VTT. Mon père était un fana du sport, il ne voulait pas me laisser sans rien faire et ma sœur roulait en VTT dans l'organisation de mon oncle qui organisait des courses de VTT. Je me suis mis au VTT bêtement comme ça ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Mes parents ne roulaient pas mais j'avais deux oncles cyclos. En fait, je viens d'une famille sportive mais pas spécialement de vélo. Vers quatorze ans, j'ai commencé le vélo. A seize ans, j'ai fait mes premières courses mais j'étais lâché rapidement. C'est quand je suis passé en France, en participant à des courses avec des coureurs de mon niveau que j'ai commencé à attraper un petit rythme ». (amateur, équipe "très encadrée")

FRANCE

A la différence de ce qu'on pouvait voir dans les années 1960-80, pour la quasi-majorité, le père n'a rien à voir avec le cyclisme.

- *Et tes parents sont dans le cyclisme ?*
- *Du tout, du tout, ils faisaient même pas de sport !*

S'il est pratiqué par les parents, c'est surtout sur le mode du loisir.

Soutien de la famille

SUISSE

La majorité des cyclistes suisses interrogés dit avoir toujours eu le soutien de sa famille. Certains considèrent même qu'en Suisse, il est indispensable d'avoir ce soutien pour percer dans le domaine du sport :

« C'est un peu malheureux parce que quand on regarde les champions qui sortent, c'est quand même toujours des champions qui ont une famille derrière, qu'ils sont soutenus financièrement, moralement, donc ils ont toujours un soutien. Bon en Suisse, on est quand même un pays relativement riche, mais il n'y a quand même pas tout le monde qui peut se permettre de soutenir ses deux ou trois enfants dans un sport de compétition au top niveau national ou international, ce n'est pas possible. Au bout d'un moment voilà, il y a certaines limites, donc. Là, on perd, à mon avis, des talents quelque part » (U23, Suisse).

« Ici, pour percer, c'est très très dur en fait. À mon avis, c'est plus dur que... on est peu, mais il y en a peu qui passent professionnels et puis il y a peu de choses qui favorisent le passage en fait. Il n'y a pas beaucoup de soutien derrière. Si on n'a pas la famille qui soutient financièrement ou qui nous aide etc., qui nous pousse derrière. Celui qui n'a pas ça en Suisse, il est perdu à mon avis. Et là on perd beaucoup de jeunes sportifs... » (U23, Suisse).

Un seul cycliste déclare qu'il n'a pas eu le soutien de sa famille et explique comment il a dû se débrouiller tout seul pour poursuivre sa pratique :

« Le vélo c'était un peu différent, mes parents, ils ne voulaient pas trop que j'en fasse donc j'ai du travailler pour m'acheter mon premier vélo. Mes parents, ils ne voulaient pas m'emmener à une course, donc je m'arrangeais toujours. C'était mon petit monde à moi... » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Il apparaît également que le soutien de la famille devient plus intense à partir du moment où le coureur commence à gagner des courses :

« Après, il y a ma maman qui a commencé un peu à me suivre sur les courses dès que ça allait bien » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« J'ai toujours été soutenu mais ce n'était quand même pas... Pour elle [sa mère], c'était plutôt je m'amusais sur le vélo. Après à ce moment-là, depuis que j'ai gagné après ça l'a intéressé de voir certaines courses. Maintenant au contraire, je pense qu'elle est plutôt impressionnée quoi » (U23, Suisse).

BELGIQUE

Du côté belge, les coureurs bénéficient le plus souvent eux aussi du soutien familial dans leur

entreprise de professionnalisation cycliste. Les coureurs rencontrés n'ont ainsi jamais fait part de résistance familiale durable ou solide à l'emprise du vélo. A noter toutefois que les parents comme le club sportif sont attentifs à faire poursuivre aux jeunes leurs études le plus longtemps possible. Cette stratégie de limitation du désinvestissement du scolaire au seul profit du sportif trouve en effet des fondements dans la recherche d'alternatives à l'échec lors de la tentative du passage au professionnalisme. Le principe de base est qu'il ne faut pas tout miser sur le cyclisme. A la fois pour permettre une réorientation en cas de non obtention d'un contrat de cycliste (avant la carrière) et pour faciliter la réinsertion du sportif dans la société civile (après la carrière). La majorité des coureurs cyclistes se retrouvent en effet à l'heure de la retraite sportive dans l'obligation d'entamer une deuxième carrière, la première n'ayant pas souvent permis de se mettre définitivement à l'abri sur le plan financier. La poursuite de la scolarité en parallèle à la carrière cycliste permet en outre de minimiser l'impact d'un échec sportif. Dans une perspective de lutte contre le dopage, les clubs sont dès lors particulièrement attentifs à encourager leurs membres à continuer des études. Dans l'hypothèse où le jeune serait confronté au souci de rentabiliser l'investissement de plusieurs années au risque de se retrouver sur le carreau social, le recours au dopage peut en effet apparaître comme une tentation forte afin d'obtenir le sésame espéré. La diversification et la multiplication des opportunités professionnelles représentent dès lors une stratégie de réduction des risques de prendre des produits interdits.

« Je pense qu'un coureur cycliste, il ne roule pas jusqu'à soixante-cinq ans donc il doit avoir le maximum d'argent en très peu de temps. Naturellement il y en a qui ont peur de ça et qui prennent n'importe quel moyen pour y arriver, pour être sûr de leur avenir. Ici, certains n'ont pas fini les études. Je trouve ça dommage qu'on ne les incite pas à faire une formation pour finir leurs études. Je crois que la plupart de ceux qui se dopent, ce sont des personnes qui n'ont pas fini leurs études et qui se tracassent pour plus tard. Moi, je sais très bien que cette année, si je ne passe pas professionnel, je fais de la menuiserie et je peux même devenir professeur. Pour moi, ce n'est pas un souci ». (amateur, équipe "très encadrée")

« J'ai commencé à faire des résultats vraiment intéressants au niveau amateur. Des équipes professionnelles, notamment une, s'intéressaient à moi. Et puis voilà, le choix s'est

posé de signer ou pas chez les pros. J'étais encore un peu jeune. J'ai fait un stage chez eux puis j'ai eu l'opportunité de signer. On a hésité deux ou trois jours mais je me suis dit après que le temps passait et voilà. Mes parents, ils ont hésité une demi seconde. Mais en même temps, je faisais mes études, alors ça rassurait ma maman ». (pro, équipe "très encadrée")

FRANCE

La question du soutien familial ne se pose pas tout à fait de la même façon du fait du système sportif en France, très différent de celui existant dans les deux autres pays (voir § 1.1.1.). Les sections sport-études mises en place par l'Etat français permettent de suivre sans trop de problèmes le double projet. A la sortie de l'enseignement secondaire, après le baccalauréat, il est possible d'aménager les études dans des écoles ou universités compréhensives octroyant le statut de sportifs de haut niveau. A côté de cela, les clubs français bénéficiant de confortables subventions diverses et de sommes provenant de sponsors, les coureurs reçoivent des aides financières qui permettent de relativiser les soutiens des parents. Comme en Suisse et en Belgique, les coureurs bénéficient du soutien moral des parents, le métier de cycliste étant encore valorisé malgré les affaires. Ce cas, un peu particulier, le souligne.

L'année noire en plus avec le décès de mon père, c'était pas top. Donc du coup, j'ai arrêté ma saison.[...] Je me suis dit : « Est-ce que je continue, est ce que je continue pas ? » Et puis bon, mon père il aurait voulu que je fasse quelque chose donc j'ai dit : « Allez, c'est parti ». (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

2.1.3. Vie privée

SUISSE

Vie amoureuse et familiale

La majorité des jeunes cyclistes suisses interrogés était en couple au moment de la réalisation des entretiens. Pour plusieurs d'entre eux, la vie amoureuse est difficile car ils sont souvent en déplacement et/ou fatigués des courses et des entraînements :

« Je me suis lancé dans le vélo et puis je travaillais à côté. Donc déjà ça prend du temps, donc c'est déjà tout le temps-là que tu ne peux pas consacrer à ta copine » (U23, Suisse).

« C'est vrai que ce n'est pas facile. Avec la copine par exemple, elle habite juste ici, ce n'est pas évident. Aussi quand on rentre, on est cramé. Les courses, sortir et ben non jamais » (U23, Suisse).

« J'ai de nouveau une copine maintenant, mais justement j'ai fait une année célibataire... Justement, ça ce n'est pas évident quand même, parce qu'il y a beaucoup d'absences, beaucoup de jours où l'on est à l'étranger » (U23, Suisse).

Cependant, les cyclistes professionnels semblent avoir moins de difficultés pour gérer leur vie amoureuse que ceux qui souhaitent intégrer une équipe professionnelle. Les cyclistes professionnels sont rémunérés, ils ont une vie amoureuse épanouie, et leur carrière sportive ne semble pas poser de problèmes au niveau de leur couple :

« Je dirais que c'est plus facile qu'avant quoi. Avant quand tu bosses à 100%, et puis que tu fais les trajets entre deux et puis tu dois aller t'entraîner et tu as les courses le week-end, à vrai dire tu ne te vois jamais quoi. C'était quasiment... c'était dur, mais maintenant je crois que ça fait 4 ou 5 ans qu'on est ensemble. ...Et puis aussi c'est une histoire de motivation au couple, parce que même maintenant il y a des déplacements, il y a tout ça mais en gros je travaille comme une personne normale, je ne travaille pas 365 jours par année. Voilà je suis par année, peut-être 200 jours par année loin de la maison. Et après 165 jours je suis à la maison, pas 24h sur 24 mais presque » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

La vie de couple de ces coureurs apparaît d'autant plus facile lorsque leurs compagnes encouragent leur investissement sportif et comprennent l'importance de l'hygiène de vie qui en découle (sorties limitées, alimentation saine, etc.) :

« Par exemple ma copine, elle a aussi fait du vélo donc. Elle connaît comment ça marche oui, c'est pratique. Non, il n'y a pas de problème avec ça... Je pense c'est plus facile quand tu connais... Parce que c'est vrai que sinon ce n'est pas évident toujours » (U23, Suisse).

« [Sa copine faisait du sport de haut niveau]. Là elle a arrêté depuis 2 ans, 2 ans et demi. Elle connaît, elle comprend disons mieux je pense. Disons moi je connais peu de copains qui ont une copine qui n'a jamais été sportive ou qui n'a jamais fait de sport avant, très peu. Parce que sinon elles ne peuvent pas... Disons déjà du

fait, qu'on ne sort pas de, on ne fait pas du tout la fête, on ne sort pas de février à fin septembre» (U23, Suisse).

« Ah elle est à fond derrière. J'ai cette chance-là aussi. Sinon c'est impossible quoi, il faut choisir soit l'un, soit l'autre. Cette année, elle était en année sabbatique, elle a eu du temps» (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Gestion des sorties, consommation d'alcool

La majorité des cyclistes interrogés ont une hygiène de vie très stricte et évitent de sortir et de se coucher tard durant la saison sportive :

« Moi je fonctionne un peu comme ça. De février à fin Septembre, je ne sors pas du tout. Disons, ce qui est sorties, fêtes, etc. peut-être une au mois de juillet quand je fais une petite pause, je me permets mais c'est tout » (U23, Suisse).

« En saison, je fais attention parce que je sais que si je fais la fête, je mets un moment pour récupérer et puis ce n'est pas comme ça que tu vas gagner des courses » (U23, Suisse).

« Je fais toujours le maximum quand même pour le vélo. Je me limite oui... Je vais boire quelque chose le soir mais je vais pas en boîte ou comme ça... Vers minuit, je me rentre » (U23, Suisse).

En revanche, ils profitent des périodes de trêves pour sortir et faire la fête :

« L'hiver, on se lâche un peu plus » (U23, Suisse).

« Hors saison, là ça m'arrive vraiment de prendre des cuites aussi. Oui je me dis que tant que ça va bien comme ça, que je fais des bons résultats et puis je pense qu'il y a un niveau qui est très important au niveau de la tête, c'est de se faire plaisir et puis d'avoir une vie à côté. Et puis de ne pas avoir que le vélo » (U23, Suisse).

« Mais l'hiver j'ai quand même pas mal fait la fête. Peut-être pas tous les week-ends quoi, parce que tu dois quand même t'entraîner et tout mais par contre, je ne bois quasiment presque jamais d'alcool quoi. Des fois peut-être un verre de rouge comme ça. Mais c'est, oui rarement » (U23, Suisse).

« Au niveau de l'alcool, je compense en hiver » (U23, Suisse).

Un seul coureur avoue ne pas trop limiter ses sorties durant la saison sportive, car, selon lui, son équilibre psychologique en dépend. Ainsi, il se

couche parfois relativement tard mais reste raisonnable en ce qui concerne la consommation d'alcool :

« Aussi au niveau des sorties et puis des amis, je vais... Ce we, vendredi soir, on avait un souper avec des copains, je suis rentré tard. Le jeudi c'était un souper de boîte, j'ai aussi fini tard. Je veux dire moi il ne faut pas trop que je me prive parce que je pense aussi que ça ne serait pas très bon pour moi. Et puis je veux dire, j'ai 22 ans, je veux profiter aussi un peu de ma jeunesse ... Je bois, mais là vraiment en pleine saison, je bois mais un petit peu. Je ne vais pas me prendre une grosse cuite par contre. Mais je ne me prive pas d'une bonne bière ou un verre de rouge en mangeant, je veux dire, il n'y a pas de problèmes... Parce qu'il y en a beaucoup je pense qui se prive énormément ». (U23, Suisse).

La consommation d'alcool est donc en général très réduite lors de la saison sportive, ce qui n'empêche pas les coureurs de boire un verre de vin au cours des repas :

« En course le soir, on boit toujours un verre de rouge. Juste un verre quoi, pas deux » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Un verre de vin avec un repas au bistrot, ça ne fait pas mal, mais pas plus que ça » (U23, Suisse).

De février à fin Septembre, là c'est sûr, si je vais manger au restaurant, je vais boire un verre de rouge et tout, ça il n'y a pas de souci. Sinon ce n'est pas d'alcool, je suis strict » (U23, Suisse).

« J'aime bien boire une bière ou bien du vin comme ça. Bon on est en Bourgogne donc, du vin des fois, on est presque obligé. Il y a des bières, j'aime bien des fois après l'entraînement comme ça. Ou bien des gouttes, des trucs comme ça » (U23, Suisse).

Hygiène alimentaire

La majorité des cyclistes accordent une attention toute particulière à leur alimentation, mais cette attention peut devenir plus ou moins obsessionnelle selon les cas. Ainsi, deux des cyclistes espoirs interrogés sont obnubilés par la prise de poids et ne se permettent quasiment aucun excès :

« Oui des excès bien sûr mais nous on a des excès qu'on trouve terrible, alors que c'est rien du tout... Mais pour nous un excès, c'est par exemple quand on va manger 4 bols de céréales

sucrées. On trouve ça, « ouha, on a abusé là ». Des choses qui peuvent paraître anodines » (U23, Suisse).

Ces deux coureurs ont développé de grandes connaissances diététiques, ils connaissent la composition alimentaire et le poids calorique de tout ce qu'ils mangent :

« Moi, j'ai toujours été intéressé aussi parce qu'à ce moment-là je voulais faire école de diététique. Donc j'ai beaucoup lu de livres, je me suis beaucoup renseigné auprès de différentes personnes... J'ai encore regardé la semaine passée et j'ai vu une étude que je ne connaissais, que les aliments végétaux riches en fer étaient moins bien assimilés que ceux animaux. Donc je pensais que c'était le contraire. Donc il faut mieux manger de la viande que des pois chiches par exemple. Donc voilà après de faire ce travail, c'est pour cela que je pense qu'un coureur élite après quelques saisons, il devrait presque avoir un diplôme de diététicien. C'est impressionnant les connaissances qu'on acquiert... Celui qui est en coloc avec moi, il connaît absolument toutes les teneurs en calories de toutes les boissons. Il peut te dire coca, moi je peux te dire, tu peux regarder, il y a 41 kilojoules pour 100 ml. Par contre dans le jus d'orange, il y en a encore plus, c'est 42, etc tous des trucs comme ça (rires). J'ai l'index glycémique de tous les aliments, des trucs comme ça, c'est de la folie » (U23, Suisse).

« La vitamine C, tu vas à Migros, tu achètes des trucs de vitamines C, c'est 90 mg... tu prends un litre de jus d'organe, vitamine C, apport journalier recommandé, 45 mg par jour. Nous on prend 2 grammes. 45 mg à 2 grammes, c'est 20 fois plus, 20 fois plus. C'est tout quoi. Oui, les pharmacies pour les femmes enceintes, pareil le fer pour les femmes enceintes. Tous les trucs de femmes enceintes, c'est tout de l'automédication. Bon après on fait gaffe quand même mais tout ça, c'est pareil. Je ne sais pas si quelqu'un qui fait l'école d'infirmier, il va savoir dire à quelqu'un de prendre... Et puis par exemple, ma copine là elle a une carence, et ben, c'est moi qui lui dit « Maintenant.. ». Justement, elle dit « il faut que je mange des figes ». Des figes, c'est végétal, il y a déjà 5mg de fer par 100 grammes et en plus comme c'est végétal, c'est assimilé autour de 6%. Donc tout ça, il faut prendre déjà animal, c'est beaucoup mieux assimilé. En même temps, il faut prendre des vitamines b, par exemple des trucs comme ça... Parce que la vitamine b, ça

aide à assimiler. Il faut prendre de la vitamine c, parce que la vitamine C, elle aide à assimiler machin. Il ne faut plus boire de thé vert, parce que ça détruit le fer. Il ne faut pas fumer, l'alcool, ça détruit la vitamine C » (U23, Suisse).

Pour ces deux jeunes cyclistes, choisir leurs aliments peut prendre des heures et ainsi attirer l'attention des vigiles :

« Quand on fait les commissions, ça nous prend un après-midi pour une semaine. L'autre jour, j'avais 2 vigiles qui sont venus, et ils ont dit « Bon, on s'excuse mais ça fait 4h que vous êtes-là vous faites quoi ? »... Pour acheter, c'est une heure parce qu'on regarde les étiquettes si il y a de l'amidon, des sucres, les graisses etc. Tout, absolument tout. On retourne tous les paquets, on regarde tout ce qu'il y a dedans. Toute la composition, pas d'huile hydrogénée des choses comme ça. C'est de la folie, c'est de la folie (U23, Suisse).

Mais selon eux, il est indispensable pour réussir de faire très attention à son alimentation, à moins de prendre des produits dopants :

« Justement parce que les autres, ils vont dire quoi « Fer bas, perfusion et voilà, ils s'arrêtent là, ils ne vont pas chercher ». Mais pour moi ce n'est pas propre au vélo, c'est dans la vie c'est pareil. C'est comme je ne sais pas, celui qui va abîmer sa voiture et qui va en racheter une enfin je ne sais pas alors qu'on peut très bien la réparer. Ce n'est pas parce que je fais du vélo que je réfléchis comme ça c'est. Voilà, je cherche des solutions alternatives... Alors ça, ça fait partie aussi, voilà on va chercher les aliments qui sont riches en fer et puis on ne va pas faire de perfusions. Alors qu'il y en a, ils mangent n'importe comment et puis après ils vont aux perfusions. Voilà terminé, c'est facile ça, mais quand ils auront fini le vélo, ils auront perdu 4 ans de leur vie, ils n'auront rien appris (U23, Suisse).

Un autre coureur interrogé se trouve trop gros et semble obnubilé par son poids. Il se pèse plusieurs fois par jour, il fait du vélo pendant la pause de midi pour se couper la faim et ne mange que des fruits les jours où il ne s'entraîne pas :

« Je suis trop gras. Oui j'ai encore deux, ou trois kilos en surplus... Je m'entraîne sur les heures de midi. Voilà si possible, comme ça, ça m'évite de trop manger. Après je me fais une petite collation » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« J'aime cuisinier, j'aime les bonnes choses et... Il y en a qui arrêtent de manger pour perdre du poids, moi je n'arrive pas à arrêter de manger. Parce que le déjeuner c'est un plaisir, après quand je me fais mon petit 4h » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Si tu veux manger un bout, tu as peut-être faim ? » « Non c'est sympa, mais là maintenant je dois aller chez Ikea » « Et tu ne manges pas ? » « Je ne fais pas de vélo aujourd'hui » « Quand tu ne fais pas de vélo, tu ne manges pas ? » « Oui des fruits mais pas plus » » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Un coureur avoue avoir pris conscience de l'excès d'attention qu'il portait à son alimentation et tente à présent de limiter les restrictions :

« A un moment donné je me prenais peut-être trop la tête. Bon, il y a pas mal de coureurs qui sont un peu fous dans la tête avec ça... Alors moi justement à une époque aussi j'étais, peut-être trop strict des fois et puis après d'un coup j'arrivais et puis je me goinfrais, je pense que c'est con ça. Et maintenant, je me prends moins la tête, mais bon ça fait un moment que je ne me suis plus pesé, ce qui est étonnant, parce qu'avant je le faisais chaque jour par exemple. Et puis cette année, je me suis dit, bon j'essaie de la faire plus cool. Et puis ça va mieux. Bon au niveau résultat, on n'a pas encore fait de la course où il y avait vraiment de la bosse quoi. Donc après c'est clair que je suis peut-être moins affûté maintenant mais je vais essayer de le faire mais tranquillement, de moins me prendre la tête mais c'est clair que le vélo, ça reste un sport » (U23, Suisse).

D'autres coureurs font attention à leur alimentation mais à un degré moindre que les cyclistes présentés ci-dessus :

« Assez strict, mais disons pas... Oui je fais attention, mais après je mangerais de tout, seulement c'est éviter de manger je ne sais pas, trois fois de la fondue, raclette des choses comme ça, c'est clair... J'essaie d'éviter le chocolat justement parce que ce qu'il y a si je mange deux carrés, la plaque, elle y passe après. C'est pour cela à la maison. Ce qu'il y a c'est que je n'irai jamais en acheter mais il ne faut pas qu'il y en ait à la maison. Tout ce qui est biscuit, chocolat et ben j'évite d'avoir à la maison comme ça, j'ai même pas l'envie » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Et ben, un peu tout ce qui est toute nourriture très grasse et très sucrée mais disons que je me permets toujours, je ne vais pas m'interdire d'aller manger une pizza au bistrot la semaine. Mais disons qu'il ne faut pas manger des frites tous les jours, non plus, des saucisses etc. Mais après c'est l'abus qui est mauvais... Je ne compte pas les calories, mais je sais plus ou moins ce que je peux manger » (U23, Suisse).

« Mon plus grand point faible c'est tout ce qui est alimentation diététique. Ça j'ai pas mal de peines à me mettre une rigueur parce que je suis très sucre, chocolat, enfin tout ce qui est un peu... Et là pour moi, ça c'est le plus dur. Je réduis des fois un peu mais c'est dur quand même. Sinon j'essaie de manger équilibré c'est clair. Glucides etc., là surtout en période de compétition, je fais gaffe et tout. Par exemple, si je cours 3, 4 jours ou bien comme ça. Le lundi ou le mardi, quand c'est mon jour de récup, je vais me permettre de manger un steak frites ou comme ça pour me faire plaisir mais sinon le reste du temps, non je fais quand même attention quoi. Mais on peut manger quasiment de tout, il faut juste faire attention aux excès. » (U23, Suisse).

Enfin, certains coureurs (une minorité) ne font pas vraiment attention à ce qu'ils mangent et ne rencontrent pas de problèmes de poids :

« Je mange normalement disons. Je ne me prive pas. Si un soir, je vais au Mc Donald, et ben voilà quoi... Le chocolat ça c'est vraiment ce que je mange le plus (rires), mais moi je me dis tant que ça va vraiment bien comme ça, je ne vois pas de raison de se priver... Je contrôle mon poids, disons je surveille, mais de nouveau je n'ai pas trop de problèmes de ce côté-là... Je n'ai pas fait de régime en début de saison » (U23, Suisse).

BELGIQUE

Les coureurs belges rencontrés ont également une vie affective et amoureuse même si celle-ci doit s'articuler avec une vie sportive qui a des exigences de rigueur voire d'austérité sur le plan des sorties et au niveau alimentaire. Les cyclistes insistent systématiquement sur la nécessité d'avoir une compagne compréhensive. Les séances d'entraînement et les fréquentes absences pour déplacement vers les lieux de compétition rythment une vie conjugale où la femme doit, lorsqu'il y a des enfants, souvent élever ceux-ci assez seule, ce qui peut être difficile pour des pères qui souhaiteraient parfois voir davantage grandir leurs enfants.

« Il y a des périodes de l'année assez difficiles à gérer. Parfois pendant des courses à étapes sur lesquelles on est parti alors qu'on sait très bien qu'on n'a pas de grands résultats à attendre. Il suffit qu'il y ait une fête à l'école ou un souper de famille et on sait qu'on n'y est pas, c'est quand même assez dur. Mais d'un autre côté, on sait que la carrière va durer entre dix et treize ou quatorze ans et après on aura tout le temps d'en profiter ». (pro, équipe "très encadrée")

« Il faut tomber sur une femme très compréhensive et j'ai de la chance, je crois que je suis tombé sur le bon numéro. A partir de là, tout coule de source. Elle sait que c'est comme ça pendant encore une bonne dizaine d'années. Après, elle sait que j'aurai sans doute un métier beaucoup plus cool. Mais bon, malgré tout, je crois qu'on arrive à trouver un équilibre parce qu'on n'a jamais de moments de routine comme il peut y en avoir dans les couples normaux ». (pro, équipe "très encadrée")

La situation diffère évidemment selon que le coureur est déjà professionnel ou non. S'il l'est, ses absences seront plus nombreuses du fait d'un calendrier de courses plus chargé et plus distant du domicile. Pour ceux qui n'ont pas encore atteint ce cap, les absences sont plus légères (moins loin et moins longtemps) mais les exigences en termes d'hygiène de vie sont comparables.

« Certains amis aussi ne comprennent pas que je vis de mon sport. Si on sort le week-end, je ne bois pas et à dix heures je suis ici. Ça ne me demande aucun effort. Pour moi, c'est tout à fait normal ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Il faut du caractère, savoir se lever pour aller à l'entraînement et pas glander toute la matinée ou regarder la télévision. Il faut s'entraîner et savoir se motiver, qu'il fasse beau ou laid. Tu ne vas pas écouter ton travail pour aller te promener avec tes copains ou faire les boutiques. Il faut savoir ce qu'on veut ». (amateur, équipe "très encadrée")

Les sorties sont par conséquent limitées au bénéfice du repos et d'une vie « saine » en dehors des efforts sportifs. L'alimentation est particulièrement surveillée par des individus désireux de minimiser toute forme d'excès aux répercussions directes sur les performances. Les coureurs font dès lors attention à leur poids et à leurs carences qui seront comblées, le cas échéant, en recourant à de la complémentation alimentaire (voir point spécifique infra).

« Je pense que ce qui est très important – parce que ce n'est pas facile de prendre tous les jours sa viande blanche, ses pâtes, ses légumes, sans sauce ni rien – c'est de gérer son alimentation. Sinon, ce n'est pas humain. Alimentation saine mais avec des choses qui peuvent vous faire plaisir ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Amateur, tu vas déjà voir un diététicien pour apprendre à bien manger, en tout cas pour avoir beaucoup d'énergie dans ta nourriture. Et puis, au fur et à mesure, c'est devenu une obligation pour bien me sentir. Si je faisais un repas trop lourd, ou pas équilibré, ou avec des produits trop gras, je ne le digère pas ou je suis mal dans ma peau. C'est plus devenu pour mon bien-être que pour les besoins du vélo ou du sport en général ». (pro, équipe "très encadrée")

Les entraîneurs sont également là pour rappeler aux jeunes quelques bases élémentaires. C'est une des facettes de l'apprentissage ou de la transmission du métier.

« Il y en a, tu n'as jamais besoin de rien leur dire mais tu en as certains... Un qui avait une fois un sac rempli de Prince, de chips, de Nutella, de cacahuètes... Je l'aurais bien remballé rien que pour ça. Tu peux manger une pizza de temps en temps mais c'est comme tout. Il ne faut pas faire dans l'excès. Moi, par exemple, j'ai un régime très strict. Je m'autorise telles quantités de riz, de pâtes. Des fois, j'en ai envie de plus, ben c'est non. Pour certains dans l'équipe, je sais que j'use ma salive pour rien. Et c'est dommage mais j'en ai un qui a des kilos de trop. Il se traîne le cul pour monter une côte. Sur le plat, il roule mais une course, ce n'est pas que du plat. Je lui dis que ses dix kilos, il peut les lancer une fois ou deux mais la troisième fois, tu restes là. Donc une hygiène de vie, c'est quand même fort important ». (entraîneur, équipe "très encadrée")

A noter enfin que dans un contexte de vie conjugale relativement hors norme, certaines craintes nous ont été confiées quant à l'après carrière, signe du retour à une vie traditionnelle mais inconnue jusqu'alors.

« Il y a plein de sportifs qui divorcent après leur carrière parce qu'ils n'ont pas l'habitude de vivre ensemble. J'ai la chance d'avoir une femme qui a un bon boulot, un bon métier. Pour l'instant, ça marche bien. Mais bon, je vais revenir ici, on va se voir tous les jours, je vais devoir trouver ma place. On n'est pas habitués à se voir tous les jours. On sait pas trop

comment ça va se passer ». (pro, équipe “très encadrée”)

FRANCE

Ce besoin de santé apparaît en montant les niveaux de performance. Il est mis progressivement en avant par les pairs, en parallèle avec l'importance des charges d'entraînement. Les fatigues et blessures générées poussent à un suivi par un médecin du sport qui, lors des visites, explique les contraintes nécessaires pour rester en bonne santé. Ainsi, celui-ci les pousse à faire attention à leur diététique, à utiliser des produits non dopants voire même à minimiser leur consommation. Ce discours étant également donné par l'ensemble de l'encadrement, nous avons des formes de discours, quasi-inexistantes avant l'affaire Festina.

Avec une alimentation bien équilibrée, comme il faut, sans se gaver, il y a pas besoin de vitamines. J'ai jamais pris de vitamines. (professionnel, équipe “très encadrée”, France)

La hausse du recrutement socioculturel permet de voir des comportements inexistantes auparavant, qui sont assimilés à une attention à la santé.

C'est ma mère qui m'a inculqué les bases de la diététique. Et puis après, j'aime bien lire, ce qui est livres d'entraînement, de diététique, de psychologie, naturopathie. Enfin, j'essaye de m'intéresser à un maximum de choses pour apprendre un maximum de trucs sur l'hygiène de vie des sportifs. (professionnel, équipe “très encadrée”, France).

La santé, dans ce cas, doit être pris dans un sens d'aptitude à la performance. Cependant, si le souci de diététique est bien présent, il ne prend pas la forme d'une expertise très autonome ni aussi élaborée que dans le cas de certains coureurs suisses cités précédemment.

2.2. Modes d'encadrement

2.2.1. Les formes d'organisation de l'encadrement et les étapes de la carrière

SUISSE

Il semble très difficile de débiter une carrière dans le cyclisme en Suisse. Les jeunes coureurs interrogés témoignent tous de ces difficultés et mettent en avant les différences qu'il existe avec des pays voisins comme la France. Ces difficultés sont liées à différents facteurs :

Un manque de structures scolaires spécialisées pour les jeunes sportifs

Contrairement à la France, il n'existe pas de structures sport-études en Suisse et les jeunes cyclistes ne bénéficient en général d'aucun aménagement de leurs horaires scolaires afin de pouvoir s'entraîner :

« [En France], ils sont dans des pôles espoirs. Ce sont des horaires aménagés, mais ils ont peut-être 5 ou 10h par semaine. Mais voilà c'est aussi une sorte de valorisation. Moi je sais que d'un côté je ne sais pas ce qu'il y a de mieux en Suisse ou en France. Je ne sais pas si c'est la peine de valoriser les gens,... je ne sais pas qui c'est qui a raison... En France aussi, du fait de soutenir les jeunes, de leur offrir la possibilité de poursuivre une formation en parallèle de leur carrière sportive. Voilà, ça leur offre un débouché. Pareil, voilà un moyen efficace de lutter contre le dopage, un moyen efficace de lutter contre la mise en échec. » (U23, Suisse).

« En Suisse, il n'y a pas de structure officielle qui est bien faite, un sport étude qui est vraiment top... Ils sont très peu de, comment dire, comme en France, ils ont quand même des sports études qui sont très développés, ils ont des accords avec des lycées, ils ont quand même des bons systèmes. Et puis chez nous, il y en a très peu, donc il faut avoir la chance de tomber sur des gens compréhensifs. Souvent ça va très bien parce que si on discute avec les gens et puis qu'on prouve quand même qu'on a un certain niveau, qu'on est sérieux, etc., ça passe bien. Mais j'ai eu aussi, je suis allé pour un apprentissage et en exposant mon problème et tout, ils m'ont dit : « Non écoutez, il faut choisir si vous voulez faire du sport ou si vous voulez étudier ». Alors moi j'ai dit : « ok, bon, voilà si vous pensez ça, je n'ai pas ma place ici je crois » ... (U23, Suisse).

Il faut tout de même noter que la fédération s'implique dans la promotion de centres de formation régionaux mais il n'existe aucun centre de ce type pour le cyclisme sur route en Suisse romande.

Un manque de soutien financier de la part de l'Etat

Ce manque de structures scolaires spécialisées est bien évidemment lié à la taille restreinte du budget alloué par l'Etat au sport de manière générale et au cyclisme en particulier :

« Si je compare par rapport à la France, c'est toujours le Conseil Régional, c'est toujours le département, la ville qui soutient. Ici, il y a très très peu de soutien au niveau du sport. Ils sont très contents dès qu'il y a un Federer qui gagne au Wimbledon, ou dès qu'il y a un coureur qui gagne une médaille, mais ils font très peu pour à la base... Du point de vue étatique, il faut bien se dire qu'en Suisse, pour une équipe élite par exemple, l'Etat ne donne pas un centime, pas un centime » (U23, Suisse).

Une fédération et des équipes suisses avec des petits budgets

Les jeunes cyclistes ont également conscience de la difficulté dans laquelle se trouvent la fédération et les équipes suisses :

« La fédération, elle a de gros problèmes, il y a de moins en moins de licenciés chez les jeunes et tout. Il y a des risques quand même que d'ici 10 ans, il n'y ait plus grand-chose. Surtout en Suisse maintenant, on n'est plus que 60 coureurs élites, 60-70 ... (U23, Suisse).

Selon les sportifs interrogés, les équipes élites suisses ont des budgets bien inférieurs à ceux des équipes françaises :

« Chez nous, comme les équipes, elles ont peu de budget par rapport à la France. Si je prends X par exemple, une équipe élite où je suis, c'est un budget d'environ 200 000 CHF par année. Et si je prends le budget d'une équipe française comme la Y ou Z etc., c'est 500 ou 600 000 euros, ça fait 800 000 CHF. Et ça fait une sacrée différence à ce niveau-là. Automatiquement eux, ils peuvent fournir le matériel gratuitement et tout » (U23, Suisse).

« X [une équipe élite suisse], ils ont un budget, je pense de 150 à 200 000 CHF. Y [une équipe élite française], où j'étais ils avaient un million d'euros. Donc c'est 10 fois supérieur, un peu près. Ils ont des emplois d'Etat, donc ça veut

dire que l'Etat donne 10 000 euros par poste par année » (U23, Suisse).

De plus, les jeunes cyclistes doivent en général payer un droit d'entrée dans l'équipe qui s'élève souvent à 2000 à 3000 CHF. C'est pourquoi en Suisse, le soutien de la famille est quasiment indispensable pour faire carrière dans le cyclisme :

« À X, j'ai la chance, je ne paie rien. On ne paie rien, parce que c'est la mentalité... Mais certaines équipes en Suisse Romande, oui par exemple, c'est vrai ou en Suisse Allemande, il faut payer entre 2 ou 3000 CHF d'entrée pour avoir vélo, pour courir etc. Donc c'est quand même ... » (U23, Suisse).

Du coup certains cyclistes font le choix d'intégrer une équipe française (c'est le cas de deux des cyclistes interrogés) où les aides financières sont beaucoup plus grandes :

« C'est un avantage à X, mais de manière générale, c'est un frein au cyclisme suisse ce système parce que celui qui arrive déjà jusqu'en élite qui fait déjà les sacrifices et puis on lui dit « Ecoute, si tu veux courir là, il faut encore payer 3000 francs ». Alors que si on regarde à l'étranger, c'est différent alors. Et maintenant de plus en plus, il y a des coureurs qui commencent à partir à l'étranger un peu aussi. Ils regardent des équipes étrangères. Même moi l'année passée, j'ai regardé un moment, j'ai hésité à aller courir en France » (U23, Suisse).

Étapes de carrière

Les catégories en Suisse s'organisent selon l'âge des coureurs : écolier (11-14 ans), cadet (15-16 ans), junior (17-18 ans), amateur (19-29 ans), master (plus de 30 ans). Il existe également un niveau U23 (moins de 23 ans), dans lequel les coureurs peuvent participer à des courses supplémentaires. Seuls deux des cyclistes interrogés sont passés par le niveau écolier (courses de niveau régional). D'autres ont commencé le cyclisme vers l'âge de 15 ans, en catégorie cadet (courses nationales), mais la plupart ont intégré une équipe à partir du niveau junior (courses internationales et premières sélections avec l'équipe suisse), comme c'est le cas pour ce coureur :

« 16 ans, j'avais un niveau régional quoi mais moyen quoi. Mon truc c'était plutôt les cycloportives plus que les compétitions. Les cyclo-tourismes, mais je faisais quand même un grand nombre de kilomètres par année, mais c'était plutôt par plaisir. Ce n'était pas... Je

n'envisageais pas du tout de faire ça une carrière où... Personne n'imaginait qu'un jour j'allais... Même il y a 3 ans encore, c'était vraiment pas super. Après qu'est ce qui a fait que... Fin de junior, ça allait un peu mieux, je me suis entraîné plus sérieusement, j'ai surtout eu un ou deux copains qui ont percé... Après, justement du niveau amateur, pour passer élite, il faut obtenir un certain nombre de points. Et avec le travail qu'on a fait l'hiver, j'ai eu beaucoup de chances, parce que la 4^e course que j'ai fait, je l'ai gagnée. Alors là déjà, ils tombaient des nues parce que j'étais censé être déjà le Petit Poucet de l'équipe et puis j'étais le seul qui a fait les points élites de toute l'année sur tout le groupe, sur les 10, donc... Moi j'ai progressé vraiment énormément » (U23, Suisse).

La plupart des coureurs suisses interrogés ont intégré des équipes élites en Suisse (romande, alémanique ou tessinoise), ou en France pour deux d'entre eux. Tous ont eu l'occasion auparavant de faire partie de la sélection suisse au niveau junior, comme nous l'explique ce coureur de la sélection romande :

« En fait, sélection romande, comment dire. En début de saison, il y a peut-être 25, ou 30 juniors en Suisse Romande qui peuvent éventuellement avoir le niveau. Et puis, après il prend les différents juniors vraiment sur une course. Il regarde un peu et puis après voilà, si on satisfait un petit peu aux attentes, après on fait toute la saison avec la sélection romande... Disons que c'est structuré. En fait, là on est une équipe de 6 coureurs, 7 coureurs. On se déplace, on a la possibilité en junior de courir des courses importantes à l'étranger. Donc la 1^e année junior, j'ai déjà couru en Belgique, j'ai couru en Italie, j'ai couru en France, j'ai couru au Luxembourg » (U23, Suisse).

Pour ensuite intégrer une équipe élite, il faut marquer des points, qui varient selon le type de courses et le classement du coureur. Selon certains joueurs, la fédération a dû diminuer le nombre de points requis pour accéder à une équipe élite en raison du manque de coureurs :

« Je ne sais plus exactement le barème des points, mais je crois que c'est 25 points une victoire et puis jusqu'au 20^e tu marques un point. Et puis, à mon époque, il fallait marquer 55 points. Maintenant, je crois qu'ils ont baissé le niveau des points parce qu'il n'y avait plus assez de coureurs élites. Donc ils ont baissé, il n'y avait plus assez de coureurs en fait » (U23, Suisse).

Une fois le nombre de points requis atteint, les coureurs deviennent élites mais ils doivent continuer à en marquer pour rester à ce niveau :

« Tu restes, mais je crois que tu dois marquer 5 points minimum par année. La première année, il n'y a pas besoin » (U23, Suisse).

A noter qu'il n'existe qu'une seule équipe élite en Suisse Romande (Mégabike), ce qui pousse certains coureurs à intégrer des équipes dans d'autres cantons ou dans d'autres pays comme la France.

Une fois qu'ils sont élites, les cyclistes font tout pour essayer de se faire remarquer par un directeur d'une équipe professionnelle :

« Et après élite, il faut essayer en fait de se faire repérer en fait. Donc là, ce n'est plus avec des points mais c'est simplement qu'il faut essayer de signer un contrat, passer plus haut » (U23, Suisse).

Les équipes professionnelles ont d'ailleurs souvent des personnes, « les recruteurs », qui viennent sur les courses des U23 pour détecter les talents de demain :

« Oui, ils ont aussi des recruteurs. Alors souvent, ils regardent sur les courses de moins 23 ans, parce qu'en fait, c'est les espoirs, donc c'est là aussi que c'est un peu le vivier si on veut bien. Donc c'est pour cela que moi l'année passée, je m'étais fixé trois objectifs. C'était de marcher sur les championnats suisses, les championnats d'Europe, les championnats du monde. Et c'est là aussi que les gens, ils regardent quoi. Et puis, après il faut sortir de bons résultats quoi, des grands résultats » (U23, Suisse).

Pour faciliter cette accession à une équipe professionnelle, certains cyclistes suisses élites ont des managers, qui connaissent bien les directeurs d'équipe professionnelle. Ces managers se rémunèrent généralement en touchant un pourcentage du contrat signé entre l'équipe professionnelle et le cycliste (10% en moyenne) :

« Voilà donc c'est surtout lui qui prend les contacts au niveau des équipes comme ça. S'il y a un directeur sportif qui me contacte après moi je lui transmets et puis c'est lui qui gère ça. Et puis après c'est une discussion entre nous. Lui, il a déjà...Il était pro quand même donc il a vraiment une bonne expérience et puis en fin de compte c'est quand même moi qui décide. Pour n'importe quelle décision, c'est quand même moi qui ai le dernier mot » (U23, Suisse).

Un des coureurs interrogés fait partie d'une équipe continentale (niveau légèrement supérieur à celui des équipes élites), ce qui lui permettant de participer à des courses avec des professionnels. Il est également stagiaire dans une équipe professionnelle et est en train de négocier un contrat professionnel pour l'année suivante. Deux cyclistes ont déjà intégré une équipe professionnelle, avec contrat de un et deux ans. Il s'agit de faire ses preuves durant cette période pour espérer un renouvellement de contrat. Enfin un autre cycliste a déjà connu différentes équipes professionnelles.

BELGIQUE

Les coureurs belges rencontrés évoquent eux aussi fréquemment la difficulté de percer et de faire carrière dans le cyclisme. La première difficulté tient évidemment au caractère hautement concurrentiel du secteur puisqu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Les places sont chères et la rivalité est importante dans un peloton amateur où la solidarité est décrite comme (encore) moindre que chez les professionnels. En effet, à l'échelon professionnel, le cycliste peut se voir payé pour rouler au service de son leader. Dans le monde amateur, les pratiques sont différentes dans la mesure où les individus poursuivent tous un seul objectif : passer professionnel. Or, les bénéfices de ce passage sont exclusivement individuels et il est parfois difficile pour un coureur d'obtenir le soutien en course de ses coéquipiers puisque l'aide fournie se fera au détriment des ambitions propres de chacun.

« Tout le monde veut passer professionnel parce qu'on est tous amateurs. C'est déjà arrivé que des équipiers roulent sur moi. Tu n'es pas payé par l'équipe pour rouler. Quand tu es professionnel, tu es payé par l'équipe, tu es obligé de fournir un travail. Mais quand tu es amateur, c'est différent. Qu'est-ce qu'on peut te dire ? Te sanctionner, te taper sur les doigts ? ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Dans le milieu pro, c'est complètement différent puisque tu es payé pour ça. Tu as une tactique à respecter et c'est tout. Si tu veux demander qu'on joue ta carte un jour, tu le dis et si c'est non, ben tant pis, ça sera pour une prochaine fois. Ici, en amateur, c'est purement individuel. C'est celui qui fera le plus de bons résultats qui passera professionnel. Après, le jour où tu travailles pour ton leader, tu es reconnu pour ça. Et puis il y a la télé qui le prouve aussi. Mais quand tu es amateur, tu

peux dire ce que tu veux ». (amateur, équipe "très encadrée")

En marge du milieu hautement concurrentiel, il convient également d'évoquer des paramètres institutionnels qui ne facilitent pas la réussite de carrières sportives professionnelles. C'est ainsi qu'en dépit du nombre important de coureurs professionnels belges (en très grande majorité flamands), il n'est pas inconvenant de transposer à la Belgique le discours des jeunes coureurs helvétiques lorsqu'ils citent le manque de structures scolaires spécialisées pour les sportifs. La conciliation des parcours sportif et scolaire dépend par conséquent davantage du courage et de la persévérance des individus que d'un hypothétique contexte institutionnel facilitateur. Le point suivant développera par ailleurs la question du suivi des études.

En outre, à la différence de la France et de sa tradition jacobine, la structure belge est moins déterminée par l'intervention publique et plus par l'action privée des clubs. L'Etat, à travers ses différents niveaux de pouvoir, s'implique relativement peu dans la formation des cyclistes, laissant à des initiatives privées le développement de lieux d'excellence. La progression des coureurs est donc moyennement standardisée et peu prise en charge par des structures étatiques ou publiques. Les coureurs débutent généralement leur pratique dans un club local, situé à proximité du domicile parental. Lorsque des premiers résultats se font sentir ou qu'un potentiel est détecté, le coureur migre alors vers un club plus important, participant à des courses d'un meilleur niveau et bénéficiant d'une prise en charge un peu plus importante. Le jeune évolue donc progressivement d'une classe d'âge à l'autre¹ mais à la sortie de l'adolescence, les éléments les plus prometteurs se retrouvent en principe dans un des clubs les plus huppés du pays, ceux qui sont le plus exposés et qui hébergent une équipe continentale. Certains de ces clubs servent de réservoir aux équipes professionnelles qui suivent chaque année la progression de jeunes susceptibles d'intégrer leur équipe quelques années plus tard. C'est une fois passé du club local au club régional que le jeune tentera de se faire repérer par une équipe continentale pro ou Pro-Tour, à l'occasion des courses amateurs réputées ou des courses « mixtes » auxquelles il participe. Le système professionnel est en effet caractérisé par différents

niveaux d'excellence qui ont chacun leurs compétitions. Certaines courses font toutefois cohabiter des coureurs professionnels et des coureurs qui aimeraient le devenir. Ces opportunités sont majeures pour les coureurs concernés qui les épinglent au calendrier de la saison et s'y préparent tout spécialement.

« Au début de la saison, on s'est vus avec mon entraîneur. On a regardé le programme de l'équipe et on a ciblé des courses. Un objectif, c'est quatre semaines de préparation. Un entraînement forcé et alors on arrive à un pic de forme qui dure deux ou trois semaines. Ça dépend des conditions. Du coup, si on est vraiment bien et que les conditions sont réunies, normalement, la victoire est là ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Il faut essayer d'être repéré. En général, pour passer professionnel, il faut être bon amateur. Donc, il y a plein de courses en amateur qui sont réputées dures, où tout le monde sait qu'en général ce sont des bons coureurs qui sortent. En deuxième ou troisième année amateur, on essaie quand même de cibler ses objectifs dans ces courses-là. C'est comme ça qu'on peut avoir un contrat professionnel après. C'est ça le plus important, faire des résultats dans les courses réputées ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

En dépit du nombre restreint d'équipes continentales, les transferts d'une équipe à l'autre sont monnaie courante. La logique de choix du coureur est assez similaire à celle rencontrée au stade du professionnalisme mais à une échelle différente. Les paramètres qui entrent en jeu sont donc la qualité de l'encadrement (matériel et humain) et le programme des courses. Etant donné les distances kilométriques en Belgique, la proximité du siège du club n'est pas vraiment un critère. La langue peut en revanche avoir une influence puisqu'il est plus difficile pour un francophone d'aller fourbir ses armes dans un club néerlandophone.

Pour accéder au professionnalisme, le jeune coureur doit donc se faire remarquer par les directeurs sportifs d'équipes supérieures. La détection se fait principalement sur base des résultats obtenus mais certains coureurs, à l'instar de leurs homologues suisses, insistent sur le fait que cela n'est pas toujours suffisant et que le soutien d'un manager s'avère souvent indispensable.

« Je pensais au début qu'il suffisait de se faire remarquer par les résultats mais maintenant je

¹ Minimes (8-11), Aspirants (12-14), Débutants (15-16), Juniors (17-18), Espoirs (19-23), Elites (avec contrat : professionnels ; sans contrat : amateurs).

me rends compte qu'il faut avoir des connaissances pour passer. Il faut les résultats, c'est sûr, mais aussi un manager qui peut aller nous promouvoir auprès des équipes. Faire pencher la balance en disant qu'il a un jeune qui marche bien et qui vaut la peine ». (amateur, équipe "très encadrée")

Une fois un premier contrat chez les professionnels éventuellement obtenu, il ne s'agit pour autant en aucun cas d'un aboutissement et le coureur qui a signé un premier contrat professionnel doit faire ses preuves pour se voir renouvelé l'année suivante. Il y a ainsi lieu de distinguer trois principaux objectifs de carrière chez les cyclistes : accéder au professionnalisme, s'y maintenir et obtenir de brillants résultats. Mentionnons déjà ici qu'à chaque stade le coureur peut être tenté de recourir au dopage pour faciliter le passage à l'échelon supérieur. Chaque position se révèle par ailleurs très précaire, le coureur pouvant toujours perdre les avantages fragilement acquis.

Si nous définissons ici l'activité professionnelle comme l'occupation par laquelle on gagne sa vie, signalons que plusieurs coureurs amateurs de haut niveau consacrent l'essentiel de leur temps à la pratique cycliste et parviennent à en vivre via les aides étatiques (cf. supra). L'objectif de ces coureurs sera ensuite d'accéder au professionnalisme – défini comme le fruit d'un contrat de travail entre le coureur et une équipe cycliste professionnelle – qui récompensera les sacrifices consentis pendant de nombreuses années, offrira à quelques-uns la gloire et le prestige et ouvrira dans des mesures très variables les vannes de plus substantielles rentrées financières. L'obtention d'un contrat professionnel est donc la première marche de ce triptyque idéal et ceux qui souhaitent le devenir ont parfois tout laissé tomber pour atteindre leur but.

« Mon ambition, c'est de passer pro[fessionnel]. Là, comme je suis lancé, depuis huit ans sur la route... A un moment, il y a un choix à faire. J'ai essayé l'école, ça n'a pas marché, j'avais vraiment la tête au vélo, donc j'ai dit 'j'arrête l'école et je mise tout sur le vélo pendant trois ans'. On arrive presque à terme. En fin de saison, je décroche un contrat pro ou je vais travailler ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Le professionnalisme, c'est la suite logique. Monter à l'élite, pouvoir gagner sa vie réellement. Là, j'ai le financement Rosetta. C'est très bien pour un espoir mais on ne peut pas en vivre. C'est le salaire minimum, on ne

sait aller nulle part ». (amateur, équipe "très encadrée")

Une fois passé professionnel, tout cycliste a l'ambition de conserver ce statut. Comme tout travailleur engagé dans une relation contractuelle, il devra satisfaire les exigences de son nouvel employeur sans quoi il risquera de ne pas se voir renouvelé dans sa fonction ; l'absence de résultats ou une blessure pourraient dès lors lui faire connaître le chômage ou un retour à l'amateurisme. La courte durée d'une carrière sportive impose en outre d'optimiser celle-ci sur le plan financier, quitte à changer régulièrement d'employeur et à favoriser de très courts contrats, d'un voire deux ans, en vue d'une possible renégociation salariale.

« Pour les coureurs de seconde zone comme il y en a beaucoup dans le peloton, c'est à nous de faire le mieux possible sa saison pour pouvoir renégocier un meilleur contrat l'année après ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Les professionnels installés dans le peloton et sans crainte excessive pour leur maintien dans ce cadre seront quant à eux soucieux de réaliser des résultats positifs, susceptibles de leur offrir prestige et argent. Soit en qualité d'équipier, soit en tant que leader pour les plus talentueux, ils chercheront à établir des performances en faisant gagner l'équipe ou en allant chercher eux-mêmes des succès qui ajouteront au fixe mensuel, déterminé par le contrat, des primes de victoire et des primes de course, à partager par la suite avec ceux qui ont contribué au gain de cette dernière.

En tant qu'activité professionnelle, rouler tous les jours et participer à des courses sont donc pour le cycliste avant tout un moyen de gagner sa vie, et ce d'autant plus que le nombre d'années pour ce faire est limité.

FRANCE

Dans le système français amateur, même au haut niveau, les coureurs restent dans des clubs. Ils en changent quand leur niveau sportif augmente ou quand le club n'a pas suffisamment de coureurs de même niveau, ce qui entraîne un certain nombre de désagréments.

« Ils avaient plus d'équipe. Donc, en fait il aurait fallu que je me déplace seul sur les courses. Comme les autres étaient restés en national, ils pouvaient aller que sur les courses nationales. Ils pouvaient s'occuper sur les courses national mais pour moi, ils auraient pas pu m'emmener sur les courses Elite, il aurait fallu que je me débrouille tout seul. J'ai été signer dans une

équipe Elite et on se retrouvait entre Elites. » (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

A la différence d'autres sports, les meilleurs coureurs ne sont pas forcément retenus. C'est un plaisir, voire un honneur, de laisser partir un cycliste vers un club de niveau supérieur, réservoir des équipes professionnelles.

« Ils m'avaient conseillé, si je voulais continuer à progresser et à avoir de grandes courses, parce que là on restait près de l'Île de France à faire des petites courses. C'était sympa mais c'est vrai que se mesurer au niveau au-dessus et puis j'allais passer national en plus. Il n'y avait pas d'équipe nationale à X donc avec leur consentement j'ai signé ailleurs. » (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

« Mon directeur sportif dit : « Là, vu ce que tu fais, il faut vraiment que tu essayes de voir plus haut. Car cela serait con de passer à côté, tu as un potentiel. De voir ce que cela pourrait donner si tu faisais que ça ». » (Professionnel, équipe "très encadrée", France)

Même dans les clubs amateurs de haut niveau, la pression ne se fait pas forcément sentir. La vision du cyclisme ne correspond pas encore à une forte demande de résultats...

« C'est un peu la carotte. Ils vous disent : « Si vous voulez continuer à être dans l'équipe, à être dans les grosses courses, il faut marcher ». Moi, je leur avais dit quand j'avais signé, en fait j'avais eu plusieurs propositions. Il y a plusieurs clubs je savais que je voulais pas y aller parce que ils attendaient des résultats et j'étais pas prêt à faire beaucoup de sacrifices pour la vélo, donc j'ai signé dans un club où comme à x, je les avais prévenu que je continuais les études et que pour moi c'était ma priorité et que le vélo passait après, peu importe les objectifs, je me préparais en conséquence. Maintenant, je leur avais dit que si j'étais pas prêt, ben voilà. Enfin, j'ai jamais eu d'objectifs dans le vélo. J'ai toujours roulé comme ça et me dire : si j'arrivais en forme au bon moment tant mieux sinon ben tant pis. » (1^{ère} catégorie, équipe «mode d'organisation individuel », France).

Comme c'est le cas au niveau professionnel.

- *Il y a des obligations quand on a un contrat ?*

- *Oui, il y a les résultats. La première année, on n'a pas trop la pression, l'obligation de résultat. Mais, quand on est professionnel, on a envie de réussir. C'est plus un objectif personnel à remplir (professionnel, équipe « très encadrée », France).*

Mais, il faut opérer des choix car les tous meilleurs clubs de haut niveau amateur sont très proches des équipes professionnelles. La pression est plus grande, il s'agit de faire ses preuves, de faire des performances. Pour cela, il faut s'entraîner différemment : beaucoup plus et en qualité.

« Et là (en FFC1), je commence à rentrer dans le milieu pro. T'es en élite, ça y est même si je suis logiquement en national mais t'es avec des coureurs Elite. Là, tu commences à savoir ce que c'est les entraînements et tu vois que tu ne pas peux pas, à ce niveau là, travailler et faire du vélo. Moi, j'étais en bac pro apprentissage, je faisais mes 8 heures ou 9 heures par jour de travail. Le soir, j'allais rouler deux heures, ça me cramait. Donc là, tu te dis faut faire un choix. Soit, je continue dans ce niveau là et je vais progresser ou soit alors je descends en autre catégorie. » (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Depuis quelques années, du fait de la politique antidopage menée par l'Etat français, l'AFLD et les directeurs et sponsors d'équipe, certaines équipes Pro Tour ont mis en place un système vertical. Afin de sélectionner tôt le futur champion et de le modeler dans une attitude d'opposition au dopage. Des accords sont passés avec quelques clubs garantissant une éthique et un apprentissage de haut niveau du métier de coureur professionnel. Un coureur nous raconte son passage d'une structure à l'autre :

- *le club de x est lié avec y donc quand je suis parti, que je leur ai dit que j'allais partir, tout de suite ils m'ont mis en contact avec X.*

- *Et vous, vous étiez dans un club de X ?*

- *Au centre de formation.*

- *Vous étiez donc dans un club adverse ?*

- *Adverse ? Oui. C'est un autre club. Le terrain, les courses qu'on fait ne sont pas les mêmes. Ceux que le centre de formation courre, on va dire les petites courses, l'autre club les fait aussi. Vous allez tout de suite dans la promotion.*

- *Il n'y a pas d'antagonisme dans le fait que vous alliez d'un club à un autre ?*

- *Non. Cela signe une progression logique en fait.*

L'encadrement, beaucoup plus présent, demande des tests plus inquisiteurs et plus réguliers.

- *Quels sont les différents test qu'il vous fait passer ou vous envoie faire passer ?*
- *Il nous envoie passer un test de VO2 max en début de saison.*
- *Sur vélo ou sur tapis roulant ?*
- *Sur vélo. Donc VO2, prise de sang, après il nous contrôle tous les mois, on le voit tous les mois. Le contrôle, c'est prise de pli sous cutané, voir si il les résultats d'analyse spécifiques, des*

douleurs, des bobos, des maladies. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)

Ce mode d'encadrement est relativement important en France du fait des règlements appliqués aux meilleures structures sportives cyclistes depuis l'affaire Festina

Enfin, l'encadrement est lui même l'objet d'un suivi (voir tableau ci-dessous). Par exemple, on contrôle à l'accès de la fonction d'entraîneur par des diplômés d'Etat (les brevets d'Etat d'éducateur sportif option cyclisme).

Equipes	Entraîneurs BE ou BEESAC + BF3	Directeurs sportifs	Médecins	Courses
Division Nationale	Salarié à plein temps	Salarié à mi-temps avec BE ou BEESAC	OUI, référent licencié à la FFC	Championnats régionaux et interrégionaux, Championnat de France amateurs, Coupe de France (3)
Division Nationale Espoirs	Salarié à mi-temps minimum	Non salarié avec BE ou BEESAC	OUI, référent licencié à la FFC	Championnats régionaux et interrégionaux, Championnat de France amateurs, Coupe de France, Challenge promotionnel des clubs

2.2.2. Formations et carrières sportives

SUISSE

Les jeunes espoirs interrogés continuent en général leurs études afin de s'assurer un avenir en cas d'échec dans le milieu cycliste professionnel. Ainsi, deux sont en apprentissage, deux en maturité professionnelle, un en maturité technique, un est à l'université et un est inscrit dans une école de commerce. Le manque de structures spécialisées et les difficultés qu'ils ont à obtenir un soutien financier de la part des clubs ou de l'Etat semblent d'autant plus les inciter à ne pas abandonner leurs études. Pour certains, ces différents facteurs contribuent au fait que les cyclistes suisses ne soient pas particulièrement tentés par le dopage :

« J'ai commencé mon apprentissage en 2^e année junior, donc au moment où j'étais intégré dans le cadre de l'équipe suisse, au moment où ça commençait entre guillemets à devenir important. Là je me suis dit, il faut quand même assurer, il faut quand même faire l'apprentissage, parce que je ne pouvais pas rester sans aucun papier, c'était beaucoup trop risqué... Je savais très bien que si je coupais, il fallait que je coupe 4 ans. À mon âge, j'avais 17 ou 18 ans, il fallait que je coupe 4 ou 5 ans. Et je me voyais mal commencer un apprentissage à

22 ou 23 ans, ça me paraissait trop risqué. Donc j'ai essayé de trouver une solution un peu mixte et j'ai recherché un employeur donc qui était d'accord de me prendre en tant qu'apprenti et puis de me laisser du temps libre pour m'entraîner » (U23, Suisse).

« Et d'autant plus que, en Suisse, l'avantage de l'extrême où l'on n'a pas d'encadrement, où on mise tout sur les études, c'est que le coureur il peut toujours se dire moi j'ai un papier, je peux faire autre chose que du vélo. Par rapport à la France ou à la Belgique, ils ont que ça. Ce qui fait que le coureur qui arrive là et qui n'arrive pas à franchir le palier, il dit : « Mais si je ne fais pas du vélo, je fais quoi, je fais rien ». il dit : « Bon, on va essayer de prendre ça, comme ça je pourrais faire du vélo ». Et ça à mon avis, c'est mauvais. C'est pour cela que je dis les deux extrêmes, à mon avis, sont très mauvais... Peut-être par rapport au dopage, en Suisse on a un système qui n'est pas si mauvais, de toujours dire : « Voilà, les études, c'est important, etc. ». Mais peut-être aller quand même vers une aide financière et un soutien général de l'Etat, un peu plus fort parce que là c'est quand même... on n'a rien » (U23, Suisse).

« Mais bon c'est vrai que ça a des avantages et des inconvénients des deux côtés. En Suisse, ils

continuent souvent à faire des études ou à travailler, ils sont obligés. Donc dans un sens, ils n'abandonnent pas tout pour le vélo, parce que en France, je pense que, je ne sais pas... » (U23, Suisse).

« Justement, mais c'est vrai que j'ai tout à côté aussi. J'ai X [un diplôme scolaire], Y [une entreprise] qui me soutient, où je peux aussi avoir une bonne perspective de carrière après. Si j'arrête le vélo, c'est... Au niveau social aussi, j'ai des amis, j'ai la famille, je n'ai pas de souci de ce côté-là. Si j'arrête le vélo, j'ai autre chose à faire » (U23, Suisse).

De nombreux jeunes s'accordent une parenthèse d'une année dans leurs études pour essayer de réussir dans le cyclisme. Par exemple, deux des coureurs interrogés ont arrêté leurs études pendant une année et, n'ayant pas réussi à décrocher un contrat professionnel, ils les ont finalement reprises. Les jeunes qui n'ont pas la chance d'avoir le soutien financier et/ou moral de leurs parents sont obligés de travailler afin de financer les coûts liés à leur pratique sportive et à la vie quotidienne :

« En fait, j'ai fini le gymnase et puis j'ai fait une année d'Université et puis j'ai arrêté. Je me suis lancé dans le vélo et puis je travaillais à côté... Alors quand je me suis lancé dans le vélo, je me suis donc, comme j'ai arrêté mes études à l'Université, je me suis dit : « Bon voilà je me laisse une année » pour essayer de percer là-dedans ». Je me suis dit : « je me laisse, en tout cas, les années U23 pour essayer et puis si ça ne marche pas, je reprends les études » » (U23, Suisse).

« Je te dis c'était une prime de départ, 3 000 CHF qu'on payait quoi. C'était mes parents qui me logeaient et puis un peu des sponsors privés et puis travailler quoi. En Suisse, tous les élites travaillent ou presque, à 50 % au moins. À moins qu'il y en ait qui sacrifient une année » (U23, Suisse).

« C'était vraiment mon objectif, c'était assez déterminé au début. Dès que j'ai décidé de vouloir passer professionnel, j'ai demandé de travailler moins, je me suis dit, voilà maintenant je me donne deux ans et puis je voulais que ça passe dans les deux ans. Si ça ne passait pas, je serais derrière un bureau aussi » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Oui je vais prendre quand même maintenant une année pour faire que du vélo. J'ai toujours dit, du moment où je finis mon apprentissage,

où j'ai mon papier, j'essaie de faire une année que du vélo » (U23, Suisse).

La majorité des cyclistes interrogés mettent en avant les difficultés qu'ils rencontrent à concilier les heures d'entraînement avec leurs contraintes scolaires et/ou professionnelles :

« Et là, j'avais 18 ans, j'étais toujours en apprentissage, je n'avais pas trop le temps de m'entraîner... 16, 17, 18 ans, je travaillais le matin de 7h à 17h30... je travaillais à X, j'avais 1h15 pour y aller et 1h15 pour revenir. J'arrivais à 19h à la maison... J'allais m'entraîner 1h, 1h30 jusqu'à 20h30, jusqu'à ce qu'il fasse nuit. Et puis après j'allais faire mes devoirs et j'allais me coucher. Et le lendemain, je repartais. Tous les soirs je n'avais pas trop le temps [de m'entraîner]. Je faisais trois fois par semaine et je sortais le week-end, si j'avais la course ou pas » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Et puis, le mardi, je finis assez tôt vers 3h15 donc maintenant que l'heure a changé, j'ai le temps de m'entraîner pas mal donc je ne m'entraîne pas beaucoup, moins qu'avant mais par contre j'ai un peu moins de temps pour récupérer, c'est ça la différence » (U23, Suisse)

« Je travaille maintenant à 50%. Je travaille le matin et je m'entraîne l'après-midi, ou j'ai des arrangements disons » (U23, Suisse).

« Et puis après j'ai fait la saison élite ici en Suisse en travaillant à 50% dans une entreprise » (U23, Suisse).

« Donc j'ai une maturité technique et j'ai fini à 19 ans. Après j'ai fait des petits boulots à gauche à droite un peu... C'était vraiment pour le vélo parce que continuer les études, pour moi ça aurait été partir à l'école d'ingénieur et faire l'école d'ingénieur et le vélo, ça aurait été trop dur, ça aurait fait trop, je pense. Donc je me suis pris vraiment une période comme ça, je ne me suis pas fixé de limites tant d'années pour le vélo mais je me suis dit tant que ça va et puis tant que j'ai encore la possibilité de passer pro, j'essaie. Tant qu'à reprendre après » (U23, Suisse).

FRANCE

Le système sportif étatique français permet aux jeunes coureurs de suivre un double projet. Ainsi, les plus jeunes en juniors et catégories – 23 ans ont la possibilité d'allier études et entraînement au sein de sections sport-études, ce jusqu'au baccalauréat. Cependant, la question de l'équilibre

entre études et sport est constamment débattue. Face à des critiques récurrentes suggérant que peu de champions sortaient de ces sections, la balance en faveur du sport a pu être nettement renforcée depuis les années 1990 dans certaines sections (Papin, 2006).

A côté de cela, il faut noter l'élévation du niveau socio-culturel dans le recrutement des néo-professionnels. Le coureur n'est plus un fils de mineur, d'ouvrier ou de paysan comme c'était le cas la plupart du temps dans les années 1960-70. Les parents, qui soutiennent le choix sportif du jeune cycliste, aident financièrement. Selon leur désir, le jeune peut arrêter ses études ou plus ou moins continuer le double projet études-entraînement.

- *C'était simple, le vélo ça passait en second plan. Je sais, que pour prendre un exemple, j'allais plus trop m'entraîner, je privilégie l'école, et donc cela passait vraiment au second plan.*

- *Et ton frère ?*

- *Lui pareil. Il aimait peut-être un peu plus le vélo et, il était un peu moins à l'école. Donc, il a continué. Il a passé son bac pro, il a fait encore un an après. C'est vrai, à l'époque il s'intéressait pas trop aux études. (amateur, équipe type "mode d'organisation individuel", France)*

Depuis l'affaire Festina, le discours dominant pour expliquer le dopage a tourné autour du manque de perspective financières pour les coureurs dans l'après carrière. Une des facettes de la politique antidopage de la fédération a consisté à prendre en main le suivi professionnel des coureurs de haut niveau.

Au niveau français pour ça c'est bien. Comment dire ? Ils s'inquiètent pour ton avenir, ils ne veulent pas te laisser à l'abandon, ils voient que tu es à fond dans le vélo. Ils voient que tu as tout quitté pour le vélo mais ils voient bien que si le vélo s'arrête, il faut que tu fasses quelque chose donc ils ont des personnes en relation. Je ne sais pas si tu connais X c'est une dame qui travaille à la fédération qui est là pour s'occuper de l'avenir, futur des coureurs cyclistes que ce soit professionnels ou amateurs parce que quand tu es pro jusqu'à 33 ans tu as fait que du vélo ou 35 ans, quand tu sors de là-dedans qu'est-ce que tu fais ? Elle est là pour s'occuper de ça, pour trouver des formations après le vélo, pour s'occuper de ton avenir. (professionnel, équipe "très encadrée", France)

Les grandes équipes Pro Tour mènent une politique allant dans le même sens pour leurs coureurs professionnels.

Il faut également noter que les amateurs appartenant aux structures de niveau inférieur des équipes françaises de type "très encadrée" reçoivent des indemnités, ce qui leur permet d'allier un métier à temps partiel et entraînement.

BELGIQUE

La politique actuelle des clubs en Belgique consiste à encourager les jeunes à poursuivre des études le plus longtemps possible afin de réduire le potentiel dramatique d'un échec dans la tentative du passage vers le professionnalisme. Concrètement, l'idée est de pousser les jeunes à décrocher l'équivalent du baccalauréat (diplôme de fin d'études secondaires). Une proportion croissante de coureurs continue même des études au-delà (niveau bachelier dans le langage 'Bologne'), en parallèle de leur activité sportive. Il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas aisé de mener de front les deux voies et que, le cas échéant, des aménagements horaires doivent être cherchés.

« L'école, ça ne m'a jamais rien dit et je ne faisais rien de bon. C'était vraiment l'amour pour le vélo. J'étais à fond là-dedans. Je rentrais de l'école, j'allais rouler, je ne pensais même pas à faire mes devoirs. J'allais tout de suite m'entraîner deux ou trois heures. Pour les compétitions, pareil. On était le mercredi, il y avait souvent des courses en Flandre. Une fois sur deux, je n'allais pas à l'école. S'il y avait une interro le jeudi, tant pis. C'était tout pour la course ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« Je tenais à faire des études supérieures. C'était aussi rassurant pour mes parents. Avec l'équipe professionnelle, on s'était mis d'accord pour que je continue mes études, que je puisse éventuellement changer quelques courses à mon programme pour suivre mon planning scolaire. Attention, c'était des horaires aménagés, hein. Ça allait. Il y a juste six mois où j'étais encore à l'école et en même temps coureur professionnel mais bon, je suis arrivé à gérer ça ». (pro, équipe "très encadrée")

« Déjà, c'est très mauvais quand on est jeune de dire qu'on ne va plus à l'école pour faire du vélo. C'est déjà mauvais, très mauvais. Parce que qu'est-ce qu'il fait sinon ? Il se lève, il mange, il pense vélo. Il rentre, il se douche en pensant vélo. Il regarde la télé, il pense au vélo. Le soir, pareil. C'est vraiment mauvais. Ceux-là, neuf sur dix, ils ne durent jamais. A un moment donné, il faut des obligations. Moi, je travaille.

Je finis à quatre heures, je rentre vite. A 16.30, je suis ici, je suis sur mon vélo et il faut que je rentre pour une telle heure. Tu as une obligation. Tu te dis que si tu n'y vas pas, tu te sens mal. Je vois bien, j'ai beaucoup d'universitaires, ils ont un timing. Un sportif, quel qu'il soit, il lui faut une occupation autre que son sport ». (directeur sportif)

Outre cette mise en avant de la philosophie « mens sana in corpore sano », c'est aussi l'illustration du cyclisme comme école de vie. Les entraîneurs fabriquent sans doute des cyclistes mais peut-être avant tout des hommes. En mettant trop rapidement la pression sur les résultats et en orientant précocement vers le vélo de manière exclusive, les clubs prendraient le risque déjà évoqué précédemment de favoriser un recours « de la dernière chance » au dopage.

Une fois les études arrêtées ou terminées, les cyclistes tentent alors de décrocher un contrat. S'ils ne réussissent pas, l'entraînement et les courses doivent alors être articulées avec un emploi. Le plus souvent, le travail est en rapport avec le sport (éducation physique) ou concerne une activité ne faisant pas appel à des contraintes physiques susceptibles de contrarier l'organisme (la manutention par exemple). Pour ceux qui ne sont pas professionnels, l'entraînement est alors fonction des horaires de travail ou d'études et doit survenir dans les plages laissées libres. Ce modèle d'individu est alors porté en exemple auprès des plus jeunes.

« Regarde X. C'est un gars qui à la base n'a aucune classe. Aucune. C'est vraiment un banal. Mais il s'est mis une charge de travail ! Je le cite en exemple à mes coureurs. Ils se plaignent qu'ils vont à l'école... Ben, lui, il a quand même un graduat en langues ou en mathématiques. Enfin, je ne sais plus quoi mais bon... Il n'a pas fait la plasticine comme études... A 5.30, il se levait. A 6.00, il était sur ses rouleaux jusque 7.00 du matin. Il prenait le bus, il allait à l'école. Il rentrait le soir, rebelote, hein. De 6.00 à 7.00, sur les rouleaux, plus ses devoirs. Il en avait des fois jusque 11.00 du soir quand c'était des grosses périodes d'examen. C'est un garçon qui a travaillé ! Incroyable. Pourtant, musculairement, il n'a rien du tout, c'est un freluquet, mais il a travaillé ! Je me souviens, on se moquait même de lui. Mais tous ceux qui se sont moqués, maintenant, ils sont derrière les barrières à le regarder passer ou dans leur divan, devant la télé, en train de siroter une Leffe... ». (entraîneur)

Cette scolarisation croissante des jeunes cyclistes doit probablement être mise en regard du même phénomène à l'échelon sociétal mais elle pose néanmoins la question de l'évolution du recrutement social des cyclistes. Il est sans doute excessif de parler d'embourgeoisement de ce sport mais il nous est apparu que le cyclisme brassait plus large que les traditionnelles classes populaires auxquelles on le rattache généralement. Par ailleurs, il est intéressant de constater que certaines catégories sociales semblent tout à fait absentes des clubs cyclistes. Il en va notamment ainsi des jeunes issus de l'immigration, principalement maghrébine.

2.2.3. Encadrement

2.2.3.1. Rôle des entraîneurs

SUISSE

L'encadrement en Suisse est perçu comme moins professionnel et moins compétent que dans d'autres pays, comme la France par exemple. Il s'avère en effet que les managers, les entraîneurs ou les soigneurs ont en général une profession et s'investissent dans le cyclisme pendant leur temps libre. Ces différences sont bien évidemment à relier au manque de soutien financier accordé aux équipes suisses :

« [En Suisse], le manager, il travaille là dans un magasin de vélo, le soir il est manager. En France, il y a deux salariés comme entraîneurs, il y a un qui est thérapeute salarié et il y a plein de gens qui travaillent à 100% là. Il y a des gens professionnels et puis les coureurs ils sont rémunérés. Les meilleurs coureurs, ils sont professionnels, ils ne font que ça ... A X [équipe élite en France], il y a un entraîneur qui est disponible, vu qu'il est professionnel quoi. Donc, il y a un entraîneur qui est là, on peut l'appeler quand on veut, il est vraiment salarié pour s'occuper de nous. Donc on a vraiment des entretiens avec lui, c'est vraiment... Chez X [équipe élite en Suisse], ils ne veulent pas savoir. C'est « voilà, maintenant vous êtes dans l'équipe, vous avez des résultats, vous n'avez pas des résultats ». Ils ne cherchent pas à savoir pourquoi, ça marche, ça ne marche pas... Eux [en Suisse], ils s'occupent du niveau matériel c'est tout. À Y [en France], c'est vraiment un encadrement beaucoup plus professionnel... Il y a une kiné, une soigneuse qui est là, qui est professionnelle. Donc si moi je reste sur Y [en France], je peux aller me faire masser etc... [En Suisse], ce côté-là, c'est un vide, c'est complètement lacunaire. Il n'y a aucun

encadrement, ... Mais c'est parce qu'ils n'ont pas le temps, ils ont un travail. Ils ne vont pas encore passer une heure le soir à téléphoner» (U23, Suisse).

« Mais en France, c'est totalement différent c'est financé par le gouvernement » (U23, Suisse).

Il arrive très souvent d'ailleurs que les coureurs s'entraînent seuls, en raison du manque de présence des entraîneurs :

« Ce qu'il y a dans le vélo, c'est que l'équipe, elle n'oblige jamais personne à s'entraîner de telle façon. Chacun est libre » (U23, Suisse).

Les cyclistes suisses qui passent professionnel sont bien souvent contraints d'aller chercher des entraîneurs qualifiés à l'étranger. C'est le cas d'un des coureurs interrogés :

« Cette saison, j'ai repris contact, personnellement avec un autre entraîneur et on doit se rencontrer cette semaine ou la semaine prochaine. C'est un entraîneur suisse d'Allemagne, un Allemand. En Suisse, il n'y en a pas d'entraîneur. Il y a X, il fait peut-être ça mais je ne suis pas d'accord avec ses principes. Il y a Y aussi, c'est le gars qui a eu souvent des bons coureurs avec lui. Il donne des bons conseils, mais après une fois qu'on est pro, c'est un autre monde » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

BELGIQUE

Comme évoqué précédemment, la Belgique a une vraie tradition cycliste. Dans ce climat de passion, on trouve bon nombre de professionnels de l'encadrement au service des coureurs. Au sein des équipes professionnelles, Pro-Tour ou continentale Pro, des entraîneurs sont évidemment présents et réalisent à la demande des coureurs des plans d'entraînement détaillés. Cette question est toutefois précisée au point 3.1.

Le plus souvent, les coureurs cyclistes disposent également, en complément de leur entraîneur d'équipe, d'un entraîneur personnel, qui les suit depuis leurs débuts et continuera à les suivre malgré les fréquents changements d'équipe. Cette relation exclusive a toutefois un prix et le coureur devra s'acquitter des frais inhérents à cette prise en charge personnalisée.

« J'ai un entraîneur personnel avec un planning à respecter. Pour réussir, c'est comme ça. Ça fait trois ans que je suis avec. Il n'y a rien à faire, il faut quelqu'un qui te connaisse. Bon, on avait un coach dans l'équipe mais je n'étais pas

super bien conseillé parce qu'il voulait me faire rouler tout le temps parce que j'étais le seul qui roulait bien dans l'équipe ». (amateur, équipe "très encadrée")

« C'est mon médecin qui m'a orienté vers un entraîneur personnel. Il me fait des plans d'entraînement complets que je suis à la lettre. Il me fait aussi passer des tests à l'effort ». (pro, équipe "très encadrée")

L'encadrement dépasse par ailleurs largement la question de l'entraîneur. Dès le niveau continental, les équipes disposent de mécaniciens, parfois de même de masseurs ou de kinésithérapeutes. Au niveau continental ou en dessous, les conseils d'un entraîneur sont en revanche moins systématiques. A l'instar du suivi médical, on peut affirmer que l'encadrement s'accroît à la fois sur le plan quantitatif et qualitatif au fur et à mesure de la progression du coureur dans le cyclisme pour atteindre le plus haut niveau dans le Pro-Tour. A cet échelon, les coureurs sont mis dans un cocon et, lors des courses, presque tout est organisé pour eux afin qu'ils n'aient qu'à se concentrer sur leur performance sportive (linge lavé et repassé, etc.).

En acquérant de l'expérience, les coureurs professionnels apprennent toutefois à connaître de mieux en mieux leur corps, à gérer les périodes capitales de récupération et aussi à savoir comment s'entraîner pour être au rendez-vous lors des échéances fixées. Si les jeunes coureurs expriment ainsi le besoin de bénéficier des conseils d'experts, les plus âgés privilégient l'autogestion. Ceci peut également être valable pour les coureurs ayant suivi dans le courant de leurs études des formations en lien avec la préparation physique.

« Les programmes carrés à la pulsation, c'est presque impossible de les appliquer. Il y a les sensations personnelles. Des jours, on est fatigué donc on ne sait pas faire ce qui est sur le papier. Le principal, c'est recueillir sa propre sensation et après adapter les programmes d'entraînement. C'est justement le piège pour les jeunes. Eux, ils vont suivre le programme proposé mais ils ne connaissent pas leur corps suffisamment. Alors un jour ils se sentent fatigués mais ils se disent qu'ils vont le faire, que ça ira mieux demain. Puis on le fait, on s'enterre et la condition disparaît. Quand on est plus vieux, on sait que si on force sur une fatigue, c'est mauvais. Si on ne se sent pas bien, si on n'arrive pas à faire monter les pulses, tu sens que tes jambes sont lourdes, ben, on fait un jour tranquille. C'est mieux. Le repos, c'est aussi important que l'entraînement. Perdre une journée, ce n'est pas grave. Si elle est bien

placée, c'est même plutôt bénéfique ». (pro, équipe "très encadrée")

« Oui, je suis jeune mais je n'ai pas d'entraîneur particulier. Je me gère. Avec mes études, j'ai quand même reçu les bases. Puis j'achète beaucoup de livres. Ça me permet de fixer moi-même mes plans d'entraînement. C'est vrai qu'on a un entraîneur d'équipe breveté mais il donne seulement quelques petits conseils si on lui demande ». (amateur, équipe "très encadrée")

FRANCE

En général, l'encadrement des cyclistes est beaucoup plus important qu'au début des années 2000. Plus ou moins souple chez les amateurs de haut niveau, nous observons un resserrement au fur et à mesure qu'on monte au niveau professionnel.

« Au niveau des entraînements, ils nous laissaient libres. Seulement, ils nous demandaient quelles courses on voulait faire, si on avait des objectifs, notre vision du vélo en fait, savoir si on voulait vraiment faire toutes les courses et avoir des résultats. Moi, comme je les avais prévenus que je continuais l'école, je leur avais dit que si il y avait des moments où je pouvais peut-être moins courir, ils étaient d'accord à ce niveau là. » (1^{ère} catégorie, équipe « mode d'encadrement individuel, France).

Avec la montée en niveau du classement de l'équipe, le personnel devient plus nombreux et plus présent. On l'a vu ci-dessus dans la présentation des équipes françaises Pro Tour. Malgré tout, le choix est encore possible. Le personnel est à disposition : en aucun cas, le coureur n'est obligé de l'adopter. Il est toujours possible de s'entraîner soi-même ou avec l'aide d'un entraîneur personnel et d'un médecin attitré. Par contre, dans les nouvelles structures des équipes françaises Pro Tour (modèle équipe "très encadrée"), il est obligatoire de travailler en relation avec l'entraîneur et le médecin de l'équipe.

On le voit à travers les entretiens où le médecin occupe une place particulière aussi bien à travers le nombre que la force de persuasion des interactions.

« Dès qu'on a un souci, on peut appeler pour qu'ils nous disent quoi faire, sans prendre un rendez vous. Par exemple, chez un spécialiste. J'ai un problème de genou, on appelle X, il nous dit quoi faire. Il nous envoie chez les personnes compétentes qu'il a et il peut nous avoir des

rendez vous hyper rapidement qu'on pourrait pas. » (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)

Une psychologue vient compléter le paysage. Notons que ce spécialiste est très récent au sein des équipes cyclistes. Son introduction au sein des équipes s'est accélérée à la suite de l'affaire Festina.

- On a deux entretiens dans l'année pour voir l'évolution dans la saison, sur le plan de la tête. Ensuite, si on a un souci, on peut y aller autant de fois qu'on veut. Le but des deux entretiens obligatoires est de voir comment se comporte le groupe. Parce qu'on est petit groupe et ben il faut pas que ça flanche. Il faut voir où il y a des tensions dans le groupe, entre quel coureur et tel coureur ça passe, avec qui cela ne passe pas.

- Ce n'est pas forcément un travail individuel.

- C'est pour trouver l'osmose dans le groupe. Par exemple, il y a deux ou trois ans, on a envoyé une équipe aux X sur une course. C'était la meilleure équipe sur le papier mais les mecs, ils se bouffaient, donc ça pouvait pas marcher (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

L'encadrement technique est omniprésent. Il doit permettre aux coureurs de focaliser sur la seule performance. Les coureurs sont placés dans un cocon.

« Ouais, ben, oui, tu vois que tu es pris en charge à 100%. Tu fais presque plus rien, tu laves plus ton vélo, tu laves plus ton linge, tu te fais masser, tu es habillé de A à Z donc là tu es dans le milieu des pros. On t'explique ce qu'il faut que tu fasses la journée, tu as ça à faire, tu as ça. » (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

« Ils te font faire un dossier comme quoi tu t'engages en tant que coureur cycliste professionnel d'élite 2 à avoir, tu peux avoir à tout moment des contrôles inopinés. Tu peux avoir, déjà tu es dans l'obligation de te présenter trois fois dans l'année à des prises de sang, ça s'appelle le suivi longitudinal, donc ça, tu t'engages à faire ça, que si tu ne vas pas à ces rendez-vous là tu t'engages à être suspendu enfin pas suspendu mais ta licence retirée et donc voilà. » (néo-professionnel, équipe « mode d'organisation individuel, France).

2.2.3.2. Suivi médical

Depuis 2008, les coureurs suivants sont tenus de participer au programme de passeport biologique :

- tous les coureurs membres d'un UCI ProTeam ;
- tous les coureurs membres d'une équipe continentale professionnelle UCI titulaire du label wild card ;
- les coureurs de toute autre équipe désignée par un groupe de travail.

Il s'agit d'un suivi obligatoire composé des mesures imposées par l'UCI dans le cadre de son programme antidopage. Le passeport est un document électronique individuel contenant les profils hématologique et stéroïdien des coureurs. Grâce aux profils établis, on peut déterminer des limites individuelles pour chaque coureur, ce qui permet de détecter toute manipulation sanguine avec beaucoup plus de précision qu'en se basant sur un système fondé sur des limites valables pour l'ensemble de la population. Dans le passeport, sont aussi consignés tous les résultats des contrôles antidopage effectués sur un coureur.

Le suivi médical est organisé par l'UCI (M. Zorzoli) uniquement pour les coureurs des équipes Pro Tour (une prise de sang tous les trois mois en préventif).

SUISSE

La moitié des jeunes coureurs de Suisse romande déclarent ne pas être suivis médicalement, alors que l'autre moitié dit effectuer des prises de sang tous les trois mois. La majorité n'éprouve pas le besoin d'un suivi médical à ce niveau de pratique.

En revanche, une fois professionnel, le suivi semble être plus sérieux. Les coureurs mentionnent que les médecins appartiennent en général à deux catégories de praticien : les « docteurs dopage » et les « docteurs propres » qui tiennent un discours extrêmement clair contre le dopage.

Plusieurs coureurs sont suivis par un médecin appartenant à la première catégorie, les « docteurs dopage ». Ils déclarent tous que jamais un de ces médecins ne leur a proposé de produits dopants. Par contre, il apparaît que si le coureur demande par lui-même un produit, le médecin analyse la situation et décide de le donner ou non. Selon les coureurs, ce médecin donne très facilement des produits aux coureurs professionnels mais jamais aux jeunes des catégories élite ou U23. Toujours selon les coureurs, il préfère donner un produit plutôt que de laisser les cyclistes se fournir par eux-mêmes, ce qui serait encore plus dangereux pour leur santé.

BELGIQUE

Tous les coureurs interrogés sont suivis médicalement. Il faut toutefois faire une distinction entre suivi volontaire et obligatoire. Le deuxième renvoie au passeport biologique précédemment abordé.

Par suivi volontaire, nous entendons à la fois le suivi médical offert par l'équipe et celui personnel du coureur lorsqu'il fréquente un médecin de son choix. Ces deux formes de suivi sont opérées en dehors de toute réelle contrainte.

Dès le début de l'activité cycliste, le coureur est suivi par le médecin de famille. A ce stade, on ne peut pas parler de médicalisation en tant que telle. Le coureur ne va chez le médecin que lorsqu'il est malade.

Au gré de sa progression dans le cyclisme, le coureur devient de plus en plus attentif à son hygiène de vie et la préoccupation pour la question de la récupération ne fait que croître. Le jeune continue en général à fréquenter un médecin généraliste mais parfois également un spécialiste de la médecine sportive. Les équipes amateurs ne disposant pas vraiment de structure médicale, les coureurs s'appuient donc davantage sur leur réseau propre. Le choix du médecin peut alors se révéler primordial dès lors que certains médecins ont une « bonne réputation » tandis que d'autres semblent avoir une réputation plus sulfureuse. Il importe donc de savoir qui est « clean » par rapport au dopage.

« Moi, personnellement, j'ai mon médecin traitant qui me soigne depuis que je suis gamin. Il s'est renseigné auprès du CIO pour savoir quels sont les produits qu'il peut me donner, etc. Et à chaque fois que je vais chez lui, il regarde expressément le médicament qu'il veut me donner, s'il peut me le donner ou non. Pour être sûr de pas avoir une blague. Vous savez, ici, j'ai plein de sirops pour mes enfants. J'oserais pas prendre un sirop comme ça, le jour où je suis malade, hein. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans. Il suffit que le lendemain, j'aie courir, je vais pisser et on me trouve positif. Non, ça va ». (pro, équipe "très encadrée")

« Je vais chez un médecin renommé étant propre et qui ne veut rien donner comme crasses au niveau dopage. Pour lui, c'est l'entraînement qui prime et c'est tout. C'est un médecin spécialisé dans le vélo. (...) Autant aller chez quelqu'un en qui on a confiance parce qu'on met sa vie dans ses mains. C'est lui qui fait les prises de sang et qui en fonction va nous diriger vers telle ou telle vitamine ». (amateur, équipe "très encadrée")

Cette intrusion progressive du suivi médical dans la performance va souvent de pair avec le travail initié auprès d'un entraîneur personnel. Elle va dans le sens d'une approche plus scientifique de l'activité. L'hygiène de vie devient alors une préoccupation réelle (alimentation réfléchie, prise de compléments alimentaires, limitation des abus, etc.).

A partir du niveau continental Pro, le coureur bénéficie en principe d'un médecin d'équipe en complément de son médecin personnel. Tous les deux sont en toute hypothèse sensibilisés à ce qui peut ou non être prescrit sans risques. Le médecin connaît son patient, est informé des produits interdits et doit y faire attention.

C'est avec le passage au professionnalisme que le suivi médical s'intensifie pour de bon. L'ensemble évolue alors vers une prise en charge globale avec l'intervention de kinés, de masseurs, etc. Certains coureurs signalent à cette occasion la différence existant selon eux entre le système belge, s'appuyant sur une culture cycliste forte et donc une implication maximale de chacun, et le système français, professionnalisé mais avec des acteurs 'fonctionnalisés'.

« En France, c'est les trente-cinq heures. Ils comptent toujours leurs heures, leurs jours à l'année. Ils ont instauré l'obligation d'avoir des kinés dans les équipes en France mais tu sens qu'ils sont là avant tout pour profiter du système. Il y a beaucoup d'argent en jeu, ils sont très bien payés mais ne veulent pas faire trop de travail. En plus, ils ne connaissent pas beaucoup de choses au vélo. En Belgique, ça n'existe pas. Il y a une hyper motivation, que ce soit au niveau de l'encadrement, des kinés, des masseurs, des médecins. Les gens vivent vraiment pour le vélo tandis qu'en France tu sens vraiment que les gens sont là pour l'argent parce que les équipes ont beaucoup plus de moyens ». (pro, équipe "très encadrée")

« Là, tu as trop de gens motivés pour se faire de l'argent sur le dos des sponsors. Au détriment des coureurs d'ailleurs, parce que des gens comme ça ne donnent pas leur meilleur d'eux-mêmes, que ce soit pour le massage ou pour préparer les vélos. Si ton encadrement, il est pas motivé, tu as du mal à te motiver aussi. Si tu vas au massage et que le gars il regarde la télé, il te frotte les jambes comme ça, il fait ses vingt minutes et puis bon, au suivant, parce qu'il doit manger à sept heures et demi... Je suis désolé, ça en Belgique ou en Espagne, ça n'existe pas. Tu vois que ce sont des gens hyper motivés. C'est leur passion, ils sont là-dedans à fond. En France, il y a trop de fonctionnaires du

vélo et ça nuit beaucoup, beaucoup aux équipes ». (pro, équipe "très encadrée")

De leur côté, les médecins assurent garantir une éthique totale malgré des sollicitations fréquentes de la part de cyclistes de tous âges. Selon les médecins rencontrés, les professionnels ne seraient jamais en demande de produits interdits mais ils soulignent aussi que les coureurs disposent de médecins d'équipe et qu'ils ne peuvent par conséquent présager du comportement de leurs patients par ailleurs. C'est par contre auprès des cyclotouristes sans réelle ambition sportive et des plus jeunes coureurs (entre 12 et 16 ans), souvent soutenus par des parents aux ambitions mal placées, que l'on rencontre les attentes les plus folles.

« Parfois, c'est énorme. Jamais chez les professionnels, hein ! Quand je fais des bilans sanguins, rien. Mais chez les amateurs... Alors soit les professionnels sont bien coachés et ils font ça entre guillemets de manière professionnelle et je ne vois rien. Mais dans les amateurs, je vois des catastrophes ! Je vois n'importe quoi dans les prises de sang. Je n'ai même pas envie de m'en occuper ». (médecin)

« Comment est-ce que je vais réagir ? J'essaie de leur expliquer. Maintenant, de plus en plus, le dopage existe de A à Z, du plus jeune au professionnel. Alors bon, comme j'ai pas mal de jeunes, j'essaie de leur expliquer que uniquement par l'alimentation et une bonne complémentarité, ils vont déjà avoir d'autres sensations. Donc moi, il ne faut pas venir me parler de dopage ». (médecin)

« Il y en a qui y vont clairement en disant qu'ils veulent prendre de l'EPO ou de la cortisone. D'autres qui me demandent ce qu'ils pourraient faire pour avoir de meilleures sensations sur le vélo ». (médecin)

FRANCE

Un suivi obligatoire est institué depuis la loi du 23 mars 1999. Il est essentiellement développé dans la seule fédération française de cyclisme. Il concerne plusieurs types de populations :

- Amateurs + Sportifs Haut Niveau : 533
- Pôles France : 50
- Pôles espoirs (- 23 ans) : 164
- Professionnels : 231

Au total 968 cyclistes sont suivis. Les trois premières catégories ont trois contrôles biologiques, les professionnels en ont quatre. A ce suivi doit être ajouté un second suivi spécifique à certaines équipes.

Ce Suivi Médical Longitudinal Contrôlé (SMLC) est institué pour préserver la santé des coureurs engagés dans une pratique intensive. Il est présenté comme tel par le service médical de la FFC et non comme une observation des conduites de dopage. Ce n'est qu'à partir des résultats qu'il peut conduire à un ciblage à travers des tests effectués par l'Agence Française de Lutte contre le Dopage ou l'Agence Mondiale Antidopage. Ainsi, à travers les différents types de contrôles, le cycliste peut être sollicité une vingtaine ou une trentaine de fois par an. Cette démarche, demandée par la majorité des coureurs rencontrés, s'insère dans un suivi scientifique de l'entraînement.

2.2.3.3. Le rôle des anciens dans la transmission de la culture cycliste

SUISSE

Tous les jeunes coureurs interrogés font une distinction entre deux générations de cyclistes : les coureurs professionnels d'avant l'affaire Festina (« les anciens », « l'ancienne génération ») et ceux d'après (la « nouvelle génération »). Comme le souligne l'un d'entre eux, ce scandale aurait mis « fin à cette mentalité de penser que de toute façon, il faut se doper pour gagner » (U23, Suisse). Ces « anciens » sont souvent des cyclistes professionnels qui ont arrêté leur carrière cycliste mais qui continuent à fréquenter le milieu cycliste soit par leur travail (manager, entraîneur, directeur d'équipe), soit par un investissement bénévole dans les clubs. Ils ont, pour la majorité d'entre eux, eu recours à des produits dopants dans leur carrière cycliste.

D'après les jeunes interrogés, si les cyclistes apprennent beaucoup sur le dopage en lisant, en faisant des recherches sur Internet ou en échangeant avec leurs coéquipiers, il apparaît que les anciens jouent également un grand rôle dans la transmission de cette culture du dopage : ils leur donnent des conseils sur la prise de produits autorisés mais également sur les techniques de dopage les plus efficaces :

« Si j'ai besoin de conseils, je peux lui [ancien cycliste professionnel dopé] téléphoner » (U23, Suisse). Ces conseils portent notamment sur les produits à prendre : « Je connais X, qui est professionnel, il me donne des conseils justement au niveau de prendre certains trucs, comme la X [produit multivitaminé], c'est lui qui m'a dit que c'était pas mal » (U23, Suisse) ; « Comme ça quand on a des questions, on peut lui demander. C'est lui qui une fois nous a proposé les pastilles de caféine » (U23, Suisse).

« X [ancien cycliste professionnel], il a appris à Y [cycliste néo-professionnel]. Il lui a fait deux, trois piqûres et après, il lui a appris comment se piquer, enfin il l'a initié... Apparemment, Y, c'est tout X qui lui a appris... Et puis W [cycliste U23] aussi en fait, c'est tout X qui lui a appris » (U23, Suisse).

« Alors les vieilles mentalités, les gars comme X au Y (200X) [course ProTour par étapes], il n'a pas arrêté de me dire : 'Et Y, il faut que tu te réveilles un petit peu là'. Parce que, eux, ils ne croient pas que j'en suis là en faisant rien, seulement la récupération. Pour eux, la récupération, c'est normal : pour moi, c'est déjà le plus qui va me permettre d'être à 100 % de ma forme. Après pour eux, c'est normal. Ils viennent de la mentalité italienne où tout le temps, ils arrivent à la maison, à l'hôtel, ils ont le cintre pour la perfusion déjà tout prêt. Alors ils ne croient pas, ils disent : 'Tu sais un peu d'EPO, c'est possible d'en faire, un peu de force, tu peux en faire' » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Ces influences sont bien évidemment présentes dans le milieu professionnel, comme nous l'explique un des jeunes néo-professionnels interrogé :

« Lorsqu'il [ancien professionnel] m'a proposé d'aller chez X [un entraîneur], il m'a dit : 'Tu choisis X ou Y, je te donne deux numéros. X c'est un des meilleurs entraîneurs qui existent mais en plus il te donne le petit truc, si tu es fort, mais il faut payer. Alors que Y [un autre entraîneur], il a une éthique bonne' » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Le rôle des anciens peut donc être important en tant que préconisateurs de produits ou de méthodes mais aussi par leur capacité à guider les plus jeunes dans leurs choix d'encadrement.

BELGIQUE

Comme en Suisse, tous les cyclistes font une grande différence entre l'époque « avant Festina » et « après Festina ». L'été 1998 marquerait aux yeux de beaucoup le tournant des rapports du peloton au dopage¹. Les mentalités auraient évolué et, dans une certaine mesure, les conduites avec elles. Le peloton cycliste comporte toutefois encore une série de coureurs qui roulaient déjà à l'époque de l'affaire Festina et qui auraient été par

¹ Pour plus de détails, voyez tout le chapitre IV consacré à la problématique du dopage.

conséquent, selon toute vraisemblance, soumis au même régime, à tout le moins s'en approchant. D'autres de ces coureurs, s'ils ne roulent plus, restent également en contact avec les coureurs actuels par l'entremise de diverses fonctions (par exemple, directeur sportif). Les occasions de croiser des anciens, présumés ou reconnus dopés, sont donc légion et il serait dans ce contexte facile pour les jeunes désireux d'avoir une initiation de savoir auprès de qui la solliciter. Il en va de même pour les coureurs n'ayant pas connu l'affaire Festina mais qui auraient continué le dopage et se seraient fait prendre. Eux aussi sont présumés détenir les bonnes adresses ou les formules miracles.

« Il y en a qui savent comment tournent ces affaires-là, qui sont au courant de tous les médicaments, que tel médicament fait ça, mais qui n'ont jamais osé s'en procurer. Mais ils savent qui aller trouver pour ça. Il suffit d'aller demander à ceux qui ont déjà été pris une fois. Ceux qui ont déjà été pris savent comment on peut se fournir. Ce sont les personnes connaisseuses et on va les trouver si on a envie de prendre quelque chose ». (amateur, équipe "très encadrée")

Il serait toutefois très hâtif d'en conclure à la nocivité de la présence d'anciens coureurs dans le peloton actuel car ce serait exclure la possibilité de tout changement de posture et condamner toute entreprise de réhabilitation. Certains coureurs affirment ainsi avoir compris les erreurs du passé et semblent convaincus de la nécessité d'éduquer les jeunes avec de nouveaux discours préliminaires à de nouvelles pratiques. Ce type de profil semble d'ailleurs assez fréquent parmi l'encadrement actuel des coureurs et rien ne nous permet d'affirmer que leur présence ne soit pas précisément une garantie de changement.

« Les jeunes, il y a des trucs à leur apprendre, des erreurs à ne pas faire qui ont été commises par beaucoup de coureurs... C'est un métier qu'on peut acquérir avec les années, qu'on peut transmettre aux jeunes mais malheureusement il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas été capables ou de vouloir le faire. Et je pense que le dopage est quelque part aussi dû à ça. C'est que toute une génération, je vais dire, des années 70-80, était complètement dopée et jamais personne n'a dit « oh, faut qu'on arrête » ou ceci cela. Il n'y a jamais personne qui a pris ses responsabilités à ce temps-là. On a laissé faire, laissé faire et puis ça a dégénéré. Et on en est arrivé à ce qu'on voit maintenant.

On paie les pots cassés ». (pro, équipe "très encadrée")

FRANCE

L'affaire Festina constitue un premier tournant mais qui est d'abord symbolique. Les changements ne semblent s'opérer réellement qu'au bout de plusieurs années de politique de répression, de controverses et de dénonciations. Les multiples descentes de police finissent pas faire tomber une chape de plomb sur le peloton. On ne parle plus du dopage aussi facilement qu'avant ! Au niveau amateur, les coureurs sont sollicités de façon plus ou moins abstraite dans des situations où le dopage apparaît en filigrane. Ainsi, ce qui était clairement énoncé ne l'est plus que de façon détournée. On fait passer le message sous forme d'humour et d'interrogation.

Moi, une fois. C'est un mec dans l'est qui s'occupe toujours d'équipe de vélo. Un jour l'équipe on était tous un peu à la ramasse, on n'avait pas marché. Et à la fin, à l'arrivée, il nous voit tous dans le camion, il pleuvait comme pas permis « Oh les gars, c'est pas facile la route, je peux vous aider », voilà. (amateur, équipe "très encadrée", France)

Malgré tout, ces formes de contacts semblent beaucoup moins fréquentes depuis quelques années du fait de l'intensité de la lutte menée sur le territoire français. Car la loi interdit toute forme de prosélytisme en matière de dopage. Des peines de prison sont prévues pour toute personne incitant à la consommation de produits dopants et à la différence des lois précédentes, celles de 1999, 2006 et 2008 sont appliquées. Afin de conforter cette politique, quelques équipes de niveau Pro Tour et Continental ont monté des structures verticales qui garantissent un certain niveau d'encadrement autorisant un bien moindre contact avec les anciens cyclistes, rompus aux techniques de dopage. Pour autant, les anciens n'y sont pas tous favorables, au contraire. Ceux-là n'avaient pas la possibilité de montrer leur opposition.

Il y avait des anciens régionaux dans mon club qui étaient passés à X, qui m'ont dit que ça bricolait. Justement, parce que moi j'avais un peu d'ambition, et tout, ils me disaient de leur époque que ça bricolait. Ils voulaient me prévenir (néo-professionnel, équipe « très encadrée, France).

2.3. Les conditions d'exercice

Malgré quelques spécificités, les conditions d'exercice sont peu ou prou les mêmes dans les trois pays. Au niveau amateur, sauf dans quelques cas, les coureurs doivent le plus souvent faire cohabiter travail et entraînement sportif. Ils doivent pour ce faire compter sur un soutien financier familial, agrémenté de quelques minces rentrées tributaires des performances cyclistes. La professionnalisation constitue quant à elle un début de réponse à la précarité, même si les écarts en la matière sont majeurs au sein du peloton.

SUISSE

Comme nous l'avons vu dans le chapitre relatif à l'engagement des jeunes sportifs, les cyclistes sont moins bien lotis que leurs homologues français ou belges. Ils doivent généralement payer (2000 à 3000 CHF) pour intégrer une équipe élite. En contrepartie, le club fournit le matériel indispensable à la pratique et rembourse les frais de déplacement et de logement lors des courses :

« En France, ils gagnent 500 à 600 euros par mois ou 1000 euros par mois, ce qui leur permet de faire un petit peu d'argent de poche. Et chez nous ça, ça n'existe pas et c'est... Parce qu'il n'y a pas d'argent. Ce n'est pas que les équipes ne veulent pas, moi j'ai plein d'équipes qui me disent : « Si on pouvait, on le ferait volontiers, mais ils ne peuvent pas ! » (U23, Suisse).

Les jeunes cyclistes suisses peuvent quand même empocher des primes en cas de bons résultats, même si celles-ci restent peu importantes :

« Chez X [une équipe élite suisse], c'est 3000 CHF en début de saison. En fait on peut garder le vélo après, on peut le vendre, mais c'est une avance quand même. Après il y a des primes qui sont versées mais oui, il n'y a pas par exemple des primes d'équipe quoi. C'est-à-dire que [en France], si je remporte une course élite, il y a les primes de courses et l'équipe nous verse encore 500 euros par exemple, je ne parle pas d'une plus grande course » (U23, Suisse).

« Oui alors on gagne, oui, ce n'est pas ça qui va, c'est de l'argent de poche quoi, parce qu'en plus des fois on partage avec l'équipe... Si on fait une course et puis qu'il y a deux trois coureurs de l'équipe qui marchent bien, je pense que ça peut rapporter maximum 100 francs par coureurs. Et puis la plupart du temps, on a à peine entre 0 et 50 francs » (U23, Suisse).

« À X [l'équipe], j'ai un contrat en fait. Ils me fournissent le vélo, les habits, le matériel tout ça, le logement sur les courses, les ravitaillements, les déplacements. Ils me remboursent mes déplacements quand je vais à X avec ma voiture, etc bon les hôtels. Et puis après ça fonctionne un peu aux primes disons. Ça dépend, il y a un tabel de primes et puis suivant les résultats, on a des primes. On n'a pas de salaires fixes... Disons les primes de X [l'équipe], uniquement de X, ça représente peut-être 2000 CHF, 2 à 3000 CHF par année. Et puis des primes de courses en plus, 1000, 1500 CHF... Quand on fait 4000 CHF, c'est une super année. Disons que ma meilleure année, j'ai fait 3500, 4000 sans compter mes sponsors personnels. Mais disons qu'il n'y a pas beaucoup d'argent » (U23, Suisse).

« Non après avec les primes de courses, ça dépend, tout dépend des résultats de l'équipe parce qu'on partage tout. Ça varie. C'est arrivé des mois où j'ai gagné 1000 CHF mais disons que ce n'était pas... Les primes des courses, on partage mais les primes du résultat, ça c'est personnel » (U23, Suisse).

« C'est la 1^e année où j'en ai, donc je ne sais pas exactement combien ça va représenter, mais je pense que ça peut tourner autour des 2 à 3000 euros à la fin de la saison... mais ça ne représente pas des sommes énormes non plus quoi. Tout ce qu'on gagne sur les courses, c'est réinvesti dans le vélo, dans le matériel, dans... Oui ça couvre une partie des frais, mais ça ne couvre encore pas tout » (U23, Suisse).

« L'année passée, ça m'avait ramené 2000 CHF, mais nous c'était des courses suisses, donc des primes plus basses et puis moins de courses aussi. Mais là je ne sais pas combien exactement ça va faire. Oui je pense entre 6 000 et 7 000 CHF, peut-être 10 000, mais je ne sais pas exactement » (U23, Suisse).

Quelques rares cyclistes parviennent même à obtenir une aide de l'Etat en cas de très bons résultats :

« En fait, en Suisse, il y a une carte Swiss Olympic bronze, argent et or. Et cette carte bronze m'a permis d'avoir 1000 CHF de Swiss Olympic, 1000 CHF de Swiss Cycling et 7000 CHF du Canton de Vaud. Donc 9000 CHF quoi. Donc oui, c'était vachement cool en fait » (U23, Suisse).

Mais la plupart sont contraints de travailler ou de puiser dans leurs économies pour tenter d'accéder à une carrière professionnelle :

« Oui ça m'a impressionné parce que en France, ils sont salariés même, alors que nous ici, on n'est pas salarié. ...Voilà je travaillais ça allait encore. Donc tout mon argent, il passait là-dedans quoi. Après les 6 mois où j'ai voulu travailler moins, et ben ce que je gagnais, ce que j'avais mis de côté, j'ai presque tout passé dans le cyclisme... J'avais calculé pour 2 ans. Et puis, c'est passé en 2 ans et puis ça doit être fini après. En Suisse, c'est comme ça. C'est con d'emprunter pour essayer de passer pro quoi (U23, Suisse).

Les exigences financières de la plupart des coureurs ne sont pas très élevées, ils aimeraient simplement pouvoir gagner assez d'argent pour vivre de leur passion :

« Pour moi passer [professionnel], ça veut dire, pas gagner nécessairement un million mais c'est simplement pouvoir gagner sa vie de manière correcte, en faisant ce qu'on aime, en faisant du vélo... J'estime que si je fais du vélo et que je me casse les c... 300 jours à pédaler, je mérite quand même un salaire de 80 000 CHF par année. Au bout d'un moment, peut-être pas la 1^e année. Mais la 2^e ou la 3^e année. Ici c'est ça, mais si on prend les salaires par rapport aux footballeurs, ou aux tennisman, voilà. » (U23, Suisse).

Les jeunes élites suisses se plaignent de ne pas pouvoir participer à certaines courses en raison du manque de moyens alloués par la fédération suisse de cyclisme :

« [Pour les coureurs] de l'équipe Suisse ... le problème qu'il y a, c'est comme la fédération a trop peu d'argent, il y a de moins en moins de courses. Cette année, on n'a pas eu de camps d'entraînement avec l'équipe suisse, on est le seul pays au monde. On ne va pas courir une course en Italie parce que nous, on n'a pas d'argent. Il y a les 30 nations européennes du vélo, sauf la Suisse. Et c'est incroyable qu'un pays riche comme la Suisse qui possède, je veux dire, des multinationales quand même, des banques, des choses assez quand même assez extraordinaires, ils ne sont pas capables de s'inscrire dans un sport comme le cyclisme, qui est quand même un sport mondialement important, reconnu. On n'arrive pas à inscrire des équipes sur des courses importantes, ça veut dire que ça coûte trop cher. La Suisse, par exemple, il y a des championnats du monde juniors, donc des gens de 17-18 ans, sur route, championnats du monde qui vont se dérouler au Mexique. Ils ont déjà dit qu'ils n'enverraient

personne parce que ça coûtait trop cher » (U23, Suisse).

Les coureurs qui intègrent une équipe professionnelle rencontrent moins de difficultés. Ils ont un salaire et les primes de courses et de victoire sont beaucoup plus élevées qu'au niveau élite. Ces gains leur permettent de vivre correctement mais ils pensent surtout à faire des économies en prévision de la fin de leur carrière. Ainsi, un des jeunes professionnels interrogés a perçu 50 000 CHF de salaire et 20 000 CHF de primes au cours de sa première année professionnelle. Ses revenus ont ensuite augmenté au cours de la deuxième année :

« Et cette année, ... la victoire, ça m'a fait monter à 125 000 CHF. J'avais renégocié, j'avais un contrat aux résultats. J'étais à 125 000, plus avec les primes que j'aurai cette année, je risque d'avoir une saison à 200 000 CHF... Là, pour le moment, je l'ai signé pour deux ans... Je suis conscient que ça ne va durer des années le vélo, donc je mets de côté » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Un autre évoque un premier salaire d'environ 30 000 CHF par an et un deuxième de 100 000 CHF sans les primes.

Un autre moyen efficace de couvrir les frais liés à la pratique du cyclisme est de se faire sponsoriser. La plupart des jeunes interrogés sont parvenus à trouver des sponsors personnels (souvent des connaissances du milieu amateur ou professionnel) qui leur fournissent des produits, du matériel, des vêtements et parfois de l'argent :

« J'ai fait une année amateur sur route, avec, avec un sponsor, c'était en fait un magasin qui nous sponsorisait, un peu plutôt individuel... Lui il me donnait tout le matériel » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Voilà c'est des sponsors, des chaussures, des lunettes » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse)

« J'ai toujours en fait cherché un peu du soutien pas nécessairement financier mais matériel, etc. depuis que j'ai commencé le vélo, j'ai toujours eu des petites aides, ou quelqu'un qui me faisait le vélo 50 % meilleur marché que je portais son maillot pendant les courses en vtt. C'est toujours un peu comme ça, c'est toujours un peu du système D, disons. Moi je ne cherche pas forcément un sponsor pour dire « Oui j'ai un sponsor, là sur ma voiture à 20 000 CHF par année ». C'est juste pour donner un coup de

pouce pour que la saison ne me coûte rien disons » (U23, Suisse).

« J'ai un sponsor privé pour les chaussures et puis les lunettes. Et puis autrement, les sponsors locaux comme le centre thermal à W qui m'a donné un abonnement aussi, pour que je puisse faire la récupération là-bas aussi. Des plus comme ça... Là je suis encore en train de regarder pour un sponsor, une voiture » (U23, Suisse).

Un des cyclistes interrogé est sponsorisé par une entreprise qui l'embauche, le rémunère lui laisse la possibilité de venir travailler quand il le peut selon le programme des courses :

« C'est ça qui est vraiment bien chez eux, c'est qu'il y a un salaire fixe à 100 %. Donc que je sois là ou pas. Donc ça c'est vraiment bien parce que ça nous permet de faire notre sport, de vraiment être à fond là-dedans, sans se soucier des problèmes financiers ou bien... Et puis moi justement j'essaie d'en parler un maximum, de faire de la pub, de leur rendre du mieux que je peux... Et puis pour moi, c'est même mieux que s'ils me versaient 4000 CHF en disant, voilà c'est un sponsoring. Là je peux aller travailler, ça me change les idées au niveau social, je trouve que c'est bien, ça me fait voir du monde, surtout hors saison, au mois de novembre ou comme ça quand on ne roule pas. C'est quand même des périodes où l'on ne fait rien. On se repose et puis... Là ça nous occupe et puis je trouve que ça nous fait une bonne hygiène de vie, ça nous oblige à nous lever le matin, c'est non c'est une bonne chose...J'ai un contrat normalement on a dit un peu près à 30%, bon. De nouveau, si il me faut plus de temps pour les courses, il n'y a pas de soucis. Mais oui, là je suis environ à 30%. Voilà je vais trois matinées par semaine. En général même un peu plus, 4 à 5 matinées par semaine et puis après il y a des courses par étapes ou des camps d'entraînement, où je ne suis pas là du tout... Je gagne de l'argent mais vraiment un petit salaire » (U23, Suisse).

Un autre cycliste est même sponsorisé par une pharmacie, ce qui lui permet d'avoir tous les produits qu'il souhaite sans déboursier un centime :

« Depuis 2 ans, un peu près. Des entreprises de la région des choses comme ça. Donc ça, c'est presque un boulot, parce qu'il faut faire après, faire quelque chose, il faut les tenir informer et puis etc...J'ai une boîte à hauteur un peu près de 10 000 CHF par année. À la fin de l'année, j'espère avoir entre 15 ou 20 000... Par exemple, j'ai une pharmacie, c'est vrai que je peux aller

chercher tout ce que je veux. J'ai une limitation, mais je n'ai jamais dépassé, c'est plusieurs milliers de CHF donc ... Lui, c'est vraiment un passionné de vélo, et ça c'est super important parce que ça permet de... Même par rapport au dopage par exemple, ça permet de ne pas y penser parce qu'il y a tellement de domaines à progresser avant de penser d'avoir recours à autre chose que c'est bien. Par contre, tout ce qui est tous les compléments alimentaires, c'est super cher. Donc, on n'y pense pas forcément » (U23, Suisse).

Mais d'autres coureurs se plaignent de la difficulté qu'ils ont à trouver des sponsors :

« Déjà pour trouver les sponsors il faut des résultats, donc...Non pas de sponsors privés. Il y a les sponsors de l'équipe mais personnellement, je n'en pas. En fait, j'ai fait des petites tentatives, j'ai essayé d'envoyer des dossiers mais ça a été très peu concluant, donc je n'ai pas... Oui ce n'est pas vraiment facile, facile de trouver des sponsors » (U23, Suisse).

« Moi j'ai fait mon titre Y, en X, là après j'ai trouvé quelques sponsors, bon en Suisse, c'est dur. La majorité c'est moi qui ait cherché. Il y en a un ou deux qui sont venus mais j'ai trouvé 6, 7 sponsors. Mais avec 6, 7 sponsors, je réunissais 10 000 CHF sur l'année ... Et j'ai des sponsors, ils veulent le nom sur la voiture, W, ils veulent ci, ils veulent ça. Ils veulent plein de trucs, mais voilà « on vous donne 1000 CHF sur l'année mais on veut pleins de choses ». J'avais le maillot suisse pendant l'année passée complète, ils demandaient : « Oui on aimerait marquer W ici, pour 1000 balles ». « Non écoutez, j'ai les sponsors de l'équipe quand même qui est là, qui met 20 000 ou 50 000 ou 60 000 CHF sur l'année pour l'équipe. Je ne peux pas me permettre d'avoir un sponsor ici à 1000 CHF qui prend ça de place sur le maillot... Ils veulent toujours rentabiliser au maximum leurs... Et puis après bon, j'ai trouvé des sponsors pour des lunettes, j'ai trouvé un peu pour ... Oui, il y en a qui fournissent un peu en matos. Mais c'est dur, ce n'est pas si facile » (U23, Suisse).

« Bon si vous allez toquer chez les grandes entreprises ici. Pour le sport entre guillemets d'élite, ils font très peu. Ou bien, ils donnent directement à la fédération 100 000 CHF et puis la fédération, on ne sait pas ce qu'elle fait de l'argent » (U23, Suisse).

« Le problème des sponsors, c'est ... Les 2 dernières années, je crois que j'ai envoyé 100

ou 150 dossiers...Mais sur 150 dossiers, j'ai peut-être reçu que 70-80 réponses. Et puis après les réponses positives, il y en a, disons, entre 2 et 10 disons. Oui mais je ne sais pas mais directement positives, il y en a peut-être 5 et après certaines j'ai un peu gratté parce que je connaissais la personne, il me connaissait et puis voilà. J'ai un peu poussé, mais ce n'est pas facile » (U23, Suisse).

Enfin, les coureurs touchent également parfois de l'argent grâce aux dons de leurs fan-clubs :

« Maintenant, il y a un fan club qui a été fait autour de moi. Ils viennent supporter, ils viennent faire la fête et on passe de bons moments » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Depuis l'année passée, j'ai fait un club de soutien. Ce qui fait que j'ai un peu entre guillemets un fan club. Ça a été monté un peu par des amis, par ma famille. Et puis là, en fait, on a fait des autocollants, des stylos, etc. et puis après on demande une cotisation de 30 ou 50 CHF par année pour faire partie du club. On fait un souper chaque année, plus une petite séance avec des photos, on discute un peu. Et puis, là ça m'a permis de récolter quand même 5 à 6 000 CHF disons sur l'année. Les gens font des dons, parce que les gens en Suisse ils sont plus généreux que les entreprises » (U23, Suisse)

BELGIQUE

Nous avons déjà abordé dans les sections précédentes une série de points relatifs aux conditions d'exercice du cyclisme. Nous avons ainsi pu montrer qu'il est parfois nécessaire pour le jeune coureur de pouvoir compter sur le soutien familial dès lors que la pratique cycliste requiert un investissement horaire (et financier) important et qu'elle n'est pas toujours facilement conciliable avec un emploi rémunéré. Nous avons toutefois indiqué que plusieurs coureurs évoluant en équipe continentale se retrouvaient dans cette situation de devoir travailler et s'entraîner au retour de la journée de travail. Nous avons également montré que quelques uns parviennent à décrocher une bourse de premier emploi qui permet de se consacrer exclusivement à la pratique cycliste et qu'un salaire en bonne et due forme n'est réservé qu'aux coureurs qui réussissent à être intégrés au sein d'une équipe professionnelle. Nous avons cependant illustré la grande amplitude au niveau salarial régnant au sein du peloton et l'existence de contrats courts à renégocier pratiquement chaque année en fonction des résultats obtenus. Cette précarité contractuelle que vivent la plupart des

coureurs est dès lors source de stress mais aussi de tension entre coureurs.

« Il y a toujours la question de la prolongation des contrats en fin d'année. Ce sont des contrats d'un an le plus souvent. Ce n'est pas évident d'avoir des relations 100% sincères où on peut vraiment dire... Des fois, il y a des périodes où on n'est pas bien. Ce n'est pas facile de se regarder dans le miroir et d'aller avouer qu'on n'est pas bien, qu'on n'a pas envie de s'entraîner... Je trouve que c'est difficile. Ca reste d'abord des relations de travail et on a envie de cacher ses faiblesses ». (pro, équipe "très encadrée")

Comme tous les sportifs professionnels, les cyclistes ont beaucoup misé sur une carrière sportive et ils n'ont que quelques années pour tenter d'amasser le plus d'argent possible. Leurs sources de revenus consistent principalement en un salaire fixe mensuel auquel il faut ajouter les rentrées issues des primes de courses (primes de l'organisateur et primes de l'équipe). Les meilleurs coureurs peuvent également obtenir des contrats d'image personnels ainsi que des contrats publicitaires. La base, le fixe mensuel, fait donc l'objet de négociations annuelles, le coureur pouvant changer d'équipe pour se vendre au plus offrant, pour autant qu'il juge le challenge sportif intéressant.

« Moi, si je suis en condition au mois de mai, je vais aller peut-être aller chercher quelque chose aux Quatre Jours de Dunkerque ou plus tard au Dauphiné. Ou en juillet, essayer de gagner une étape sur le Tour, tout est possible. Ca permet de renégocier un contrat l'année d'après ». (pro, équipe "très encadrée")

Nous avons par ailleurs indiqué précédemment que des niveaux minimums de salaire sont à présent en vigueur. Dans la mesure où ce sont les résultats obtenus au cours de la saison qui permettent de monnayer le contrat de l'année suivante, il va de soi que le dopage peut apparaître comme une tentation forte dans la mesure où il est susceptible d'accroître les performances sportives.

« Pour moi ce qui est vraiment une clef, c'est l'argent. En ce sens, qu'ils prennent tous beaucoup d'argent et c'est pour ça qu'ils se dopent. Il y en a qui font peut-être ça aussi pour la gloire mais je crois que c'est en tout cas tous pour l'argent ». (pro, équipe "très encadrée")

Une autre rentrée d'argent pour les coureurs est donc constituée par les primes glanées tout au long des compétitions. Ces primes sont de deux

ordres. Il y a celles versées par l'organisateur et celles distribuées par le sponsor (par l'équipe). Ces primes font normalement l'objet d'une redistribution entre les coureurs ayant participé et donc contribué au succès de l'un d'entre eux. Ces primes sont très variables suivant le niveau de la course. De quelques euros dans les courses amateurs, elles peuvent monter à des sommes élevées à l'occasion des courses majeures comme les classiques ou les étapes des grands Tours.

« Hier, j'ai fait une course, j'ai fait vingtième. J'ai eu dix euros. Dans ces conditions, le partage... ». (amateur, équipe "très encadrée")

« En général, les primes des équipes sont partagées. Si par exemple il y a huit participants, et qu'on gagne, on va dire, cent mille francs, ben, on partage les cent mille en huit. Le coureur qui gagne l'étape a une prime et on partage avec les équipiers. Bon, maintenant, si on abandonne l'épreuve, ça dépend. Si on arrête après dix kilomètres, qu'on n'a rien fait, on ne va pas vous donner une part du gâteau. Mais si vous arrêtez à la mi-course parce que vous avez dû rouler toute la première partie pour boucher un trou sur une échappée, vous rentrez dans le partage comme tout le monde ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

La question de l'argent dans le cyclisme ne permet enfin pas de passer sous silence celle des moyens moins avouables pour arrondir ses fins de mois. Si la participation aux courses dites 'critérium' est dans le milieu un excellent moyen de gagner sa vie, le grand public sait en revanche moins que le résultat de ces courses est tout à fait planifié et le fruit de multiples contrats avec les participants déterminant le type de performance attendu et par conséquent l'attitude à adopter en course. Les critériums sont donc décrits comme des compétitions sportives pour lesquelles tout est décidé d'avance. Ces shows sportifs s'inscrivent dans une perspective économique de retour sur investissement pour l'organisateur de la course. Les cyclistes quant à eux profitent de ces contrats ponctuels pour grossir leurs revenus annuels. Chaque individu a ainsi le loisir de négocier sa participation avec l'employeur du jour et les parties conviendront d'une juste rétribution.

« L'organisateur paie pour avoir des coureurs et il dit avant la course que cette année il aimerait bien avoir ces cinq premiers-là. Je trouve qu'il a quand même raison. Un critérium, ça coûte énormément cher (...). Pour le spectacle, pour la reconnaissance, pour faire rêver les gens, c'est mieux que ça soit des grosses vedettes qui soient devant, qui font le show, qui vont

chercher les petits coureurs à la fin de la course. C'est arrangé, des belles attaques. On fait rêver les gens. C'est comme ça, on le sait dès le départ. Celui qui n'a pas envie de faire un critérium, il ne vient pas, il ne prend pas l'argent et il reste chez lui. (...) Moi, je tourne à plus ou moins 1000 – 1500 € par critérium. Je sais très bien qu'en partant le matin je vais revenir le soir avec ce que j'aurais peut-être eu en travaillant un mois dans la vie normale. Donc, si on me dit de faire treizième, je fais treizième et puis c'est tout ». (pro, équipe "très encadrée")

Ces pratiques qui peuvent apparaître choquantes ne le sont pas du tout pour les cyclistes. Dans son livre, l'ancien cycliste Pascal Richard en parle d'ailleurs en termes de « stratégies du métier ». Dans ces stratégies, il convient par ailleurs également de classer les arrangements entre coureurs pendant la course.

« Des fois, ils partent à deux et le gars propose un million pour que l'autre se mette à plat ventre. (...) J'ai déjà eu des crampes, je sais que je vais peut-être me faire lâcher parce qu'il y a une petite bosse dans le final, donc je prends l'argent, je roule à bloc et tant pis. Celui qui raconte ça après à son directeur sportif, le directeur lui dit qu'il a bien fait... C'est humain et on est quand même professionnel, on fait tout ça pour l'argent. (...) Enfin, moi personnellement, je ne vois pas ça comme de la grosse triche. C'est un échange de bons procédés ». (pro, équipe "très encadrée")

Nous le verrons, si les pratiques de dopage font aujourd'hui l'objet de réprobations au sein même du peloton, les négociations financières pendant la course bénéficient quant à elles d'une mansuétude totale.

« Pour moi, ce n'est pas vraiment une tricherie. Une fois que tu es devant et que tu peux jouer la victoire, c'est comme je t'ai dit, le coureur doit faire son argent sur un minimum de temps. C'est mieux de le faire ainsi qu'en se dopant ». (amateur, équipe "très encadrée")

Contrairement au dopage, les courses arrangées demeurent donc aux yeux des protagonistes entièrement du registre des techniques du métier et l'éthique ne semble ici pas en jeu.

La pratique des courses achetées existe aussi bien au niveau amateur que professionnel. Chez les amateurs, elle a principalement lieu à l'occasion des kermesses, compétitions mineures et ne présentant pas de caractère décisif en vue d'un éventuel passage vers le professionnalisme. Dans

ce cas, la motivation semble exclusivement financière et sans impact direct sur l'avenir sportif.

« Tu as des coureurs que tu sais très bien qu'ils vont venir te demander de les laisser gagner pour autant d'argent. Et toi, si tu as besoin d'argent, tu dis oui. Tu montres que tu es le plus fort et à ce moment-là ils allongent l'argent. Si on est devant avec un coureur comme ça, on lui dit : 'tu veux gagner aujourd'hui ? Ben, tu me donnes la moitié de ta prime de club et on n'en parle plus'. S'il veut vraiment être sûr de gagner, il n'a qu'à le dire. Pour moi, c'est la même chose ». (amateur, équipe "très encadrée")

La pratique évoque toutefois une certaine forme de racket et n'est pas sans poser quelques questions.

« Certaines équipes de kermesse mettent une prime importante en cas de victoire de course. Parfois, c'est 400 €. Nous, en continentale, les kermesses, ils s'en foutent donc il n'y a pas de prime à la victoire. L'année dernière, je me suis retrouvé plusieurs fois échappé. Ben, si le gars voulait gagner, il me payait et c'est tout ». (amateur, équipe "très encadrée")

A l'échelon professionnel par contre, la négociation a davantage d'impact sur l'évolution de la carrière puisqu'un succès acheté par le coureur permettra à celui-ci d'être plus gourmand lors d'une prochaine discussion autour d'une revalorisation salariale.

« Le gars s'y retrouve toujours. L., ça avait été payé 500.000 francs belges (= 12.500 €). Celui qui paie pour une course, il s'y retrouve sept ou huit mois après, donc... ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

De nombreuses compétitions peuvent donc faire l'objet de marchandages puisque la motivation principale est d'ordre pécuniaire. Il convient également de noter que les équipiers du vendeur participent à la répartition des gains, ce qui tend à démontrer le caractère consensuel de la pratique, dictée par des motifs purement utilitaristes.

« Si on est huit au départ de la course et qu'un de l'équipe vend la course pour un million, on partage en huit. Sinon, c'est la foire, attends ! On a roulé pour toi, tu étais devant, t'as vendu la course et tu mets tout dans ta poche ? Et nous, qu'est-ce qui nous reste ? Non, là... Ca, c'est bien respecté. J'ai déjà touché pour des grosses courses des belles sommes. Je me souviens d'un championnat de Belgique où

chaque membre de l'équipe a eu 2.000 € ». (pro, équipe "très encadrée")

FRANCE

En grande majorité, les coureurs rencontrés ont un soutien parental dont le niveau de vie, nous l'avons vu plus haut, est relativement élevé. Etudiants, ils bénéficient aussi des avantages propres au statut : mutuelle, repas à faible coût. De plus, les clubs français, bien dotés financièrement, prêtent le matériel (vêtements, vélo) et donnent des primes de victoires, voire rémunèrent les meilleurs éléments. On peut parler d'aides, pas encore de salaire.

- Il y avait pas de contrat.
- Qu'est ce qu'on...
- Ils te disent qu'il y a des frais de déplacement. Ils te disent des frais...
- Gonflés ?
- Oui, gonflés.
- Et cela se traduit à combien ?
- Ca dépend, enfin, cela dépendait des mois.
- Environ ?
- 600 Euros, un truc comme ça.
- C'est pas mal.
- Oui.
- Ils te proposent du matériel ?
- Oui voilà, c'est des vélos de, tout type de vélo, des vélos d'entraînement, enfin des vélos de chrono, enfin on a tout le matos.
- Malgré tout, elles sont loin de donner une autonomie financière.
- Tu avais de l'argent en gagnant des compétitions ?
- Oui, on touchait, vu qu'on avait, cela dépendait des compétitions. Si c'était un championnat, c'était 200 ou 300.
- L'hiver il y avait des compétitions ?
- Non, il n'y en avait pas, on touchait rien l'hiver.
- L'été tu arrivais à te faire des bons mois ?
- Oui, des fois, on pouvait avoir 300 Euros en un mois, en plus on partageait donc cela restait régulier. Mais comme j'ai jamais fait de vélo pour l'argent. (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

A la différence des nations voisines étudiées, les Français n'ont en fait qu'un sponsor, le club, qui lui-même bénéficie de subventions publiques (commune, conseil général) et privées (loterie nationale, mécène).

Le passage vers le haut niveau, une équipe professionnelle, n'est pas simple. Avant d'y arriver,

certaines coureurs peuvent signer plusieurs saisons dans différentes équipes de 1^{ère} catégorie (haut niveau amateur) avec les incertitudes qui caractérisent ce niveau. Ainsi, après avoir signé son contrat, ce néo-professionnel (équipe "très encadrée", France) apprend qu'il n'est plus d'actualité car les règlements de la fédération ont changé et on n'a plus besoin de lui. Dans d'autres cas, le club se révèle rapidement insolvable ou ne fournit pas le matériel promis. Dans ce cas, il faut rapidement réagir et faire fonctionner son capital relationnel pour trouver une autre structure.

Certains, plusieurs fois sélectionnés en équipe nationale, se voient proposer des aides post-carrière par la fédération. Un début de suivi social est mis en place. Dans cette optique, il est à noter que la plupart des coureurs semblent privilégier leurs études au moins jusqu'au niveau du baccalauréat.

« Au niveau français pour ça c'est bien. Ils s'inquiètent pour ton avenir, ils ne veulent pas te laisser à l'abandon. Ils voient que tu as tout quitté pour le vélo mais ils voient bien que si le vélo s'arrête, il faut que tu fasses quelque chose donc ils ont des personnes en relation. X, c'est une dame qui travaille à la fédération qui est là pour s'occuper de l'avenir des coureurs cyclistes que ce soit professionnels ou amateurs parce que quand tu es pro jusqu'à 33 ans tu as fait que du vélo ou 35 ans, quand tu sors de là-dedans qu'est-ce que tu fais ? Alors soit, tu bosses à la télé, soit, tu bosses dans une équipe et le mec qui a pas trouvé ni l'un, ni l'autre

qu'est-ce qu'il fait ? Elle est là pour s'occuper de ça, pour trouver des formations après le vélo, pour s'occuper de ton avenir. » (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France).

Les jeunes espoirs, en montant de niveau, rencontrent alors les anciens, ceux qui ne sont pas passés professionnels (ou du moins peu de temps) et qui font du cyclisme un métier au niveau amateur. Des stratégies économiques sont mises en place.

- *Est ce qu'il y a des mafias, est ce que ça balance dans les caniveaux ?*
- *Oui, c'est là que ça commence. Vraiment, il y a eu, enfin certaines courses c'est comme ça. Ben, la première course, je me rappelle, que j'ai fait, j'étais dans une échappée et il y a des mecs qui viennent proposer, qui demandent si on veut gagner et moi naïvement, j'avais dit : « Oui ». Et l'autre avait dit : « Si tu veux gagner, c'est 3000 balles ». Et donc là, c'est la première fois qu'on se retrouve confronté à ça. Et là c'est hors de question, même pour une pâte de fruit.*
- *En course ?*
- *En course. Ils viennent, on est en échappée, on tourne et à dix kilomètres de l'échappée, ils viennent te voir et ils te disent : « C'est 3000 francs ». Tu comprends que comme ils sont deux, trois à te dire ça, ils sont ensemble. Et si tu veux gagner... (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France).*

3. ENTRAÎNEMENT ET PRÉPARATION DES JEUNES CYCLISTES

Résumé du chapitre 3

L'entraînement

Les charges d'entraînement augmentent avec le niveau et les changements d'âge dans tous les pays ; en revanche les variations viennent essentiellement des formes de prise en charge et d'encadrement des jeunes cyclistes. En Suisse, les coureurs s'entraînent de façon assez autonome, seuls ou en groupe, et ne sont vraiment encadrés que lors de camps d'entraînement en début de saison. En saison, les charges représentent de 25 à 30 heures par semaine et davantage pendant les courses par étapes. En Belgique, l'entraînement est plus collectif en début de saison et plus individualisé ensuite. La charge représente 25 à 30 heures par semaine en saison. En France, les formes d'entraînement sont plus diversifiées que dans les autres pays. Les coureurs isolés sont en relation avec des entraîneurs ou des directeurs sportifs mais ils sont souvent plus autonomes dans leurs choix (proches de la Suisse et des équipes de type "valeurs affirmées" ou « encadrement flottant »). Les autres sont intégrés à des structures et guidés (équipes de type "très encadrée").

Pratiques et produits autorisés

La culture de la prise de produits fait partie de la culture de plusieurs jeunes cyclistes suisses interrogés. Ils développent très tôt une expertise et des croyances associées à la prise de produits autorisés. Les anciens coureurs jouent souvent un rôle dans la transmission de cette culture. Le positionnement à l'égard des AUT demeure souvent ambigu. Le flottement de l'encadrement est probablement propice à ce maintien plus important des liens entre générations de cyclistes. En France, la question de la pharmacologie se pose plus tardivement qu'en Suisse. C'est face à l'accumulation de fatigue que les cyclistes cherchent à trouver les moyens de « se soigner ». La culture de la consommation intègre des injections mais le positionnement est en rupture avec les pratiques anciennes dans lesquelles la frontière entre le légal et l'illégal était quasi inexistante. L'usage de fausses AUT ne semble pas non plus courant. Certains coureurs, non interrogés dans notre échantillon, semblent continuer sur les registres anciens et être les distributeurs de produits. Il existerait un cyclisme à deux vitesses. Il existe également une culture de la prise de produits autorisés en Belgique. La préparation diététique et pharmacologique y est importante mais se fait en association avec le médecin personnel et/ou le médecin de l'équipe. Les formes d'encadrement font qu'il semblerait que l'on reste dans des formes légales et que la différence avec les pratiques de dopage soit clairement distinguée même s'il s'agit d'une culture de la prise de produit intégrée à l'entraînement.

Dans le cas de la Suisse, l'usage de la seringue est rare en U23 et devient plus régulier parmi les néo-pros. L'usage de la seringue avec des produits autorisés n'est pas une étape anodine. En revanche, la seringue est pour tous un passage obligé une fois dans le monde professionnel parce qu'il facilite la récupération et fait en quelque sorte partie du métier de cycliste. En France, l'usage régulier de la seringue est rejeté même avec des produits autorisés. Il existe en revanche des usages contrôlés, uniquement sur prescription médicale.

3.1. Entraînement, compétition et résultats

SUISSE

Charges d'entraînement et conditions d'entraînement

Les charges d'entraînement évoluent avec le niveau de pratique. En cadet, les charges d'entraînement tournent autour de 3000 km en 1^e année et 8 000 km en 2^e année. En junior, les charges d'entraînement vont de 8 000 à 14 000 km pour la 1^e année et 10 000 à 15 000 km pour la 2^e année. Les charges d'entraînement évoluent ensuite progressivement chaque année, 11000, 13000 km, 16 000 km, 21 000km... En élite, le nombre de kilomètres réalisés tourne souvent

autour de 20 000 à 25 000 km par an. Pour cela, ils s'entraînent 6 jours par semaine :

« L'année passée, j'ai fait 20-21000 km. Je pense que cette année, ça va tourner autour des 25000, surtout comme on a beaucoup plus de courses aussi, les kilomètres augmentent assez rapidement » (U23, Suisse).

Le nombre de kilomètres réalisés par année dépend évidemment de la situation professionnelle ou scolaire des coureurs. Ceux qui ont une décider de se consacrer entièrement au cyclisme peuvent faire davantage de kilomètres :

« J'ai fait 16 000 à 17 000 km. Après quand la moitié de l'année je n'ai pas travaillé, ça m'a fait monter à 21 000 » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« En fait la différence, c'est que je travaillais à 50 %, ça me permettait de m'entraîner l'après-midi donc que j'ai pu augmenter un peu les charges d'entraînement » (U23, Suisse).

Au niveau professionnel, les cyclistes passent en général 20 à 25 heures par semaine sur leur vélo, en comptant les heures de compétition. Durant les semaines de courses par étapes, ce temps peut passer à 35 à 40 heures par semaine. Ils font en moyenne 28 000 à 35 000 km par an :

« Et puis la saison passée, j'ai fait 28 000 et là, moitié de saison, j'en ai déjà 22 000. Cet été, je pense que je vais faire 35 000 km » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

En cadet, les entraînements ne sont pas encore très nombreux et structurés :

« Alors, je dirais cadet, là, c'était vraiment pas très structuré, j'allais rouler comme ça avec le club, mais on ne faisait pas de qualité, pas d'intensité, comme ça » (U23, Suisse).

En junior, ceux-ci sont déjà plus réfléchis et les coureurs sont suivis de manière plus régulière par un entraîneur :

« Et puis depuis les juniors, les deux années juniors, j'avais X comme entraîneur. Là, on commençait vraiment à avoir des plans, c'était plus structuré. (U23, Suisse).

« Depuis ma 2^e année junior, j'avais un entraîneur français qui me donnait des plans d'entraînement. Je n'ai jamais vraiment suivi à la lettre, disons que ça donne une idée sur le plan de l'entraînement » (U23, Suisse).

Au fil de l'expérience, de nombreux cyclistes parviennent à gérer leur entraînement de manière plus autonome, même s'ils recourent quand même généralement aux conseils ponctuels d'un entraîneur :

« Enfin moi je n'ai pas vraiment d'entraîneur, j'ai une ou deux personnes qui me conseillent, qui me font comment dire... pas un programme précis mais ils me donnent une ligne de conduite. Donc X [un entraîneur], je lui téléphone de temps à autre, je lui demande des conseils comme ça. Sinon avec mon équipe...Bon eux ils nous font aussi des plans d'entraînement, Y, qui est ancien professionnel pendant 12 ans. Mais disons que ces plans-là, ils sont individualisés oui, mais pour une personne qui fait que du vélo. Donc c'est un peu

pour une personne type, on peut dire... » (U23, Suisse).

« Maintenant depuis cette année, je travaille avec X [un entraîneur], et puis avec lui on a plus disons une discussion. Moi j'ai quand même, je commence à avoir une bonne expérience au niveau de l'entraînement, je sais ce qui me correspond. Et on discute en début de semaine, des entraînements, comment moi je vois les causes et puis en général c'est un peu... Moi j'ai mon idée et puis après lui il fait quelques modifications par rapport aux intensités que je pensais faire, lui il donne son idée et puis je modifie un peu les intensités... Voilà après lui il me donne son avis et puis en fin de compte, le jour J, c'est quand même moi qui décide en fonction de la météo, des sensations et puis voilà. Après je lui envoie un retour par mail, moi je note tout ce que je fais et puis je lui donne comme ça, il peut voir aussi...Oui j'adapte, voilà parce que moi je ne vais pas me forcer à faire quelque chose si je ne le sens pas ou comme ça. Mon entraîneur, il est tout à fait d'accord avec ça, c'est moi qui dois sentir s'il faut que je fasse l'entraînement ou bien pas. Et puis j'arrive assez bien à gérer de ce côté-là. Et puis, et justement, si je sens qu'on a prévu une grosse semaine et puis que je suis fatigué, ça me fait trop, j'aurais vite fait de l'appeler et puis de refaire le plan avec lui pour voir ce que lui, il en pense aussi » (U23, Suisse).

« En fait, ça dépend tout des équipes en fait. Par exemple, quand je suis arrivé chez X [une équipe professionnelle], on n'avait aucun, aucun entraîneur, donc ça restait encore...Voilà on pouvait gérer. Et puis après chez Y, et Z [deux autres équipes professionnelles], pendant 3 ans, il y avait une personne qui s'occupait mais après il y a des coureurs qui aiment bien avoir un planning bien défini et puis il y en a d'autres qui aiment mieux avoir un peu plus de liberté. Et puis moi je suis un peu au milieu donc. Parce que la personne qui donne un plan d'entraînement, elle est peut-être à 500 000 km d'ici et puis elle ne peut pas voir la fatigue, elle ne peut pas voir le temps qu'il fait, parce que s'il neige, faire 4 h de vélo, ça ne sera pas possible donc...Maintenant oui, oui. Ce qu'il y a, je lui [entraîneur] dis, généralement quand je le vois sur des courses, comme ça, je lui dis ce que j'ai envie de faire et comment je pense planifier ma semaine et puis lui, après il regarde et tout. Il m'envoie un programme, parce que c'est vrai qu'il faut quand même avoir quelque chose d'écrit. Et puis après je gère d'après le programme et puis d'après ce que je pense. Et

puis après je lui dis. Si tout d'un coup, j'ai une période de fatigue ou je ne sais pas et puis que, je ne sais pas, j'ai dû sauter deux entraînements et ben je dis voilà ces exercices, je n'ai pas pu les faire et puis... Disons j'essaie un peu de suivre, je regarde pour avoir une idée, après je fais d'après ce qu'il me semble être le mieux, et puis après je lui dis surtout ce que j'ai fait en fait. Comme ça lui, il peut, il a une idée » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

De nombreux cyclistes réalisent eux-mêmes leurs programmes d'entraînement, se fixent des objectifs précis et tiennent un journal d'entraînement :

« Moi jusqu'à cette année, j'ai toujours fait tout seul... À X [équipe élite en France], il y a un entraîneur qui est disponible, vu qu'il est professionnel quoi. Donc, il y a un entraîneur qui est là, on peut l'appeler quand on veut, il est vraiment salarié pour s'occuper de nous. Donc on a vraiment des entretiens avec lui, c'est vraiment... Chez Y [équipe élite en Suisse], ils ne veulent pas savoir. C'est « voilà, maintenant vous êtes dans l'équipe, vous avez des résultats, vous n'avez pas des résultats ». Ils ne cherchent pas à savoir pourquoi, ça marche, ça ne marche pas. À X, c'est vraiment un encadrement beaucoup plus professionnel » (U23, Suisse).

« Je note la semaine d'avant déjà ce que je veux faire et puis après j'essaie de le faire le plus logiquement possible. Même tout cet hiver, c'est ce que je faisais. Je donnais des titres à mes semaines de travail parce que sur mon ordinateur, depuis 5, 6 ans, je note tous les jours ce que je fais. Et puis j'essaie de faire les objectifs. D'après mes objectifs, de travailler en conséquence à chaque fois... Ou je note vraiment et puis après je peux voir les phénomènes de surcompensation... C'est un truc excel que j'ai fait et puis ce qu'il y a, je l'utilise et puis j'essaie de l'analyser en même temps que toutes mes sensations » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Voilà, mais en tout cas, je vois là tout l'hiver, j'ai tout noté ce que j'ai fait du point de vue entraînement » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Ils s'entraînent soit seul, soit en groupe, en fonction des objectifs de l'entraînement et des distances parcourues :

« Ca dépend un peu parce que moi j'aime bien m'entraîner en groupe. Les sorties de plus de

3h, j'essaie plus de les faire en groupe plutôt que seul, parce que c'est plus sympa et en général on recherche tous à peu près le même travail sur 3, 4h, 5h. Et après les sorties de moins de 3h, non en général, je fais seul » (U23, Suisse).

« J'essaie le plus souvent possible de m'entraîner avec quelqu'un en fait... parce que le plaisir est beaucoup plus grand. On discute, ça passe beaucoup plus vite l'entraînement en fait » (U23, Suisse).

Les cyclistes participent également à des camps d'entraînement en début de saison et s'organisent entre eux pour mettre en place des périodes d'entraînement intensif :

« On fait, en début d'année, il y a toujours, une à deux semaines de stages intensifs d'entraînement. C'est environ 1000 km par semaine, voire un peu plus » (U23, Suisse).

« On s'arrange toujours d'être deux, trois coureurs ensemble, deux, trois qu'on s'entend bien, deux, trois bons copains. On dit voilà à quelle date, on réserve l'avion, on réserve un hôtel, ou bien... sans aucune personne qui cadre. On se fait système D. Disons que c'est comme si on s'entraînait ici, mais simplement on cherche des meilleures conditions climatiques, pour faire plus d'entraînement. Mais une semaine c'est le minimum disons. On fait 10 jours, 2 semaines, et on va 3, 4, on essaie des fois d'aller 2, 3 et là on dit « voilà, on va faire des entraînements ». et là on fait des grosses semaines à 20, 25h, on fait que ça donc ça nous permet de faire 20, 25h. la semaine suivante, on fait une semaine à 10h pour récupérer. Après on reprend un cycle normal » (U23, Suisse).

Compétitions

Les courses auxquelles les jeunes élites suisses prennent part sont de différents niveaux. Ils ont tous participé au moins une fois à un championnat suisse junior, U23, ou élite. La plupart ont participé au moins une fois à un championnat d'Europe ou du Monde. Les courses les plus relevées sont celles qui sont classées 1.2 et 2.2. (classement de l'UCI), c'est-à-dire des courses qui se situent entre le niveau amateur et professionnel sur un (1.2) ou plusieurs jours (2.2). Ces courses sont ouvertes aux équipes élites et permettent de marquer des points pour le classement continental européen. Par contre les courses classées 1.1 et hors catégorie sont uniquement ouvertes aux équipes continentales et continentales pro.

« Nous on a le droit de faire les 2.2, c'est les courses par étapes, mais il y a aussi des professionnels qui participent » (U23, Suisse).

« Nous, on fait des 1.2, cette année, donc c'est les courses d'un jour 1.2 et puis on fait aussi une ou deux courses par étapes, ça s'appelle 2.2 parce que plus d'un jour ils mettent le chiffre 2 en fait » (U23, Suisse).

Le nombre de jours de courses varie entre 40 et 60 jours par an pour les élites suisses et peuvent aller jusqu'à 70 à 80 jours de courses pour ceux qui ont intégré des équipes élites françaises. Ils courent souvent à l'étranger, ce qui leur permet de joindre l'utile à l'agréable en découvrant de nouveaux pays :

« Maintenant, je cours beaucoup à l'étranger, Italie, Belgique, c'est toujours quand même une visite. Pas visiter mais je découvre quand même d'autres régions, d'autres mentalités, etc. donc c'est quand même un enrichissement culturel et tout, donc moi ça me plaît bien » (U23, Suisse).

Les deux cyclistes professionnels suisses interrogés ont participé à de grandes courses par étapes mais jamais au Tour de France. Le nombre de jours de courses est pour eux d'environ 100 jours par an.

Résultats aux courses

Les jeunes cyclistes interrogés ont tous connu de belles victoires dans leur carrière cycliste. Ils ont parfois eu des résultats surprenants, au-delà de leurs espérances :

« Bon j'étais censé être équipier justement pour X. J'étais censé prendre la première échappée. Et puis la première échappée, elle est allée jusqu'au bout. Au sprint, j'étais censé faire peut-être 2 ou 3, mais pas mieux, en tout cas pas gagner » (U23, Suisse).

D'un autre côté, certaines performances les ont déçues, même si ces contre-performances sont en général prévisibles en raison du manque de forme physique ressenti aux entraînements précédant la course :

« Disons qu'à l'entraînement, on ressent toujours la forme du moment, donc à la course, on ne se fait pas trop d'illusions non plus. Il y a eu des déceptions par rapport à des objectifs qui avaient été fixés en début de saison, qui n'ont pas été, qui n'ont pas été du tout atteints... Mais sur la course en elle-même, ça va » (U23, Suisse).

« C'est presque toujours en début d'année parce que comme moi j'habite une région à

1000 m, ce n'est pas facile de s'entraîner » (U23, Suisse).

BELGIQUE

Charges et conditions d'entraînement

La charge d'entraînement est évidemment dépendante de la disponibilité du coureur à s'entraîner. Dans le cas des professionnels ou des amateurs ne travaillant pas ou bénéficiant de bourses, la situation est similaire : la charge d'entraînement s'élève durant la saison de compétition en moyenne de vingt-cinq à trente heures par semaine. Pour les jeunes qui sont scolarisés ou pour les amateurs qui travaillent dans l'attente et l'espoir de décrocher un contrat professionnel, la charge d'entraînement est moindre.

« Quelqu'un qui travaille, je dis toujours qu'il faut faire douze heures d'entraînement par semaine. La semaine, c'est du lundi au vendredi, parce que le week-end, c'est la compétition. Donc, entre le lundi et le vendredi, moi je m'en fous, il faut que tu calcules douze heures. Ça peut être 2-3-5-2 ou 3-3-3-3 mais il faut toujours un jour de repos dans les cinq jours. Obligatoirement, il y a un jour où tu ne dois pas rouler pour donner un jour de congé à ton corps. Il faut qu'il récupère, c'est important. Pour reprendre un peu d'énergie. Pour un étudiant, c'est parfois différent. Pour un universitaire, quand il peut déjà s'entraîner huit heures, c'est beaucoup parce qu'il y a quand même une grosse masse de travail à faire. Un qui ne travaille pas, qui consacre son temps au vélo, ben, il doit au moins faire entre quinze et dix-huit heures sur sa semaine ». (directeur sportif)

La saison cycliste s'arrêtant plus ou moins à la mi-octobre, les coureurs prennent leurs vacances à cette période. Généralement, ils ne roulent alors plus pendant quelques semaines, même si un certain niveau d'activité physique est maintenu. D'autres sports peuvent alors être pratiqués, en dehors de toute pression. L'entraînement en tant que tel reprend environ trois à quatre semaines plus tard avec une remise en condition progressive.

« Quand la saison se termine, vers le 15 octobre environ, je prends en général toujours entre quinze jours et trois semaines sans vélo. Repos complet. Enfin, ça m'arrive d'aller faire du squash mais pas d'entraînement en tant que tel. Des fois, on va faire des tours en mountain bike mais pas dans le but de s'entraîner. Si on y

va, c'est parce qu'on a envie d'y aller. Mais après ces trois semaines-là, je suis à la maison et je m'entraîne presque tous les jours ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« En octobre, je coupe. Pas de vélo mais d'autres activités. On ne peut pas rouler tous les jours toute l'année et puis, pendant un mois, ne rien faire. Déjà, je ne me sentirais pas bien. J'ai besoin de me promener, d'aller courir, faire un tennis, je ne sais pas. Une heure au moins tous les jours ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Quand on a fini la saison, en octobre, on s'accorde trois semaines de repos. Au mois de novembre, on a la musculation, la natation, la course à pied pour essayer de récupérer du rythme. Un peu de VTT. Puis ça s'accumule jusqu'à fin janvier avec toujours de la natation mais plus de course à pied. La course à pied est remplacée par le vélo enfin. Mais en janvier et février, c'est juste des longues sorties. Quatre, cinq, six heures ». (pro, équipe "très encadrée")

Pour réaliser cette remise en condition, la natation ou la course à pied font souvent office d'activités de remplacement au vélo. Les routes ne sont en effet pas toujours praticables ou le froid peut se montrer trop vif.

« Le VTT, le vélo est plus lourd et tu n'es pas dessus de la même manière mais c'est bon, tu es dans les bois, tu travailles ton agilité, tu dois faire attention au sol... Le sens des trajectoires, éviter les obstacles... Tu te sers de ça sur la route. L'équilibre. Ça, c'est bon ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

L'opportunité de faire de la musculation fait en revanche débat parmi les coureurs rencontrés.

« La musculation, c'est essentiellement en hiver. A partir de quand la saison commence, ça devient difficile parce que le vélo est un sport embêtant dans le sens où quand tu en fais, tu ne sais pas faire un autre sport en même temps. Le corps ne le supporte pas. Si tu restes deux semaines sans faire de la musculation, par exemple, puis tu retournes après avoir beaucoup roulé, ben tu ne sais plus marcher tellement tu as mal et tu as de l'acidité dans les jambes. Le vélo est un sport doux pour la musculature. Tu ne portes jamais ton poids. Il n'y a pas de traumatisme, sauf si tu chutes évidemment. L'hiver, tu fais de la musculation pour développer la force et récupérer un peu de masse musculaire parce que j'ai déjà fait des tests et entre le début et la fin de la saison tu perds généralement entre 1 kg ½ et 2 kg de muscles sur une saison. C'est bon d'être léger

mais il faut quand même du muscle ! » (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« Je crois que la plus mauvaise chose que j'ai faite pour me préparer, c'est la musculation. Toutes les années qui ont suivi celles où j'avais fait de la musculation, je n'ai rien fait de bon. Ça n'apporte rien du tout. L'ennemi du cycliste, c'est le poids. Le muscle est plus lourd que la graisse. Moi, je me bats pour ne pas avoir des gros bras et des grosses épaules parce que tu prends le vent et je pédale avec les jambes, pas avec les bras. Il faut éviter d'avoir des pectoraux, du poids inutile. L'hiver, tu prends toujours un peu de masse mais ça ne te sert à rien ». (amateur, équipe "très encadrée")

Lorsque le temps le permet, l'entraînement hivernal est principalement constitué de sorties d'endurance. Ces sorties, effectuées en groupe, n'ont pas encore pour objectif de cibler des pics de forme. Les coureurs aiment donc se retrouver pour ces séances où l'allure demeure constante et modérée. Ces heures d'entraînement permettent de discuter sur le vélo, de faire passer le temps plus rapidement.

« J'habite pas loin d'autres coureurs professionnels. Ici, on est une dizaine de coureurs de la même génération à habiter dans un rayon de dix kilomètres. On se voit souvent pour aller boire un verre, au resto et puis tous les matins pour aller s'entraîner. Ça crée des liens. Des fois, c'est contraint et forcé de faire individuel parce qu'il y a du travail spécifique qu'on ne peut faire que tout seul. Mais sinon, tout l'hiver, c'est en groupe. Pour faire de l'endurance, l'idéal, c'est d'être quatre ou cinq. Au-delà, ça devient difficile avec la circulation. De novembre à février, on est tous les jours ensemble ». (amateur, équipe "très encadrée")

« En hiver, on essaie quand même de se regrouper. En hiver, on fait principalement de l'endurance. Pas tranquille mais on se remet en route. Ce n'est pas important d'être seul. Après, pendant la saison, tout le monde n'a pas les mêmes programmes. Il y en a un qui fait une telle course, l'autre une telle course. Ça ne tombe pas en même temps. Donc, en général, on roule tout seul en saison. Puis, moi, je préfère. Comme ça, si je me sens bien, je monte la côte vite. Si je suis fatigué, je vais faire du plat de l'autre côté. Je fais mes parcours, je roule à mon rythme ». (pro, équipe "très encadrée")

C'est déjà en hiver, généralement en janvier, qu'est organisé le premier stage de l'équipe. Ce

dernier est l'occasion de découvrir ses coéquipiers, de déterminer les contours du programme de la saison et de bénéficier d'un climat plus serein pour débiter l'année. Les stages ont en effet principalement lieu dans le sud de la France, l'Italie ou l'Espagne.

« Dans les stages, c'est un programme proposé par l'entraîneur. On est avec les coureurs. On fait des groupes, sinon ça fait un trop gros groupe. Avec la circulation. On fait un groupe de huit, dix et voilà. L'équipe propose, les coureurs en général acceptent. Ça dépend aussi de la météo mais on est là surtout pour travailler. On sait très bien qu'on part pour bosser. On profite de l'encadrement de l'équipe pour vraiment travailler dur, se faire masser, bien se reposer, bien manger. On se retrouve ensemble pour préparer les courses. Puis ce sont d'autres terrains d'entraînement. Dans la tête, ça fait du bien ». (pro, équipe "très encadrée")

Au fur et à mesure que le démarrage de la saison des compétitions approche, l'entraînement s'individualise en tenant compte des objectifs des uns et des autres. Progressivement, l'entraînement ne se fait plus que sur le vélo. Le coureur planifie alors son entraînement pour avoir des pics de forme en fonction des ambitions fixées. Pour la planification, le coureur fait appel à un entraîneur qui est tantôt l'entraîneur de l'équipe, tantôt un entraîneur personnel. Il semble que la deuxième option soit la plus fréquente, tant au niveau des coureurs amateurs que professionnels.

« Je définis avec mon entraîneur personnel mon programme d'entraînement en corrélation avec les objectifs que je me fixe. En hiver, on améliore par exemple la force ou la souplesse. Puis quand la saison commence, on travaille par objectif. Si on veut être bien à tel moment parce que c'est une course qui nous plait, on fait certains types d'entraînement afin d'arriver au top le jour J ». (amateur, équipe "très encadrée")

« J'ai un entraîneur dans l'équipe qui me fait des plans d'entraînement. D'objectif en objectif, de course en course. Par exemple, je suis sorti d'une course ce week-end. J'ai treize jours avant le Tour de Suisse qui est un objectif, ben j'ai reçu mon planning pour treize jours. Ça varie toujours un peu avec la météo mais en gros je sais ce que je dois faire. Quels jours je dois rouler seul, etc. ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Sauf exception, l'entraînement est quotidien, ce qui pose la question de la récupération, qui devient capitale au fur et à mesure que le niveau augmente. Si nous n'aborderons pas dans cette section la problématique des produits qui contribuent à la récupération, la question du repos devient également centrale dans l'exercice de l'activité cycliste. C'est avec l'expérience que les coureurs parviennent à mieux évaluer quand il importe de lever le pied. La jeunesse ne permet en revanche pas toujours de maîtriser ces questions et le suivi rigoureux des plans d'entraînement est la norme.

« Je m'entraîne pratiquement tous les jours. Maintenant, j'aime bien prendre un jour de repos après une grande course par exemple. J'ai remarqué que ça m'apportait plus que d'aller rouler une heure. On récupère ». (pro, équipe "très encadrée")

« Quand tu débutes, tu as besoin d'un entraîneur. Pour nous, les plus vieux, avec l'expérience, on sait faire nos plannings nous-mêmes. En fait, sur de longues périodes, je prends contact avec l'entraîneur pour voir ce qu'il me propose, ce que j'en pense. Et j'essaie de faire un mix des deux. Mais pour les jeunes, il y a un entraîneur et ils ne sont pas obligés mais ils suivent quand même pratiquement tous les plans. Moi, pour ma génération, il n'y avait pas encore d'entraîneur spécifique. On était un peu livrés à nous-mêmes. Maintenant, c'est quand même plus structuré ». (pro, équipe "très encadrée")

L'entraînement devient néanmoins de manière générale de plus en plus réfléchi, modélisé, scientifique. La formation d'entraîneurs professionnels et la dissémination des savoirs notamment liée à l'internationalisation du peloton ont contribué à impulser des techniques d'entraînement rationalisées. Les coureurs sont par ailleurs également sensibilisés à ces questions et parfois soucieux de respecter à la lettre le programme élaboré pour optimiser leurs performances.

« Je respecte vraiment mon plan d'entraînement. Autant de pulsations, etc. Puis j'ai des entraînements intensifs avec de l'intervalle training. Tu pars ¼h calme puis tu commences les intervalles. J'en ai huit. Ce sont des plages de quatre minutes. Quatre minutes à fond, quatre minutes de récupération, tu fais ça huit fois. Puis après, je reviens en récupération, je rentre ici et je me repose. L'après-midi, je vais refaire deux heures calmement. Eliminer le plus

d'acide lactique. Après, il y a d'autres entraînements où c'est une heure à 135 pulses, puis la deuxième heure à 145 pulses, puis ½ heure à 155, puis je fais une heure repos ». (amateur, équipe "très encadrée")

« On s'entraîne avec Power Tab. C'est un système qui sert à mesurer la force que tu développes sur ton vélo. Quand je pédale, je sais combien de watts je développe. Maintenant, on met ce système de watts en corrélation avec les pulsations. Avant, on utilisait uniquement les pulsations. Tu prenais un cardio-fréquence-mètre pour t'entraîner, tu faisais un test à l'effort et suivant le test à l'effort, avec le seuil anaérobique, tu savais que tu pouvais t'entraîner dans ces zones-là. Ça reste toujours valable mais maintenant, avec ce système de watts, tu arrives à savoir quand tu es fatigué et pas fatigué. Quand tu es fatigué, tu ne vois pas toujours la différence dans tes pulsations. Par contre, dans ton wattage, tu vois que tu sais par exemple, à 160 pulsations, dans des conditions normales, pousser 400 watts. Tu vas être fatigué, tu vas toujours monter à 160 pulsations. La vitesse, tu ne sais pas compter dessus parce que ça dépend des conditions climatiques, ce n'est pas un critère fiable. Par contre, si tu sais que tu ne développes plus que 380 watts – c'est seulement 20 watts de différence mais c'est énorme –, ça permet d'être encore plus juste dans la préparation. Et on a nous grâce à ça accès à une base de données et c'est une société américaine qui reçoit des données et qui, en fonction, peut donner des conseils d'entraînement et des avis sur l'évolution de ta forme ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Certaines équipes ont même tenté d'institutionnaliser ce type d'entraînement en créant un logiciel dans lequel encoder ses paramètres personnels relatifs à l'entraînement quotidien. Il s'agissait de remplir chaque soir une série de données afin de permettre à l'équipe de suivre les modalités d'entraînement de ses coureurs. Ceci nous semble témoigner de l'évolution d'une partie du cyclisme professionnel vers un modèle fort d'encadrement (suivi médical, plans d'entraînement). Cette politique a également un impact dans la lutte antidopage puisque les équipes ont, le cas échéant, un droit de regard plus important sur la vie de leurs coureurs. L'affaire Festina, qui consacrait l'ère du dopage organisé par les équipes elles-mêmes, a fait place à une époque où l'ampleur de l'encadrement et de l'organisation a précisément pour objectif la réduction des risques de dérapage des individus.

Ce recueil d'informations quant à l'entraînement des coureurs a toutefois pour objectif premier la centralisation des données et la mesure des variations de la forme physique. Les cyclistes interrogés considèrent majoritairement comme positive cette avancée parfois vécue avec plus de scepticisme et de détachement par les coureurs expérimentés, davantage habitués à s'autogérer. Pour les plus jeunes, cette prise en charge et, plus généralement, le suivi par un professionnel de la mise en condition physique, a quelque chose de rassurant et de motivant.

« On n'est pas obligé de travailler avec lui mais j'ai besoin de ça. Ça aide mentalement à savoir que je suis dans le bon. Par exemple, les intensités à l'entraînement, tout seul, c'est très dur. Mais si ça vient de quelqu'un qui me dit ce que je dois faire, je me dis que, même si c'est dur, je dois y arriver. Si c'est moi qui me fixe moi-même, laisse tomber. Et puis j'apprends beaucoup. Le gars a fait des études, sait de quoi il parle. On correspond beaucoup. Avec tout ça, je commence à mieux me connaître. C'est un travail qui porte ses fruits. Dans les tests à l'effort, je vois que je progresse ». (amateur, équipe "très encadrée")

En toute hypothèse, la motivation à aller s'entraîner apparaît comme le critère déterminant. Les charges d'entraînement, quel que soit le degré de planification, sont en effet très lourdes et nécessitent un engagement de tous les instants.

« Pour moi, le jour où l'entraînement sera une souffrance, je crois qu'il sera grand temps d'arrêter. Des fois, c'est vrai que ça fait chier quand il pleut mais on essaie aussi d'adapter son programme d'entraînement. S'il fait vraiment trop dégueulasse, ce jour-là, tu fais repos. Le lendemain, tu feras un peu plus. Il y a toujours moyen de s'arranger. Si vraiment tu en as marre d'aller rouler, il vaut mieux arrêter parce que ça sera très dur de faire des résultats dans ces conditions-là. C'est que t'es plus motivé pour arriver au haut niveau ». (pro, équipe "très encadrée")

Ces innombrables heures d'entraînement sur le vélo trouvent enfin leur sens en ce qu'elles préparent aux courses. Le nombre de jours de compétitions est alors variable selon que l'on est professionnel ou amateur puisque les professionnels ont davantage de courses à étapes que les amateurs. Pour les premiers, cela signifie également des absences répétées du domicile.

« Sur une année normale, je fais environ 110 jours de course, plus les stages, plus les jours

avant la course où tu arrives en avance. En tout, je dirais que ça fait entre 160 et 180 jours partis de la maison. Tout ça ramassé entre le mois de janvier et le mois d'octobre ».

FRANCE

En grim pant en 1^{ère} catégorie (haut niveau amateur), une des premières différences avec le niveau inférieur est l'augmentation du temps de compétition qui, en conséquence, produit une augmentation du temps d'entraînement.

- *Est-ce qu'il y a des choses nouvelles que tu découvres en arrivant à X ?*
- *Oui, les courses à étape déjà. On commence à avoir deux jours de courses, c'est la première fois qu'on faisait cela. Et après les courses à étape, un entraînement un peu plus encadré. Puis, cela restait, cela venait de moi car si je ne voulais pas m'entraîner j'y allais pas. Voilà, c'était surtout cela. (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)*

Une autre différence est la prise en compte du potentiel de performance de l'individu. Si certaines équipes laissent le coureur plus ou moins libre, dans d'autres, le coureur est reçu personnellement par le directeur sportif et reçoit un programme plus conséquent. Pour autant, les jeunes coureurs, habitués à une certaine liberté en troisième et seconde catégorie, ne le suivent pas forcément à la lettre ; ils l'adaptent selon leur gré, en fonction de leur état de fatigue, de leurs sensations, sans que l'entraîneur ne le sache. De toute façon, la prise en main et la demande de performances par le club sont relatives puisque le coureur est encore laissé libre de privilégier l'école.

« Les programmes, j'aime pas les suivre. J'aime bien faire un peu aux sensations. Parce que t'arrives, si le mec il te dit, il faut faire deux séries, je sais pas, deux séries de un quart d'heure à 140 pulses et que tu es cramé, ça règle l'affaire, ça va pas te... au contraire ça va te cramer encore plus. Donc j'aime bien partir, j'ai une vague idée de mon entraînement dans la tête et puis, je fais après par rapport aux sensations. » (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

En passant dans le haut niveau amateur, afin d'être au niveau des autres coureurs de sa nouvelle équipe, le jeune coureur s'octroie des charges d'entraînement plus importantes. Elles continuent, voire augmentent, lors des stages de club, où les

meilleurs impulsent des vitesses plus conséquentes.

« J'essayais de m'entraîner à fond quoi. Et puis même, ça roule plus vite, quand tu es en FFC1. Quand tu arrives de FFC3, il y a une marche, il y en a deux, il faut pas loucher la marche 2 et puis je l'ai loupée quoi. Et là, tu cours déjà avec des mecs qui sont expérimentés, des mecs qui descendent de chez les pros donc là tu vois il faut pas. » (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

Pour optimiser le plan d'entraînement, le coureur passe un test d'effort : afin de « voir l'état du moteur » nous dit un cycliste.

- *Il te dit exactement voilà t'as ça comme moteur, si tu veux le progresser, tu travailles dans ces zones là, si tu veux faire du foncier tu travailles dans ces zones là. Sinon une fois que tu descends dans ces zones là, ça sert plus à rien autant que tu restes chez toi. En fait, il t'explique vaguement le fonctionnement du cœur.*
- *C'est le médecin ou l'entraîneur ?*
- *Non, c'est le médecin qui te dit ça. Il te dit, t'as ça comme moteur, si tu veux progresser, il faut que tu travailles entre 175 et 185. (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*

En se rendant chez un spécialiste, physiologiste de l'effort, il engrange différentes données toujours centrées sur la performance à venir. Elles sont relatives aux capacités du corps (surtout système cardiovasculaire) mais aussi aux moyens de l'améliorer (intensités spécifiques de travail). Le spécialiste médical conseille à l'instar de ce que fait habituellement un entraîneur :

« Entre 175 et 185 pulses, là tu progresses donc tu te fais des séries dans ces zones là. Après, si tu veux faire des séries de foncier, c'est-à-dire te faire grossir le cœur, tu travailles dans ces zones là. Et après si tu veux faire des sorties de récupérations ou si tu veux tourner les jambes pour tourner les jambes, tu travailles dans ces séries là. » (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

Certains coureurs choisissent eux-mêmes un entraîneur, hors structure, afin de bénéficier des meilleurs conseils possibles. La structure n'a donc pas la mainmise sur le coureur, comme précédemment, dans les équipes de type "très encadrée". C'est en lisant des revues spécialisées de vélo, en discutant avec l'entraîneur ou ses camarades de club, que le cycliste découvre

l'intérêt d'un travail physiologique plus spécifique et de la musculation.

- *Et comment te vient l'idée de faire ça, est-ce que c'est à force d'en parler avec d'autres cyclistes, il y a un entraîneur qui t'a pris en main, un médecin ?*
- *Non, ouais, déjà, c'est à force d'en discuter avec certains cyclistes, de lire des livres, des livres sur l'entraînement, tu lis des magazines puis non, j'avais pas encore travaillé avec un coureur cycliste. Mais, tu discutes avec des vieux cyclistes, des vieux cyclards qui t'expliquent comment ça marche, comment faut progresser (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).*

Il diversifie alors les modes d'entraînement : natation, course à pied, utilisation de plus gros braquets sur le vélo afin de travailler la force de muscles de base dans la poussée sur la pédale, etc.

- *« En fonction de l'objectif à atteindre, sur l'année. Donc on a un macrocycle, c'est l'année, qu'on divise en microcycles, ce sont des cycles de trois à six semaines, cela dépend du coureur, de l'objectif. En gros, c'est l'entraînement cycliste qu'on peut pas trop faire varier.*
- *J'ai vu des plans qui correspondaient à ce qu'on faisait dans les années 60 !*
- *En gros, on a une à deux grosses sorties de 5-6 heures. Ensuite, on va faire du travail d'intensité ou morcelé. En fonction des objectifs, on va varier les intensités ». (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)*

La conséquence des nouvelles charges d'entraînement couplée à un entraînement plus sophistiqué est la découverte de fatigues récurrentes.

« En milieu de saison, on commence à avoir des petits coups de fatigue mais comme je disais, comme je m'entraînais pas beaucoup à ce moment-là, je sais que ... s'il arrivait que l'on rentre vraiment fatigué d'une course et dans ce cas là, je roulais plus de la semaine quasiment. Et j'attendais la course suivante pour recourir. Mais, s'il fallait que je coupe, je coupais. Je le faisais à ma main. » (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

« C'était un changement radical, au niveau des courses, au niveau de la longueur des courses, des courses à étapes. On avait l'impression d'être fatigué toute l'année. » (Professionnel, équipe "très encadrée", France)

Le cas des sections de formation des amateurs de haut niveau des équipes Pro Tour est différent. Du fait du rassemblement de coureurs prometteurs et de la proximité de l'équipe professionnelle, ceux-ci bénéficient d'un encadrement plus serré par des professionnels. Il se traduit d'abord par une planification de l'entraînement plus scientifique, reposant sur des bilans de santé, des tests physiologiques. La planification est faite par l'entraîneur ou/et par les directeurs sportifs de la section amateur. L'hiver, l'entraînement est diversifié avec différentes formes d'activités physiques afin d'éviter la saturation. Elles ont en commun la propriété de développer le système aérobie du coureur et de travailler d'autres qualités, d'autres groupes musculaires peu sollicités par la seule pratique du vélo.

« L'hiver on fait très peu de vélo du fait de la température. On fait du VTT, de la piscine, du roller, du ski de fond, de la musculation. Cette année on a eu une bonne dose de muscul. On a P., il est préparateur de l'équipe de France de x., c'est lui qui est venu faire un plan de muscul ciblé pour nous. » (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)

Les coureurs du centre de formation font parfois quelques stages avec ceux du groupe Pro Tour. L'intérêt est multiple : suivre un entraînement plus poussé, engranger de l'expérience, montrer son potentiel physique, technique et tactique.

3.2. Consommation de produits et méthodes autorisés

Pour être performants, les cyclistes développent une culture de la préparation qui inclut des techniques de prise de produits légaux. Cependant, la théorie selon laquelle la prise de compléments alimentaires s'apparenterait à des « conduites dopantes » ne nous semble pas être convaincante. En effet, cette consommation s'inscrit selon nous davantage dans un registre de stratégies professionnelles objectivement légitimes et subjectivement valorisées, tant par les coureurs que par l'encadrement médical. Ces conduites sont destinées à rendre le sportif performant et peuvent être placées sur un même pied que les vertus d'un bon sommeil ou d'une ergonomie efficace sur le vélo.

3.2.1. Une culture de la prise de produits et de méthodes autorisées

SUISSE

Tous les jeunes cyclistes ont recours à différentes substances afin de récupérer ou d'améliorer leur performance : « Chacun a ses petits trucs, mais disons que ce n'est pas interdit » (U23, Suisse). Ces produits sont majoritairement des vitamines, des compléments alimentaires (hydrates de carbones, protéines), des acides aminés, du fer, du magnésium, du calcium, de la caféine, etc. La moitié des coureurs interrogés prend ponctuellement ou régulièrement de la caféine lors des courses, qui était auparavant un produit interdit figurant sur la liste de l'Agence Mondiale Antidopage (AMA). Les produits sont pris soit régulièrement au cours de l'année (vitamines, produits naturels, compléments alimentaires, mélanges de protéines et hydrates de carbone, etc.), soit sous forme de cures (acides aminés, vitamines, levure de bière, etc.), soit ponctuellement pour des courses importantes ou en cas de période de fatigue (caféine, fer, aspirine, etc.) :

« Là cette semaine, par exemple dimanche si je vois que la course, je sens que je fatigue, je vais me dire : « Bon d'accord, cette semaine, j'ai pris des compléments alimentaires. Est ce que je n'ai pas de carences en fer ? Non. C'est vrai que je n'ai pas fait attention cette semaine, j'ai arrêté ma cure de fer. Est ce que j'ai pris assez de magnésium ? Non. C'est vrai que cette semaine, je n'ai pas pris de magnésium. Est ce que je n'ai pas un petit virus ? Si. Est ce que j'ai quelque chose de pas soigné ? Est ce que j'ai pris des huiles essentielles ? J'ai arrêté

dimanche le dernier jour de la course, lundi, mardi je n'ai pas fait attention. Donc au niveau diététique, est-ce que j'ai bien mangé ? Pas forcément. Cette semaine, je me suis relâché un peu ». On peut se remettre en question et puis j'ai les moyens. Je n'ai qu'à descendre à la pharmacie et dire « Bonjour, cette semaine, j'aimerais faire une cure de X [compléments alimentaires]. Ça c'est un bon moyen de progresser quoi » (U23, Suisse).

Selon Martinez et Bilard (2003), dans ce genre de comportement ce n'est pas tant la nature du produit que la « dépendance psychologique » qui pose un problème. Et on relève chez certains coureurs une croyance subjective concernant l'effet de certains produits et une prise devenue rituelle, comme l'exprime un des cyclistes en attente d'équipe professionnelle :

« Après justement l'année passée, je me disais que maintenant j'avais envie de gagner une course sans ça [caféine] pour me prouver que c'était possible. En plus, moi la première fois que je l'ai pris, j'ai gagné une course. Et puis, la semaine après, je refais le même truc. Au championnat X, je gagne. C'est coïncidence ou pas. Après oui, je prenais à chaque course » (U23, Suisse).

Il ne semble pas concevable pour ces jeunes cyclistes de faire du vélo sans prendre de compléments alimentaires pour accompagner leur effort physique. Sous ce que l'on nomme « conduites dopantes » se cache en effet une consommation de produits autorisés par la réglementation sportive, mais qui a pour caractéristique d'engager le sportif dans la croyance que ses performances sont intrinsèquement liées à l'absorption de ces produits. La prise de compléments alimentaires fait partie intégrante de la culture du cyclisme amateur de haut niveau. L'attitude des jeunes cyclistes face à ces produits autorisés est la même que celle que peut avoir un sportif avec un produit dopant. Les jeunes cyclistes considèrent souvent qu'ils ne peuvent pas réussir, faire une course ou récupérer entre les courses sans utiliser des compléments alimentaires ou pharmacologiques.

Mis à part l'utilisation de produits pour améliorer les performances, des méthodes sont utilisées dans le même dessein. Tous font des stages en altitude au moins une fois par année, dans le but d'améliorer leur condition physique. Un des coureurs néo-professionnels précise : « C'est ça ou prendre de l'EPO » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse). Deux coureurs en attente d'équipe professionnelle ont

essayé d'autres techniques pour améliorer leur performance. Une méthode consiste en l'émission d'un champ magnétique constant (tunnel), d'une émission de lumière rouge intermittente et d'une émission infrarouge. Cette méthode est décrite sur un site promotionnel d'Internet comme réellement efficace contre les phénomènes douloureux, inflammatoires, cicatriciels et/ou infectieux chroniques. Elle est souvent utilisée dans le milieu du cyclisme, cette entreprise étant même le sponsor officiel d'une équipe professionnelle Pro Tour¹. Mise à part cette méthode, deux jeunes coureurs ont loué pendant quatre semaines un appareil d'hypoxie normobar². Cet appareil permet un entraînement en altitude simulée (jusqu'à 5500 m) tout en restant en plaine.

Tous ont leur petite routine et l'effet placebo semble jouer un rôle important chez eux. Ils croient en l'effet bénéfique des produits et des méthodes utilisées, mais aucun des coureurs interrogés n'a fait de tests afin de vérifier leurs effets réels. Souvent, ce sont des coureurs plus expérimentés qui leur ont dit de faire des stages en altitude ou de prendre telle ou telle substance. Mais ce sont aussi des expériences du corps qui associent, de façon réelle ou imaginaire, prise de produits et forme. En résumé, tous les jeunes cyclistes suisses sont à la recherche du produit (voire de la méthode) qui leur permettra d'être plus fort. Ces produits sont, la plupart du temps, utilisés par voie orale et le recours à la seringue n'est pas systématisé avant le milieu professionnel.

BELGIQUE

Tout comme en Suisse, il y a une incontestable culture de la prise de produits autorisés dans le peloton amateur et professionnel. Ceci inclut les compléments alimentaires, les vitamines, etc. Ces produits sont consommés tout au long de l'année, avec plus d'intensité durant les périodes où les coureurs se sont fixés des objectifs. Cette consommation est non seulement banalisée mais tout à fait légitimée par la nécessité de rééquilibrer des paramètres physiologiques mis à rude épreuve par une pratique sportive intense. Les coureurs se montrent toutefois attentifs aux produits ingérés dans la mesure où une conduite interdite pourrait aboutir à un contrôle positif.

¹ L'UCI Pro Tour est une compétition cycliste regroupant des équipes et des courses cyclistes ayant obtenu une « Licence ProTour ». Un maximum de 20 équipes professionnelles possèdent une licence « ProTour » qui leur donne l'assurance et l'obligation de participer aux épreuves du circuit.

² Vélo d'appartement équipé d'un masque.

Face à l'accumulation des charges d'entraînement et des compétitions, le corps est fatigué et le coureur cycliste se doit de récupérer. La prise de compléments alimentaires et autres produits autorisés s'inscrit donc dans ce cadre.

« Je vais chez mon médecin du sport pour des prises de sang complètes. A ce niveau-ci, il ne faut rien laisser au hasard. On fait des grosses courses, il ne faut pas avoir des carences. Gérer ça au mieux. Donc je prends du zinc, du cuivre, des oméga trois ». (pro, équipe "très encadrée")

« Les vitamines, les compléments, ça fait partie de la vie d'un sportif de haut niveau. On n'a pas le choix, ça fait partie du quotidien, du suivi toute l'année. On fait des prises de sang toutes les six semaines pour voir s'il n'y a pas d'anomalie ou de carence qui nous ferait avoir une défaillance à l'entraînement ou en compétition ». (amateur, équipe "très encadrée")

L'ensemble relève donc de techniques utilisées dans la légalité la plus stricte et dans un souci de compétitivité. Les cyclistes font-ils dès lors autre chose que se battre avec les armes qui sont les leurs ? Le corps médical lui-même semble en outre tout à fait favorable à la prescription de ce type de produits.

« Il peut y avoir une amélioration dans les performances mais ça se verra surtout dans le temps, dans la durée. Vous allez être beaucoup plus régulier. Moins souvent malade... Augmenter l'immunité... Tout ce qu'un sportif a besoin ». (médecin)

« Moi, je vois mal un gars s'enfiler 200 km tous les jours s'il ne se complémente pas bien. Il va avoir des coups de barre, des baisses de régime... Il faut lui donner des anti-oxydants ». (médecin)

Les compléments alimentaires et autres sont par conséquent définis par le médecin personnel et/ou le médecin d'équipe.

« Le médecin de l'équipe fait une analyse et voit si on est en déficience de quoi que ce soit. Si c'est le cas, on compense ou on fait une régulation. Pour essayer justement d'être le mieux possible ». (médecin)

Il est toutefois vrai que l'on peut parfois se demander si la prise de ce genre de produits n'exerce pas également une influence psychologique sur la performance. La dimension fétichiste de cette consommation est en effet réelle pour de nombreux coureurs, attachés à la

croissance selon laquelle ils sont plus forts une fois ingérées toutes les pilules.

FRANCE

Ce n'est qu'en arrivant en catégorie 1, aux portes du professionnalisme, qu'on commence à aborder la question de la pharmacologie.

« Enfin on n'en parlait pas mais je savais que les mecs ils prenaient, pour moi, c'était du zinc, des vitamines en comprimé ou quoi. Parce que moi, à ce niveau là, je m'intéresse même pas trop à cela et, pour moi cela restait, enfin, non cela reste assez flou en fait. » (1^{ère} catégorie, équipe « mode d'organisation individuel », France)

C'est avec l'accumulation des entraînements qu'apparaissent des fatigues de plus en plus répétées. Que faire alors pour « se soigner » ?

« Au tout début c'est, ouais, de dépanner, enfin, moi j'ai dit que je prenais rien, même, c'est là qu'on commence déjà à avoir des, enfin être plus fatigué le long de la saison. On commence à me parler, on me dit que pas prendre des vitamines, même en comprimés, c'est de la bêtise. Moi, je voyais pas trop l'intérêt et, des fois, ben là on commence à se dire, je vais peut être prendre un peu, enfin j'essayais de prendre du magnésium, des trucs comme ça. Mais, je le faisais que quand je me sentais fatigué donc...on prenait deux comprimés de magnésium quand on était fatigué. Pour moi, déjà je me disais, ça commence à, pour moi c'était déjà, c'est pas de la vitamine C, des conneries des fois. Alors que pour eux, cela semblait quasiment indispensable. Alors que moi, je voyais même pas l'intérêt, même quand je me sentais fatigué, je me disais : je me repose et j'ai pas besoin. Enfin pour moi, je voyais comme, pas très utile. » (1^{ère} catégorie, équipe type « mode d'organisation individuel », France)

Dans le modèle «très encadrée» des équipes Pro Tour, l'entraînement est encadré par le corps médical appointé par l'équipe. A la différence des discours des années 1990, favorables à la pharmacologie, ces nouveaux types de médecins opposent un nouveau type de discours bien différent qui influence les jeunes coureurs.

- *Ce médecin ne vous pousse pas vers des vitamines, vers certains produits ?*
- *Avec une alimentation équilibrée, et bien équilibrée de tout, et bien comme il faut, sans se gaver, il y a pas besoin de vitamines. Moi, je crois. J'ai jamais pris de vitamines.*

- *A moins que des fois j'ai eu une maladie, ou des fois...*
- *Oui, voilà.*
- *Mais j'ai jamais pris toute l'année un truc...*
- *J'ai jamais eu de carence sans prendre de la vitamine machin... (1^{ère} catégorie, équipe «très encadrée», France)*

Il est intéressant de voir combien les discours diffèrent quel que peu dans une même équipe. Ils sont dus à un moindre encadrement des jeunes coureurs du centre de formation, de niveau inférieur. Ceux-ci n'ont pas encore eu le temps, eu un nombre suffisant d'interactions permettant d'intérioriser le discours de l'équipe.

- *Je prends des protéines, souvent comme je fais des grandes sorties, 5-6 heures. Je roule, pour l'équilibre musculaire, pour la récupération, c'est pas mal. Sinon, de temps en temps je fais des cures en fer.*
- *Sous quelle forme ?*
- *En cachet.*
- *Par voie orale ?*
- *Ouais. Toujours par voie orale. Et puis du ginseng et de la gelée royale. Souvent l'hiver avec de la vitamine C. En cure d'un mois.*
- *Et vous ?*
- *Pareil, des compléments alimentaires mais, après toujours, c'est toujours les mêmes, des produits vitamines, des protéines, des compléments, après tout de suite après l'entraînement des boissons de récup. (Néo-professionnel, équipe «très encadrée», France)*
-

Parler de pharmacologie prend tout son sens. Car, si le discours ambiant développe une opposition au dopage et à certaines formes de médications, la pharmacopée n'est pas absente. Elle est même encouragée.

- *Tu prends dans mon sac, il y a toute une pharmacie.*
- *Oui. ??? du smecta, de la Bétadine.*
- *Je connais un coureur chez moi, qui a aucun niveau, il...*
- *Il a une mallette.*
- *Pourquoi avez-vous du smecta ? Pour une gastro-entérite ?*
- *Ben voilà, au cas où.*
- *Ah bon, au cas où. Il y a pas de truc médical quand même ?*
- *Chacun a sa pharmacie.*
- *Le docteur X nous donne une liste de tout ce qu'on doit avoir dans notre sac. Donc...*

- *Il y a pas de compresse, personne doit avoir de compresse. Il y a en a, chacun c'est le coureur qui emmène...*
- *Chaque coureur a sa trousse à pharmacie, personnelle.*
- *C'est du collyre pour les yeux, au cas où on se prend... de la compresse et de la Bétadine au cas où on se prend une gaufre, pour pouvoir désinfecter tout de suite. C'est le truc basique. Doliprane, de la vitamine C, au cas il y a une course sous la plus. En cas de grosse chute, pouvoir prendre du Diantalvic tout de suite en cas de grosse douleur. C'est ça la pharmacie. Chacun a sa...(1ère catégorie, équipe "très encadrée", France)*

Dans le but de maximiser l'exploitation du potentiel corporel, les coureurs sont toujours à la recherche d'informations aussi bien en physiologie de l'effort qu'en diététique

« J'aime bien lire, tout ce qui est livres d'entraînement, de diététique, de tout, tous les domaines, psychologique, naturothérapie, enfin j'essaye de m'intéresser à un maximum de choses pour apprendre un maximum de trucs sur l'hygiène de vie des sportifs. » (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Car, au niveau inférieur, faute de connaissances, du fait d'un entraînement déjà important, les conséquences se font rapidement sentir.

- *A 14-15 ans, j'ai eu une carence en fer. Mon médecin m'a prescrit, je me rappelle plus, des cachets pour faire remonter mon taux de fer.*
- *Et après, jamais de...*
- *Si, l'année dernière, le taux de testostérone qui était fttt, ça parce qu'on m'avait dit, pour passer pro, justement de maigrir et j'ai trop demandé à mon organisme.*
- *Trop demandé au niveau de l'entraînement ?*
- *Oui, moins manger et puis avec l'activité physique j'ai tiré sur le moteur et cela n'a pas trop aimé. Donc ben c'est en faisant le suivi longitudinal, c'est le médecin de la fédération française a envoyé un courrier chez moi...*
- *X ?*
- *Oui, il m'a envoyé chez un spécialiste et j'étais à un kilo de l'anorexie. Il m'a dit : « Voila, si dans trois semaines – je l'ai revu trois semaines plus tard- tu n'as pas repris deux kilos je te retire ta licence ». Donc j'ai repris mes deux kilos, il y a pas eu de soucis. Mais, mon taux a mis un an, il y a pas longtemps, ma dernière analyse je suis remonté à 20, j'étais à*

4, entre 4 et 6 alors que le mini était à 9,80 je crois. Donc...

- *Que fait-on ? On mange plus, on s'entraîne moins, on dort plus ?*
- *Ce qu'il y a, c'est que j'avais arrêté l'huile et le beurre, les matières grasses et donc ça le spécialiste avait dit qu'il fallait que je les remette dans mon alimentation. Mais ce qu'il y a, en fait c'est la moelle osseuse qui envoie plus de testo, moins de testo dans le corps. Et si on a vraiment, on est pauvre en matière grasse, la moelle osseuse en produit beaucoup moins. Mais ce qu'il y a c'est vraiment dangereux si on a un taux inférieur au mini parce que cela ronge l'os. Après on risque, si je chute, de me casser en mille morceaux. C'est pour cela que je suis resté assez longtemps, trois, quatre mois en dessous du mini, et là je suis content, enfin cela remonte.*
- *Donc il vous a préconisé quoi ?*
- *De prendre deux kilos. Mais il m'a dit : « La moelle osseuse...*
- *Il vous a pas dit : « Arrêtez l'entraînement, réduisez...*
- *Si. Pendant deux semaines, il m'a dit : « Cool. Pas trop de terrain. Beaucoup de jambes au repos, et pas trop de sorties ». Et j'ai fait l'analyse deux mois après, au lieu de 4 je suis passé à 6. Et puis des fois, cet hiver j'ai refait des tests, des prises de sang, et je m'entraînais pourtant pas super, super et la testo était basse. Dernièrement, j'avais une super testo que j'ai jamais eu autant. (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*
-

Abordée dans les deux autres pays étudiés, la question des fausses Autorisations à Usage Thérapeutique (AUT) n'apparaît pas dans les entretiens avec ces jeunes cyclistes français alors qu'elle demeure une pratique très courante dans le milieu (250 des 1090 demandes d'AUT abrégées viennent du cyclisme par ailleurs la majorité de ces demandes (64%) concerne la pneumologie, source rapport AFLD 2008).

3.2.2. Les usages de la seringue

SUISSE

Le recours à la seringue (intraveineuse, intramusculaire) semble être systématisé dans le milieu professionnel, mais pas avant : un seul des jeunes cyclistes U23 interrogés dit utiliser cette technique alors que les deux jeunes coureurs néo-professionnels l'utilisent régulièrement. Les coureurs disent utiliser cette technique dans un

but de « récupération ». Il s'agit de s'injecter des produits comme du fer, des vitamines, du glucose mais aussi du magnésium, du calcium ou des minéraux ou d'autres substances :

« Là, je connaissais un coureur tessinois l'année passée. Apparemment, ce qu'il faisait c'est carrément du voltarène en intraveineuse, donc c'est un antidouleur déjà. Après je ne sais pas, si c'est permis ou pas. S'il faut un papier ou pas, ça je n'en sais rien » (U23, Suisse).

Les coureurs utilisent les injections soit parce qu'ils ont fait l'expérience de leur efficacité, soit parce qu'on leur a dit que la technique était la meilleure :

« Une fois typiquement, j'avais une carence de fer et je mangeais des pastilles, mais j'avais le ventre dans un état, et ça n'allait pas, ça ne remontait pas. Et puis après, en faisant une piqûre de fer, en trois jours, c'était réglé. Ça passe directement au bon endroit » (professionnel, Suisse, équipe à "valeurs affirmées")

« C'est absorbé tout de suite... C'est ce que j'ai appris, c'est que c'était plus efficace » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Ces injections sont la plupart du temps réalisées par le médecin de l'équipe ou le médecin sportif personnel mais un des jeunes coureurs néo-professionnels, initié par des coureurs plus expérimentés, les réalisent seul. Les cyclistes néo-professionnels estiment que les injections sont indispensables pour supporter les charges d'entraînement, le rythme des courses dans le milieu professionnel et surtout les courses par étapes :

« Après l'intraveineuse, je l'utilise moi, quand je fais vraiment les grosses charges de travail à l'entraînement. C'est vraiment les trois semaines avant la course, là où je vois que je suis très limite au niveau de la fatigue, au niveau de la graisse. Là, j'essaie de mettre ce qu'il faut et puis après en course, ça peut être du glucose, du fructose, de l'acide aminé, des fois de l'acide folique des choses comme ça » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Cependant, il a fallu un peu de temps aux cyclistes néo-professionnels pour utiliser cette technique. C'est une étape difficile à franchir, mais perçue comme indispensable à la poursuite d'une carrière cycliste :

« Bon au début, ça m'a fait un peu bizarre parce que moi, j'ai aussi un peu l'image de piqûre

égale dopage » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Les attitudes des jeunes cyclistes non professionnels face à la seringue sont diverses et parfois ambiguës. Comme nous l'avons déjà précisé, un seul des jeunes cyclistes en attente d'équipe professionnelle a déjà fait des injections :

« J'en ai fait deux ou trois fois l'année passée, j'étais des fois un petit peu cramé, comme on dit... Ça ne me dérange pas. Je sais que ça se fait régulièrement encore plus chez les pro. Même chez nous, il y en a quelques-uns qui font parfois. Moi, je le fais pour le magnésium ou le fer, des trucs comme ça » (U23, Suisse).

Par contre, ce coureur n'est pas prêt à réaliser les injections lui-même :

« J'ai entendu qu'il y en a qui se les font même eux-mêmes, alors ça je n'aimerais pas trop essayer » (U23, Suisse).

Deux coureurs ont des attitudes ambiguës à l'égard des injections. Ils ne sont pas *a priori* pour son utilisation car ils considèrent que c'est un pas vers le dopage :

« C'est comme les infiltrations de fer. Je ne le ferai pas parce que pour l'instant je n'aime pas les piqûres, même pour les prises de sang, pour les contrôles, ça je n'aime pas trop. Le jour où je fais des infiltrations de fer, je n'ai plus peur de la piqûre. On me dit, bon je vais en faire une tous les mois. Un mois, on va mettre autre chose dans la seringue et puis il n'y a plus rien qui m'arrêterait » (U23, Suisse); « J'ai un copain dans mon équipe, mais je n'en reviens pas quoi, il se pique lui-même. Ça c'est déjà un pas quand même en avant, enfin en arrière... Et puis après tu mets n'importe quoi dans la piqûre et tu te piques, c'est déjà un geste de drogué finalement » (U23, Suisse).

Mais d'un autre côté, ils ont le sentiment qu'ils seront obligés d'y recourir un jour ou l'autre, même s'ils préfèrent retarder ce moment le plus possible :

« Bon, ça ne me dérange pas vraiment de le faire, ça ne me fait pas peur, mais je ne veux pas faire cette piqûre, parce que le jour où l'on va me dire : 'Bon, il faut en faire tous les jours maintenant'. Le contenu après, on ne le contrôle pas forcément ce n'est pas... Non ça ne me fait pas peur, mais je veux l'éviter parce que je trouve que ce n'est pas... L'année passée c'était discutable, à un moment donné, j'aurais presque dû le faire, mais tant que je peux éviter, moi je préfère » (U23, Suisse).

Un de ces coureurs y a même eu recours pour subvenir à une carence en fer :

« En fait, une fois j'ai eu un manque de fer, et puis j'ai été justement chez X [médecin] et puis bon, j'avais 35 de fer. Normalement c'est entre 50 et 300, donc là il m'a dit : 'Bon je peux te donner des pilules ou bien on peut faire trois piqûres de fer sur trois semaines'. Et puis, j'en ai fait. Bon, je suis allé à l'hôpital trois fois pour qu'on me fasse des piqûres » (U23, Suisse).

Les trois autres coureurs en attente d'équipe professionnelle n'ont jamais eu l'occasion d'utiliser d'injections, mais sont prêts à le faire en cas de carences trop importantes ou l'occasion se présente :

« En fait, on ne m'a pas proposé [de faire des piqûres]... C'est plus efficace pour remettre les taux, c'est de l'eau et du vin. Mais je pense que si la carence est vraiment grave, je n'aurais pas de problème à faire ça » (U23, Suisse)

« Non, non en récupération, je n'ai jamais fait non. Disons que j'y ai quand même réfléchi une ou deux fois. L'année passée par exemple, j'étais quand même fatigué, etc. Et puis, bon après le problème qu'il y a, il a des coureurs qui le font eux-mêmes, donc ça moi ce n'est pas dans mon truc. Moi, je veux bien aller faire des récuaps glucosées, ou faire du magnésium, du fer, il n'y a pas de problème. Éthiquement, ce n'est pas ça le problème, non mais se le faire soi-même, c'est exclu... Je sens que j'en ai un peu le besoin, s'il faut faire du magnésium ou du glucose tout ça, qu'un médecin me le fasse, il n'y a pas trop de problèmes. Après, il faut quand même aussi trouver le médecin avec qui l'on a confiance, avec qui l'on a de bonnes relations et qui est d'accord de le faire » (U23, Suisse).

FRANCE

La lutte contre le dopage n'exclut pas pour autant l'utilisation de la seringue, même si celle-ci, stigmatisée, est moins visible dans le peloton. Attentifs à leur santé, des coureurs, à l'écoute de leur corps n'hésitent pas à s'en servir. Loin d'être synonyme de dopage, elle permet au contraire de diminuer les doses et la fatigue de l'organisme quand il doit absorber de plus grosses quantités de pilules.

« Je sens qu'à une période de l'année, j'ai un coup de pédale moins bien donc je pose des questions et puis, je m'étais déjà renseigné. Je sais comment ça se passe et je fais une prise de

sang. Je fais des prises de sang parce que ça c'est important. Et je vois que mon niveau de fer par rapport à la normale, il est pas normal. Donc, je me dis ben là, il faut que je fasse ça et il était tellement bas que je me dis ben le cachet ça, j'aurais beau bouffer une tablette de cachet de fer, c'est pas ça qui va me remonter mon fer en trois jours. Donc je me renseigne, je sais que, il faut faire en intramusculaire parce que ça va plus vite bon ben je vais à la pharmacie et je demande des ampoules de fer avec des piqûres. Donc, ils te vendent ça comme ça et puis bon ben j'essaye. » (néo-professionnel, équipe « valeurs affirmées », France).

Se piquer est une technique du métier que se transmettent encore les coureurs.

- Tu discutes donc tu sais que déjà la fesse faut la diviser en quatre, un fois que tu as, bon tu as le nerf sciatique ce qui est important et puis après tu injectes le produit dans la piqûre, il faut pas faire de bulles d'air et puis après ben tu piques. Alors, la première, tu mets cinq heures à la faire hein, parce que tu dis putain ça fait mal et tout et puis une fois que tu en as fait une, deux, puis après c'est bon

- D'accord, et donc tu as fait que des piqûres de fer ou est-ce qu'il y a eu aussi d'autres trucs ?

- Non, heu piqûre de fer, de la vitamine B12, de la vitamine PP enfin tout ce qui est soit pour récupérer, du magnésium mais bon tu te dis, tu te dis que dans cette piqûre là, tu peux maintenant, en fait le truc c'est savoir faire la piqûre mais tu dis une fois que tu sais faire la piqûre, dans la seringue tu peux mettre ce que tu veux quoi, c'est ça qui faut pas tomber (néo-professionnel, équipe à « valeurs affirmées », France).

« Il y avait des courses à étapes plus longues, d'une semaine, donc forcément on voyait les mecs, des fois, se faire des piqûres de vitamines, enfin, cela restait des vitamines mais, on voyait les premières piqûres. Et c'est vrai que des fois on se disait, enfin, c'était un peu...moi, j'ai réagi bizarrement parce que, cela faisait bizarre quoi de savoir, il vaut mieux prendre même des vit, enfin, ouais, des vitamines. Enfin, c'est les premières piqûres que j'ai vu faire. Même pour des vitamines... » (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

Le passage à la piqûre étant franchi et les produits pharmacologiques étant devenus usuels, la

frontière avec les produits interdits est beaucoup plus floue.

- *Est ce que quand tu es à X à Y, tu t'injectais des vitamines ?*
- *A X, j'ai fini la saison j'avais pratiquement plus de fer. Et la saison précédente, j'avais fait pareil à Y, mais j'étais épuisé.*
- *On t'a pas dit..*
- *On m'a dit : « Si tu fais rien à côté, c'est sur que tu vas pas tenir », au minimum prendre des comprimés de fer mais il fallait faire sur la durée. Moi, je faisais même pas. Quand j'avais une carence, je prenais des comprimés de fer, j'allais chez le médecin familial. J'ai du prendre une dizaine de comprimés.*
- *L'année dernière, est ce que tu vois des gars, tu as des propositions ?*
- *Des propositions plus ou moins voilées de certains coureurs. Je les considérais comme des copains et, en fait, on m'a fait comprendre qu'ils étaient pas forcément à l'eau.*
- *Comment ils proposent ?*
- *Ben, en fait, c'est assez sournois.*
- *Cela se traduit comment ?*

- *Ce que j'ai cru comprendre, c'est ce qu'ils achetaient coutait très cher. Ce qu'ils font, c'est qu'ils achètent en gros et ils revendent un peu à tout le monde. Ce sont un peu des dealers. Cela restait, je voulais pas entendre parler de cela. Moi, au début c'était artisanal mais on peut voir qu'il y a des réseaux à l'étranger. C'est la première fois qu'on se dit qu'il y a un vélo à deux vitesses. (1^{ère} catégorie, équipe type "mode d'organisation individuel", France)*

On observe que dans le cas de la France, l'usage de la seringue a tendance à être diabolisé chez les plus jeunes. Seules quelques utilisations de produits autorisés ont été décrites et des usages contrôlés par l'encadrement médical ont été identifiés.

BELGIQUE

Dans les entretiens belges, le thème de la seringue ne ressortait pas.

4. LES JEUNES CYCLISTES ET LA QUESTION DU DOPAGE

Résumé du chapitre 4

Définition du dopage

Pour les cyclistes suisses, il existe différentes définitions du dopage bien que la définition de l'AMA soit un repère important pour tous. Au cours de la carrière, la frontière entre le dopage et le non dopage, qui semblait très claire, devient plus floue chez certains de ces coureurs suisses. La médicalisation de l'entraînement semble conduire à modifier les repères. En France comme en Belgique, la définition de l'AMA semble s'imposer comme référence institutionnelle légitime. Les relais institutionnels, médecins ou entraîneurs, fonctionnent bien en France dans les équipes de type "très encadrées". En Belgique, les coureurs semblent déléguer aux professionnels de l'encadrement le soin de définir les pratiques licites et illicites.

Dopage : une différenciation des discours et des appréhensions

D'après les coureurs, le niveau de dopage dans le peloton est significativement plus bas que par le passé. Certains pensent même qu'il est possible de gagner sans se doper à certaines courses. Les jeunes affirment que les pros sont en rupture par rapport aux pratiques du passé. Sans se faire d'illusions sur une éradication totale, les jeunes voient le dopage comme quelque chose de plus cadré et de plus limité par rapport aux périodes antérieures où « c'était du n'importe quoi ». Bien qu'encore présentes, les suspicions sont moins importantes. Les soupçons en revanche peuvent porter sur les cyclistes étrangers et les filles, moins contrôlés. Les normes de la tricherie ont changé. Avant, les tricheurs étaient surtout identifiés comme ceux qui prenaient de l'EPO. Aujourd'hui, pour la plupart des coureurs, l'usage de l'un des produits et méthodes mentionnés par l'AMA peut être qualifié de tricherie. C'est donc une autre morale qui domine et s'exprime. Cependant, il demeure une diversité de discours malgré des évolutions significatives. Les propos se déclinent autour de trois formes dominantes :

- un discours antidopage, parfois puriste ou idéaliste.
- un discours opposé au dopage mais avec des doutes sur les limites ou sur l'efficacité du combat.
- un discours mou, laissant supposer une tolérance plus ou moins grande du dopage.

Le discours antidopage se trouve plus facilement en France et en Belgique et essentiellement chez des cyclistes très encadrés et pris en charge par des organisations officielles liées aux fédérations ou à des clubs clairement engagés dans la lutte contre le dopage ("très encadrée"). Les discours moins déterminés ou « mous » sont plus fréquents dans les équipes de type "valeurs affirmées" ou le modèle d'encadrement flottant qualifié de "mode d'organisation individuel" (voir tableau chap. 1.1.2.). En Suisse romande, la limite de la morale est un peu différente en ce qui concerne un éventuel passage dans une équipe pro. Certains coureurs pourraient s'y laisser tenter par des manières plus classiques de faire le métier, c'est-à-dire en prenant les produits qu'il faut. Mais les différences sont à mettre en relation avec le type de structure fréquenté par les coureurs. Plus l'encadrement semble important et moins le discours est flottant. Est-ce un effet d'une rhétorique apprise ou d'une conviction ? Il semble que les conduites soient en correspondance et donc qu'un lien entre représentations et pratiques existe.

Dopage et image de la profession

Tous les jeunes cyclistes souffrent de l'image dégradée de leur profession d'autant plus que certains trouvent injuste d'être les héritiers de la réputation des plus anciens. Ils souffrent également du fait que le cyclisme est le sport le plus contrôlé et le plus stigmatisé alors que d'autres sports sont également touchés par le dopage. Les jeunes cyclistes ressentent un fort sentiment d'injustice à l'égard de la situation. Leurs efforts de bonne conduite et l'acceptation de nombreux contrôles ne semblent leur valoir aucun infléchissement de leur identité professionnelle « externe » toujours associée au dopage.

Est-ce pour autant que les pratiques ont changé ?

Il n'est pas exclu que les conduites n'aient pas évolué autant que les propos des coureurs. Le discours de l'anti-dopage est devenu la norme. Face à un interlocuteur ou à un public, les propos légitimes le sont sur le registre de la critique du dopage. Le premier effet est que les pratiques ordinaires des « insiders » ne sont plus partageables de la même façon. Les pratiques collectives, la circulation de l'information sur la culture du dopage, la mise en place de stratégies d'équipe sont devenues extrêmement difficiles à organiser dans les trois pays concernés. Cela ne garantit en rien l'absence de dopage, les conduites individuelles sont extrêmement difficiles à vraiment connaître, mais il est certain que le contexte institutionnel et organisationnel est beaucoup moins favorable au dopage (surtout dans les équipes "très encadrées").

Il existe évidemment des zones d'incertitude. La mise en place de modèles nationaux d'encadrement des jeunes coureurs semble décalée par rapport à la possibilité pour les cyclistes de circuler entre les pays et les équipes. Néanmoins, la prise en charge et l'encadrement précoces modifient les dispositions des coureurs. Si la situation est un peu plus hétérogène en Suisse romande, c'est aussi parce qu'un encadrement institutionnel étroit est moins évident et que les contacts avec les anciens, les relations avec des médecins ou des préparateurs physiques douteux sont plus probables. Le travail des dispositions individuelles par les institutions se fait moins bien et même si globalement le discours de l'anti-dopage est repris par les coureurs, les incertitudes sur les conduites futures y sont plus décelables.

Quelle perception des lois ?

Le renforcement des lois, la répression, les contrôles sont bien acceptés par les jeunes coureurs belges et français dans l'espoir de réduire le dopage et d'améliorer une image fortement dégradée du cycliste. Par ailleurs, l'importance de la répression renvoie aussi à des questions de justice. Les gains obtenus grâce au dopage sont pris aux autres coureurs moins bien classés et non dopés. Le sentiment que le dopage est aussi une forme de vol que subissent les coureurs propres est présent chez certains. En Suisse, les coureurs perçoivent la lutte contre le dopage comme exclusivement répressive et regrettent le manque de prévention. Par ailleurs, les coureurs perçoivent le recours au dopage comme un choix personnel qu'ils ne condamnent pas franchement même s'ils n'ont pas recours eux-mêmes aux produits dopants.

La question des AUT

En Suisse romande la question des AUT se pose de façon paradoxale. D'une part, parce que les coureurs identifient les abus d'autres coureurs et que des médecins de la région semblent être des prescripteurs un peu généreux. D'autre part, parce que de nombreuses AUT sont refusées ou parce que les délais de réponse sont trop longs pour pouvoir se soigner dans de bonnes conditions. La question des AUT ne fait pas vraiment débat dans les autres pays pour la population observée.

La culture des produits

Tous les coureurs connaissent les produits comme le quidam qui s'intéresse au sport, personne ne peut ignorer ce que sont l'EPO ou le pot belge. En revanche, en ce qui concerne les aspects plus spécifiques de l'usage des produits, des différences notables existent entre les cyclistes. Ces différences semblent pouvoir être mises en rapport avec trois modèles de discours sur le dopage et les trois formes principales d'encadrement que nous avons identifiées (équipes à fort encadrement, plutôt franco-française ou belges ; équipes avec une conviction antidopage mais qui exercent peu d'encadrement et de suivi des coureurs ; des équipes constituées d'une somme d'éléments individuels, peu encadrés).

La résistance à la culture du dopage est bien plus évidente dans le premier modèle. Dans les deuxième et troisième modèles les incertitudes sont plus grandes. L'engagement de l'encadrement dans la lutte contre le dopage n'exerce qu'une influence modérée dans le deuxième modèle, et très faible dans le troisième. Ce sont donc plus les situations, les dispositions individuelles et les réseaux d'influence qui vont être déterminants de la culture des produits. Les équipes "très encadrées" caractérisent davantage les modèles français et belges (en Belgique, surtout le niveau amateur), les cyclistes interrogés s'y trouvent plus facilement. Dans ce cas nous avons essentiellement des cyclistes très encadrés et pris en charge par des organisations officielles liées aux fédérations ou à des clubs clairement engagés dans la lutte contre le dopage. Cela permet d'expliquer qu'en France et en Belgique la culture des produits est peu diffusée par ces équipes et ces organisations officielles. En revanche, dans les interactions entre coureurs, les pratiques légales et illégales sont évoquées (cas français).

Les coureurs des équipes de type "valeurs affirmées" ou "mode d'organisation individuel" sont plus sujets au doute et à un intérêt pour la culture des produits. Ainsi, plus présents en Suisse romande, ces jeunes cyclistes possèdent de bonnes connaissances sur l'usage des produits légaux et illégaux. Les échanges entre coureurs sont réguliers à ce sujet et certains coureurs se servent d'Internet, voire des campagnes de prévention, pour s'informer. Si on est loin de la culture du dopage des « insiders » des années 1990, les pratiques pharmacologiques ordinaires, légales ou illégales circulent, par les témoignages des anciens dans des ouvrages ou la presse, les rencontres internationales avec des équipes moins regardantes sur les pratiques et par des allusions aux pratiques illégales. La présence d'anciens professionnels favorise les échanges sur la question du dopage mais le dopage est plus souvent tabou avec les personnes qui ont déjà été suspendues.

Tentations face au dopage

Les coureurs appartenant à des équipes très encadrées se positionnent clairement dans un discours de rejet du dopage. L'argument mobilisé fait référence à la moralité de la méritocratie et à la question de la justice de la distribution des gains. Les coureurs des équipes les moins encadrées, de type "mode d'organisation individuel", sont plus partagés. Pour certains l'intérêt pour les produits procède à la fois de la curiosité - on se demande si les produits ont des effets - et de la tentation d'une nouvelle expérience du corps. Pour eux, cela ne signifie pas forcément un passage à la consommation de produits. Les doutes et les tentations sont plus importants en cas de passage au niveau professionnel ou en fin de contrat, lorsqu'il faut faire le métier, être au niveau des attentes, ou lorsque les risques de ne pas être renouvelé s'accroissent.

Pratiques de dopage

Alors que les anciens cyclistes décrivent des pratiques très largement répandues, quels que soient les équipes et les pays, le dopage ne semble pas être une pratique fréquente chez les jeunes cyclistes. Dans les équipes les moins structurées, les AUT abusives constituent la forme d'entrée principale dans le dopage. Il s'agit essentiellement d'un usage abusif de la cortisone. Les autres formes de dopage sont jugées trop complexes ou trop coûteuses et réservées aux professionnels du cyclisme en dehors de cas atypiques. Les cyclistes interrogés n'y ont pas recours mais en parlent pour les autres coureurs et principalement dans le milieu professionnel. L'absence d'un encadrement favorable, la précarité professionnelle et la difficulté des courses semblent être les facteurs déterminants de la consommation. En revanche, pour les principaux freins sont évoquées les questions de santé, le risque pour sa réputation en cas de publicisation d'une fraude, la morale et les risques de ne plus pouvoir exercer son métier de coureur.

Distribution des produits

La forme de distribution des produits semble avoir nettement évolué depuis la fin des années 1990. Les produits ne circulent plus entre les coureurs ni entre l'encadrement et les coureurs. L'information sur certaines techniques, comme les transfusions, est difficilement accessible. En revanche, Internet, des contacts avec des équipes de pays peu impliqués dans la lutte contre le dopage ou les salles de musculation peuvent faciliter l'accès à des informations et des produits.

4.1. Conceptions du dopage

4.1.1. Définition du dopage

SUISSE

Deux types de définitions du dopage apparaissent chez les coureurs suisses. Certains ont une vision claire du dopage et limitent la définition aux produits de la liste antidopage de l'AMA :

« Le dopage pour moi, c'est dès que tu prends quelque chose d'interdit en fait » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse)

« Le dopage pour moi, c'est celui qui ne passe pas aux contrôles » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse);

« Je me limite à la liste, je pense que c'est déjà pas mal » (U23, Suisse).

D'autres ont une conception large du dopage ; c'est l'ensemble des produits artificiels qui permettent d'augmenter les performances :

« Pour moi, déjà un aspirine, je trouve que c'est finalement un pas vers le dopage déjà » (U23, Suisse).

Un coureur intègre également la notion de santé dans sa définition :

« Je dirais aussi le critère, c'est que se soit mauvais pour ta santé » (U23, Suisse).

Mais pour la majorité des coureurs, la limite reste floue et il est difficile de définir le dopage. Par exemple, la caféine, qui était auparavant interdite au-delà de 400mg, est pour beaucoup à la limite du dopage. Un jeune exprime l'idée de cette définition floue du dopage :

« La vision est beaucoup moins noire, blanche, une fois qu'on est...la limite, on ne sait pas vraiment où elle est non plus ... Il est vraiment difficile pour une personne extérieure de voir, de comprendre » (U23, Suisse).

BELGIQUE

Les coureurs donnent très majoritairement une définition legaliste du dopage, à savoir toute prise de produit ou tout procédé figurant sur la liste noire établie par l'Agence Mondiale Antidopage. Le choix fonctionnel du recours à ce genre de définition présente toutefois l'inconvénient de rendre cette dichotomie entre le licite et l'illicite fluctuante puisque soumise aux mouvements

annuels de légalisation ou de pénalisation de substances ou méthodes déterminées. On pourrait donc soutenir très simplement que le dopage est du dopage parce qu'on dit que c'est du dopage. Dans ce contexte, les coureurs doivent veiller à ne pas utiliser ce qui est mentionné comme prohibé.

« Mon médecin est au courant de tous les produits dopants. Les médicaments, il sait très bien ce qu'il peut donner ou pas. Moi, je n'ai pas besoin de me soucier de ça ». (amateur, équipe "très encadrée")

Les coureurs n'identifient cependant pas toujours personnellement ce qui relève ou non précisément du dopage. Ils font pour ce faire confiance à des professionnels qui sont chargés de les soigner ou de les accompagner dans leur « pharmacovigilance ». Ils sont le plus souvent prudents par rapport aux médicaments utilisés et disent ne prendre aucune initiative d'automédication. Cette dépendance à l'expert pour savoir ce qui est ou non dopant, ainsi que le recours à une définition legaliste, est toutefois l'illustration de ce que la définition du dopage n'est pas toujours claire dans les esprits. Certains produits sont en effet autorisés mais interdits une fois dépassé un certain dosage. D'autres peuvent être interdits une année puis autorisés l'année suivante. Une bonne maîtrise de la distinction entre pharmacologie légale et illégale n'est par conséquent pas toujours de rigueur. C'est ce qui justifie le recours à un tiers, consulté pour la sécurité de son analyse.

Dans la perspective d'une définition legaliste, les compléments alimentaires et les vitamines ne sont pas assimilés à du dopage puisque leur consommation est autorisée. Il en va de même pour les autorisations à usage thérapeutique (AUT) qui légitiment la prise de produits qui seraient interdits s'ils n'étaient pas couverts par une attestation médicale.

Cette conception témoigne de l'évolution des perceptions du dopage dans le peloton depuis une dizaine d'années.

FRANCE

A la différence d'une définition très large du dopage dans les années 2000, celle sur laquelle s'appuie le quasi ensemble des personnes interrogées correspond à la définition donnée par le récent Code mondial Antidopage.

Il semble d'après les coureurs, à la suite de la lutte antidopage menée, que le niveau de dopage au

sein du peloton français soit sensiblement plus bas par rapport à celui du début des années 2000. La lutte antidopage menée en France est perçue comme limitant sérieusement les comportements dopants.

« Moi, je pense que c'est possible de gagner sans se doper. Il y a quelques années, c'était peut être plus dur. Maintenant, je pense vraiment qu'on va dans le bon sens, quand on voit qu'ils sont capables de prendre des gros coureurs. Parce qu'il y a quelques années en arrière, ils étaient incapables parce qu'ils avaient peur du scandale et de faire éclater un truc qu'il faudrait pas faire éclater. Maintenant que je vois qu'ils sont capables de prendre des coureurs comme Basso, Ricco, ça ralentit, ça montre qu'on va dans le bon sens. » (néo-professionnel, équipe « très encadrée », France).

- C'est vrai qu'en apparence ça change. Ils osent en parler donc c'est une avancée. C'est révélé. Il y a plus de contrôles.
- Tu en penses quoi ?
- Bien, ce que j'en attendais. Moi, au début, la vision du dopage cela restait quelques coureurs et là en arrivant là, je me rendais compte qu'il y en avait plus que ce que je croyais. Donc, c'est une bonne chose que les medias s'y intéressent. Cela allait donner un coup de pied dans la fourmilière, qu'ils allaient être obligés de se calmer mais en fait je crois que c'est pas le cas. Surtout en amateur.
- Là ça continue.
- En tout cas, chez les pros cela s'est vachement amélioré. Surtout en France avec le contrôle longitudinal. Je connais certains pros et ils ont une vision du vélo qui est beaucoup plus propre. C'est vrai qu'avant 98, ils disaient qu'avant c'était du n'importe quoi et que maintenant c'est vraiment cadré, ils ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent. Maintenant, j'arrive pas à savoir si c'est vraiment éradiqué. Mais vraiment éradiqué, cela m'étonnerait en France. Mais en amateur, c'est pire, pour moi, cela a pas trop changé. C'est plus dans leur coin. Quand j'en parle avec des mecs, ils me disaient que c'était vraiment la piqûre avant le départ, le comprimé comme ça, au cul de la voiture. Que là, on sent que c'est plus cadré, ils savent que, par contre pour prendre tel produit, il faut s'y prendre trois semaines, aller dans d'autre pays pour pas avoir de contrôle antidopage. Le fait qu'ils coupaient pendant trois semaines, ils se mettaient au vert pour pouvoir se doper et revenir. (1^{ère} catégorie,

équipe type "mode d'organisation individuel", France)

« X avait dit des choses qui sont vraies : « On a la certitude qu'il y a moins de dopage mais ceux qui se dopent là c'est flagrant. Cela en est comique tellement c'est flagrant. Par exemple pour le Giro, il y avait une étape de 254 km, où il faisait chaud, il y avait 5000 m de dénivelé, tout le monde mort à l'arrivée. Ben, le lendemain, il y a dix ans, cela aurait couru à 45 de moyenne, le lendemain il y avait 180 bornes, personne s'est échappé, on a roulé tranquille pendant 140 bornes. Et cela s'est mis à attaquer à 40 bornes de l'arrivée, tout le monde était fatigué. Il y a vraiment une différence dans l'allure, dans la récupération, c'est clair. Ceux qui s'amusent à ça, c'est flagrant. » (Professionnel, équipe "très encadrée", France)

Cette politique drastique, qui n'a pas d'équivalent, fait que le dopage serait chez les étrangers ou alors dans les autres catégories en France, très peu chez les professionnels français !

- Tous ces italiens, tous ces étrangers (dit en rigolant). Sincèrement, je connais pas la législation dans les pays étrangers. Je sais pas quelle est la lutte engagée dans ces pays. C'est vraiment triste que ça avance pas.
- Et vous ?
- Moi, je sais pas. Je suis dégouté, je pense que les pratiques dopantes, je crois pas que cela vient de l'extérieur. Parce qu'au niveau français, maintenant, il a plus grand monde, c'est trop de problèmes. L'image du vélo ça a été pourrie par les étrangers qui viennent faire du vélo en France.
- Où il faut aller gratter, au niveau de dopage, d'antidopage c'est chez les filles, chez les jeunes.
- Je connais.
- Chez les juniors, cela peut être impressionnant, ils connaissent rien, ils bricolent tous dans leur coin.
- Chez les filles ? En top ?
- En top, et aussi en tout.
- Simple supposition ou sur des données ?
- Sur des choses que j'ai entendues de la part de certaines filles qui étaient, quand je suis arrivé au club à X, dans le centre de formation donc je pense pouvoir dire que je les connais. Et elles ont vu des trucs, c'est pas net.
- Les files sont moins contrôlées ?
- Oui, il y a plus de dérives. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)

Malgré tout, certains coureurs français, des anciens ou des jeunes issus de clubs hors Pro Tour sont suspectés.

- *Il y a toujours des suspicions ?*
- *Même en France, il y a de la suspicion, il faut faire attention.*
- *Je trouve qu'il y en a moins.*
- *Il y a beaucoup moins de suspicion qu'avant, il faut faire très attention à radio peloton, radio vélo, ce sont des rumeurs à la con qui vont très vite. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)*

Ne se reconnaissant pas dans les comportements encore récents du peloton, la stigmatisation est d'autant moins bien ressentie.

- *En tant que cycliste, on en prend plein la gueule. Dès qu'on rencontre quelqu'un : « Qu'est ce tu fais dans la vie ? Du vélo ! Tu te dopes ! ». Bon, voilà. Aujourd'hui, un mois, je répondais pas, aujourd'hui, je réponds : « Et toi, tu prends de la cocaïne, un truc comme ça. » Cash, mettre tout le monde d'accord. C'est décevant que ce soit comme ça dans la tête des gens. Parce que nous on a envie de faire du sport, faire du sport quoi, pas faire de la pharmacie ou autre chose.*
- *Entre vous, entre X et ici, est ce une chose dont on parle régulièrement ?*
- *Oui.*
- *Oui. Pour ça, on a une sensibilisation à la lutte antidopage.*
- *Par qui ?*
- *Le club. L'intervention d'ASO chaque année. Avec le médecin du club, quand on a un problème on en parle.*
- *Ah oui, vous en parlez quand vous voulez.*
- *A l'occasion de la réunion tous les mois, il nous dit : « de quoi vous voulez parler ? ». Des fois il y a des sujets qu'il faut aborder, des fois d'autres trucs. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)*

Ce qui n'empêche pas de constater de temps en temps chez des pairs le désir d'optimiser la pharmacopée, tout en restant dans la légalité.

- *Je sais qu'il y a des clubs où cela n'est pas du dopage mais, on va dire, du « soignechhhh » très poussé. Cela existe encore.*
- *C'est-à-dire du petit bricolage ?*
- *Oui, c'est pas du dopage mais c'est quand même du bricolage.*
- *C'est des « on dit » ?*
- *Non, c'est véridique. Cela ne se voit pas dans les contrôles, c'est pas du dopage.*

- *Ce n'est pas du gros dopage, c'est du petit ?*
- *Oui, c'est du bricolo, du cacheton qui fait du bien, de la vitamine bien comme il faut. C'est pas de la bouffe et de la flotte. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)*

Les avis divergent car les informations reposent sur ce que l'on sait des comportements antérieurs et des rumeurs colportées.

« C'est beaucoup moins que ce qu'on en dit. Chez les amateurs, c'est beaucoup moins que ce qu'on en dit, je pense que les mecs ils ont l'image chez les pro qu'ils ont chez les amateurs, alors que c'est faux. Chez les amateurs, il y a peut-être du dopage mais pas au point, parce que, pas au point de chez les pro quoi. Même au niveau pro français on n'est pas, on n'est pas non plus les, on n'est pas comme la presse le dit ». (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

4.1.2. Une culture du dopage avant le milieu professionnel ?

SUISSE

Les faits et des études antérieures ont pu monter l'existence d'une véritable culture du dopage dans le milieu professionnel au moins jusqu'aux dernières années. Cela ne semble pas être le cas parmi les jeunes élites de Suisse romande. Aucun des jeunes interrogés ne déclare se doper. En revanche, ils semblent banaliser le dopage dans le milieu professionnel comme s'ils s'agissait d'une étape presque ordinaire de la carrière. Les personnes que les jeunes coureurs côtoient ont en général le même discours : le conseil est d'attendre de passer professionnel avant d'avoir recours aux produits dopants. Il se justifie en affirmant que s'ils ont besoin de produits dopants pour passer professionnels, alors ils ne seront jamais bons au niveau professionnel :

« Je pense que chez les élites¹, c'est pire que chez les professionnels, parce que tu ne passes pas professionnel si tu n'as pas la 'classe', si tu

¹ Les « élites » sont des cyclistes amateurs de haut niveau, qui ont obtenu, grâce à leurs résultats dans les courses, suffisamment de points pour passer dans la catégorie « élite ». Si ces coureurs sont âgés de 19 à 23 ans, ils font partie de la catégorie « U23 » (sous-catégorie de la catégorie « élite »). Ces coureurs « élites » par opposition aux cyclistes « professionnels » ne font pas partie d'une équipe professionnelle.

n'as pas le potentiel. Et à ce moment-là, tous ont déjà un certain niveau. Et puis après ce n'est pas les produits qui font toute la différence » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Ce discours se retrouve chez les dirigeants d'équipe, les entraîneurs, les médecins et même chez certains cyclistes professionnels dopés :

« Il [ancien cycliste professionnel dopé] m'a dit : 'Ne fait pas ça, enfin pas pour l'instant !' » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Le dopage semble finalement plus acceptable dans le milieu professionnel. La diffusion, par les anciens notamment, de l'idée que le dopage fait encore partie des possibles ressources du professionnel explique cette plus grande tolérance. Malgré cela, la tentation est très forte chez certains jeunes cyclistes non professionnels et, selon les coureurs, le dopage existe avant aussi en élite.

BELGIQUE

Comme en Suisse, les entretiens menés auprès des coureurs belges ne font en aucun cas ressortir l'existence d'une quelconque culture du dopage dans la population enquêtée. Nous l'avons évoqué, le dopage fait même l'objet d'une vive désapprobation parmi les personnes rencontrées. Tout comme en Suisse, il règne un consensus pour dire qu'il est vain de vouloir passer professionnel si le passage n'est pas franchi grâce aux seules qualités naturelles du coureur.

« Moi, je n'ai jamais rien pris en amateur parce que je m'étais toujours dit que pour passer professionnel, si ce n'était pas à l'eau, ce n'était pas la peine... ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« Un coureur qui n'a pas été correct envers lui-même ne fait jamais carrière. On doit laisser un enfant grandir, se former. Moi, j'estime que jusqu'à 25 ans, on doit avoir la tolérance zéro. Pour ceux qui ont l'espoir de vouloir visiter au-dessus ce qui s'y passe, je trouve qu'ils doivent arriver avec leurs qualités et après ils s'en sortiront ». (entraîneur, équipe "très encadrée")

Nous n'avons donc recueilli aucun témoignage relatif à des pratiques de dopage dans le milieu amateur. Nous n'avons pas non plus d'informations selon lesquelles le dopage serait par contre envisagé avec le passage au professionnalisme. Les jeunes ont un discours propre sur la façon d'envisager leur sport et ne

font pas part de tentations pour l'avenir, même si cela ne présage de rien pour la suite de leur carrière. Il n'est en revanche pas vraiment étonnant de constater que les jeunes, s'ils se défient de tout usage suspect, sont méfiants à l'égard de certaines performances de leurs adversaires. La littérature scientifique nous montre à ce sujet la dimension fantasmagique de la problématique puisqu'on rencontre toujours plus de sportifs qui disent connaître des dopés que de sportifs dopés. La suspicion en la matière est presque permanente et n'est pas l'apanage du monde amateur.

« On se pose des questions sur certains, c'est sûr. Quelqu'un qui gagne trop facilement, il y a toujours la suspicion, le doute. Ça existe. On en parle entre coureurs des performances anormales, quand quelqu'un qui n'a rien fait jusqu'à présent et qu'il casse la baraque... Il y a des coureurs comme ça mais j'ai l'impression qu'il y en a de moins en moins. Certains qui n'ont pas encore compris ou qui prennent le risque et qui ne se tracassent pas de leur futur ». (pro, équipe "très encadrée")

A écouter les coureurs mais aussi les médecins, c'est toutefois à ce stade, et même auprès des plus jeunes encore, que les efforts de prévention et d'éducation devraient être concentrés.

« A la base, les coureurs qui commencent espoir ont tous un docteur mais pas d'entraîneur. Ce n'est pas normal qu'on pense à avoir un docteur et pas à avoir un entraîneur. On n'avance pas dans le bon sens, c'est aller dans le sens du dopage. A la base, il faut commencer là. Il y en a qui se font pincer en junior. Si tu ne contrôles pas déjà là, il n'y a plus de limite ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Ce n'est pas les professionnels qu'il faut aller viser, ce sont les jeunes, c'est maintenant. Quand ils démarrent, à la base. Déjà, à ce moment, le nombre de fois où j'entends dire qu'untel gagne tout et qu'il doit être chargé. A quatorze ans ! Il faut faire de la prévention pour que les jeunes aient une autre optique ». (médecin)

FRANCE

Du fait de la répression menée en France, les anciens pratiquants du dopage, les directeurs sportifs favorables ne peuvent plus inciter à la prise de produits dopants, du moins clairement. Si on peut parler de milieu encore favorable intellectuellement à un « rééquilibrage hormonal » (micro-doses d'hormones stéroïdes permettant de

compenser les déficits), on ne peut plus parler d'une culture telle qu'elle existait il y a encore cinq, six ans. Nos jeunes néo-professionnels ont été confrontés à des situations de dopage, mais ils rejettent de façon catégorique ces pratiques ; ce qui n'empêche pas encore certains jeunes de se doper quand il est possible de le faire.

4.1.3. Vision des lois et des contrôles antidopage

SUISSE

Les cyclistes suisses sont soumis à deux types de contrôles antidopage : les contrôles inopinés au cours de l'année et les contrôles réalisés lors des compétitions. Selon les coureurs, les contrôles en compétition sont moins fréquents en Suisse que dans d'autres pays mais plus fréquents en cyclisme que dans d'autres sports :

« Sur les courses, les contrôles sont faits suivant le résultat et puis aussi tirage au sort. En général, ils prennent les trois premiers puis tirage au sort. Mais en Suisse il y a très rarement des contrôles, à part au championnat Suisse... Bon si on regarde les statistiques de Swiss olympic, malgré tout c'est quand même le sport le plus contrôlé » (U23, Suisse)

En revanche, les contrôles inopinés sont très fréquents. Ces derniers sont perçus comme les plus efficaces et les plus utiles dans le cadre de la lutte antidopage :

« C'est assez différent comme mentalité et puis chez nous, je vois on a les contrôles à la maison et je crois que ça, ça réduit aussi beaucoup... c'est clair que les contrôles à la maison, c'est une des bonnes choses... Ce qu'il y a de toute manière quand on sait que c'est fait, que ça peut-être fait à tout moment, ça freine beaucoup ... C'est comme maintenant, on sait que, enfin je prends chaque fois cet exemple, mais c'est un peu vrai. Si on regarde typiquement les contrôles pour l'alcoolémie en Suisse. Depuis que ça a baissé et qu'il y a un peu plus de contrôles, les gens ils ne conduisent plus la même chose qu'avant. Souvent, ils rentrent en taxi ou... » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse)

« En Suisse ça a quand même l'air d'être assez bien fait...Et puis je pense qu'avec les contrôles inopinés à la maison, c'est un bon moyen » (U23, Suisse)

Les jeunes cyclistes estiment que les contrôles antidopage en Suisse sont bien faits, ce qui ne

semble pas être toujours le cas dans les autres pays :

« Disons en Suisse oui, c'est fait sérieusement ... Mais en Italie je doute un peu quand même. Je crois que certains... Enfin s'ils ont de bons contacts avec les commissaires ou comme ça, des fois... Il doit y avoir des petits dessous-de-table. C'est mon sentiment encore une fois... Parce qu'en Italie j'ai été contrôlé au Tour Y, là en amateur. Et puis, c'est là-bas qu'on m'a dit, il y a deux ans, celui qui a gagné il était positif. Finalement il y a eu vice de procédure et puis je ne sais pas, il s'en est quand même sorti » (U23, Suisse).

« Non mais en Suisse, je pense que c'est le pays où ils font le plus en tout cas, au point de vue contrôles. Parce que maintenant, c'est clair qu'une des choses où on peut faire le plus, c'est facile, typiquement pour l'hormone de croissance. C'est beaucoup d'après la science quoi. Enfin, c'est, les scientifiques qui doivent trouver une méthode pour le retrouver » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« La Suisse, je trouve que c'est un truc qu'ils font bien, et puis le seul problème, il faut que ce soit fait de partout. Ce qu'il y a, c'est qu'en Suisse, ils sont faits vraiment inopinés, inopinés... Mais le problème c'est que ça ne sera jamais partout pareil je pense » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

En revanche, certains déplorent qu'en Suisse soient seulement mises en place des actions répressives et jamais préventives:

« C'est contrôlé, mais il n'y a pas de suivi longitudinal, c'est que de la répression en Suisse... Il n'y a pas de sensibilisation. Et puis il n'y a pas d'aides, il n'y a pas d'informations, on n'est pas soutenu, rien et puis voilà » (U23, Suisse).

Les jeunes indiquent qu'un coureur qui prend de l'EPO jusqu'à la limite de 50 de taux d'hématocrite (seuil fixé par l'Agence Mondiale Antidopage) ou qui a recours à un produit non décelable comme les hormones de croissance¹ n'est pas considéré comme dopé. Ainsi, il semble la définition du dopage retenue par les cyclistes évolue peu à peu au cours de leur carrière, leur permettant d'utiliser des produits interdits sans se sentir en faute.

¹ A noter que depuis récemment, les contrôles peuvent déceler l'hormone de croissance

Les cyclistes de haut niveau ne semblent donc pas trop effrayés par les contrôles antidopage mais il faut noter tout de même que ces contrôles sont devenus de plus en plus fréquents, sérieux et efficaces depuis l'affaire Festina en 1998. L'utilisation de certaines techniques antérieures de contournement des contrôles antidopage sont devenues plus difficiles :

« Je ne sais pas s'il existe encore beaucoup de techniques parce qu'avant on entendait certains, ils mettaient une poudre sur le doigt ou je ne sais pas quoi, ou bien ils cachaient un petit tuyau. Maintenant, c'est assez contrôlé, ils veulent tout voir. Ils ne perdent pas le contact visuel, oui ça coupe un peu l'envie. Parce que là à la maison, je voyais la grande tête de l'autre dans le miroir, j'avais de la peine-là » (U23, Suisse) ;

Le jeu avec les contrôles antidopage a donc des limites, surtout avec les contrôles antidopage inopinés organisés par Swiss Olympic (l'Union Cycliste Internationale (UCI) organise les contrôles pour les équipes Pro Tour et Swiss Olympic se charge des niveaux inférieurs en Suisse). Swiss Olympic est très actif dans ce genre de contrôle, ce qui ne semble pas toujours être le cas dans d'autres pays. Les coureurs mettent en effet en exergue l'existence de grandes différences entre les pays :

« Et puis comme en Suisse, ils font les choses 'plus blanc que blanc', ils [les contrôles inopinés] sont faits nickels. En Suisse, ils sont presque contents de trouver un coureur suisse positif entre guillemets parce qu'ils pourront dire : 'Oui nous c'est génial, on fait les choses bien'. Tandis que je sais qu'en Espagne, c'est un peu..., ils [les contrôleurs] leur téléphonent avant : 'Oui, on va passer', donc voilà » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Le risque de se faire contrôler positif en Suisse est bel et bien présent, mais certains préfèrent courir ce risque :

« X [ancien cycliste professionnel] par exemple, il a été contrôlé positif grâce à ça [les contrôles inopinés]. Donc on peut dire quand même que ça fonctionne » (Benoît, U23, Suisse).

Le coureur peut aussi refuser le contrôle inopiné en prétextant une venue trop matinale, trop tardive ou injustifiée du contrôleur, mais dans ce cas-là, le coureur est suspendu deux ans comme s'il avait été contrôlé positif :

« X [ancien cycliste professionnel], il a refusé de pisser parce qu'il [le contrôleur] avait été tard le soir, ou je ne sais pas ce qu'il y avait » (U23, Suisse).

Ainsi, les contrôles inopinés sont les plus redoutés par les cyclistes suisses et ils soulignent l'inefficacité des contrôles programmés à l'avance, qui sont détournés très facilement. Ces contrôles sont quand même nécessaires afin de prévenir et de réduire les abus de dopage le jour des compétitions mais leur rôle répressif est limité au regard des nombreuses méthodes de contournement des contrôles.

BELGIQUE

La perception des lois et des contrôles antidopage traduit deux grands sentiments quelque peu ambivalents : d'une part, la frustration et la lassitude de voir le cyclisme montré du doigt et faire figure de bouc émissaire dans le monde du sport ; d'autre part, dans la majorité des cas, une demande de sévérité accrue, principalement dans les sanctions infligées aux tricheurs.

Si la nécessité de lutter contre le fléau du dopage ne fait pas vraiment l'objet de discussion, les cyclistes se montrent donc quelque peu amers par rapport à l'image que traîne leur sport en matière de dopage. Ceci traduit par ailleurs le paradoxe de la lutte antidopage. Il importe en effet de rappeler que, d'après les coureurs, le dopage touche l'ensemble du sport de haut niveau et qu'il y a quelque injustice à se focaliser uniquement sur le cyclisme. La mauvaise réputation de celui-ci est en effet en partie le produit involontaire de la lutte antidopage. Il importe en effet de rappeler que, d'après les coureurs, le dopage touche l'ensemble du sport de haut niveau et qu'il y a quelque injustice à se focaliser uniquement sur le cyclisme. La mauvaise réputation de celui-ci est en effet en partie le produit involontaire de la lutte antidopage. Toutes les organisations font ainsi face à un risque de stigmatisation dès lors qu'elles s'engagent dans la lutte antidopage puisque le développement d'une politique proactive en la matière, destinée entre autres à pérenniser l'activité en évitant une fuite économiquement dramatique des sponsors, met à jour des conduites qui pourraient être volontairement passées sous silence par ces mêmes organisations pour des raisons identiques. Enoncé simplement, on pourrait retenir que c'est seulement quand on cherche qu'on trouve et qu'à l'inverse du cyclisme d'autres sports préfèrent sans doute opter pour une stratégie d'étouffement des scandales afin d'éviter tout déshonneur public. Ce point a été régulièrement soulevé lors des entretiens.

« On est sur la bonne voie, ça travaille beaucoup. Malheureusement, tous les pays ne sont pas encore sur la même longueur d'onde. Puis c'est toujours sur le vélo qu'on tape. Pour

nous, ça serait bien qu'on puisse faire une comparaison avec les autres sports parce que je suis persuadé qu'au tennis, en football ou en rugby... Tout sport professionnel est confronté au dopage. A partir du moment où il y a de l'argent à gagner, il y a toujours la tentation. Malheureusement, en ce moment, nous sommes le sport où il y a le plus de contrôles. Evidemment, il y a plus de chances d'avoir des positifs et après ça nous retombe sur le dos ». (pro, équipe "très encadrée")

Cette focalisation sur le cyclisme et la dégradation de son image qui s'ensuit est à l'origine de souffrances chez les jeunes coureurs qui se sentent injustement visés et l'objet de généralisations abusives.

« Dans mon club, il y a un plus jeune qui m'a demandé pour faire une élocution sur moi. J'ai été à l'école où il va et les élèves m'ont demandé si je me dopais comme tous les autres coureurs cyclistes. Je trouve ça un peu dommage parce que dans leur tête c'est déjà comme ça. Rien que parce que les médias sont là. Pour nous, ce n'est pas facile d'exprimer aux gens qu'on est beaucoup plus contrôlés que des joueurs de foot ou de tennis ». (amateur, équipe "très encadrée")

« A cause des affaires de dopage, c'en est venu à un tel point que quand je dois dire le métier que je fais, je suis limite gêné. Alors qu'au début, quand j'allais devenir professionnel, j'étais tout fier de le dire. J'attendais que quelqu'un me demande quel métier je faisais pour dire que j'étais coureur cycliste ». (pro, équipe "très encadrée")

Dans ce contexte de lassitude, de tristesse et de frustration, les coureurs se montrent toutefois en demande de sévérité accrue à l'égard des coureurs convaincus de dopage. Preuve du renversement de perspective et de la délégitimation du dopage au sein du peloton, la majorité des cyclistes rencontrés plaide pour un durcissement des peines infligées. Des sanctions à vie sont réclamées afin d'éviter le retour des tricheurs après suspension. C'est la crainte de la répression, qui signifierait dans ce cas la mort sportive des coureurs concernés, qui agirait comme un moteur et un puissant incitant à l'arrêt des comportements de dopage.

« Ce qui est décourageant, c'est de voir que dans neuf cas sur dix les gars qui se font attraper, même pour des gros trucs, quelques temps après, ils retrouvent une équipe. Ils n'ont aucun souci pour avoir une équipe alors que des

jeunes qui se décarcassent, on ne les voit pas ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Il faut leur dire d'arrêter de rouler, que le vélo est fini pour eux. C'est tout. Mais le problème, c'est qu'ils vont revenir. Ils s'en foutent. Ils payent l'amende. Pendant un an, ils vont s'entraîner et prendre des trucs pour revenir encore plus fort quand ils vont revenir. Quand ils reviennent, ils sont encore beaucoup plus forts. Naturellement, il faut interdire ces gens et arrêter de sélectionner aux courses des gens qui ont été pris une fois ». (pro, équipe "très encadrée")

Les appels en faveur de peines plus sévères viennent également du fait de la déstabilisation entraînée par le dopage dans l'attribution des gains. Puisqu'il rend plus fort, le dopage peut en effet contribuer à rapporter à ses utilisateurs les primes liées aux succès obtenus lors des courses. Ce faisant, les cyclistes dopés trustent cependant des récompenses qui échappent par la même occasion aux coureurs qualifiés de « clean ». Le dopage apparaît donc comme un élément déstabilisateur dans l'attribution des gains puisque le recours à des procédés illicites réduit les chances de victoire sportive, et donc de bénéfice financier, des autres concurrents. La condamnation des tricheurs renvoie donc à un manquement à l'éthique sportive comme atteinte à l'égalité d'accès aux ressources financières.

« Pour moi ce qui est vraiment une clef, c'est l'argent. En ce sens, qu'ils prennent tous beaucoup d'argent et c'est pour ça qu'ils se dopent. Il y en a qui font peut-être ça aussi pour la gloire mais je crois que c'est en tout cas tous pour l'argent. On essaie tous d'avoir un objectif, de gagner une course, de gagner de l'argent et eux ils trichent ! Ils trichent pour de l'argent. Pour moi, c'est du vol, tout simplement ». (pro, équipe "très encadrée")

« Ca fait chier, ils te piquent de l'argent, ces gars-là ! Moi, si à la place de faire 25^e je fais 15^e, j'ai plus d'argent dans ma poche. Si tu as ces mecs devant toi, ça fait chier, c'est clair ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

La question de l'argent, mentionnée dans nos entretiens comme déterminante pour expliquer le recours au dopage, occupe donc également une place centrale dans la volonté des coureurs interrogés de voir appliquées des sanctions plus fermes aux coureurs convaincus de dopage. Ceci n'est d'ailleurs pas sans faire écho au document, par ailleurs objet de controverses, d'« engagement des coureurs pour un nouveau

cyclisme ». Ce document émanant de l'UCI prévoit en effet une déclaration sur l'honneur que le cycliste n'est pas impliqué dans une affaire de dopage. Comme preuve de son engagement, le coureur accepte en signant le document et dans l'hypothèse où il violerait le règlement antidopage de l'UCI de verser à la fédération internationale une contribution à la lutte antidopage d'un montant égal à sa rémunération annuelle. Précisons toutefois que ce document n'a pas de valeur juridique et qu'il n'a pour diverses raisons pas été signé par une partie du peloton.

« Ils réfléchiraient beaucoup plus s'ils devaient rendre l'argent. Un mec comme J., ça fait dix ans qu'il se dope. Après l'affaire Puerto, il retrouve quand même une équipe, l'étau se resserre et au mois de juin, je crois, il avoue... Et on lui donne encore 100.000 € pour ses aveux ! Et le mec, il demande aujourd'hui une réduction de peine parce qu'il veut bien avouer les trafics etc. C'est quoi ça ? Il veut une médaille aussi ? C'est dingue ! Je ne comprends pas que la justice ne mette pas des gens comme ça deux ans en prison ! C'est du vol ! Pour moi, c'est purement et simplement du vol ! On essaie tous d'avoir un objectif, de gagner une course, de gagner de l'argent et eux ils trichent ! Pour de l'argent. Par le passé et toujours maintenant, on protège toujours le coureur. Le coureur n'a jamais rien ! S'il y a un médecin dans l'histoire, c'est le médecin qui va payer... C'est quand même toujours le coureur qui accepte de prendre, hein ! On dit qu'on est toujours les victimes mais ce n'est pas vrai. Moi, je ne le prends pas comme ça ». (pro, équipe "très encadrée")

Majoritairement favorables au prononcé de sanctions plus sévères, censées être dissuasives, les coureurs sont également assez conciliants avec les contrôles antidopage. Tout en se plaignant à nouveau d'un traitement différentiel avec les sportifs d'autres disciplines, les cyclistes ont l'habitude d'être contrôlés et s'en plaignent peu. Des contrôles sont réalisés en compétition mais de plus en plus aussi hors compétition. Certaines équipes effectuent également des contrôles internes mais la situation sur ce point semble tout à fait inégale. On retrouve en effet à la pointe de la lutte antidopage les équipes françaises, au sein desquelles évoluent plusieurs cyclistes belges, mais tous les pays ne sont pas sur la même longueur d'onde et il règnerait en conséquence une vraie disparité au sein du Pro-Tour. Ce point sera abordé dans la deuxième section de ce chapitre.

FRANCE

Nos jeunes coureurs commencent leur carrière alors que la lutte est entamée depuis une dizaine d'années, ils n'ont donc pas d'autres repères. Dans le cadre des discours environnants, ils voient d'un bon œil les lois successives. Mais s'appliquant sur le territoire français et donc à eux, ils attendent des pouvoirs publics que la même attention soit portée sur les coureurs étrangers, ce qu'ils ne constatent pas au vu de l'actualité depuis quelques années.

« Je vois que dans certaines équipes que les dirigeants étaient impliqués dans des affaires de dopage il y a quelques années, je trouve pas ça sain du tout. Et c'est vrai qu'après quand certains coureurs qui ont des très grosses qualités et qui arrivent pas à faire des super des résultats à la hauteur de ceux qu'ils pourraient espérer, c'est vrai que cela laisse un peu perplexe » (professionnel, équipe "très encadrée", France)

Les jeunes coureurs, ainsi que leurs directeurs sportifs pensent que les lois ont provoqué de nombreux changements positifs. Ils demandent une législation (et son application) encore plus contraignante. Largement stigmatisés, les coureurs veulent montrer une autre image du cyclisme que celle véhiculée par les médias. Malgré les scandales qui s'enchaînent, les coureurs français croient en la possibilité de faire un cyclisme sans dopage.

« Je pense que c'est possible de gagner sans se doper. Il y a quelques années, c'était peut être plus dur. Maintenant, je pense vraiment qu'on va dans le bon sens » (professionnel, équipe "très encadrée", France)

4.2. Connaissances, pratiques et représentations

4.2.1. Connaissances des produits et des méthodes

SUISSE

Les jeunes coureurs suisses disent beaucoup parler de dopage entre eux, mais comme nous l'avons vu précédemment, ces discours concernent davantage les techniques de dopage, les scandales médiatisés et les rumeurs que leurs propres pratiques dopantes :

« On en cause aussi entre nous » (U23, Suisse) ;

« Dans le milieu, on en discute. C'est quand même intéressant de savoir quand on parle d'EPO, ce que c'est, parce que sinon ça ne sert à rien d'en discuter » (U23, Suisse) ;

« Même des gens de 50 ans qui font du vélo pour finir, ils savent comment ça fonctionne » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Beaucoup de coureurs vont chercher des informations dans la presse ou les livres spécialisés sur le dopage :

« Déjà rien qu'en lisant les journaux, il y a des fois même les dosages qui sont écrits » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse) ;

« ...Parce que je m'y suis beaucoup intéressé, j'ai lu beaucoup de littérature là-dessus » (U23, Suisse).

Deux cyclistes ont d'ailleurs réalisé un travail de fin d'étude sur ce sujet :

« J'ai fait mon travail de maturité (baccalauréat) sur le thème du dopage, donc je connais un peu quand même le sujet et les produits. C'est un sujet qui a beaucoup d'actualité, qui est facile en fait à traiter et peut-être intéressant à creuser un peu plus en profondeur » (U23, Suisse).

Mais Internet semble être la source la plus utilisée par les coureurs pour avoir des informations sur les produits et pour s'en procurer :

« Mais, j'ai trouvé des trucs hallucinants sur Internet. En cherchant, on trouve tout. Il y a le mode d'emploi pour se faire une injection, pour se faire une transfusion » (U23, Suisse) ;

« J'ai regardé sur Internet. Sur Internet, tu trouves tout » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse) ;

« Moi, j'ai des copains 'cyclos', là des vieux. Des coups pour rigoler, ils vont voir sur Internet et ils me disent qu'ils trouvent tout ce que tu veux... Ils vont taper sur X [moteur de recherche] 'EPO' et puis ça sort tout et puis après c'est rigolo, ils regardent machin... Et puis, comme il m'a dit, on peut commander comme on veut » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Selon les coureurs, il faut quand même se méfier de l'achat en ligne car l'acheteur n'a aucune garantie sur la qualité du produit livré :

« Voilà, parce que mon médecin, il disait les hormones de croissance, il faut faire gaffe parce que celles qui sont faites de synthèse avec du sang de bœuf, elles sont parfaites. Mais, il y en a qui en font des moins chères et puis ils vont en Estonie, ou en Slovaquie, ils prennent sur les cadavres et puis ils les font » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Les connaissances médicales et alimentaires de certains des jeunes cyclistes interrogés sont très pointues :

« Pour finir, on en connaît bientôt presque plus qu'un médecin » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse) ;

« Les coureurs pros, enfin moi je connais même des mecs qui ont mon âge et qui ne sont même pas forcément pros mais en tout cas, c'est comme s'ils faisaient médecine à l'université... Non, mais j'ai des copains en 3e année de médecine, ils en connaissent moins que ces potes. En fait, tu sais piquer et tout » (U23, Suisse) ;

« Ma copine, elle a une carence en fer, c'est moi [cycliste U23] qui lui dit maintenant ce qu'il faut faire. Elle dit : 'Il faut que je mange des figues'. Les figues, il y a 5 mg de fer pour 100 g et en plus végétal, c'est assimilé autour de 6 %. Donc, il faut prendre déjà animal, c'est bien mieux assimilé. En même temps, il faut prendre de la vitamine C, parce que la vitamine C, ça aide à assimiler. Il ne faut plus boire du thé vert parce que ça détruit le fer. Il ne faut pas fumer, pas d'alcool, ça détruit la vitamine C » (U23, Suisse).

Selon certains coureurs, le fait que les médias parlent beaucoup de dopage dans le cyclisme peut avoir des conséquences négatives en attisant la curiosité des jeunes cyclistes :

« C'est par la force des choses, on en entend tellement parler... ça ne m'intéresse pas trop, déjà j'en connais entre guillemets trop en tant que sportif, je trouve. Donc, non pour un professionnel, ça peut encore aller, mais quand un jeune, un qui a 18 ans, il connaît déjà l'EPO, il connaît déjà l'hormone de croissance, il connaît déjà la testostérone, il connaît tout, c'est vrai que ce n'est pas normal » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

BELGIQUE

Contrairement aux entretiens menés en Suisse, ceux réalisés en Belgique ne font pas du tout apparaître de connaissance particulière des produits dopants. La problématique du dopage s'imposant toutefois périodiquement dans l'actualité cycliste, les coureurs témoignent un intérêt pour le sujet et en parlent régulièrement entre eux. Certains se sont déjà informés sur Internet mais les renseignements glanés portent davantage sur les grands scandales que sur les moyens de se doper plus efficacement. L'attention portée au sujet semble par conséquent relever davantage d'une curiosité de type grand public que d'une volonté d'accroître son corpus de connaissances en vue d'une consommation actuelle ou future. Il n'en demeure pas moins qu'Internet est une source d'information inépuisable sur le sujet et que les coureurs qui souhaitent avoir recours à des produits dopants peuvent en théorie chercher des informations, voire commander des produits, par ce biais. Cette hypothèse n'a toutefois pas été abordée dans nos entretiens et reste par conséquent en suspens. L'attention à la question du dopage mêle dans ce contexte visions fantasmées et intérêt pour une des composantes de l'univers sportif. Dans le registre fantasmatique, ce sont principalement les nouvelles méthodes, comme les transfusions sanguines, qui font couler le plus de salive et sont l'objet des élucubrations les plus variées.

« Dans l'équipe, on en parle beaucoup, beaucoup. Les Français, ils sont même assez spécialistes d'ailleurs. Chez nous, moi je trouve d'ailleurs qu'ils se plaignent beaucoup trop mais à un moment il ne faut pas non plus trop se focaliser là-dessus. Sinon, on n'a plus la force d'aller s'entraîner ». (pro, équipe "très encadrée")

« On en parle très souvent. On a quand même beaucoup de temps libre donc... Et c'est d'ailleurs souvent les mêmes questions qui reviennent ! Comment est-ce qu'ils font ? Tu

crois qu'ils font comme ça ? On les imagine le matin dans leur chambre... On imagine mais on est peut-être près de la réalité ». (pro, équipe "très encadrée")

FRANCE

Même si cela est moins vrai qu'avant, certains coureurs ont des pères anciens cyclistes qui leur ont raconté l'existence des pratiques de dopage à leur époque. Le dopage est un sujet dont on parle aussi entre jeunes coureurs, lors des compétitions ou des stages. Ces rassemblements permettent des moments de sociabilité où les coureurs apprennent à se connaître. La confiance aidant, la discussion dérive parfois sur des discussions plus sensibles comme les produits et les protocoles. C'est au fur et à mesure des discussions, des réactions ou non des uns et des autres qu'on s'engage sur des informations, des questionnements de plus en plus tabous et précis. Ce genre de discussion n'a pas lieu par contre dans les regroupements en équipe de France où les autres coureurs sont des adversaires directs en puissance et où les représentants de la fédération sont relativement proches.

Depuis 2003 le dopage est abordé de façon plus subtile, l'abordent à travers le problème omniprésent de la santé (on en a vu son importance et son caractère polysémique plus haut).

« Surtout sur les courses à étapes, ils commencent à nous dire qu'il faut pas faire du vélo sans rien prendre à côté. Au début, eux, ils parlent encore vitamines mais comme j'avais déjà en tête que certains prenaient autre chose (léger sourire). Moi, je voyais de quoi ils voulaient parler. » (néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

La question du dopage s'impose très progressivement de façon diffuse. Au contact des coureurs d'élite, le cycliste capitalise des bribes d'informations relatives à la pharmacopée. Les discussions peuvent aborder des faits recensés sur le ton de l'humour, sans être précis, mais le tout fait sens progressivement. On aborde clairement les produits légaux (pharmacopée) pour glisser vers des sous-entendus ; on évoque alors à mots couverts les produits interdits (dopage).

« Tu commences, les mecs ils commencent à prendre un ou deux cachets mais rien de méchant. Mais déjà de la vitamine des choses comme ça tu vois. Des cachets que tu connaissais même pas. Moi, tu me dis demain

on prend un Efferalgan, je connais quoi mais tu vas à ? un cachet tu poses des questions. Tu dis tiens qu'est-ce que c'est ça alors bon le mec il dit ou il dit pas enfin il dit ça, ça sert à faire circuler le sang, ça sert à faire ça mais tu sens qu'il y a un tabou quoi avec toi.» (néo-professionnel, équipe à "valeurs affirmées", France)

- *Je me faisais pas mal chambrer par rapport à ça, par rapport à, avec mes petites pastilles d'Isoxan ou de, des trucs comme ça.*
- *Si tu prends que ça...*
- *Oui, c'était des trucs pour la toux pour ma mère quand elle allait au bureau, quoi.*
- *Cela restait sur le mode de la rigolade ou certains ont essayé de vous initier ?*
- *Oui, cela faisait aussi partie de cela, car je ne me suis pas laissé faire, il y en a qui voulaient me mettre dedans, qui disaient : »Si tu veux passer pro, il, cela ira mieux avec ça. Tu récupéreras mieux.« (sourires)*
- *Des produits interdits ?*
- *Oui, des produits interdits. (professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Lors des stages, ou des compétitions, le coureur voit les autres prendre des médicaments.

- *Au tout début, personne en parle. Si, on en parle comme ça, des autres en tout cas. Puis, plus ça va, comme on arrive sur les courses à étapes, on commence à faire des soins, des vitamines, du fer, moi, il y a que là où j'ai commencé à voir... Avant, il y en avait peut être à X, il y en avait déjà mais, je pense qu'il y en avait parce que j'ai retrouvé les mecs après et, je sais qu'ils en faisaient. Ils se cachaient sûrement, enfin ils le faisaient, en tout cas ils en parlaient pas. Et là, comme arrivé là, comme on se voyait plus souvent, il y avait des courses à étapes plus longues, d'une semaine, donc forcément on voyait les mecs, des fois, se faire des piqûres de vitamines, enfin, cela restait des vitamines mais, on voyait les premières piqûres.*
- *Et ses réactions ?*
- *Il était un peu gêné puis il m'a dit de rien dire, et ça reste entre nous. [...] Après j'ai su que lui vendait plus ou moins à d'autres mecs de l'équipe. (néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)*

- *J'ai eu, oui, à un moment donné, quand j'étais avec le coureur, le coureur en question, il avait une mallette avec tous ses trucs dedans. Puis, en fait, pour se, ils étaient venus discuter dans ma chambre et puis moi, j'avais ma petite*

trousse avec magnésium, des petits trucs, enfin des conneries, aspégic, ou n'importe quoi, des trucs que monsieur tout le monde avait dans la pharmacie de la maison, quoi. Alors après, on s'est retrouvé dans sa chambre et, pour discuter j'ai dit : « Fais voir un peu ta truc ». Et là, il s'en foutait un peu, il était ouvert par rapport à ça, lui ...

- *Il vous l'a ouverte ?*
- *Oui, il s'en cachait pas.*
- *C'était des produits interdits ou des produits.*
- *Non, non, c'était quand même, il y avait des trucs, il y avait des caractères cyrilliques sur les ampoules. (néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)*

Les produits dopants ne sont plus utilisés au grand jour mais ils ne sont pas pour autant toujours complètement cachés. Pour exemple, un des coureurs interrogés tombe sur des produits dans le réfrigérateur de la chambre qu'il partage lors d'une compétition. Le conditionnement laisse supposer qu'il s'agit de produits peu légaux. Questionnant son compagnon de chambrée sur l'intérêt de ce produit, il apprend les propriétés dopantes localisées sur une partie précise de l'organisme. Le soir, en se baladant dans les chambres, il voit les autres coureurs de l'équipe se faire des piqûres de fer dans les fesses, afin de compenser les baisses de concentration. Celui-ci visualise la technique à suivre pour se piquer. On peut constater que les modalités de dopage n'ont pas totalement disparues et ne sont pas toujours complètement cachées. En se faisant discret, en tendant les oreilles, le coureur a accès à des informations plus confidentielles.

« T'as certaines discussions où tu arrives à choper, t'arrives à entendre et que voilà tu sens que voilà, tu sens que c'est l'actualité. Mais, à toi personnellement, ils ne t'en parlent pas et vice versa et les coureurs ils ne t'en parlent pas non plus. » (néo-professionnel, équipe à "valeurs affirmées", France)

« C'est DN1 espoir, là on côtoie les coursiers de l'équipe de France, les tous premiers, les anciens pros qui ont, qui reviennent en amateurs, là ça commence à parler un peu de dopage. » (néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

La question du dopage prend corps de différentes façons, par des confrontations directes (on vient de le voir) avec des offres, à des situations très précises mais aussi à travers :

- la lecture d'une littérature (dont ils sont friands) où d'anciens dopés expliquent au moins en partie leur ancien protocole de dopage ;
- des confrontations, à l'occasion de sélections en équipe de France, avec les coureurs italiens, espagnols et des pays de l'ancien bloc de l'Est à qui sont rattachés de nombreux scandales.

« J'avais entendu parler déjà des pays de l'Est, au niveau, ben dans les années, au niveau des Russes là quand ? ? ? une question non, je me dis bon, ben peut-être qu'ils ont ce qu'il faut. Peut-être dans leur pays, ils ont des préparations spéciales puisqu'en plus le mec qui gagne d'ailleurs, c'est un biélorusse et voilà, je ne l'avais jamais vu dans les résultats, il arrive, il va gagner, il bat des mecs qui sont quand même spécialistes. Tu te dis bon ben peut-être que dans son pays ils ont eu la bonne préparation. »

- des confrontations dans de simples compétitions où on retrouve d'anciens professionnels dopés redescendus chez les amateurs de haut niveau.

- Moi, quand je suis arrivé à X formation j'ai commencé à plus parler du dopage, on est plus confronté à partir du moment où on commence à courir dans des courses de haut niveau, forcément on est tout de suite confronté à des personnes qui ont déjà été suspendues même chez les jeunes, ça fait bizarre mais bon forcément on a été...

- Vous avez été confronté à des personnes qui ont été suspendues ?

- Ben, moi, en espoir, j'ai couru avec des gens qui ont été suspendus, qui ont été prises positives dans des affaires en junior et qui revenaient en espoir. Ou même dans les courses, quand on est espoir, on court avec des catégories de niveau donc en régional ou national ou élite, et souvent quand on court en élite c'étaient des anciens pros qui s'étaient fait choper et quand ils revenaient au vélo, ils revenaient chez les amateurs en élite. Là, j'ai commencé à, pas à m'y, si m'y intéresser quoi, à en parler avec les autres.

- Parler de ces gens là ou échanger avec ces gens là ?

- J'ai aussi fait connaissance de personnes qui ont été suspendues. (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

« Là c'est DN1 espoir, là on côtoie les coursiers de l'équipe de France, les tous premiers, les anciens pros qui ont, qui reviennent en amateurs, là ça commence à

parler un peu de dopage. On entend un peu parler, tu voyais des réputations ou voilà, ça parle de ça. Entraînement, ben voilà on parle d'entraînement, enfin, on parle d'entraînement, c'est plus spécifique, là on sent que, là c'est vrai, là, c'est à ce moment là qu'on se rend compte. » (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Dans tous les cas, le dopage est une réalité dans le cyclisme. Même si on est contre et que les pratiques semblent moins développées, il est nécessaire de prendre des informations pour construire sa prise de position et savoir quelle attitude adopter.

- Comment on en parle ?

- On ne parle pas de ça. Très, très peu. C'est pas un sujet tabou avec les personnes qui ont jamais été impliquées mais avec les personnes qui ont été impliquées c'est toujours un tabou.

- Vous en parlez entre vous mais parlez vous aussi des produits, vous essayez de savoir ce qu'est le PFC, l'EPO. Est-ce que vous savez ce que c'est ces trucs là, est ce que vous avez essayé de lire ?

- Ouais, on s'y intéresse un petit peu bien sur. Pour déjà savoir ce que cela faisait, quels produits étaient interdits. Déjà pour éviter justement qu'on nous donne quelque chose sans qu'on sache, il valait mieux se renseigner sur les produits. Je pars du principe que pour combattre un ennemi, néanmoins il vaut mieux le connaître. Donc voilà, pour combattre le dopage, je pense qu'il est important de le connaître et de savoir quels produits sont interdits, quelles pratiques sont interdites et voilà. (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Le dopage n'est pas la seule conduite jugée déviante dans le vélo. Pour certains, le vélo dépasse la seule passion et constitue un métier, au moins, à temps partiel. Et d'autres faits immoraux apparaissent aux yeux du coureur néophyte.

- Est ce qu'il y a des mafias, est ce que ça balance dans les caniveaux ?

- Oui, il y a eu, enfin certaines courses c'est comme ça. Ben, la première course, que j'ai fait, j'étais dans une échappée et il y a des mecs qui demandent si on veut gagner et moi naïvement, j'avais dit : « Oui ». L'autre avait dit : « Si tu veux gagner, c'est 3000 balles ». Et donc là, c'est la première fois qu'on se retrouve confronté à ça. Et là c'est hors de question, même pour une pâte de fruit.

- En course ?
- En course. Ils viennent, on est en échappée, on tourne et à dix kilomètres de l'échappée, ils viennent te voir et ils te disent : « C'est 3000 francs ». Tu comprends que comme ils sont deux, trois à te dire ça, ils sont ensemble. Et si tu veux gagner...
- Et comment ça se passe ?
- Je leur avais dit : « non » et ils avaient été proposé au mec de derrière et il a accepté. J'étais assez entêté à ce moment là, enfin, donc j'ai attendu le tour d'après et je suis sorti tout seul. J'ai gagné la course devant le mec et je me rappelle qu'il roulait bien. Et j'ai gagné la course devant la mafia.
- Cela t'a fait une réputation par rapport à eux, ils t'ont demandé des comptes ?
- A la fin, ils sont venus me féliciter, ils voyaient ça comme un exploit. C'est la première fois que je me retrouvais, comme ça. On m'en avait parlé mais je me disais que cela existait sûrement chez les pros, pas chez nous. C'étaient des anciens pros qui sont redescendus en amateurs et qui veulent un peu faire la loi.
- Au club de X, d'autres scènes comme ça ?
- Oui, là ça commençait déjà, je me rappelle quasiment à chaque course en Elite, ça restait, enfin c'est bizarre parce que, c'est jamais concret mais on sent que... c'est pas, des fois il y a des trucs qui sont pas sains... (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Au fur et à mesure, la confiance s'installe et on accède à de nouvelles informations. On arrive aussi à décoder des situations et déceler des indices à travers le prisme du dopage.

- Au début ils font rien, après on voit qu'ils font des vitamines alors ?? ils l'avaient pas forcément dit au départ. Et puis après, une fois, c'est vrai qu'une fois j'ai vu des mecs se changer, on était dans la même chambre et, je suis tombé sur des produits. J'ai compris que c'étaient, enfin, c'étaient pas des produits, enfin c'étaient pas des vitamines quoi.
- C'était dans la poubelle ?
- C'était dans un frigo. On avait un frigo, on était sur une course à étapes, avec un frigo dans la chambre et, le mec avec qui je faisais chambre, dont on m'avait dit de me méfier un petit peu, là j'ai ouvert et j'ai vraiment vu, c'est la première fois que j'ai vu...
- C'étaient des produits légers ?
- Enfin, je savais pas trop en fait, j'ai, des ampoules, pour moi cela semblait...

- Donc, c'est des ampoules mais tu sais pas ce que c'est ?
- Voilà.
- Des vitamines ? C'est...
- Non, enfin, je me dis, j'ai cru voir, enfin, j'ai cru comprendre ce que c'était, et j'ai regardé...
- Il l'a su ?
- Non, pas trop au début, lui il a su que, je lui ai dit après que j'avais ouvert le frigo et que j'avais vu ce qu'il y avait.
- Et ses réactions ?
- Il était un peu gêné puis il m'a dit de ne rien dire, et, ça reste entre nous. (Néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

Mais il arrive que les situations soient sans ambiguïtés.

- A X, j'avais plus de contrôle car j'étais redescendu en National. Donc là, il y avait plus de contrôle longitudinal.
- Et là, au niveau de produits ?
- Ben, là, ça restait pareil car c'était toujours dans des courses Elite, donc au niveau de l'ambiance, sur les courses nationales, on apprend qu'il y a des, puis en régionale, en nationale il y a toujours des gars qui...
- On en discute, on en entend parler ?
- On en entend parler. Au début, c'est des rumeurs et puis après qui se confirment, plus ou moins.
- Qui se confirment comment ?
- Soit par les mecs directement, il y en a qui se cachent pas trop en fait.
- A X, il y a des gars qui t'ont parlé...
- Oui, des gars de l'année d'avant qui étaient très copains avec eux, avec les mecs de l'équipe d'avant, ils avaient découvert que vraiment...
- Quand on parle de produits, ce sont des produits légaux, illégaux ?
- Oui... illégaux, pour la plupart ou alors c'est des produits dopants de toute manière, mais plus ou moins. Je sais qu'ils peuvent trouver dans des pharmacies, chez des médecins, en ayant des certificats. Je sais qu'il y en a qui vont carrément chercher des trucs, des fois, à l'étranger, des produits. (Néo-professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", France)

Pour le cas de la filière professionnelle (équipe "très encadrée"), la question du dopage est également présente mais présentée différemment du fait du filtre produit par la structure. On est

sans cesse au contact de personnels véhiculant un même discours antidopage, reposant sur une alternative constituée par un entraînement scientifiquement dosé, sur des charges d'entraînement individuellement déterminées et des plages de repos conséquentes. De toute façon, l'omniprésence de la structure ne permet pas de sortir du discours valorisé.

- *Oui. Pour ça, on a une sensibilisation à la lutte antidopage.*
- *Par qui ?*
- *Le club. L'intervention d'ASO chaque année. Avec le médecin du club, quand on a un problème on en parle.*
- *Ah oui, vous en parlez quand vous voulez.*
- *A l'occasion de la réunion tous les mois, il nous dit : « de quoi vous voulez parler ? ». Des fois il y a des sujets qu'il faut aborder, des fois d'autres trucs. (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Un dernier type de coureurs apparaît tout au long de nos recherches. Ceux-ci après avoir accepté de discuter de leur vision favorable du dopage ont refusé d'aller jusqu'à la phase d'entretien. Ils ont en commun de tenir des propos qui, s'ils ne revendiquent pas clairement le dopage, montrent leur désaccord avec la politique antidopage menée actuellement en France, dénoncent l'inégalité de traitement avec les étrangers. Ils sont connus du peloton. Leur localisation particulière, éloignée de toute grande agglomération, d'un réseau téléphonique performant, semble montrer un désir filtrer les contacts avec l'extérieur.

4.2.2. Tentation face au dopage

SUISSE

Les jeunes que nous avons interrogés ne sont pas particulièrement tentés par le dopage, mais il existe une réelle curiosité au sujet des effets concrets des produits :

« Tenté, disons curieux d'essayer mais vraiment sur le point de le faire jamais non. Il y a toujours une curiosité de se demander si c'est vraiment efficace » (U23, Suisse).

Tous les coureurs déclarent en tout cas vouloir attendre d'évoluer à un niveau supérieur avant de recourir au dopage :

« Je ne dis jamais 'jamais'... On verra là j'ai 22 ans, maintenant, je n'ai pas envie » (U23, Suisse);

« Pour l'instant, je sais que je n'ai jamais rien pris, mais je ne dis pas que je ne prendrai rien quand je passerai pro... Il ne faut pas dire : 'Non je ne prendrai jamais', parce qu'on ne sait pas ce qu'il arrive dans la vie. Par contre, je me suis toujours dit : 'Jusqu'à ce que je passe professionnel, je ne prendrai rien'... Juste faire des récuys, de toute façon, c'est autorisé, il n'y a pas de souci mais plus loin que ça, je n'irai pas avant de passer professionnel » (U23, Suisse).

Mais une fois passé professionnel, la tentation à l'égard du dopage semble être de plus en plus prégnante. En effet, si la première année dans une équipe professionnelle est considérée comme une année d'apprentissage du métier, le coureur doit faire ses preuves et gagner des courses dans la seconde, et la tentation devient plus forte. Ainsi un coureur néo-professionnel déclare clairement qu'il aura recours à des produits dopants dans la fin de sa deuxième année de contrat s'il n'obtient pas de résultats sans avoir recours à ces produits. Il avoue également avoir récemment été à la limite de franchir le pas :

« Moi, je suis rentré de X [pays d'Europe] cette année et mon médecin, il m'a sauvé parce que j'avais été sur Internet, je savais tout ce que je pouvais faire, quoi, comment sans se faire choper. Je suis allé vers mon médecin, je lui ai dit : 'Qu'est ce que tu en penses ?'. Il m'a pris la feuille, il me l'a déchiré, il m'a dit : 'Ça, pas tout de suite en tout cas'. J'avais de l'EPO, je m'étais renseigné, oui c'est sûr qu'il ne faut pas faire. C'était de l'EPO, de l'hormone de croissance tout ça, mais c'est trop » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

BELGIQUE ET FRANCE

Au cours des entretiens, les jeunes coureurs des équipes les plus encadrées ont exprimé, nous l'avons montré, un discours de propreté et une approche éthique de leur sport. Aucun élément ne nous permet donc de soutenir l'idée selon laquelle les jeunes seraient particulièrement tentés par le dopage. En revanche, beaucoup a été dit sur les facteurs qui déterminent le passage à l'acte (cf. point suivant). Dans la mesure où le dopage est perçu comme constituant une atteinte à la méritocratie (valeur) et à la répartition des gains (intérêt), il est requalifié comme déviant aux normes du milieu cycliste et plus seulement aux normes de la société. Nous avons également montré que les termes employés par les coureurs peuvent, particulièrement en Belgique, être assez virulents pour décrire les comportements de

dopage de leurs collègues, alors assimilés à des voleurs.

4.2.3. Le rapport au dopage

Parce que cette étude se penche prioritairement sur les processus de socialisation secondaire dans le cyclisme, il convient de rendre compte des modifications de ces dernières années en la matière. Or, précisément sur ce point, un gros changement semble s'être produit à partir des années 2000 avec une inversion des effets sur le dopage d'un encadrement sportif et médical très présent. L'affaire Festina qui commença à ébranler le cyclisme au cœur de l'été 1998 a eu pour conséquence notable le déclin voire la fin du dopage organisé tel qu'il existait jusqu'alors. En mettant à jour les pratiques de dopage organisées au sein d'une équipe, les enquêteurs ont contraint tous ceux qui souhaitaient poursuivre dans cette voie de s'organiser différemment, en marge de stratégies désormais mises à mal. L'ensemble du système a dès lors subi une profonde réorganisation avec notamment des dopés poussés vers des structures et des modes d'organisation plus informels. En parallèle, le milieu cycliste a vu sa crédibilité touchée, le contrôle social s'est fortement accru et les nécessités de la survie ont contraint nombre de membres des équipes, à commencer par les directeurs sportifs et les médecins, à développer des programmes de surveillance et d'autoprotection face aux nouveaux risques de scandales. En résumé, on peut soutenir que la socialisation incitative au dopage, qui régnait jusqu'à la fin du 20^e siècle, a fait place à une socialisation plus protectrice, basée sur la prévention et la mise en place de garde-fous. Tandis qu'un encadrement fort était jadis favorable à l'émergence de pratiques de dopage, la situation s'est inversée aujourd'hui dans les pays étudiés puisqu'un modèle d'équipe très organisée aurait plutôt tendance à réduire la probabilité d'apparition du dopage chez les coureurs. Dans le même temps, et consubstantiellement, le dopage a donc migré des organisations sportives elles-mêmes vers des organisations « extra-sportives » ou « trans-sportives », ajoutant ainsi au raffinement des produits et méthodes utilisés la complexité et la multipolarité des sources et des réseaux d'approvisionnement.

A partir d'un processus de socialisation favorisant, jusqu'au début des années 2000, des pratiques collectives de dopage on semble observer, dans les pays étudiés, une bipolarisation des formes de socialisation. D'une part, la poursuite d'une socialisation collective mais dont les effets

s'inversent : l'encadrement et la prise en charge des coureurs semble aujourd'hui freiner les pratiques de dopage. D'autre part, se dessinent des parcours plus individualisés. Pour les coureurs plus autonomes dont l'encadrement est flottant, les expériences, les réseaux, les formes d'encadrement, les législations, les contrôles et les situations incitent davantage à s'engager dans des pratiques de rationalisation des choix relatifs au dopage et dans certains cas à percevoir un bénéfice à se doper supérieur aux risques individuels encourus.

SUISSE

L'usage d'Autorisations à Usage Thérapeutique (AUT) semble constituer la première expérience de prise de produits dopants chez les jeunes coureurs non professionnels. Ils soulignent de nombreux abus de ce côté-là et comparent les AUT à un dopage autorisé, qui permettrait de prendre des produits dopants sans craindre d'être contrôlé positif aux contrôles antidopage.

« On sait que c'est possible de contourner les contrôles antidopage » (U23, Suisse) ;

« Maintenant, il y en a chez nous [cyclistes U23] qui disent comment contourner le contrôles, par exemple déjà l'AUT » (U23, Suisse).

Ainsi, les jeunes interrogés indiquent qu'il est facile d'utiliser des AUT comme la cortisone en simulant un mal de genoux ou un asthme fictif ou de recourir à des produits masquants :

« Il n'y a pas mal de coureurs qui jouent avec ça, ils savent qu'il suffit de savoir compter et puis c'est bon » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Si on veut se doper légalement, on peut. Suffit de connaître le bon médecin qui fait des AUT assez facilement et le tour est joué » (U23, Suisse).

« Lui il m'a dit, voilà parce que je savais qu'il était dans une période où il faisait des bons résultats, il était en forme et puis il m'a dit « Oui, tout ça ». Et puis en fait, c'est arrivé un peu par hasard, il m'a dit : « Ah non, j'ai oublié quelque chose à l'hôtel ». Et puis je voyais bien qu'il était un peu stress et puis je lui ai dit : « Tu as oublié quoi à l'hôtel ? ». On était les deux ensemble : « J'ai oublié mon autorisation pour de la cortisone ». Et puis, j'ai fait : « Ah bon ? » ; parce qu'on en parle entre nous quand même et puis je savais que lui il hésitait à le faire et puis je lui ai dit : « Ah pour finir tu es quand même aller le faire ? ». Il m'a fait : « Oui, je suis quand

même aller voir, j'ai quand même fait une récup, plus la cortisone, etc. ». On a discuté et puis voilà, après si on veut se doper légalement on peut dire, c'est... Disons que le dopage à mon niveau, en tout cas en Suisse, je pense qu'il se fait beaucoup à ce niveau-là. À l'étranger, peut-être que ça va plus loin. En Suisse, certainement un ou deux % qui vont plus loin aussi, mais voilà quoi » (U23, Suisse).

Le produit interdit qui ressort comme le plus utilisé à ce niveau de pratique est la cortisone. La technique consiste à simuler des maladies inexistantes (maux de genou, asthme) pour obtenir une AUT pour ce produit. Même s'il est possible que certains coureurs développent un véritable asthme à l'effort, les coureurs soulignent l'utilisation abusive d'AUT pour soigner de l'asthme fictif :

« Mais le dopage disons dans notre pays et à notre niveau, oui je pense qu'il se limite beaucoup à la cortisone. Mais bon au début, je me disais que la cortisone, il n'y en a pas beaucoup, mais en fait je pense qu'il y en a pas mal qui prennent ça » (U23, Suisse).

Pour remédier à ces abus trop fréquents, certains coureurs proposent même d'interdire ces AUT:

« C'est un peu débile d'interdire une chose et puis de dire de l'autre côté : 'Ecoute, si tu fais comme ça, tu peux prendre'. Non, soit on dit : 'Si vous êtes malades, il n'y a pas d'AUT, vous ne prenez rien et c'est fini'. Soit on dit : 'Ecoutez, un peu ça, vous pouvez en prendre'. Mais bon, le coureur qui est vraiment malade à prendre de la cortisone pour une douleur à un genou, à mon avis, il ferait mieux de faire deux semaines sans vélo. Ça serait plus efficace pour se soigner » (U23, Suisse).

Quelques coureurs parlent également du recours aux amphétamines ou aux hormones de croissance dans le niveau amateur, mais ces prises semblent plutôt marginales :

« Bien que se soit totalement détectable, moi je connais des coureurs qui ont pris des amphétamines sur des courses » (U23, Suisse).

De même, l'érythropoïétine (EPO) et les transfusions sanguines semblent être des produits peu utilisés avant le milieu professionnel à cause du coût, de la difficulté d'approvisionnement ou de la complexité de ces techniques :

« Après, il y a quand même des traitements comme l'EPO ou bien des transfusions sanguines tout ça, c'est quand même difficile, c'est compliqué, c'est lourd... L'EPO, c'est trop

cher » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

En résumé, le recours au dopage chez les jeunes cyclistes semble véritablement débiter par l'utilisation d'Autorisations à Usage Thérapeutique (pour de la cortisone notamment), l'utilisation d'autres produits dopants étant marginale avant le milieu professionnel. Mais plus que le recours concret aux techniques de dopages, c'est davantage l'idée d'un jeu avec les contrôles antidopage qui semble se mettre en place à ce niveau de pratique.

BELGIQUE

Même si les amateurs et les professionnels vivent sans doute des réalités différentes en matière de dopage, le processus qui y conduit se rejoint aussi à certains égards.

La gamme des produits consommés aux échelons amateur ou professionnel n'est tout d'abord certes pas la même, les professionnels ayant recours, le cas échéant, à des produits plus complexes et plus chers.

« A voir le dopage utilisé chez les professionnels, je ne pense pas que les amateurs soient capables d'avoir ça. C'est complexe. Une transfusion sanguine, je ne crois pas qu'un jeune de vingt ans puisse se faire faire ça. Et puis l'argent joue beaucoup. Déjà, il en faut pour ça et puis pour gagner quoi ? Chez les amateurs, il n'y a quand même pas tellement d'argent à gagner. Sauf prendre pour passer professionnel mais le risque est énorme ». (amateur, équipe "très encadrée")

Parmi les jeunes coureurs, aucun n'a reconnu avoir déjà pris des produits dopants. Il en va tout autrement des entretiens menés auprès des anciens coureurs puisque presque tous ont ici reconnu avoir déjà eu recours au dopage, tantôt à la cortisone, tantôt à l'EPO, voire aux deux.

L'impact de ces produits sur la performance a ainsi été décrit par les coureurs ayant reconnu en avoir pris.

« L'EPO, en une dizaine de jours, on sent les effets. On est plus résistant, on sait faire plus d'efforts. Plus de force, on respire mieux. Moins vite à fond. Pour gagner, on doit toujours se faire très mal mais on roule plus vite. La souffrance, elle est là mais à cinq ou six km/h plus vite. Tu as toujours mal parce que tu vas quand même au fond de toi-même. C'est aussi dans la tête. Si tu es devant, c'est plus facile de se faire mal que si tu es lâché. C'est inévitable.

Si tu es devant pour gagner une course, tu vas aller un peu plus loin. Tu supportes mieux la souffrance parce que tu as la motivation. Si tu es lâché, que tu te fais mal juste pour suivre, pff. C'est beaucoup plus difficile ». (pro, équipe "très encadrée")

« La cortisone, c'est un anti-douleur. Tu sais, je roule à 60 à l'heure. Sans ça, je peux tenir une minute. Avec, j'en tiens quatre. Bon, tu vois, ça fait la différence. Je sais reboucher des trous ou des trucs comme ça. Tu es plus fort puisque tu as moins mal, voilà, c'est tout ». (directeur sportif, ancien coureur)

Les entretiens réalisés nous ont par ailleurs permis de mieux cerner les facteurs explicatifs du recours au dopage. Ceci fait émerger des similitudes dans les processus conduisant au dopage des amateurs ou des professionnels.

Depuis l'affaire Festina et les années qui ont suivi, le dopage a fait l'objet d'une requalification par les coureurs. Schématiquement, alors qu'il était une délinquance avant l'affaire Festina mais plus rarement une déviance, le traitement médiatique de la question et la politique de contrôle et de suspension des coureurs ont notamment abouti à ce que le dopage soit désormais une délinquance mais aussi une déviance. Redéfini comme une transgression et comme une atteinte à la méritocratie sportive, le dopage s'inscrit davantage aujourd'hui dans une dynamique de réseaux informels transcendants les solidarités historiques du cyclisme. Ceci ne signifie en rien qu'il est moins répandu mais simplement que ceux qui y ont recours l'utilisent en connaissance de cause. Le modèle du professionnel accompli a donc progressivement été remplacé par celui du déviant calculateur. Se doper, ce n'est plus faire comme tout le monde et faire le métier, c'est transgresser des normes sociales et culturelles pour des raisons jugées suffisamment rentables. Le dopage devient par conséquent l'acceptation consciente de l'exposition à des risques. Il s'inscrit dans une perspective éthique d'engagement transgressif à des fins calculées. Nous analysons donc le dopage comme la conséquence de la balance positive d'un calcul coût (ou risque)/ bénéfique au terme duquel le coureur choisira d'avoir recours à des substances ou des procédés illicites. Cette rationalité doit toutefois s'apprécier au regard des objectifs de carrière poursuivis.

Dans cette perspective, le coureur ira vers le dopage dès lors que la croyance subjective que les bénéfices sont supérieurs aux risques l'emportera. Cette posture ne méconnaît toutefois pas les éventuels processus de normalisation et de

légitimation des conduites dopantes puisque le monde réel continue d'incriminer l'usage de produits dopants ; même en cas de reconstruction des normes chez le coureur, ce dernier ne peut donc pas ne pas tenir compte de la position du législateur (sportif) étant donné les menaces qui pèsent sur lui en cas de détection de substances déclarées dopantes dans les inévitables contrôles dont il sera l'objet. Le cycliste agit donc, subjectivement, de manière rationnelle et se laisse guider par l'utilité qu'il entend retirer de son comportement. Précisons toutefois dès à présent que l'utilité n'est pas nécessairement pécuniaire et que les gratifications symboliques peuvent apparaître comme des incitants puissants à l'action, conduisant certains à l'illicéité dans une quête de prestige ou de gloire dans la lignée des motivations à « paraître » à tout prix (Ehrenberg, 1991).

Rappelons tout d'abord que les coureurs cyclistes interrogés, amateurs comme professionnels, partagent une aspiration à vivre au mieux de leur sport. Trois objectifs de carrière ont dans ce cadre été identifiés : accéder au professionnalisme, s'y maintenir et faire de beaux résultats. A chaque étape, le dopage peut théoriquement permettre au coureur de faciliter le passage à l'échelon supérieur, bien que les coureurs estiment qu'il est possible d'atteindre les deux premiers « à l'eau claire ». Il apparaît par contre que la troisième marche est beaucoup plus difficilement atteignable sans dopage, ce qui tendrait à montrer que la rationalité des coureurs dans leur approche du dopage soit corrélée à la définition de l'objectif de carrière poursuivi. Chaque position comporte par ailleurs une certaine dose de précarité dans la mesure où les avantages acquis ne le sont jamais définitivement.

L'obtention d'un contrat professionnel est la première marche du triptyque. Le dopage peut être favorisé par ce contexte.

« Des mecs qui donnent beaucoup pour le vélo ou qui n'ont pas eu la chance de se faire engager par des bonnes équipes alors qu'ils ont du talent se disent qu'ils ont un ou deux ans et tant pis ils mettent la dose et tant pis s'ils se font chopper. Si ça ne marche pas, ben au moins ils auront essayé ». (amateur, équipe "très encadrée")

C'est précisément pour réduire les conséquences négatives d'un tel échec que les clubs insistent auprès de leurs jeunes pour que ceux-ci poursuivent leur scolarité le plus tard possible. L'acquisition d'un diplôme permettrait en effet au jeune d'avoir une alternative dans l'hypothèse où

une carrière cycliste ne s'ouvre pas. Toutes les personnes rencontrées estiment toutefois que le jeune doit pouvoir passer professionnel proprement, en se basant sur ses seules qualités et son travail.

Une fois passé professionnel, tout cycliste a l'ambition de conserver ce statut. Comme tout travailleur engagé dans une relation contractuelle, il devra satisfaire les exigences de son nouvel employeur sans quoi il risquera de ne pas se voir renouvelé dans sa fonction. L'absence de résultats ou une blessure pourraient dès lors lui faire connaître le chômage ou un retour à l'amateurisme. La courte durée d'une carrière sportive impose en outre d'optimiser celle-ci sur le plan financier, quitte à changer régulièrement d'employeur et à favoriser de très courts contrats, d'un ou deux ans, en vue d'une possible renégociation salariale.

« Pour les coureurs de seconde zone comme il y en a beaucoup dans le peloton, c'est à nous de faire le mieux possible sa saison pour pouvoir renégocier un meilleur contrat l'année après ». (pro, équipe "très encadrée")

Les coureurs de l'époque Festina décrivent ainsi un système dans lequel tout le monde se dopait et où le choix se résumait à poursuivre ou non sa carrière.

« Tout le monde prenait car si tu veux suivre, tu dois bien prendre. Sinon, t'as pas de résultats et t'as pas de boulot. Dans les équipes, tout le monde savait ce qui se passait mais personne disait non. Tout le monde prenait. On te le disait pas ouvertement mais on te disait qu'il faudrait peut-être que tu fasses un résultat. Donc tu savais indirectement ce que tu devais faire. Au début de ma carrière, j'étais obligé de prendre de l'EPO. C'était un choix à faire pour toutes les personnes qui ont connu cette période-là ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Cette époque serait toutefois révolue, notamment du fait de la fin de l'ère du dopage organisé, qui incitait l'ensemble du peloton à prendre des produits, mais aussi de l'arrêt ou de la réduction du dopage pour toute une partie du peloton, qui craint désormais les conséquences négatives de la lutte antidopage (suspension, amende, etc.) ou pour laquelle l'éthique a été totalement réintroduite dans la quête de performance. A ce stade, le dopage permet toutefois d'améliorer ses performances et d'être en position de force pour négocier un meilleur contrat l'année suivante.

« L'EPO, c'est quand même cher. Au début, tu ne peux pas faire ça toute l'année. Tu dois cibler une période. Tu choisis un mois ou deux, les courses qui te conviennent le mieux et bon, tu essaies de les préparer au mieux. Si ça marche, tant mieux, ils te font signer un contrat un peu plus cher ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

A l'heure actuelle, d'après nos coureurs, il serait tout à fait possible d'atteindre les deux premières marches de la carrière cycliste (décrocher un contrat et se maintenir dans le peloton professionnel) sans recourir au dopage. En revanche, écarter le dopage mais parvenir quand même à atteindre le troisième objectif de carrière (devenir un grand coureur) serait beaucoup plus difficile. Le dopage joue en effet sur la récupération, à l'occasion des courses à étapes par exemple, et créerait des différences assez claires et trop importantes entre les coureurs « normaux » et les « grands » coureurs.

« En fait, c'est surtout sur les courses à étapes que le dopage va jouer. C'est sur la récupération. Normalement, ton corps doit se fatiguer. Tu dois avoir au moins un jour sans. Sur une course d'un jour, c'est différent. Tu sais arriver vraiment à très bien cibler tes objectifs. La fraîcheur est sur une journée. La tactique est très importante, la connaissance du parcours aussi. Sur une course d'un jour, tu peux être vraiment un grand champion sans te doper. Mais les courses de trois semaines, deux, même une, c'est presque impossible ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« L'hormone de croissance, je ne connais pas mais l'EPO, tu prends ça, ça te fait récupérer. Jour après jour, tu es chaque fois un homme nouveau. Tu arrives au départ de l'étape comme si tu n'avais pas roulé la veille. Quasiment, hein. Normalement, tu accumules la fatigue et à la fin de la course à étapes, tu n'es plus frais. Quand tu ne prends rien, tu dois apprendre à gérer, pas faire trop d'efforts. Ou alors te relever dans la montagne mais alors le classement général, tu ne peux pas le jouer parce que tu perds trop de temps. Si tu fais le classement général, tu dois faire les chronos à fond, tu dois faire les ascensions à fond. Les étapes de plat, tu dois être attentif à ne prendre de cassure. Donc, tu accumules une fatigue encore plus importante et la dernière semaine, tu craques. Tu peux gagner un top 10 à l'eau quand tu prends un jour une échappée de dix ou vingt minutes. Mais en étant à fond tous les jours, tous les jours, tous les jours, c'est difficile. Et si les autres sont dopés et que tu l'es pas,

alors, ça devient impossible ». (pro, équipe "très encadrée")

L'écart entre ceux qui se dopent et ceux qui ne se dopent pas se mesurerait donc principalement dans les courses les plus difficiles. Les coureurs estiment alors que le dopage est à l'origine de différences énormes entre un coureur propre et un coureur sale.

« Avec les autotransfusions, il y a une plus grosse différence, enfin je trouve, entre eux et moi alors qu'on fait le même métier qu'entre moi et un cyclo ! Alors que moi, je vais rouler tous les jours ! Quand je vais rouler le dimanche avec des cyclos, je me mets dans des groupes et je joue avec les cyclos, je les lâche dans les côtes, etc. Mais j'ai toujours l'impression que les dopés du Pro-Tour avaient plus facile de me lâcher dans les côtes que moi de lâcher le cyclo. Tellement ils devenaient par moment des extraterrestres. Je ne peux même pas y croire... ». (pro, équipe "très encadrée")

« On peut être un grand champion et rouler à l'eau, oui, mais sur certaines courses. Je ne parle pas pour le futur mais quand les courses deviennent trop dures, que le physique a beaucoup plus d'importance que le pilotage ou le vécu, le dopage joue beaucoup trop. Tu ne sais pas rivaliser. Un grand tour ou une classique vraiment dure comme un Lombardie ou un Liège-Bastogne, je ne pense pas. Pas maintenant en tout cas... Tu sais, tu es au pied de l'Alpe d'Huez, il faut monter jusqu'en haut et c'est le premier en haut... Là, le physique joue vraiment à 200% et le dopage joue beaucoup là-dedans. Vu que c'est la ré-oxygénation du muscle, etc. Je ne dis pas que le dopage ne peut pas t'améliorer dans les sprints – à mon avis, si – mais ça ne joue pas la même chose que sur les grimpeurs ». (pro, équipe "très encadrée")

Atteindre le troisième objectif de carrière ne serait donc pas à la portée de tout coureur. Il est certain que la qualité du coureur joue énormément mais cela ne serait pas suffisant. Dans ce contexte, le dopage serait un moyen illégitime permettant d'avoir le petit plus qui fait la différence. L'obtention de grands résultats est par la suite monnayable lors des renouvellements de contrat. Nous avons ainsi vu que l'amplitude salariale dans le peloton était très grande, ce qui peut pousser certains coureurs à recourir au dopage pour gagner davantage d'argent.

« Tu en as toujours un ou l'autre qui veulent rouler à cinquante. Comme ça ils gagnent des courses et auront un plus beau contrat. C'est

juste ça le problème. C'est qu'il y a de l'argent au bout pour les meilleurs et la différence entre les équipiers et les leaders, elle est quand même assez importante au point de vue salaire. On veut toujours avoir un peu plus. Et alors, on tombe vite de l'autre côté ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

On le constate donc, l'aspect économique est perçu comme jouant un rôle majeur dans l'utilisation de produits dopants. Les motivations matérielles, associées à des gratifications économiques, sont donc, toutes considérations éthiques mises à part, considérées comme un incitant fort au dopage.

Les buts poursuivis déclarés par les coureurs appartiennent toutefois à deux registres : matériel mais aussi immatériel. Les motivations immatérielles renvoient aux gratifications symboliques que sont la gloire et le prestige liés aux succès glanés sur le bitume. Si le dopage permet de remporter des courses, voir son nom dans le journal ou à la télévision à la suite d'une victoire peut également agir comme un facteur motivant le recours au dopage.

« Pour moi, vraiment une grosse majorité, c'est pour l'argent. Mais il y en a aussi, c'est pour la gloire. C'est pour avoir leur nom dans le journal, être reconnu, être pris pour quelqu'un... Ils feraient n'importe quoi aussi ». (pro, équipe "très encadrée")

« Le mieux, ce sont les gens qui ne te connaissent pas et qui après te connaissent super bien parce qu'ils ont lu ton nom dans le journal et que tu ne le sais même pas. Ça, c'est encore plus beau ». (amateur, équipe "très encadrée")

Ces tentations de recourir au dopage, présentes à divers degrés à chaque étape de la carrière, sont cependant à mettre en balance avec les risques à adopter ces mêmes conduites. Ces risques concernent principalement trois ordres : la santé, la réputation et l'exercice du métier.

Le risque sanitaire renvoie à l'idée que le dopage met en péril la vie des cyclistes. Doit-on démystifier la croyance populaire qui a tendance à systématiquement associer sport et bonne santé ? La question se pose en effet de savoir si le sport de haut niveau n'est pas une activité morbide, génératrice de pathologies liées au surentraînement ou aux blessures. Peu de données existent sur la mortalité précoce de sportifs de haut niveau. Paradoxalement, le dopage peut ainsi être « légitimé » – en partant du postulat que le cyclisme intensif exige de « se soigner », se

manifeste ainsi une empathie vis-à-vis de la prise de produits dans une optique curative – ou « condamné » dès lors que l'on met en avant les risques réels d'utilisation abusive de substances dopantes. Le coureur tenté par le dopage doit donc faire un calcul entre le degré de dangerosité estimée et son envie de tirer des bénéfices. Ainsi, malgré la célèbre (Goldman et Klatz, 1992) enquête menée auprès de 198 sportifs de haut niveau qui montre que 52% d'entre eux seraient prêts à prendre une pilule magique qui leur garantirait les succès en compétition mais les ferait mourir cinq années plus tard, nos cyclistes, peut-être sensibilisés par les discours de ces dernières années, estiment que la santé constitue un frein au dopage.

« J'ai toujours dit à mon père que je voulais un enfant et je lui ai toujours dit que je ne voulais pas un petit handicapé. En tout cas, si j'en ai un, pas de l'avoir sur la conscience que c'est moi qui ai déconné avec des produits ». (pro, équipe "très encadrée")

Si certains produits sont considérés comme « inoffensifs » pour la santé dans la mesure où les dosages et les conditions sont contrôlés, d'autres en revanche – ceux qui modifient sensiblement l'échelle des valeurs sportives : EPO, hormones de croissance, etc. – effraient davantage les coureurs sur le plan des éventuelles répercussions médicales.

« Je prenais de la cortisone, je calculais ça pour mon année. Par exemple, je m'autorisais à prendre trois millilitres par an de cortisone. Les gars qui en ont pris au-delà, ils n'ont pas duré longtemps. Parce que ton corps, tu ne dois pas l'habituer à ça si tu veux durer dans le temps. Moi, je me fixais des petites doses ». (amateur à la retraite)

Ceci renvoie également à la redéfinition des normes de santé par les coureurs et aux critères qui permettent de considérer un produit comme dopant ou non.

Le deuxième type de risque à prendre en considération est celui lié au déshonneur consécutif à un contrôle positif. Voir son nom affiché dans la colonne des scandales plutôt que dans celle des exploits, subir les regards accusateurs des proches ou l'opprobre familial : la crainte d'un déclassement sportif et des conséquences sur le plan de la réputation personnelle sont donc à prendre en compte dans la tentation du dopage.

« J'ai été positif une fois dans des circonstances particulières, je l'ai vraiment ressenti comme

une honte. Si ça m'arrivait encore en ayant fait une faute volontairement, je crois que je me retire du vélo définitivement. Même pas continuer en cyclo. Et puis il faut penser à la famille. Quand j'ai été positif, c'est ça qui m'a le plus fait mal. Penser à ce qu'on allait dire à tes parents, à ta femme, à ta fille à l'école... ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Ce risque, en tant que frein au dopage, ne serait pas partagé identiquement par les coureurs de tous les pays. En Belgique, par exemple, la médiatisation du cyclisme est très importante et peut expliquer que le risque de réputation salie soit pris plus au sérieux qu'ailleurs. A l'inverse, selon les coureurs les cyclistes des pays de l'est ne seraient pas aussi concernés par ce risque.

« Les gens de l'est ont beaucoup moins à perdre que nous. Un mec comme X, on montre qu'il est dopé, qu'est-ce qu'il en a à foutre qu'il a son nom dans le journal ? Est-ce qu'il y en a dix qui lisent le journal chez lui ? Est-ce qu'il a vraiment un chez lui ce type-là ? Tout le monde a une famille mais... Moi, je me ferais avoir, je serais gêné pour l'entourage et tout. Je ne voudrais plus voir personne, je ferais une dépression. Mais il y a des gens qui s'en foutent, qui vivent à l'écart de tout. Ça fait peut-être dix ans qu'ils n'ont plus vu leur famille... Pouf, on essaie, on prend de l'argent. Si ça passe, ça passe. Si ça ne passe pas... On peut encore mentir, dire que ce n'est pas vrai ». (pro, équipe "très encadrée")

Le troisième type de risque comprend la dissuasion liée aux contrôles en tant que tels. La crainte, objective ou subjective, d'être détecté agit également comme facteur de protection. Un test positif entraînera une exclusion de l'équipe, une rupture de contrat et donc une privation de revenu. Un tel règlement est en effet en vigueur dans toutes les équipes auxquelles appartiennent les cyclistes que nous avons rencontrés. Le coût à payer en cas de révélation de dopage peut s'avérer énorme, tant pour les amateurs, qui verraient s'envoler leurs espoirs de professionnalisme, que pour les professionnels, qui perdraient temporairement leur métier. Le développement de politiques visant à exiger la restitution des sommes gagnées par les coureurs convaincus de dopage ou la multiplication des contrôles antidopage, notamment dans les périodes dites creuses (stages d'avant saison, semaines d'entraînement avant des échéances sportives, etc.), participent par conséquent d'une stratégie de prévention situationnelle qui consiste en la dissuasion du passage à l'acte – ici, le dopage – au moyen de

techniques portant notamment sur la surveillance, le contrôle et la fixation de règles plus strictes.

L'ensemble du peloton partage donc plus ou moins les mêmes aspirations, à des degrés divers selon le potentiel de chacun et en fonction des objectifs de carrière fixés et/ou atteignables. A l'exception notable d'une victoire dans une course à étapes difficile, il semble que ces objectifs peuvent être atteints légalement. Le cycliste peut cependant tenter de les rencontrer en recourant à des artifices interdits dès lors qu'il juge que ses capacités seules ne suffiront pas. L'usage de produits dopants est dans ce cas le fruit d'un calcul positif entre les bénéfices à retirer et les risques à prendre. Il est toutefois essentiel de préciser que la rationalité s'apprécie au niveau du processus et non du résultat. La probabilité de sanction peut en effet être largement surestimée, ce qui empêchera la consommation de produits dopants, ou les risques sanitaires, liés par exemple à la prise de corticoïdes moralement moins réprouvés, manifestement sous-évalués, ce qui ne retiendra pas certains sportifs d'y avoir recours. C'est la conscience subjective de ce rapport entre les arguments favorables et défavorables qui apparaît déterminante, davantage que la réalité des sommes à gagner ou l'efficacité des contrôles. Préalablement à ce calcul entre toutefois en ligne de compte l'éthique personnelle du coureur, qui conditionne avant tout la disponibilité à effectuer ce genre de calcul. C'est ici que la requalification du dopage comme déviant intervient puisque les conduites dopantes n'apparaissent plus comme un aspect de la profession mais bien comme une transgression de valeurs éthiques pouvant rendre impossible le calcul coût/bénéfice.

« J'ai reçu une éducation de ma famille. Une éducation tout simplement. Le mot suffit à lui-même. Ça veut dire qu'il faut se donner soi-même. Moi, gagner une course en étant chargé, je suis incapable de lever les bras ». (pro, équipe "très encadrée")

Enfin, quand bien même le parcours individuel et la morale personnelle autoriserait le calcul (subjectif) de rationalité et que ce dernier tournerait en faveur de l'adoption de conduites dopantes, il serait néanmoins trop simple de conclure au recours automatique au dopage. Si l'argent agit comme motivation au dopage, il apparaît également comme condition à son usage. A la volonté d'user de moyens illégitimes s'ajoute la nécessité de maîtriser les techniques ou les réseaux mais aussi l'inévitable condition de pouvoir financer ce type de préparation. Les entretiens réalisés étaient par ailleurs cette

optique selon laquelle certaines techniques ne sont pas accessibles à tous, soit en raison de leur complexité, soit en raison de l'incertitude autour des personnes à consulter pour ce faire.

« Les autotransfusions, moi, j'ai déjà parlé avec beaucoup, beaucoup de coureurs, personne ne sait comment ça va... Qu'est-ce qu'ils mettent dedans ? Comment est-ce que ça marche ? Comment est-ce qu'on se le remet ? Ce n'est pas à la portée de tout le monde. Tu ne te dis pas que voilà, je fais du dopage sanguin, je commence les autotransfusions la semaine prochaine ». (amateur, équipe "très encadrée")

Certains produits semblent par ailleurs inaccessibles ou inutilisés, principalement pour des raisons financières. Le dopage rencontré dans le cyclisme amateur sera, pour ces raisons, moins sophistiqué que d'autres formes pouvant être rencontrées dans certaines strates du sport professionnel.

« Pour moi, il n'y a pas qu'un dopage. Il y a le dopage des riches et ceux qui chipotent. Combien ont les moyens d'aller chez Fuentes ? ». (entraîneur)

« En amateur, on en voit qui, avant le départ, se font un puff. Ce sont des initiatives personnelles. Je crois qu'il y en a beaucoup qui bricolent. Je suis sûr qu'ils ne savent même pas ce qu'ils prennent ». (amateur, équipe "très encadrée")

En résumé, il ressort que le dopage peut apparaître à chaque étape de la carrière de cycliste. Si l'obtention d'un premier contrat professionnel puis la signature de contrats ultérieurs peuvent se gagner sans dopage et sur base des qualités propres, d'une hygiène de vie et d'un entraînement sérieux, il semble en aller différemment si l'on souhaite à un moment changer de catégorie et devenir un coureur susceptible de gagner des courses très importantes. Ce passage n'est toutefois pas possible pour tout le monde dans la mesure où chaque coureur dispose d'un potentiel et de limites personnelles indépendantes de la question du dopage.

« Ce sont quand même des bêtes. Ils s'entraînent tous les jours. Ce n'est pas parce qu'on est chargé qu'on reste dans le divan. Avec leur talent, ils font quand même le métier à fond ». (amateur, équipe "très encadrée")

Le dopage est dans ce cas inéluctable sous peine de plafonner à un niveau naturellement infranchissable. Il peut toutefois évidemment

survenir plus tôt dès lors que le coureur estime que les moyens légitimes ne suffisent plus à atteindre les premiers objectifs fixés. Le recours au dopage s'apparente alors à un calcul où le coureur s'expose aux risques liés au franchissement de la ligne rouge. Si l'éthique du coureur le permet et que la perception subjective du calcul fait croire que le jeu en vaut la chandelle, le dopage peut alors survenir. Le coureur doit toutefois pouvoir financer cet investissement et maîtriser les techniques ou les réseaux lui donnant accès au dopage.

FRANCE

En France comme en Belgique la question des AUT n'est guère abordée dans les entretiens et ne semble pas faire partie des préoccupations et des usages détournés des coureurs même si les demandes d'AUT sont importantes parmi les cyclistes (AFLD, 2008).

En revanche, du fait de l'étroit rapport entre conception de la santé et dopage évoqué dans les recherches précédentes en ce qui concerne l'avant 2003, la question de la santé et des liens avec la performance a été plus évoquée dans les entretiens effectués en France.

La question de la santé, absente jusque là, se pose toujours lors de la montée en catégorie « amateur de haut niveau » (FFC1), en relation avec l'augmentation des charges d'entraînement et l'apparition en parallèle de nouvelles douleurs. Sa gestion, pour lutter contre les affaires de dopage, a été donnée au corps médical.

Ce processus doit être mis en relation avec un nouveau rapport à la performance qui n'est plus seulement de gagner.

« Je pense que c'est pour ça qu'on a arrêté le dopage, c'est pour éviter de pousser son corps au-delà des limites. [...] Parce qu'il y a un discours de X (manager d'équipe) qui m'a marqué : « De toute manière, on ne vous demande pas d'aller vite. On vous demande d'aller juste ! » (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France).

Les normes constituant la santé varient selon les divers acteurs. Alors que pour les représentants officiels du Ministère de la jeunesse et des sports, le suivi est censé détecter les troubles biologiques, voire physiologiques liés à l'entraînement intensif, pour les coureurs, son objectif premier consiste à vérifier l'absence de prise de produits dopants, équivalents à un problème de santé. Pour beaucoup de médecins cliniciens aussi :

« Dans sa démarche qui s'impose et qu'il (médecin de l'équipe) fait comprendre, sa démarche par rapport au dopage, qui est claire et nette, qui surprend au début mais on comprend vu les problèmes dans le milieu, pourquoi il ne veut pas prendre de risques avec n'importe qui, pourquoi il fait des prises de sang, des prises de sang complètes avec tout le truc, hormonal, hématocrite, complet. Moi, il m'a demandé mes prises de sang depuis deux ans, il voulait tout savoir, enfin, que c'était bon, que j'étais nickel, que j'avais pas d'anomalies, et tout ça. » (Professionnel, équipe "très encadrée", France)

Ce suivi peut s'arrêter l'année suivante par manque de résultats sportifs. Quid alors de la santé du coureur ? Son imposition équivaut plutôt à une enquête sur la tricherie éventuelle de certains coureurs.

Parallèlement, suivant les conseils de ses pairs et de son médecin, le coureur passe d'un test d'effort à deux ou trois par an. Il sert plutôt à visualiser les progrès qu'à servir de base à un entraînement plus scientifique, comme le préconisent les médecins ou entraîneurs à la pointe du progrès.

Dès la signature du contrat professionnel, la question de la santé se pose avec acuité : le coureur doit constituer son dossier médical. A cette occasion, de nombreux tests sont passés pour vérifier la « bonne santé » du coureur.

- *C'est-à-dire plateau technique, c'est un gros, tu vas dans un grand, un hôpital et là, ils te placent au crible de A à Z c'est-à-dire pour voir si tu es vraiment apte à faire du vélo.*
- *Et c'est quoi être apte ?*
- *C'est le cœur qui a pas de défauts, c'est les jambes, les genoux qui ont pas de défauts, les chevilles, les poignets, t'as tout de A à Z, t'as l'échocardiogramme, t'as un scanner, t'as tout, tu as une VO2 max (Néo-professionnel, équipe « mode d'organisation individuel », France).*

Pour le cas présent, ces tests ne vérifient pas seulement les capacités du potentiel sportif mais doivent déceler les anomalies pathologiques, avec l'idée aussi de vérifier les possibilités de dopage. Dans le contrat, le coureur s'engage avec son employeur et la Ligue à accepter tout contrôle antidopage inopiné et à faire trois visites médicales dans le cadre du suivi longitudinal. Ce qui ne passe pas forcément très bien.

« Les aiguilles, j'ai horreur de cela. C'est une contrainte dans le sens où il faut être à jeun. Il faut monter parce qu'il faut aller en ville, se

faire piquer le matin à jeun. » (professionnel, équipe "très encadrée", France)

Ce premier stade passé, l'entraînement intensif commence. Au contact des collègues, du médecin, le cycliste assimile son corps à une machine énergétique.

- *Quand on te dit « te soigner », c'est quoi ?*

- *Au niveau des soins, pour la remise à niveau, des niveaux, du fer, du magnésium, de la vitamine. (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Le médecin est un technicien

- *Que pensez-vous du corps médical dans le cyclisme ?*

- *C'est très important parce que c'est notre outil de travail, c'est notre corps. (Professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Celui-ci nécessite des réajustements constants afin non seulement de le garder en bon état de marche mais aussi de le rendre performant. On en prend soin du corps-machine.

« On est dans une dynamique de faire du sport, enfin pendant l'année, de pas sortir, de pas briquer. Cela coule un peu de source » (Professionnel, équipe "très encadrée", France)

Le soir, après l'entraînement, le corps est massé favorisant ainsi la circulation des fluides et recréant plus rapidement la force de travail. Afin de rétablir l'équilibre basal, sur la base des apprentissages précédents en amateur, le coureur se fait des injections de fer.

« Je fais des prises de sang parce que ça c'est important. Et je vois que mon niveau de fer par rapport à la normale, il est pas normal. Donc, je me dis ben là, il faut que je fasse ça et il était tellement bas que je me dis ben le cachet ça, j'aurais beau bouffer une tablette de cachet de fer, c'est pas ça qui va me remonter mon fer en trois jours. Donc je me renseigne, je sais que, il faut faire en intramusculaire parce que ça va plus vite bon ben je vais à la pharmacie et je demande des ampoules de fer avec des piqûres. Donc, ils te vendent ça comme ça et puis bon ben j'essaye. »

Le coureur collecte les informations sur le savoir faire auprès des pairs mais aussi dans des dictionnaires médicaux ou sur Internet, dans des sites médicaux.

« Tu discutes [...] donc tu sais que déjà la fesse faut la diviser en quatre, une fois que tu as, bon tu as le nerf sciatique ce qui est important et

puis après tu injectes le produit dans la piqûre, il faut pas faire de bulles d'air et puis après ben tu piques. Alors, la première, tu mets cinq heures à la faire hein, parce que tu dis putain ça fait mal et tout et puis une fois que tu en as fait une, deux, puis après c'est bon. »

A partir des tests sanguins déjà opérés, il prend connaissance de ses taux qu'il apprécie ensuite lors des tests suivants. Sur cette base, il opère des rééquilibrages plus ou moins importants : du fer mais aussi d'autres comme la vitamine B12 ou PP. L'aspect pluriel de la valeur de santé, particulier au haut niveau, transparaît dans une phrase d'un coureur néo-professionnel. (équipe "très encadrée", France)

« Quand on va chez le médecin, ou le médecin de famille, parce qu'on est malade tout simplement, on téléphone le soir (au médecin de l'équipe).

Celui-ci différencie déjà, dans le cadre du métier, le médecin généraliste qui soigne ce qui a trait à la maladie, du médecin d'équipe (pourtant également généraliste) qu'on va voir pour la santé. Le premier s'occupe des dysfonctionnements hors sport, le second de ceux qui perturbent la performance. Il soigne en explorant les capacités corporelles, en privilégiant le temps de récupération du potentiel physique.

La spécificité de la valeur « santé » transparaît également à travers la mesure du pli cutané, synonyme de bonne ou mauvaise forme. En fonction du résultat du test, le coureur se sent « affûté » ou pas, c'est-à-dire performant ou pas.

Le corps dépendant de l'esprit, à la lumière de cette analyse, dans certaines équipes Pro Tour, les coureurs peuvent se voir octroyer un psychologue également chargé de la bonne santé mentale aussi bien de l'individu que de l'équipe.

- *Le but des deux entretiens obligatoires est de voir comment se comporte le groupe. Parce qu'on est petit groupe et ben il faut pas que ça flanche. Il faut voir où ya des tensions dans le groupe, entre quel coureur et tel coureur ça passe, avec qui cela ne passe pas.*

- *Ce n'est pas forcément un travail individuel.*

- *C'est pour trouver l'osmose dans le groupe. Par exemple, il y a deux ou trois ans, on a envoyé une équipe aux Canaries sur une course. C'était la meilleure équipe sur le papier mais les mecs, ils se bouffaient, donc ça pouvait pas marcher. (1^{ère} catégorie, équipe 1, France)*

Finalement, ces professionnels de santé, le psychologue comme le médecin d'équipe, mériteraient d'être également placés dans la première facette relative à l'entraînement, la performance. Malgré cette prise en main par les spécialistes médicaux, para-médicaux, les multiples tests et l'entraînement scientifique, le coureur peut passer la ligne rouge. Son corps ne pouvant plus travailler, le coureur est en mauvaise santé.

« L'année dernière, j'ai fini rincé. Mais au 1er avril, je me suis pété la gueule, j'ai cassé le dos. Une vertèbre cassée, un mois immobilisé, la totale quoi. Et ensuite, ça ça m'a usé, je suis arrivé à fin septembre, séché. » (1^{ère} catégoriel, équipe "très encadrée", France)

Là, le coureur décide d'arrêter la saison sans qu'apparemment les dirigeants cherchent à le pousser plus loin, ce qui diffère des comportements que nous avons pu voir dans les années 1990-début 2000.

- *Avec le suivi, on avait le résultat du test d'effort, la prise de sang. C'est la fédération qui les fait pour voir si il y a pas de dérive, sur le long de l'année, vérifier la santé du coureur. Le dopage, c'est la santé.*
- *Cela m'intéresse de voir comment vous le prenez.*
- *Le suivi longitudinal, c'est la santé. La fédération se permet d'arrêter certains coureurs pour des raisons médicales de santé. Après, cela leur permet d'avoir des bases de travail sur chaque coureur. (1^{ère} catégorie, équipe "très encadrée", France)*

Entre les demandes de l'équipe, de la fédération et de l'Agence Mondiale Antidopage, le corps est sans cesse quadrillé.

« Par rapport à l'équipe, il y a aucune obligation mais...c'est important de faire régulièrement des prises de sang, pour voir le niveau de fatigue, contrôler tous les paramètres biologiques, sachant que avec la fédération on a beaucoup de contrôles dans l'année. On a quatre prises pour le suivi longitudinal, on a déjà ça et après quand on se sent fatigué ou il y a un souci, on peut, on fait des prises de sang. Moi, j'en fais pas tous les mois. » (Néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)

Si finalement le sportif ne se dope plus dans le sens où les produits utilisés ne sont pas interdits, on perçoit une approche beaucoup plus médicalisée, où seuls les produits autorisés sont pris. Mais l'intention est toujours là : utiliser des produits pour avoir un corps performant.

- *Pourquoi tu l'as faite (une piqûre) ?*

- *Ben parce que je sens à cette période de l'année, j'ai un coup de fatigue doc je me pose des questions. Je fais une prise de sang parce que c'est important. Je vois que mon taux de fer il est pas normal. Donc je me dis « le cachet, j'aurai beau bouffer une plaquette de cachets de fer, c'est pas ça qui va remonter mon taux de fer en trois jours. Donc je me renseigne, il faut en faire une en intramusculaire parce que cela va plus vite. Ben, je vais en pharmacie et je demande des ampoules de fer. (néo-professionnel, équipe « mode d'organisation individuel », France).*

4.2.4. Omerta

SUISSE

Selon les coureurs suisses interrogés, il existe une réelle omerta sur les pratiques de dopage dans le cyclisme :

« Ça, c'est clair quand même, ceux qui le font, je ne pense pas qu'ils aillent le dire à tout le monde et puis se montrer. Il y a beaucoup de rumeurs, des suspicions, des 'on dit', mais rarement des certitudes » (U23, Suisse) ;

« On aime bien parler du dopage en général comme ça, avoir des soupçons sur les gens, mais personne ne veut parler de ses pratiques personnelles à soi. Chacun a ses petits secrets à mon avis » (U23, Suisse) ;

« Il y a plein de coureurs qui disent : 'Ah non, moi jamais, à l'eau !'. Alors qu'en fait, on doute que ce soient les mêmes derrière qui prennent » (U23, Suisse).

Les coureurs interrogés pensent que la question du dopage doit rester strictement confidentielle, y compris vis-à-vis des amis ou des coéquipiers :

« On ne pourra jamais jurer que celui qui est à côté, il n'est pas dopé » (U23, Suisse) ;

« C'est clair que moi si je faisais des trucs, je n'irais pas dire à X [un copain cycliste] par exemple : 'Ecoute, ce matin, j'ai pris ça'. Et c'est vrai que plus ça reste discret et mieux c'est » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Ceci est également valable pour les récupérations, qui ne sont pourtant pas interdites mais qui restent taboues :

« Je veux dire, un super copain, alors qu'on était en chambre ensemble, pendant que je faisais la sieste, il faisait sa récup. Et je n'ai jamais su

qu'il faisait sa récup, je l'ai su une année après. Il le faisait quand il était dans la salle de bain. Après quand une année après, on sait ça, ça donne un coup quand même. On s'assied, on se dit : 'Non, mais il y a une année en arrière, j'étais avec lui en camp d'entraînement, deux semaines. Et puis, pendant ces deux semaines-là, tous les deux jours, il faisait une récup, et puis je n'ai rien vu, ce n'est pas possible' » (U23, Suisse).

Certains coureurs soulignent qu'ils pensaient au départ que le dopage concernait peu de cyclistes non professionnels, mais qu'ils ont revu leurs estimations à la hausse après quelques années passées dans le milieu :

« Au début que j'ai commencé le vélo, je me suis toujours dit : 'Oui s'il y a 2 ou 3 % de cyclistes élites dopés en Suisse, c'est le maximum'. Maintenant, je reverrais plutôt mon chiffre entre 20 et 25 %, je dirais » (U23, Suisse).

BELGIQUE ET FRANCE

Nous avons déjà indiqué une situation similaire en Belgique et en France, à savoir : de nombreuses suspicions et rumeurs, une réelle difficulté à évaluer le niveau exact du dopage dans le peloton et une méfiance généralisée vis-à-vis de tout le monde, y compris des coureurs eux-mêmes.

« Je ne pense pas qu'il y ait du dopage dans l'équipe mais ce n'est pas pour ça que je mettrais ma main pour quelqu'un parce que tu ne sais jamais ce que les gens font chez eux ». (pro, équipe "très encadrée").

4.2.5. L'identification des sources d'approvisionnement par les coureurs

SUISSE

Les coureurs soulignent qu'avant l'affaire Festina, le dopage était en général organisé par l'équipe, mais que les cyclistes doivent aujourd'hui se débrouiller pour trouver des produits :

« Ca m'étonnerait quand même qu'une personne qui vient vers moi et me dit « écoute, tu voudrais ça ou ça. Généralement, c'est plutôt le contraire, c'est plutôt celui qui veut quelque chose qui va chercher quelqu'un pour lui donner » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Comme nous l'avons souligné dans le chapitre précédent, il est devenu très facile aujourd'hui de se procurer des produits grâce à Internet :

« Moi j'ai des copains, cyclos là des vieux, des coups pour rigoler, ils vont voir sur Internet et ils me disent qu'ils trouvent tout ce que tu veux...et ben, c'est vrai Internet on trouve tout. Donc ils vont taper sur Google EPO et puis ça sort tout et puis après c'est rigolo, ils regardent machin... Et puis, comme il m'a dit, on peut commander comme on veut quoi... Internet c'est tellement facile donc je pense que ça passe beaucoup par là, parce que Internet, c'est tellement, enfin ça a l'air facile de commander » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse) ;

« Moi je suis rentré de X cette année et mon médecin il m'a sauvé parce que j'avais été sur Internet, je savais tout ce que je pouvais faire, quoi comment sans se faire choper. Je suis allé vers mon médecin, je lui ai dit « qu'est ce que tu en penses ». Il m'a pris la feuille, il me l'a déchirée, il m'a dit « ça, pas tout de suite en tout cas » ; « J'ai regardé sur Internet. Sur Internet, tu trouves tout » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Selon les coureurs, il est difficile de se procurer des produits en Suisse, et les cyclistes se rendent en général à l'étranger pour s'approvisionner :

« J'avais de l'EPO, je m'étais renseigné, oui c'est sûr qu'il ne faut pas faire, c'était de l'EPO, de l'hormone tout ça mais c'est trop... Quand j'étais, oui quand j'étais en Espagne... En Espagne, tu peux en avoir plus facilement qu'en Suisse » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse) ;

« Alors c'est des trucs que tu achètes en Allemagne, Cafeinum je crois que ça s'appelle, ou tu achètes en Allemagne. En Suisse, je crois que c'est plus difficile à trouver (U23, Suisse).

« Exactement, mais l'avoir, celui qui se renseigne bien, on peut se l'avoir, mais ce qu'il y a... Mon médecin me disait, lui par principe, il ne donne pas de l'EPO, mais il m'a dit qu'un client, il est venu, un cyclo qui lui a dit « moi je veux de l'EPO ». Il lui a dit « Non moi, je ne t'en donne pas, je ne te fais pas de reçu pour ça ». Il revient deux semaines après, « ce que j'ai eu, je vais te montrer, je l'ai acheté en Allemagne ». Il avait un autre copain médecin qui a fait le paquet, il a eu le truc. Il a dit « j'ai payé cash et puis je l'ai, je vais le faire tout seul ».

» (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Dans ces pays, les produits semblent être vendus sans ordonnance et sont beaucoup moins chers qu'en Suisse :

« C'est comme par exemple, il y a toujours des bruits. En Espagne, apparemment, enfin j'ai aussi vu ça, c'est assez facile d'avoir des choses sans ordonnance ... Ils regardent s'ils ont et puis voilà. L'EPO, je ne sais pas, je n'ai pas demandé mais voilà. Disons que j'étais avec un de mon équipe, lui il prend la caféine mais, la caféine paracétamol... C'est autorisé, mais disons que là-bas il n'y a pas besoin d'ordonnance. Ici, je ne sais pas si il faut une ordonnance... Là-bas c'est un peu comme les supermarchés les pharmacies » (U23, Suisse).

« Parce que bon en Suisse, c'est difficile de se le procurer, mais vous allez en Italie ou en France, vous demandez des perfs glucosées on vous donne tout ce qu'il faut sans ordonnance... C'est comme en France, quand on va chercher par exemple, tout ce qui est complément alimentaire tout ça. En Suisse, il y a une loi assez stricte quand même qui dit qu'ils n'ont pas le droit de doser plus que tant, la vitamine B6 en cachet, donc on va toujours en France... Pour la protection de la santé en Suisse, tu n'as pas le droit d'avoir plus de X mg de vitamine C dans un cachet, etc. Et souvent, on va quand même à l'étranger, chercher et ben déjà quand même c'est moins cher. C'est vrai soit en France, en Espagne, ou en Italie, on prend, on comprend bien les noms et on prend tout ce qui est vitamines B, vitamines C, acides aminés. Je veux dire même quand je suis allé en Espagne, j'ai pris bon vitamine B6, vitamine B12, vitamine C, vitamine E, après j'ai pris aussi des acides aminés. J'ai pris de l'acide folique aussi, et puis tous des trucs comme ça. Mais en Suisse, disons, par exemple l'acide folique sans ordonnance, on ne peut pas l'avoir » (U23, Suisse).

Et pour les produits qui nécessitent une ordonnance, il semble être facile de contourner le problème en en falsifiant une :

« Et il y en a qui me disaient d'aller se servir dans les pharmacies des autres pays où tu n'as pas besoin d'ordonnance ? Oui c'est ça, aussi. Bon généralement, l'ordonnance partout il la demande, mais ce qu'il y a, à mon avis, ça ne doit pas être un grand problème de falsifier une ordonnance. Entre Internet et ce moyen-là, c'est les moyens les plus utilisés »

(professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Mais les coureurs ne sont pas toujours obligés de se fournir de leur côté, certains médecins peuvent les y aider :

« Mais X [un médecin], c'est un peu comme ça que ça fonctionne. Si on va vers lui les récup sur les sportifs de haut niveau, il n'y a pas de problèmes, il les fait, il n'y a pas de soucis. Après si on lui dit « oui, écoutez, là je suis vraiment à un bon niveau, j'aimerais passer pro, j'hésite, vous n'avez pas un petit truc qui pourrait m'aider ». Lui, il dit : « Voilà, si tu veux, il y a ça ». Et puis toi, tu dis : « Oui » et puis il donne. Alors voilà en l'occurrence, la cortisone, ça marche comme ça » (U23, Suisse).

Les coureurs indiquent que depuis l'affaire Festina, ils sont très surveillés et qu'il faut donc prendre le maximum de précautions lors des échanges téléphoniques ou électroniques avec des médecins ou d'autres coureurs. Ils soulignent également qu'en raison de cette surveillance, les produits sont plus difficiles à trouver et qu'il est donc difficile de s'assurer de leur qualité :

« Moi, je pense que c'est le plus compliqué maintenant de se procurer les produits sans faire de traces. Et puis c'est trop compliqué pour être sûr que ça soit des bonnes choses. Alors que peut-être que s'ils légalisent, là on est sûr... Voilà, parce que mon médecin, ils disaient les hormones de croissance, il faut faire gaffe parce que celles qui sont faites de synthèse avec du sang de bœuf, elles sont parfaites, mais il y en a qui en font des moins chers et puis ils vont en Estonie, ou en Slovaquie et puis ils prennent sur les cadavres et puis ils les font. Je veux dire, il faut faire gaffe quoi. Là, la santé c'est hyper préoccupant, c'est pour cela, qu'il n'y a pas de questions, est ce que je fais ou je ne fais pas, mais le jour où je le fais, c'est... il faut vraiment que ça rapporte quelque chose aussi.» (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse);

« Maintenant c'est tellement surveillé... par exemple, mon téléphone, il pourrait être sur écoute. Mon mail, le mail s'est aussi une des choses les plus faciles à trouver. Donc il n'y a personne qui prendrait un risque de faire soit par téléphone... Avec le Dr Fuentes c'était bien codé quand même. Bon, ils se sont fait avoir parce qu'ils ne pensaient pas qu'il y allait avoir une enquête aussi grande. Mais ils avaient pris des précautions, donc c'est pour cela, que ça m'étonnerait quand même qu'une personne qui

vient vers moi et me dit « écoute, tu voudrais ça ou ça. Généralement, c'est plutôt le contraire, c'est plutôt celui qui veut quelque chose qui va chercher quelqu'un pour lui donner. Et la même chose, je me verrais mal si moi je voulais commencer à vendre, de commencer à envoyer des mails à des sportifs ou que je connais ou que j'ai leur adresse, et puis leur dire « Salut, si tu veux, je peux t'avoir des... » parce que déjà moi, je prendrais un gros risque et puis en plus, je me dirais peut-être que l'athlète, il est sous surveillance ou comme ça. Donc oui, c'est pour cela que ça m'étonne un peu en fait » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

BELGIQUE

Sur le plan de la disponibilité ou de l'approvisionnement en produits dopants, il y a clairement un avant et un après Festina aux dires des coureurs interrogés.

Jusqu'en 1998, les produits pouvaient être facilement obtenus auprès de l'encadrement médical de l'équipe à partir du moment où le dopage avait une dimension organisée. Les produits circulaient par conséquent assez librement par l'entremise des médecins, des soigneurs ou des masseurs. Le témoignage de l'ancien soigneur de l'équipe Festina, Willy Voet, est à ce titre une bonne illustration de la situation qui prévalait alors. Les anciens coureurs confirment par ailleurs cette ambiance de l'époque.

« A cette époque-là, c'était les masseurs et les soigneurs qui avaient ça avec eux. Ils expliquaient comment il fallait faire, les effets, ce que tu pourrais avoir... Tu payais juste le prix de l'ampoule ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« Les soigneurs faisaient la piqûre souvent quand on était à l'étranger, sur des courses de plusieurs jours... Ils te faisaient ça après une course en prévision de la course d'après. A la maison, c'était rare qu'on se les fasse. Mais on les voyait tellement souvent que tu n'avais pas besoin ». (pro, équipe "très encadrée")

« A ce temps là, beaucoup de médecins sportifs fournissaient le produit, expliquaient comment faire. C'est comme un médecin qui va te prescrire un médicament. Lui te donne l'EPO, t'explique comment ça marche... Généralement, tu fais ça chez toi. Maintenant, si on partait pour longtemps, on en prenait avec pour continuer le traitement. Alors on faisait ça dans

la chambre d'hôtel ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Après l'affaire Festina, alors que de nouveaux acteurs s'immiscent dans la lutte antidopage, le dopage doit devenir plus discret. Les perquisitions et les contrôles douaniers, entre autres, obligent ceux qui ont recours au dopage à revoir leur manière d'agir. L'organisation du dopage par les équipes, telle que consacrée par l'affaire Festina, disparaît peu à peu. A l'heure actuelle, un dopage organisé au sein des équipes ne semble plus exister, en tout cas dans certains pays comme la France, l'Allemagne ou la Belgique. Il demeure toutefois possible que des coureurs se dopent de leur côté mais ils ne bénéficient plus du soutien actif de l'équipe. Tout au plus certains pourraient-ils compter sur la complicité passive de leur encadrement. Les sources d'approvisionnement doivent donc évoluer vers plus de clandestinité.

Tandis que le cyclisme d'avant Festina était caractérisé par un dopage d'autant plus important que l'encadrement était fort, la situation s'est aujourd'hui inversée. Les équipes fortement encadrantes sont devenues celles au sein desquelles il est le plus difficile de se doper. Lorsque l'encadrement des coureurs est important, le contrôle des coureurs est plus fort et le coureur souhaitant se doper se voit dans l'obligation d'être mieux organisé et toujours plus secret. A l'inverse, les équipes avec peu d'encadrement, qui privilégient la débrouille de leurs coureurs, sont celles au sein desquelles les coureurs interrogés jugent qu'il est plus facile de recourir au dopage puisqu'il y a moins de contrôles internes et donc plus de marge de manœuvre laissée aux coureurs.

« Je crois qu'il y a des équipes qui participent ou en tout cas qui ferment les yeux. Mais je ne pense pas qu'il y a encore du dopage organisé. Mais ils sont complices. Et grandement complices. C'est toute une organisation à avoir, toute une intendance. Il y a deux ou trois ans, il y avait carrément des équipes qui avaient des minibus tous noirs pour transporter les produits. Ils ne peuvent pas faire ça isolés. C'est pas possible. Tout simplement aussi en respectant les horaires. Bon, on revient de la course, il est six heures du soir. Pendant un Tour de France par exemple. A huit heures, il faut aller manger. Tu as donc deux heures de temps. Pendant ces deux heures de temps, le soigneur passe dans les chambres. Ou le masseur comme on l'appelle maintenant. Il vient chercher le linge. Il faut se faire masser pendant une heure, une heure et quart. Tu as le médecin qui passe pour demander si tout va bien... Donc, pendant ces

deux heures-là, on est presque observés tout le temps. C'est impossible que le coureur puisse se faire des autotransfusions pendant ce temps-là. En tout cas si l'équipe vit normalement... Après ça, tu manges. Tu as fini, il est 21.30. Pour peu que comme dans toutes les équipes le directeur sportif vienne un peu parler dans les chambres, on voit si le coureur est tous les jours dans sa chambre. Pareil pour le matin. Après avoir mangé, tu as toujours un soigneur qui passe, ramener le linge, demander si tu n'as besoin de rien, etc. Te proposer de la crème pour le visage... C'est toujours un va-et-vient. Les mecs qui disparaissent une heure ou deux tous les jours pour aller faire leurs trucs, ça se sait dans les équipes ! Donc pour moi, c'est impossible qu'ils se fassent ça sans qu'il y ait un minimum de personnes dans les équipes qui soient au courant. Parce que c'est... C'est comme si un entraîneur de foot, à la mi-temps, il voit à chaque match un joueur partir dix minutes et la deuxième mi-temps il est meilleur. Après trois matches, il aura compris. Alors, soit il ferme les yeux, soit... Enfin voilà quoi ». (pro, équipe "très encadrée")

Les coureurs dopés actuellement doivent par conséquent s'organiser différemment, avec discrétion. Le fait de se cacher accrédite en outre l'idée d'un dopage délinquant mais aussi maintenant déviant. Face à ces mutations, les sources d'approvisionnement semblent donc plus officieuses et le fruit de recherches et de démarches plus personnelles. Si nous n'avons reçu aucun témoignage personnel dans ce sens, les salles de musculation ont été citées en exemple et passent pour des endroits de choix pour obtenir différents produits. Dans la même optique, l'explosion d'Internet au cours de la dernière décennie aurait permis à des coureurs de commander à peu près n'importe quoi dans un relatif anonymat. Ces allégations ne sont toutefois que le fruit de rumeurs ou de suspicions et nous n'avons pu démêler la part de fantasme et de réalité dans ces propos. L'approvisionnement auprès d'autres coureurs a également déjà été évoqué dans ce rapport, spécialement auprès de ceux déjà attrapés une fois pour dopage. Les échanges entre coureurs sont toutefois plus larges et la diffusion de l'information et du savoir ne se limite pas aux schémas d'entraînement ou aux conseils en diététique. Les fréquents transferts d'une équipe à l'autre mais aussi tout simplement les rapports entre collègues placent souvent la question du dopage au cœur des discussions. Les pratiques existantes dans les équipes sont donc commentées dans le peloton.

« Même avec les autres, ben oui. Avec d'autres équipes, oui. Bah, il y a toujours des affinités ! Suivant qu'on est francophones ou qu'on a été équipiers l'année d'avant donc on sait comment on fonctionne ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Ca se sait toujours ! Il y a toujours un coureur dans une équipe qui... Moi c'est un ancien de chez X qui m'a tout raconté. Lui, il a dû partir parce que l'autre con s'est fait virer. A ce moment-là, tu en as toujours un ou l'autre qui râte parce qu'il n'a rien fait. Ou bien qui a fait mais à des échelles beaucoup moindres. Alors, il lâche tout ! Tout se sait pour finir ». (pro, équipe "très encadrée")

L'approvisionnement dans d'autres pays a aussi été abordé. Certains pays sont identifiés par les coureurs pour leur laxisme ou pour la facilité d'obtention des produits. Les témoignages à ce sujet concernent toutefois la situation d'il y a quelques années et tout laisse à penser que l'approvisionnement, même dans ces pays, est beaucoup plus discret qu'il n'était auparavant.

« Il faut dire aussi qu'il y a beaucoup d'automédication dans le vélo. Toujours maintenant à mon avis... Tout simplement un autre coureur qui t'expliquait aussi. Tu allais en Allemagne, deuxième pharmacie, c'était en vente libre. Il fallait pas être très malin pour savoir où acheter de l'EPO ». (pro, équipe "très encadrée")

« Quand on arrivait en Espagne avec l'équipe, bon nombre de coureurs allaient directement dans les pharmacies chercher l'EPO et revenaient avec leur sachet à l'hôtel. On allait au Tour du Pays basque, tous les coureurs de l'équipe allaient faire leurs emplettes pour préparer les classiques wallonnes. Et on croisait d'autres coureurs d'autres équipes ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Les coureurs amateurs décrivent en outre un dopage différent pour les professionnels ou pour leur niveau. Le dopage des pros serait plus suivi, plus contrôlé, plus scientifique. Quand certains parlent de bricolage pour les amateurs, le dopage des professionnels nécessite un encadrement médical plus poussé. C'est précisément cette image qui caractérise probablement le dopage de haut niveau actuel. Celui-ci coûte cher et bénéficie du suivi de techniciens de haut vol consultés davantage individuellement. Le médecin d'équipe, tout du moins dans les équipes belges ou françaises, ne couvre quant à lui plus aucun dopage organisé. Reste donc le médecin personnel

qui peut accompagner son coureur en tant que client individuel. Les médecins sont cependant de plus en plus sensibilisés à la question du dopage et la déontologie médicale contribue à rendre exceptionnelle la délivrance de produits dopants. Le danger existe toutefois que des coureurs tentent une automédication incontrôlée.

« Généralement, le médecin vous l'apprenait. Il y avait en principe un médecin de l'équipe qui est là sur toutes les courses pour vous faire votre récupération. Mais attention, maintenant, le médecin d'équipe ne donne plus rien. Il ne faut pas non plus... En France, par exemple, il n'y a plus rien du tout. Personnellement, je n'ai jamais vu un dopage organisé ». (pro, équipe "très encadrée")

« Au début, c'est un médecin puis après tu le fais toi-même. Ce n'est pas compliqué de faire ça. Mais c'est là qu'est le danger aussi, à faire des restrictions comme ça. Parce qu'avant, tu avais quand même du dialogue avec les médecins mais maintenant tu arrives à un point... Ça devient dangereux. Certains coureurs font ça comme ça, sans rien savoir. Et c'est là que tu peux avoir des problèmes. Eux, ils n'osent plus aller chez le médecin parce que le médecin va leur dire non ». (pro, équipe "très encadrée")

« Tu achètes directement à la pharmacie le produit pour toute l'année ? Oui, j'ai des ordonnances.

- Et tu gères pendant l'année le stock que tu as acheté ?

- Oui, voilà. Enfin, le stock... Ce n'est pas un jerrycan, hein ! Ce sont des seringues ». (amateur à la retraite)

Le rôle de l'argent est mis en avant puisque les techniques de pointe en matière de dopage sont onéreuses et pas à la portée de n'importe quel coureur.

« L'EPO, il y en a en Belgique. Je le sais, je le sens. Mais c'est réservé quand même à une certaine catégorie de personnes qui ont de l'argent ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Il y en a combien qui ont les moyens d'aller chez Fuentes ? Je ne sais pas ce que ça peut coûter mais tu n'allais pas chez lui pour des rondelles de carottes à mon avis. Donc peut-être une dizaine de gars sur combien de coureurs professionnels ? Et à côté, tu as des couillons qui se font attraper parce qu'ils ont pris de la cortisone ou du Ventolin. Ca, c'est le manque de pot. C'est vraiment des

couillonades. Et il paiera la même somme que celui chez Fuentes. Ce n'est pas normal ». (directeur sportif)

En résumé, l'approvisionnement nécessite donc de l'argent mais aussi la maîtrise de techniques ou de réseaux constitués en dehors de l'organisation du cyclisme mais qui, comme nous le verrons dans la fin de ce rapport, transversalisent les sports selon une dynamique informelle. La méconnaissance de ces nouveaux réseaux et l'évolution de la problématique du dopage serait notamment à l'origine d'une période de flottement pour certains coureurs qui, dans l'hypothèse d'une volonté de dopage, devraient apprendre à apprivoiser la nouvelle structuration et à s'y adapter, ce qui peut prendre du temps.

« Je pense que s'il n'y en a pas plus en ce moment en tout cas, c'est que les coureurs ne savent pas encore comment ils doivent faire. L'EPO, à partir d'un certain moment où c'est 50 d'hématocrite qui a été élaboré, ben les langues se sont déliées. On a su que c'était l'EPO. On a tout de suite su que l'EPO était en vente libre en Espagne, en Allemagne, que tout le monde pouvait aller en chercher, que les doses étaient faciles à... Tandis que les autotransfusions, moi, j'ai déjà parlé avec beaucoup, beaucoup de coureurs, personne ne sait comment ça va... Qu'est-ce qu'ils mettent dedans ? Qu'est-ce qu'ils mettent comme produit ? Ré-oxygéner ? Comment est-ce que ça marche ? Comment est-ce qu'on se le remet ? Il faut vraiment travailler avec des mecs comme Fuentes, même s'il n'est pas tout seul le Fuentes... Il faut être dans l'engrenage, pouvoir entrer dedans pour pouvoir le faire. Et s'il n'y en a pas encore plus – mais j'espère que ça va se calmer – qui sont à ça, c'est parce qu'ils ne savent pas comment il faut faire ». (pro, équipe "très encadrée")

FRANCE

Du fait de l'absence de dopage déclaré, les coureurs affirment ne pas s'intéresser pas aux sources d'approvisionnement en France. Pour eux, un dopage plus ou moins organisé existerait à l'étranger, surtout en Espagne et en Italie.

4.2.6. Perception de l'étendue du dopage dans d'autres pays et d'autres sports

La perception de l'étendue du dopage dans d'autres pays et d'autres sports est parfois l'occasion de mobiliser des stéréotypes voire de dénoncer les autres sportifs étrangers ou d'autres

disciplines. Cela peut donc être une façon de rappeler son éthique du sport, de masquer ou de minimiser ses propres manquements par la dénonciation mais aussi de rendre compte de pratiques qui semblent différentes ou semblables ailleurs.

SUISSE

Selon les jeunes coureurs interrogés, la culture du dopage est bien moins présente en Suisse que dans les autres pays ou les autres régions. Ils soulignent le fait qu'en France ou en Belgique, les élites fonctionnent en fait comme des professionnels (ils sont rémunérés et bénéficient d'un certain nombre d'avantages) et consomment donc plus de produits qu'eux :

« Non, non mais je pense qu'en Suisse, on a je pense la chance, les mentalités c'est déjà différent. Je vois typiquement quand on parle d'une seringue en Suisse, en Suisse, il verse quoi... Mais c'est vrai en Suisse, la culture, elle n'est pas la même. En Italie, il y a beaucoup plus, par exemple, en Italie en Espagne, ouais de médecine, c'est plus, je ne sais pas, c'est plus ouvert » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Je crois qu'on a vraiment une culture où l'on est vraiment contre le dopage comparé à d'autres pays aussi ... Au niveau des trois pays, je pense que la France est aussi clean. Je crois qu'ils commencent maintenant à avoir aussi beaucoup de contrôles et puis c'est vraiment très surveillé aussi. La Belgique, peut-être un petit peu moins, mais je n'ai pas de faits, de preuves pour dire ça. C'est plus au niveau des expériences des courses et puis le feeling, voilà. On a eu ça, moi je me souviendrais toujours, en junior une équipe, vraiment qui est un petit club belge, sur une grosse course junior qui a tout gagné. Ils étaient vraiment au-dessus du lot. Et puis le dernier jour, il y a un coureur de leur équipe qui était en échappé. Ils ont annoncé que ce coureur devait aller au contrôle. Comme par hasard, il est tombé et puis il a abandonné » (U23, Suisse).

« Mais je pense qu'il y a aussi des pays qui sont plus critiques, quoi. L'Italie, l'Espagne... Ils ont un peu une autre culture » (U23, Suisse).

« Ce qu'il faut savoir, c'est aussi qu'en Espagne, en Italie, c'est une autre mentalité qu'en Suisse, même en France, je pense c'est une autre mentalité qu'en Suisse... Dans ces pays-là déjà, bon surtout en Espagne et en Italie, ils n'envisagent pas de faire du vélo, du sport de haut niveau sans faire une piqûre, sans des

piqûres de vitamines, c'est des trucs permis. C'est dans la mentalité quoi... (U23, Suisse).

« Il y en a qui vont en Italie et il y en a qui est allé aussi en Espagne, mais en Espagne je crois qu'il y a grave problème de dopage. Je crois que ce n'est pas du tout contrôlé. Peut-être que maintenant avec l'affaire Puerto, ça change, mais d'après ce que j'ai entendu, je ne pense pas que j'irai courir là-bas. Et en Italie, je pense que c'est très très très dur, parce que c'est une toute autre mentalité et là il faut vraiment... je pense que justement le coureur qui en février il n'est pas déjà au top, il est... il plonge, il peut plonger aussi dans le dopage, je pense que c'est dur l'Italie » (U23, Suisse).

« Je pense que c'est différent selon les pays, je pense que l'Espagne c'est le pays un des pires » (U23, Suisse).

Des coureurs soulignent également qu'à l'intérieur de la Suisse, les mentalités peuvent varier d'une région à une autre :

« Alors par exemple, un copain, il me disait, il a couru au Tessin et en France. Le Tessin, ça revient un peu, la mentalité c'est un peu près la même qu'en Italie quoi... C'est pour ça que souvent les coureurs tessinois, c'est discutable ce qu'ils font. Parce que justement, il me disait que là-bas, en Italie, c'est beaucoup plus ouvert entre guillemets, ils disent ce qu'ils font, ils te, ils ne cachent pas tu vois. Tu rentres dans l'équipe, ils vont te dire, voilà maintenant, il faut faire comme ça, ils t'apprennent à te piquer » (U23, Suisse).

Comme nous l'avons souligné précédemment, les coureurs jugent plus difficile de se procurer des produits en Suisse que dans d'autres pays, ce qui pourrait également permettre, selon eux, d'expliquer ces différences de culture du dopage :

« En Suisse, c'est difficile de se le procurer, mais vous allez en Italie ou en France, vous demandez des perfusions glucosées, on vous donne tout ce qu'il faut » (U23, Suisse).

Enfin, plusieurs coureurs avancent l'idée que certains cyclistes ont des bonnes raisons de se doper et que les sanctions devraient être adaptées au pays d'origine du coureur :

« En France par exemple, je trouve que les sanctions devraient presque être plus lourdes par contre je comprends qu'un Ukrainien qui se fait choper pour un peu de cortisone, je ne trouve pas normal qu'on le renvoie chez lui ... Parce que lui il n'a pas les moyens de s'en sortir dans son pays. Et je trouve normal qu'il essaie,

je ne sais pas, je trouve humain... Un gars qui naît en Ukraine. Il fait un peu de vélo et puis d'un coup, on lui dit : « Voilà, écoute tu as le choix entre aller dans une mine et puis faire du vélo ». Comment on pourrait le punir plus ? Parce qu'en Italie, je crois que maintenant c'est des peines criminelles, le dopage. Donc lui, je trouve ça presque humain quoi, qu'il essaie de s'en sortir » (U23, Suisse).

« C'est vrai que si c'est un jeune des pays de l'Est où il voit le vélo, c'est sa seule chance, sinon il retourne dans son pays où il n'a rien. Et ben c'est une autre vision. Là, je peux comprendre qu'ils prennent tout le risque et puis... » (U23, Suisse).

Le dopage dans le cyclisme et dans les autres sports

Selon les cyclistes interrogés, le dopage ne touche pas seulement le cyclisme. Les sports les plus touchés sont, selon eux, ceux qui demandent de grandes capacités physiques, comme l'athlétisme, la natation et les sports d'endurance :

« Alors je pense que c'est plus généralisé en cyclisme, mais je pense que dans les autres sports, il y a autant de dopage. Après on ne peut pas spéculer, on ne peut pas dire Federer, il est dopé parce qu'on en sait rien. Et puis, je n'ai jamais fait de tennis et puis je ne sais pas quel niveau... Ouais mais j'ai pas mal de copains qui disent non mais Federer, c'est clair. Non mais en gros, c'est clair qu'il est dopé » (U23, Suisse).

« Moi, j'ai toujours la théorie que plus le sport est technique et moins il y aura de problème quoi » (U23, Suisse).

« C'est clair que je n'ai pas de preuve mais je veux dire, connaissant comment c'est dans le vélo, tu ne vas pas me dire que dans le marathon, l'athlétisme, ce n'est pas la même chose, c'est impossible » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

Les coureurs suisses trouvent injuste que les médias se focalisent uniquement sur le dopage dans le cyclisme. Ils prennent souvent l'exemple de l'affaire Puerto, dans laquelle seuls les noms des cyclistes ont été dévoilés alors que des footballeurs, des tennismen et d'autres sportifs étaient également impliqués :

« D'un coup on a eu des bruits qu'il y avait Nadal un moment après encore l'autre, un footballeur du Barça, du Madrid. Finalement après, il y a que des cyclistes au final et puis l'affaire a été classée » (U23, Suisse).

« Moi j'ai l'impression qu'ils s'acharnent vraiment sur le cyclisme. Qu'ils parlent du cyclisme, c'est normal, on ne va pas cacher la réalité. Par contre, qu'ils ne parlent pas des autres sports, ça, ça me révolte » (U23, Suisse).

« Moi ce que j'espère, c'est que, je ne vois pas pourquoi il n'y a que les 50 cyclistes, il y a 200 sportifs donc j'espère que les 150 autres, un jour, ils sortent. Maintenant, ça a été relancé donc c'est bien, parce que si on pouvait dire et ben voilà il y a 50 cyclistes plus des grands footballeurs, trois tennismen, ceux du marathon » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

« Maintenant, on associe tout de suite, le cyclisme au dopage quoi. Ça c'est embêtant ». (U23, Suisse).

Les coureurs soulignent que les fédérations sportives ne jouent pas le même jeu que la fédération de cyclisme et qu'elles font tout pour cacher les noms des sportifs dopés :

« Oui, c'est un journaliste qui m'avait dit ça. En général, ils disent qu'ils sont blessés dans le tennis, ils font leur cuisine interne comme ça » (U23, Suisse).

« L'UCI ils ont eu les noms, ils les ont sortis dans la presse. Mais déjà moi je ne trouve déjà pas normal que ce soit les fédérations qui décident si elles donnent les noms ou pas » (U23, Suisse).

« Les noms qui sont sortis, donc ça entre guillemets c'est bien et d'un autre côté ce n'est pas bien. Parce que beaucoup d'autres sports ne le font pas et ... D'un côté, ça ferait du bien aussi non seulement au sport, parce que s'ils partent du principe qu'il faut nettoyer et ben, il faut le faire dans tous les sports et puis ça ferait du bien aussi à nous de montrer que ce n'est pas que chez nous, que c'est partout la même chose » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse).

BELGIQUE

Classiquement, alors que certains pays sont montrés du doigt pour leur complaisance face au dopage, d'autres initient de nouvelles politiques antidopage, avec des contrôles multipliés et un travail sur les mentalités.

« La culture du dopage était assez généralisée avant dans toute l'Europe. Mais il y a eu l'affaire Festina. Et cette affaire, même si certains disent que rien n'a changé, a fait que beaucoup de choses ont changé en France. Parce qu'en France, ou plutôt un coureur d'une

équipe française, pratiquement à coup sûr, n'est pas dopé. Ou alors il se prépare de son côté et sans rien dire à personne parce que les contrôles ici sont vraiment devenus très stricts ». (pro, équipe "très encadrée")

La rengaine est par conséquent unanime : le cyclisme actuel est un sport à deux vitesses. Certains pays ou certaines équipes luttent plus que d'autres contre le dopage. Sont fréquemment montrés du doigt des pays comme l'Espagne, l'Italie ou les pays de l'est.

« En Italie, je crois qu'ils ont une grosse culture de dopage. Même de triche en général. J'ai pas mal roulé dans des pelotons en Italie. L'italien est assez tricheur : s'accrocher aux voitures, etc. Tout ce qu'on peut essayer de faire pour tricher et que ça facilite, on essaie de le faire... Et l'Espagne, c'est plus récent, je crois. Eux, c'est la législation qui a joué pour eux. Dans les pharmacies, on pouvait trouver de l'EPO, tout ce qu'on voulait ». (pro, équipe "très encadrée")

Si la présence du dopage dans le peloton est en baisse pour l'ensemble des coureurs que nous avons interrogés et si les efforts pour combattre le dopage ne sont pas identiques d'un pays à l'autre, certains veulent toutefois mettre en garde contre une lecture trop manichéenne de la composition du peloton. Il reste encore des coureurs belges, français ou allemands qui trichent, il s'agit d'une chose peu contestée, et le discours vertueux mis en avant peut aussi être mobilisé pour expliquer le relatif manque de performances des coureurs de ces pays.

« C'est une idée qu'on essaie de donner que les équipes françaises sont plus strictes, plus... Comment dire ? Qu'ils sont contre. Mais je ne pense pas qu'on peut dire qu'il n'y a pas de dopage en France. Je pense aussi que c'est l'excuse qu'ils donnent pour le non résultat de leurs coureurs ». (pro, équipe "très encadrée")

Il n'en demeure pas moins que force est de constater que le dopage jouerait selon les cyclistes un rôle majeur dans les grandes courses à étapes. Or, dans ces compétitions, le haut des classements est régulièrement trusté par des coureurs appartenant à des équipes ou des pays suspects. L'idée à retenir serait donc plutôt en effet celle de différents modèles d'équipes (en fonction du type d'encadrement : fort ou non ; de l'intensité du suivi médical interne, etc.) conduisant à une plus ou moins grande latitude offerte aux coureurs pour s'inscrire dans des processus individuels de dopage.

FRANCE

Les jeunes cyclistes rencontrés se positionnent contre le dopage donc il n'est pas question de sources d'approvisionnement.

4.3. Perception de l'évolution des conduites

SUISSE

Les coureurs interrogés observent une évolution importante des mentalités à l'égard du dopage, y compris dans les équipes élites :

« Même dans les équipes entre guillemets élite, il y avait beaucoup de choses qui étaient organisées, comme les récuys sur les courses sur étapes, c'était organisé, il y a 10 ans en arrière, 10 ou 15 ans. Maintenant beaucoup moins parce que c'est trop contrôlé, c'est trop compliqué... Ça ne s'est pas fait d'un coup comme ça, mais il y a eu une évolution, plus ou moins longue, plus ou moins rapide, ça dépend des pays, des endroits, ce qui fait que maintenant, ils prennent beaucoup moins de risques ». (U23, Suisse).

Cette évolution semble être liée aux grands scandales du dopage et surtout à l'affaire Festina. Les cyclistes indiquent ainsi qu'on est passé d'un dopage organisé par les équipes à un dopage plus personnel, où chacun a son réseau en dehors de l'équipe:

« Par contre, je pense que ce qu'il y avait en 1998, un dopage organisé chez Festina par exemple, ça n'est plus possible. Là ils prennent trop de risques. Maintenant, après je crois que c'est chaque coureur qui décide, qui a son idée. Et puis, si il veut se doper, c'est lui qui fera son petit business dans son coin. Mais je pense que maintenant c'est quand même en train de bien changer » (U23, Suisse).

« Chez X [équipe professionnelle, équipe type "mode d'organisation individuel"], les médecins, ils ne voulaient pas que les leaders fassent des trucs. Alors j'avais plutôt l'impression que c'était les coureurs entre eux qui se démerdaient pour arriver prêts à la course en faisant des trucs » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Donc les gars, ils s'arrangent d'avoir peut-être ça dans leur valise ou peut-être à la sortie de la course, d'avoir la femme qui vient dans une autre chambre. Je pense que c'est tout à fait possible. Ça ne m'étonnerait pas. Directement cette année, j'étais tout le temps avec les leaders, mais je n'ai rien vu quoi. Et puis j'ai un gars qui observe beaucoup. » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

« Quand c'était les médecins qui avaient tous les pouvoirs, c'est eux qui avaient... mais maintenant, ils n'ont plus le pouvoir, je pense que c'est plutôt l'entraîneur ou le médecin privé » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Les coureurs estiment que les dirigeants se déchargent actuellement de toutes les responsabilités, mais qu'ils encouragent quand même le dopage en fournissant des tuyaux ou des contacts aux coureurs :

« Ecoute, nous, on ne peut pas faire ça dans l'équipe mais le médecin qui habite là-bas, il est très bien. « on veut des résultats, on ne veut pas vous doper ici, mais si vous voulez aller là-bas », donc après c'est la faute du coureur » (U23, Suisse) ;

« Il ne faut pas se la raconter et puis dire c'est l'équipe qui me dit qu'il faut prendre ça... les équipes au contraire, elles ont tendance à freiner. Par contre ils te disent assez que si tu veux être bon coureur, c'est à toi de te démerder... Mais ils ne veulent pas savoir... » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse) ;

« Lorsqu'il m'a proposé d'aller chez X, il m'a dit tu choisis X ou Y, je te donne deux numéros... X c'est un des meilleurs entraîneurs qui existent mais en plus il te donne le petit truc, si tu es fort ... mais il faut payer. Alors que Y, il a une éthique bonne » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse).

Plusieurs coureurs soulignent également que les cyclistes se préoccupent de leur santé, et que le dopage était moins dangereux à l'époque où il était organisé par les équipes :

« Parce que si vous regardez les moyennes, etc., il ne faut pas se leurrer, chez les pros, il n'y a rien qui a changé depuis Festina. Il y a peut-être... Maintenant ils font peut-être plus attention au niveau de la santé aussi. Parce que le côté positif de cette affaire, pour moi c'est sur la santé. Le dopage c'est une chose, on triche, d'accord ce n'est pas bien, éthiquement ce n'est pas bien. Comme dans la société, il y en a plein qui détournent l'argent, il y en a plein qui tuent et tout. On fait moins des gros titres avec ceux qui tuent qu'avec ceux qui se dopent. Mais à mon avis, ce qui est important c'est quand même la santé des coureurs, donc moi je pense que les coureurs eux-mêmes, ils sont sensibilisés par rapport à la santé et puis les médecins sont sensibilisés. À mon avis, il faut travailler vraiment... Avant de travailler sur le

dopage lui-même, il faut travailler sur l'aspect santé. Et puis ce qu'a fait Roussel en faisant ce dopage organisé à Festina, lui il l'a bien dit c'était pour limiter la casse. Et moi je pense qu'il est sincère et que c'est bien c'est juste » (U23, Suisse).

Les cyclistes interrogés affirment que la mentalité a vraiment évolué chez les jeunes : ces scandales auraient mis « *fin à cette mentalité de penser que de toute façon, il faut se doper pour gagner* » (U23, Suisse). Mais d'un autre côté, ils semblent avoir conscience que dans le milieu professionnel, le dopage est une fatalité :

« Il y aura toujours des tricheurs... C'est clair que c'est utilisé et ça sera toujours utilisé » (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", Suisse) ;

« C'est peine perdue de vouloir éradiquer le dopage » (U23, Suisse) ;

« Je pense que ce n'est pas un endroit où tu peux trouver des solutions » (professionnel, équipe type "mode d'organisation individuel", Suisse) ;

« C'était un peu généralisé quand même à ce moment-là (affaire Festina), mais j'ai l'impression que ce n'est pas mieux maintenant au niveau professionnel » (U23, Suisse).

Certains coureurs pensent tout de même qu'une fois que les jeunes de la « *nouvelle génération* » seront responsables des équipes et des fédérations, les choses pourront peut-être changer. Mais tant que les dirigeants des grands organismes sont des cyclistes de la « *vieille école* », les choses ne pourront pas, selon eux, évoluer.

BELGIQUE

Au regard de la littérature sur le sujet, les entretiens menés marquent une évolution du rapport au dopage chez les coureurs cyclistes belges. Précisons toutefois tout de suite que le changement d'attitude ne renseigne pas sur un éventuel changement comportemental.

Tous les entretiens menés, spécialement ceux avec les anciens coureurs ou les directeurs sportifs, s'accordent pour reconnaître que l'affaire Festina en 1998 a marqué pour le cyclisme professionnel le début de la fin d'une époque : celle du dopage organisé par les équipes elles-mêmes. Depuis une dizaine d'années, le renforcement des contrôles, la politique de suspension des coureurs dopés et l'attitude inquisitrice des médias ont notamment conduit les cyclistes à requalifier les comportements de dopage comme déviants quand

ceux-ci bénéficiaient jusqu'à la fin des années 1990 d'une légitimité dans la culture cycliste, fruit d'une socialisation secondaire propice au développement d'une culture professionnelle du dopage.

Jusqu'à l'été 1998, il semble donc que le dopage était vraiment généralisé mais qu'il ne faisait pas vraiment l'objet de réprobation au sein du peloton. Les produits étaient aisément disponibles, utilisés par presque tout le monde et banalisés moralement.

« La cortisone, c'était vraiment courant. Tout le monde en prenait. A cette époque-là, c'était les masseurs et les soigneurs qui avaient ça avec eux. Ils expliquaient comment il fallait faire. Après 1998, ça a été le gros nettoyage. En tout cas de ce point de vue-là. Mais si tu avais besoin de trucs, c'était le soigneur ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« L'EPO, dans notre équipe, il y en avait beaucoup qui en faisaient, hein ! Il y en avait même dans le frigo du camion. C'était monnaie courante d'être en contact avec ce produit-là ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

« Si j'ai déjà pris de l'EPO ? Ben, bien sûr ! Déjà en 1996, c'était le produit en vogue. Au début de ma carrière, j'étais obligé. A cette époque, c'était un choix à faire pour toutes les personnes qui ont connu cette période-là. Mais après l'affaire Festina, des coureurs ont commencé à réfléchir. Bon, ma carrière, elles s'est... Certainement, j'aurais eu une autre carrière en étant suivi par un médecin italien ou autre qui avait la potion magique. Mais c'est un choix à faire. Je me suis fait équipier, j'ai gagné ma vie honorablement. Bon, je sais que je devrai aller travailler après ma carrière, c'est sûr mais bon, voilà ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Pour tous les coureurs de la génération Festina, les témoignages concordent donc. Prendre des produits, c'est faire le métier. La limite entre le dopage et le soin n'est d'ailleurs pas toujours claire et c'est à l'époque l'image de tout un système qui s'entretient avec un encadrement médical au service de performances gonflées artificiellement.

« La cortisone, ça m'a aidé un peu au début. Pour moi, je considérais ça comme rien du tout. C'était vraiment la base, la base, la base de ce que je pouvais faire pour mon métier. Il ne fallait pas exagérer, j'étais quand même pro. A ce moment-là, je me suis dit qu'il fallait quand même faire un minimum. Il faut te soigner, tout simplement. J'ai fait un peu de cortisone, ça allait mieux mais bon, ce n'est pas pour ça que

J'ai gagné Liège-Bastogne-Liège ! ». (ancien pro, équipe "très encadrée")

Avant l'affaire Festina, si le dopage est ainsi construit comme déviant sur le plan légal et pour le sens commun, sa perception est bien différente pour ses acteurs dont la socialisation secondaire a redéfini les normes de santé et de tricherie. Normalisé par ses adeptes et cautionné par le milieu dans un contexte où les scandales n'alimentaient pas encore à ce point les chroniques sportives ni les discussions de comptoir, le dopage a dès lors pu s'apparenter à une sur-adaptation aux normes spécifiques du monde cycliste (Coakley, 2001). L'affaire Festina n'agit toutefois pas comme un électrochoc brutal puisque même dans les premières années qui ont suivi, ceux qui se mettent à dénoncer les pratiques familiales en adoptant des postures claires antidopage sont critiqués virulemment par une corporation encore très marquée par la légitimation de la prise de produits. Il en va ainsi des témoignages de Christophe Bassons, d'Erwan Mentheour ou encore de Jérôme Chiotti.

Toutefois, à cette époque déjà, tous les produits ne sont pas identiquement perçus. Ainsi, l'EPO, à laquelle on reconnaît des effets importants, apparaît comme modifiant sensiblement les performances et l'échelle sportive. A ce titre, elle reste partiellement assimilée à une déviance et par conséquent à une tricherie. Ses utilisateurs mettent en effet partiellement en échec la méritocratie sacralisée par le milieu sportif. La remarque vaut également aujourd'hui vis-à-vis de ceux qui ont recours aux transfusions sanguines. Il y aurait ainsi des limites à ne pas dépasser.

« Les autotransfusions, moi, j'appelle ça du matériel d'extraterrestre. On arrêterait déjà ceux-là, tout le monde partirait quand même plus ou moins avec les mêmes armes. Certains trouveraient peut-être encore des petits produits mais bon. Ca reste du domaine du raisonnable, je vais dire. Comme dans le temps. On disait d'un coureur que c'était un dopé mais ce n'était jamais que de la cortisone. Le mec, il augmentait ses performances de 10% mais ce n'était pas le mec qui était très moyen et qui devenait... Tandis que maintenant, des mecs très, très moyens peuvent devenir des vainqueurs d'étapes du Tour. C'est ça qui me révolte le plus, moi ! Quand c'est des bons coureurs et qu'ils prennent des trucs, bon, ça les bonifie encore plus, ils rivalisent, pff, voilà. Mais des mecs qu'on voit qu'ils ne sont rien du tout à la base, ce ne sont pas des champions. Et malgré ça, ils arrivent maintenant à faire des

résultats avec l'aide des produits... C'est dégoûtant ! ». (pro, équipe "très encadrée")

A partir de l'été 1998, on commence donc à révéler au grand public les pratiques de dopage généralisé qui prévalent au sein du peloton. Se fissure alors progressivement un système qui n'entrevoit jusque là aucune contre-indication à sa poursuite. Dès la fin des années 1990 et au début des années 2000, pour des raisons diverses, les confessions et repentances de la part de certains coureurs ou de membres de l'encadrement des équipes se succèdent alors, contribuant à décrédibiliser le milieu mais aussi à faire exploser l'omerta qui pouvait jusque là régir ses pratiques. L'affaire Festina marque également la reconfiguration du système de régulation du dopage, au détriment des acteurs sportifs, qui avaient seuls jusqu'alors le pouvoir de contrôler et sanctionner ces pratiques, et au bénéfice des acteurs publics et médicaux, qui entrent par la grande porte dans la gestion de la problématique (Sallé et al., 2006). Cette perte de pouvoir des instances sportives, au moment où l'affaire Festina révèle l'échec du contrôle interne du dopage et remet en cause la légitimité du seul monde sportif pour lutter contre le phénomène, s'accompagne d'un relatif (r)éveil (d'une partie) du peloton qui constate l'arrivée de policiers pour contrôler ses agissements et l'effervescence de médias qui surenchérisent sur le thème. Désormais, et crescendo jusqu'à aujourd'hui, le dopage peut continuer à attirer des coureurs mais ceux-ci ne peuvent plus avancer l'argument de la méconnaissance ou de la négation du caractère déviant de leurs conduites. Les dopés deviennent progressivement des délinquants, traités comme tels par des journalistes qui investiguent, par des policiers qui perquisitionnent dans les chambres et par des magistrats qui auditionnent les tricheurs. Le dopage change donc de registre dans le courant des années 2000 : de sur-adaptation organisée et à peine dissimulée, il se mue en déviance inscrite dans des réseaux davantage informels.

La normalisation du dopage dans le peloton des années 1990 doit toutefois déjà être quelque peu relativisée dans la mesure où avant que n'explode l'affaire Festina les équipes s'organisaient déjà pour échapper aux contrôles antidopage.

« Beaucoup de coureurs à l'EPO avaient à l'époque des petites machines pour calculer leur hématoците. Dans les équipes, il y en avait aussi pour vérifier que le coureur n'était pas trop haut pour le contrôle. Les équipes les vérifiaient par sécurité, pour ne pas qu'ils se fassent choper, mais les coureurs avaient leur machine

pour savoir les doses qu'ils devaient se mettre » (ancien pro).

Après 1998, les coureurs qui désirent recourir au dopage deviennent toutefois obligés d'assurer une plus grande discrétion à leurs pratiques, dans une ambiance de plus en plus inquisitrice de la part de la presse et des observateurs.

« J'ai arrêté un peu après. Ca a été mis sur la liste, il fallait des autorisations à usage thérapeutique, il fallait commencer à mentir... J'en ai reçu encore par après dans le cadre de blessures. Même quand c'est pour une blessure, ça aide quand même, hein ! Celui qui dit que ce n'est pas vrai, c'est un menteur ». (pro, équipe "très encadrée")

Outre les confessions de coureurs qui dévoilent certains arcanes du milieu, les performances de plusieurs champions font l'objet de doutes grandissants, comme en témoigne le scepticisme qui accompagna les démonstrations de force de Lance Armstrong sur le Tour de France pendant sept ans. La médiatisation et l'opprobre jeté sur les tricheurs démasqués, la prévention du dopage qui se renforce dans les clubs amateurs, les suspensions prononcées et la crainte de certains coureurs de subir le même sort que leurs homologues de Festina (ou plus récemment d'autres équipes comme Astana ou Saunier-Duval) agissent auprès de certains comme des signaux amenant à reconsidérer la question du dopage. Le caractère manifestement déviant des conduites dopantes, défini jusque là principalement à (et par) l'extérieur du milieu cycliste, pénètre donc également ce dernier. Pour les coureurs francophones en tout cas, plus proches des « victimes » de l'affaire Festina, la référence à l'éthique dans la valeur de performance reprend un sens accru et la manière dont est obtenue la victoire importe au moins autant que la victoire elle-même. Les discours évoluent et la nouvelle génération tient un langage qui tranche avec celui des anciens coureurs, un laïus de pureté dans lequel la méritocratie est portée au pinacle, une forme de retour aux vertus de « la loi naturelle » selon laquelle le plus fort doit triompher grâce à ses seules qualités intrinsèques.

« J'ai reçu une éducation de ma famille. Une éducation tout simplement. Le mot suffit à lui-même. Ca veut dire qu'il faut se donner soi-même. Moi, gagner une course en étant chargé, je suis incapable de lever les bras. Je sais qu'il y en a qui se disent que tout le monde le fait et que, voilà, ça fait partie du milieu. Ils arrivent à se convaincre eux-mêmes que c'est comme ça. Ils n'ont pas de problème à dire qu'ils ont

remporté une victoire comme ça. Moi, je n'en suis pas là ». (pro, équipe "très encadrée")

« Je ne vois pas l'intérêt de tricher. Parce que c'est tricher de se doper. Envers les supporters, envers les gens qui t'apprécient, se doper pour moi, c'est passer une barre. C'est n'être pas soi-même. Tu n'as pas gagné par rapport à toi, tu as gagné parce que tu avais pris quelque chose ». (amateur, équipe "très encadrée")

La socialisation secondaire propice ou à tout le moins non réfractaire au dopage se modifie dès lors sensiblement.

« Je suis devenu pro en 2000, après le tournant de l'affaire Festina. Dans l'équipe, il y a eu des prises de conscience, ce qui n'est pas le cas dans toutes les équipes, celles où on n'envisage pas le sport sans préparation médicale ». (pro, équipe à "valeurs affirmées")

Les entretiens menés en Belgique avec les jeunes cyclistes tendent par conséquent à démontrer la reconfiguration des normes de tricherie. Tranchant avec leurs aînés, les jeunes semblent avoir requalifié déviantes l'ensemble des conduites dopantes. Ces dernières sont une infraction à la morale sportive empreinte de méritocratie et par conséquent jugées inacceptables. Les jeunes cyclistes, aux portes du professionnalisme, se veulent dès lors de nouveaux « Monsieur Propre », développant une culture de l'antidopage et se montrant acerbes à l'égard de ceux qui continuent à n'en point douter à recourir aux artifices interdits.

« Je vais chez un médecin spécialisé dans le cyclisme, renommé étant propre et qui ne veut rien donner comme crasses au niveau dopage. Pour lui, c'est l'entraînement qui prime et c'est tout ». (amateur, équipe "très encadrée")

« Je n'ai jamais eu l'idée de tricher. Depuis toujours, je m'entraîne dur. Je n'ai jamais été un grand vainqueur, j'ai l'habitude du travail. Plus je travaille, plus je progresse et c'est ça qui me motive, le travail paie ». (amateur, équipe "très encadrée")

Il n'y a même aucune complaisance des jeunes coureurs vis-à-vis de ceux qui franchissent la barrière du dopage. Des suspensions plus longues voire à vie sont réclamées et les contrôles sont positivement accueillis.

« Nous, on s'est fait contrôler pendant le stage d'avant saison. L'UCI a débarqué inopinément. Moi, je suis très favorable à tout ça. C'est bien de débarquer à l'entraînement comme ça. Un petit contrôle, hop, il n'y a pas de souci. On ne

peut pas dire que celui-là était vraiment fort et qu'on voit bien qu'il a un gros objectif dans deux semaines. Là, tout le monde est réglo, je trouve ça bien. (amateur, équipe "très encadrée")

Pour les plus jeunes, l'éthique a donc toute sa place dans la valeur de performance : mieux vaudrait participer proprement que gagner salement. C'est cette évolution de la perception du dopage, et plus généralement de la conception du métier, qui ressort principalement de nos entretiens. La socialisation collective du dopage, à une époque où il suffisait d'ouvrir la porte du réfrigérateur de l'équipe pour mettre la main sur de l'EPO, fait donc désormais place à une phase bien plus individuelle, où les coureurs qui acceptent le dopage sont tenus de prendre leurs dispositions personnelles en marge des consignes de groupe. Il n'est plus question pour un coureur d'une équipe belge ou française de pouvoir compter sur un encadrement humain incitatif. Tout au plus pourrait-il compter sur un staff qui ferme les yeux. Plus vraisemblablement doit-il s'organiser afin d'éviter d'être repéré par ses coéquipiers, par ses directeurs sportifs et, le cas échéant, par les contrôleurs.

Loin d'être banalisé ou socialisé, le dopage apparaît dans le discours des coureurs belges que nous avons pu interviewer comme une tricherie sous-tendue par des considérations économiques. Cette reconfiguration des rapports qu'entretiennent les cyclistes avec le dopage vient notamment selon nous de l'influence du positionnement de médias moins complaisants et davantage inquisiteurs mais aussi de l'action des services douaniers et policiers. Ceci explique le climat de suspicion croissant autour des performances cyclistes mais également l'attitude beaucoup plus frileuse et moins compréhensive à l'égard du dopage de la part des coureurs. La presse écrite et audio-visuelle belge couvre largement le calendrier cycliste et l'espace réservé au compte-rendu des courses et aux rumeurs qui les accompagnent est très important. Les anciens coureurs, qui ont connu l'époque Festina, sont également peu à peu remplacés par de plus jeunes coureurs élevés avec d'autres discours sur les pratiques dopantes, même si la reconversion de certains anciens dans l'encadrement des équipes ne suscite pas toujours un enthousiasme ni un optimisme démesurés et que des craintes et des mises en garde sont paradoxalement déjà formulées quant à l'évolution des cyclistes actuellement au début de l'adolescence. Cette nouvelle donne du cyclisme n'augure par

conséquent pas de lendemains assurément plus chantants.

Si nous analysons le dopage comme une technique illégitime afin d'atteindre certains objectifs de carrière, il n'est pas certain que les cyclistes entendent le bannir pour autant. Perdant son caractère de normalisation, le dopage n'en reste pas moins une tentation forte pour des individus en quête de gloire et d'argent. Il demeure donc particulièrement compliqué de faire des pronostics sur la prévalence ou l'évolution des conduites dopantes à court ou moyen terme.

FRANCE

La politique extrême mise en place porte ses fruits. Mais certains continuent à « faire le métier » comme ils l'ont appris avant le début des années 2000 ou comme leur ont appris les anciens. On se « soigne » toujours mais on s'adapte aux nouvelles contraintes.

- *Est-ce qu'il y a des gens autour de vous qui tiennent des discours...*
- *J'en ai rencontré. Je sais qu'il y a des clubs où cela n'est pas du dopage mais, on va dire, du « soignechhhh » très poussé. Cela existe encore.*
- *C'est-à-dire du petit bricolage ?*
- *Oui, c'est pas du dopage mais c'est quand même du bricolage.*
- *C'est des « on dit » ?*
- *Non, c'est véridique. Mais c'est pas du dopage, pas du produit dopant. Cela ne se voit pas dans les contrôles, c'est pas du dopage.*
- *Ce n'est pas du gros dopage, c'est du petit ?*
- *Oui, c'est du bricolo, du cacheton qui fait du bien, de la vitamine bien comme il faut. C'est pas de la bouffe et de la flotte. (professionnel, équipe "très encadrée", France)*
- *A notre niveau, je pense que c'est plutôt propre, au niveau des idées.*
- *Moi, des gars qui sont contre...*
- *Moi, j'ai vu personne.*
- *Après j'ai vu des gars qui ils t'ouvrent les sacs...*
- *On sait pas trop ce qu'il y a...mais après. (néo-professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Le bilan donné par les jeunes coureurs est de nets progrès dans l'efficacité de la lutte antidopage.

- *De 1999 à 2004, as-tu une évolution dans la lutte antidopage ?*
- *Ben, ça se traduit par un contrôle longitudinal donc c'est vrai qu'en apparence ça*

change. Ils osent en parler donc c'est une avancée. C'est révélé. Il y a plus de contrôles.

- *Tu en penses quoi ?*

- *Bien, ce que j'en attendais. Moi, au début, la vision du dopage cela restait quelques coureurs et là en arrivant là, je me rendais compte qu'il y en avait plus que ce que je croyais. Donc, c'est une bonne chose que les medias s'y intéressent. Cela allait donner un coup de pied dans la fourmilière, qu'ils allaient être obligés de se calmer mais en fait je crois que c'est pas le cas. Surtout en amateur.*

- *Là ça continue.*

- *En tout cas, chez les pros cela s'est vachement amélioré. Surtout en France avec le contrôle longitudinal. Je connais certains pros et ils ont une vision du vélo qui est beaucoup plus propre. C'est vrai qu'avant 98, ils disaient qu'avant c'était du n'importe quoi et que maintenant c'est vraiment cadré, ils ne peuvent plus faire ce qu'ils veulent. Maintenant, j'arrive pas à savoir si c'est vraiment éradiqué. Mais vraiment éradiqué, cela m'étonnerait en France. Mais en amateur, c'est pire, pour moi, cela a pas trop changé. C'est plus dans leur coin. Quand j'en parle avec des mecs, ils me disaient que c'était vraiment la piqûre avant le départ, le comprimé comme ça, au cul de la voiture. Que là, on sent que c'est plus cadré, ils savent que, par contre pour prendre tel produit, il faut s'y prendre trois semaines, aller dans d'autre pays pour pas avoir de contrôle antidopage. Le fait qu'ils coupaient pendant trois semaines, ils se mettaient au vert pour pouvoir se doper et revenir. (professionnel, équipe à "valeurs affirmées", France)*

Pour continuer de lutter contre le dopage, il est nécessaire de faire table rase avec l'encadrement passé.

« Moi, je pense que dans le cyclisme on a un problème, comme dans d'autres sports, c'est que certaines personnes, on a vu chez Saunier Duval comment cela s'est passé, quand je lis des articles de journaux comme quoi les dirigeants étaient impliqués dans des histoires, qu'ils sont encore ici dans le vélo, je vois que dans certaines équipes que les dirigeants étaient impliqués dans des affaires de dopage il y a quelques années, je trouve pas ça sain du tout. Et c'est vrai qu'après quand certains coureurs qui ont des très grosses qualités et qui arrivent pas à faire des super des résultats à la hauteur de ceux qu'ils pourraient espérer, c'est vrai que cela laisse un peu perplexe, quoi, en

*regardant les autres faire mais... »
(Professionnel, équipe "très encadrée", France)*

Enormément contrôlés en France, les cyclistes français dans leur ensemble demandent également plus de contrôles aussi bien pour ceux extérieurs à la France que pour eux ! Malgré tout on peut percevoir un manque de confiance dans la validité des contrôles.

Synthèse de la perception de l'évolution des conduites

Les entretiens dans les trois pays nous incitent à observer que la plupart des coureurs perçoivent l'émergence d'un cyclisme à deux vitesses. Le peloton est coupé en deux. Il y a ceux qui ne veulent plus s'exposer au risque (de suspension, de blâme médiatique) et ceux qui acceptent ce dernier et doivent dès lors se montrer plus prudents. Pour les seconds, les techniques doivent se raffiner davantage pour échapper aux contrôles qui deviennent plus performants. Ce faisant, ils bénéficient de l'impact de ces produits, ce qui les conduit à être de plus en plus forts, à rouler plus vite, à battre des records de temps d'ascension et à faire le spectacle pour un public demandeur d'exploits tous les jours reproduits. Et l'arrivée de nouvelles techniques, par exemple les transfusions sanguines, plus complexes que les injections de cortisone ou l'absorption de pilules d'amphétamines et réclamant dès lors l'intervention de spécialistes extérieurs, continue à creuser ce fossé ainsi dénoncé.

On peut donc soutenir la thèse selon laquelle l'actuel cyclisme professionnel à deux vitesses qui semble se dessiner est le produit involontaire de la lutte antidopage puisque cette dernière a arrêté ou freiné les plus scrupuleux et les plus craintifs et contraint les autres à évoluer davantage dans l'ombre et à s'organiser en réseaux clandestins indépendants des équipes ou des nations. En 1998, Festina ou TVM avaient mis sur pied un système de dopage organisé au sein de l'équipe. A l'exception de quelques coureurs minoritaires, toute l'équipe participait alors au programme de dopage élaboré. D'après les coureurs interrogés, un tel système était en vigueur dans pratiquement toutes les équipes, à des degrés variables d'organisation toutefois. Un peu plus de dix ans plus tard, le scandale né de cette structuration a probablement eu raison d'elle et poussé ceux qui désirent poursuivre la course à l'armement vers des structures davantage clandestines et donc plus insaisissables. L'affaire Puerto, qui explosa au printemps 2006 et qui éclabousse encore aujourd'hui plusieurs éléments du peloton, s'inscrit

dans cette logique de coureurs s'intégrant dans des réseaux qui transcendent les solidarités historiques du cyclisme. Cette affaire rend même plus transversale la réalité du dopage puisque certains tennismen et footballeurs y seraient associés, démontrant par là que l'organisation presque familiale du dopage dans le cyclisme semble bel et bien révolue. L'affaire Festina marqua l'apogée du dopage organisé au niveau des équipes sportives, identifiées par un sponsor ; l'affaire Puerto témoigne des nécessaires adaptations de ceux qui, en connaissance de cause et individuellement, ont continué la course à l'armement biologique. On ne peut donc en aucun cas affirmer que le dopage a disparu, ni même qu'il serait en voie de disparition au sein des pelotons. En revanche, on peut penser que la lutte antidopage a eu une certaine efficacité sur le plan quantitatif puisqu'il y a probablement moins de cyclistes dopés qu'auparavant. Cette hypothèse est ainsi confirmée par l'ensemble des interviewés, quelle que soit leur fonction dans le milieu cycliste. Cette diminution serait le fruit, depuis une dizaine d'années, d'un continuum d'événements poussant à délégitimer le recours au dopage en interne et à lui faire perdre la banalisation de son usage. C'est donc bien la sous-culture cycliste qui a modifié ses normes et ses rapports à la santé ou à l'éthique. En revanche, la lutte antidopage n'a peut-être fait qu'aggraver la question sur le plan qualitatif puisque les produits utilisés sont plus puissants et consommés jusqu'à ce qu'ils soient détectables par les organismes de contrôle. La lutte antidopage pousse donc à la clandestinité, avec les risques que cela comporte sur le plan sanitaire notamment, et creuse l'écart entre ceux qui sont progressivement ramenés dans les chemins de la légalité, pas toujours d'ailleurs pour des motifs exclusivement vertueux, et ceux qui choisissent de s'inscrire dans une trajectoire déviante de tricherie assumée.

Les déclarations qui entourent la lutte contre le dopage, souvent drapées d'intentions vertueuses et présentées sous le couvert d'un retour de la morale sportive, recouvrent toutefois également une dimension moins idéalisante mais beaucoup plus pragmatique. Beaucoup évoquent en effet l'absolue nécessité de lutter contre le dopage en érigeant ce besoin en lutte de survie économique destinée à la préservation d'un sport mis en péril par les multiples coups de boutoirs qui l'entachent et le décrédibilisent. La menace d'une fuite des sponsors, peu enclins à voir leur nom associé à des scandales, mais également un refus de couverture des courses de la part des médias sont en effet de puissants arguments pour assainir le sport cycliste. La lutte antidopage n'est donc pas seulement

charnelle, elle a aussi valeur de combat pour préserver le mythe, pour réactualiser l'utopie sportive et par là pérenniser une activité économique tributaire de la foi en ses champions.

Certains directeurs sportifs nous ont, dans ce contexte, parlé de certains de leurs homologues plus complaisants en termes de « bandits » ou d'« inconscients » car accusés de faire preuve d'égoïsme à court terme. Ceux qui ne se positionnent pas clairement dans le camp de l'antidopage seraient en effet les lents fossoyeurs d'un cyclisme pourtant avide de retrouver la confiance du public et des investisseurs. C'est dans ce contexte qu'est d'ailleurs né le Mouvement pour un cyclisme crédible (MPCC), qui regroupe douze équipes professionnelles et entend restaurer l'image du cyclisme en appliquant une éthique sportive rigoureuse faite de contrôles internes accrus et de limitation stricte de délivrance des autorisations à usage thérapeutique (AUT). Ce nouveau corporatisme intéressé et organisé pour sa survie s'inscrit par conséquent dans le sillage de l'action des étendards d'une lutte antidopage plus que jamais polymorphe et aux enjeux à géométrie variable.

Cette dimension économique de la lutte antidopage se retrouve également, à en croire les coureurs, au premier rang des motivations à se doper. Le recours aux techniques et substances prohibées serait le résultat d'un calcul de rentabilité visant à évaluer les incidences respectives des risques et des bénéfices découlant de l'adoption d'une conduite illégale. La précarité contractuelle de l'activité cycliste et l'amplitude des salaires au niveau professionnel jouent à ce titre un rôle essentiel dans la tentation d'utiliser un artifice interdit. C'est cette vision utilitariste d'un usage et d'un comportement rationalisés qui prévaut à notre sens actuellement dans le cyclisme belge mais sans doute également français, allemand ou encore néerlandais. S'écartant de l'image du « professionnel accompli », le cycliste qui veut se doper aujourd'hui ne bénéficie plus d'un accord, fut-il tacite, du milieu. Les modes d'approvisionnement et de consommation évoluent progressivement vers une forme de clandestinité, avec la constitution de réseaux qui s'affranchissent des logiques nationales ou d'entreprise (ici d'équipe). L'affaire Puerto qui continue à ébranler le cyclisme professionnel semble ainsi devoir se situer dans cette perspective. Ce nouveau type d'organisation du dopage, rendant celui-ci plus insaisissable et plus secret, est aussi à l'origine du cyclisme actuel à deux vitesses, produit involontaire mais prévisible de la lutte antidopage.

CONCLUSION

1- Socialisation, projets d'avenir et rapport aux produits dopants

Le dopage projeté

L'enquête comporte des questions prospectives qui demandent à des coureurs atteignant la vingtaine de se projeter dans l'avenir. L'avenir proche (portant sur une année ou deux) est un cadre de pensée qui sature l'horizon présent de ces jeunes coureurs engagés dans une « carrière » compétitive : de ce point de vue, les enquêtés n'ont pas de mal à répondre, ils ne sont pas surpris qu'on leur parle de leur avenir. Mais le sujet est aussi un espace de projection des désirs les plus tenaces et un point de conclusion d'efforts déployés depuis longtemps : il est à la fois idéalisé et chargé de valeurs qui ont été cultivées dans le passé proche, au sein d'un milieu socialisateur qui transmet l'expérience nécessaire à la réussite.

Du fait de l'expérience des chercheurs de notre équipe dans les enquêtes sur le dopage, nous pouvons comparer cette situation d'interview de jeunes « aspirants » à la situation d'interview de « vieux routiers » du cyclisme (vus dans des travaux précédents, notamment durant l'affaire Festina de 1998 et ses suites, puis dans les années 2004-2006). Le cadre offert pour « parler » à la personne interviewée est nettement différent dans les deux cas, et ce serait une illusion de croire que ce sont simplement deux cadres d'interviews distincts mais équivalents. Dès lors qu'on interroge des cyclistes « chevronnés » ou retraités sur ce qu'ils ont effectivement fait, les actes sont restitués dans des circonstances particulières de leur carrière personnelle : ils apparaissent comme des comportements indexés, non pas aux grands principes du coureur en devenir, mais aux contraintes matérielles, aux défaillances corporelles et aux pressions du milieu cycliste. On peut, certes, s'informer sur ces conditions et circonstances à travers des interviews, mais on pourrait - et dans cette enquête, nous l'avons fait - en prendre connaissance par d'autres voies : études des conditions de prise en charge, d'encadrement et de suivi des coureurs, histoire des performances et des défaillances d'un compétiteur, sociologie des interactions dans les milieux de la course.

Il reste que, dans deux séries de discours non équivalents que sont les récits de jeunes espoirs et les comptes-rendus de carrière d'ex-coureurs professionnels, le décalage est impressionnant du point de vue de la place des produits dans la préparation du coureur cycliste. A elle seule, cette comparaison ne peut valoir comme une preuve d'un « recul de la culture du dopage » : si l'on veut poursuivre l'idée qu'un certain retrait face aux produits dopants s'enregistre actuellement par rapport aux débuts des années 2000, il faut d'autres indices recueillis par ailleurs.

Le dopage déclaré

L'enquête collective de 2006 (Trabal et al.) montrait que le passage aux produits dopants, eux mêmes variés, pouvait se faire dans des conditions pratiques diverses. Parfois, l'occasion de « goûter » à un produit est offerte par les compagnons de compétition, dans les relations complices entre initiés au « haut-niveau » dans un sport, et les chances de rencontrer cette opportunité sont directement fonction de la fréquence de ces pratiques dans le réseau de relations : il y a ici un effet « boule de neige », le processus s'entretenant lui-même et, inversement, si l'on élimine ces comportements, les nouveaux venus ne rencontrent plus ces occasions dans leur vie quotidienne d'athlètes. Une seconde configuration rencontrée dans le cyclisme et d'autres disciplines (haltérophilie, lutte) dans cette enquête publiée en 2006, est celle du dopage organisé par l'encadrement, avec la participation de professionnels de santé, qui s'accompagne d'une semi-inconscience de l'athlète vis-à-vis de ce qu'il prend (parce que ce sont d'autres personnes qui prennent en charge le plan de dopage) : là aussi, si la pression des politiques anti-dopage interdit une telle organisation, le sportif a moins de chances d'être pris dans une telle « prescription de dopage ». Enfin, nous observons des démarches individuelles vers le dopage, accompagnées de formes de vigilance à l'égard des dangers des produits et d'interrogations inquiètes sur leur efficacité dans la performance : ces stratégies sont assez inaccessibles pour les politiques de lutte contre le dopage, et les conditions matérielles pour les réaliser sont plutôt plus favorables aujourd'hui qu'il y a quelques années (déplacements internationaux, liaisons Internet, stratégies de masquage des produits, etc.).

En somme, l'évolution des formes d'organisation du cyclisme de haut-niveau et les moyens investis

dans des campagnes de lutte contre le dopage pourraient avoir eu des effets réducteurs sur une partie des conditions qui menaient aux prises de produits il y a cinq à dix ans (en affectant deux des modalités sur les trois recensées). Par contre, là où une organisation en équipe encadrée n'existe pas, les coureurs évoluant seuls et à distance des structures d'entraînement risquent toujours autant d'évoluer vers des pratiques dopantes : la permanence des affaires de dopage dans le très haut niveau indiquant que les « meilleurs » en prennent, et la hausse (apparente) du niveau scolaire des cyclistes peuvent jouer comme facteurs favorisant une démarche individuelle et informée (« scientifique ») vers les produits dopants.

Recomposition du milieu du cyclisme, circulation des secrets professionnels et imposition de normes anti-dopage

Les recettes de doping des années 1950 et même les premiers programmes de dopage aux anabolisants qui se prolongent dans les années 1960-1980 ont pu circuler durant des années dans les petites sphères du cyclisme (et d'autres discipline) sans être jamais complètement « livrés » aux personnes étrangères au milieu. Sitôt dévoilé par un journaliste, le secret était rétabli, l'information en quelque sorte « récupérée » par le groupe soudé des membres du peloton, tout se passant comme si l'information restait contrôlée par les réseaux des anciens et des directeurs d'équipes qui constituaient les cadres de la socialisation des jeunes coureurs. L'absence de législation condamnant la pratique, et la complicité des hommes de presse rendaient peu probable la poursuite du dévoilement des méthodes de préparation à la performance. La fermeture du milieu sur lui-même le protégeait des « fuites » d'information vers l'extérieur, mais aussi des interventions d'autorités qui auraient pu vouloir arrêter les pratiques dopantes.

La présente enquête montre que, dans le cas de la France (et des clubs de type A), le milieu du cyclisme professionnel s'est profondément transformé, détruisant par là-même le « mécanisme » protecteur et le processus de fermeture qui isolait auparavant les jeunes apprentis cyclistes. Les équipes sont à la fois plus accessibles aux politiques anti-dopage, et plus exposées aux regards extérieurs, la prévention et la répression combinant leurs effets sur un milieu qui a subi une restructuration en profondeur depuis

l'époque de l'affaire Festina. Les choses sont moins claires pour la Belgique. Quant à la Suisse, la faible densité du milieu cycliste (densité physique et « densité morale », comme dirait Durkheim) et l'individualisation des méthodes de préparation oblige les jeunes apprentis à pratiquer une forme de secret presque intime, dont la conservation ne relève pas du processus de *l'omerta*, car aucun milieu organisé ne le contrôle et ne vient réprimer celui qui le trahit : ce sont les intérêts bien compris de chacun qui peuvent inciter à se protéger face à l'extérieur et à tenir un discours dans lequel ce sont toujours les autres qui se dopent

Il ne faut pas sous-estimer l'entraînement à la parole publique « sportivement correcte » que reçoivent les jeunes coureurs dans les équipes les mieux converties à l'anti-dopage. Cela ne signifie pas que, derrière l'écran des mots (la langue de bois), les pratiques sont restées les mêmes. On peut supposer que, sous le poids d'un tel système de suivi et de contrôle, seules les pratiques de dopage les plus discrètes et les programmes les plus légers peuvent se poursuivre, ou même qu'ils ont complètement cessé. Les phrases des coureurs et directeurs sportifs reconnaissant qu'à une époque passée, « on a été trop loin », semble dire qu'on va moins loin, mais qu'on va encore dans la même direction. Peut-être que dans le dopage, on observera que ce qu'on a connu dans le domaine de l'utilisation des engrais, à savoir une diminution des doses et une meilleure application, à mesure que la technique était décriée pour ses effets néfastes sur la santé des agriculteurs et des consommateurs.

2- Les résultats de la comparaison internationale

L'enquête compare trois nations ou parties de territoires nationaux (Suisse romande), et elle montre des différences dans les discours des jeunes cyclistes accédant au professionnalisme à propos du dopage. L'angle d'approche de la question est la fatigue et la souffrance dans le travail de coureur, et les moyens de tenir face à des programmes d'entraînement qui se durcissent au seuil du professionnalisme. Les écarts entre les propos des coureurs Français et ceux des coureurs Helvétiques sont significatifs, les Belges se rapprochant plutôt des Français : les uns rejettent le dopage et l'écartent comme moyen de gérer la fatigue, la douleur ou le passage à vide, alors que les autres laissent ouverte la possibilité d'employer un tel moyen pour parvenir à des objectifs de très

haut niveau. Mais les différences sont d'abord en correspondance avec le type d'équipe présent dans les espaces nationaux ou régionaux. Il serait hâtif de les expliquer par quelque déterminisme culturel général et très inadapté de stigmatiser ou d'encenser tel ou tel groupement de coureur. Une diversité d'équipes et de conduites existe au sein de chaque entité géographique. La prudence s'impose aussi en raison des réserves qui conviennent, pour une enquête qualitative avec des échantillons restreints (biais d'échantillonnage, effets locaux d'enquête, etc.), il faut souligner l'intérêt de ce résultat : les attitudes à l'égard du dopage chez les jeunes cyclistes actuels varient selon les espaces nationaux, tout comme varient plusieurs conditions dans lesquelles s'exercent les activités des cyclistes. Les différences sont marquées, et elles s'organisent en fonction d'une série de variables que l'enquête peut identifier : mode d'encadrement serré (France) ou plus lâche (Suisse) : législation répressive et politiques de dissuasion fortement marquées pour lutter contre le dopage (France), ou simple application des règles internationales, (Suisse) : déroulement de la carrière dans un milieu social soutenant fortement le cyclisme, et un milieu économique investissant dans le cyclisme (Belgique et France), ou dans un milieu indifférent et étranger à son financement (Suisse), etc. Ces divers facteurs sont liés ; soit il s'agit de conditions indépendantes qui se cumulent, comme les conditions culturelles favorables à la popularité du cyclisme et l'implication de *sponsors* dans la discipline, ce qui s'observe dans la Belgique et pas en Suisse romande : soit, ce qui est enregistré comme deux processus à travers deux séries d'items dans les entretiens, correspond en fait à deux facettes d'une même condition, d'un même dispositif, comme lorsqu'on enregistre à la fois une différence dans les législations nationales et une différence de même ordre dans l'intensité des recommandations faites par l'entourage du coureur à propos de l'usage de produits. Il reste que l'enquête comparative sur échantillons restreints ne donne pas les moyens de dissocier les divers éléments explicatifs et d'indiquer leur « poids » respectif. Cette limite de l'outil d'enquête a des répercussions sur les possibilités d'isoler des facteurs agissants et de formuler des recommandations.

L'internationalisation de l'espace des courses cyclistes et du marché du travail des cyclistes professionnels, la circulation internationale des programmes de préparation physique et des formules de « rééquilibrage » médicamenteux, l'extension de la notoriété de médecins

fournisseurs de produits dopants au-delà des frontières nationales, de même que l'application croissante de législations internationales (comme celle de l'AMA), tendent à diminuer la valeur de l'appartenance nationale des coureurs interrogés : certes, pour leur éducation familiale et leur premier apprentissage du cyclisme, ils ont été attachés à un territoire et à une culture locale du vélo, mais, pour la suite, des étapes de leur carrière se dérouleront hors de ce cadre de socialisation dont nous mesurons les effets. Un stage dans un pays peu engagé dans la lutte contre le dopage ou un contrat avec une équipe domiciliée dans ce type de pays peuvent changer momentanément le système de contraintes dans lequel les comportements vertueux ont pu se structurer.

La disqualification

La dégradation du statut symbolique du cyclisme, suite aux affaires de dopage qui se succèdent depuis plus de dix ans, fait peser un poids sur les jeunes cyclistes, tout comme cela affecte l'implication de quelques sponsors (les prises de position les plus claires venant d'Allemagne). L'effet symbolique de ce facteur est global et ne connaît pas de frontières nationales, même si la réputation des diverses nations est très contrastée sur ce point. La lutte contre le dopage, la répression douanière, policière et judiciaire ont contribué à transformer cette pratique en quelque sorte « brutale », « virile » et « risquée » que le peloton partageait, en un stigmate qui fait honte et une tâche qui retombe sur la totalité de la corporation cycliste, moralement affectée. Les messages sur les dangers des prises de produit ont aussi induit des effets, même si tous les coureurs ne perçoivent pas également les mêmes risques pour les mêmes produits. Cette tension dans le milieu des cyclistes renforce certaines divisions internes, et peut tourner à la recherche de boucs émissaires, ou à des stratégies d'évitement pour ne pas côtoyer des « dopés ». Un effet positif sur l'abstention de prise de produits est possible. Il est toutefois assez difficile d'estimer les chances que des conduites favorables à la politique anti-dopage ressortent de cette situation, certaines conjonctures de crise menant vers la redéfinition du système des normes et l'émergence de nouveaux codes de comportements peu prévisibles.

Bibliographie

- Brissonneau C., Le dopage dans le cyclisme professionnel au milieu des années 1990, une reconstruction des valeurs sportives, *Déviance et société*, 31, 2007/2, p. 129-148.
- Brissonneau C, Aubel O., Ohl, F, *L'épreuve du dopage. Sociologie du cyclisme professionnel*, Paris, PUF, 2008.
- Brissonneau C., Bodin D., Delamarche A., Pechillon E., *Doping in professional sport*. Rapport pour le Parlement Européen, 2008.
- Coakley J., Deviance in sports : is it out of control ? In *Sport in Society: issues and controversies*, New York, Mc Graw Hill, 2001.
- Ehrenberg A., *Le culte de la performance*, Paris, Calmann Levy, 1991.
- Gaumont P., *Prisonnier du dopage*, Paris, Grasset, 2005.
- Goldman B., Klatz R., *Death in the Locker Room*, Chicago, Elite Sports Medicine Publications, 1992.
- Duret P., Trabal P., *Le sport et ses affaires. Une sociologie de la justice de l'épreuve sportive*, Paris, Métailié, 2001.
- Lefèvre N., *Le cyclisme d'élite français, un modèle singulier de formation et d'emploi*. Thèse de doctorat en sociologie, Université de Nantes, 2007.
- Martinez, D., Bilard, J., *Écoute Dopage. Rapport d'activité*, Paris, Ministère des Sports, 2000.
- Papin B., *La Vocation. Conversion et reconversion des élites sportives. Approche socio-historique de la gymnastique artistique et sportive*, Paris : L'Harmattan, 2006.
- Richard P., *Géant de la route, forçat de la vie : le vrai visage d'un cycliste*, Genève, Factual, 2001.
- Sallé L., Lestrelin L., Basson J.C., Le Tour de France 1998 et la régulation du dopage sportif : reconfiguration des rapports de force, *STAPS*, 73, 2006, pp. 9-23.
- Trabal P., Buisine S., Brissonneau C., Defrance J., et al., 2006, *Dopage et temporalités*, Rapport du contrat de Recherche MILDT-INSERM 01, Laboratoire « Sport et Culture », Université de Paris 10 Nanterre, 284 p.
- Waddington I., *Sport, health and drugs. A sociological perspective*, London, E&FN Spon, 2000.

Annexe : évolution des effectifs des fédérations de cyclisme**Fédération belge – Wallonie (FCWB)**

	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
Cyclotourisme	2082	1953	1931	1762	1283	1104	1278
MTB/BMX	216	211	235	271	275	275	257
Minimes	97	114	166	164	184	164	169
Aspirants	229	216	273	280	264	250	250
Débutants	171	128	151	155	169	164	142
Route/VTT							
Juniors	157	143	140	130	138	161	190
Espoirs	110	99	86	119	126	106	109
Elites	118	109	97	100	123	102	105
Masters	34	178	200	213	241	283	299
Total Route	916	987	1113	1161	1245	1230	1264
Total	3214	3151	3279	3194	2803	2619	2799

Cyclotourisme : VTT et/ou route hors compétition

Route / VTT: compétiteurs pouvant participer aux compétitions de cyclocross, piste, route et VTT.

Fédération belge – Flandre (Wielerbond Vlaanderen)

	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
Cyclotourisme	9520	10141	10910	12398	13290	14362	14640	19301
MTB/BMX	342	220	315	142	188	255	283	348
Artistique / Couché	110	106	90	88	83	95	88	79
Minimes	189	229	283	344	392	482	524	619
Aspirants	535	648	641	764	786	931	899	932
Débutants	547	570	649	652	761	862	927	886
Juniors	555	594	577	648	682	747	836	865
Route/VTT								
Espoirs	626	619	612	614	603	672	661	671
Elites	708	764	782	883	787	940	743	704
Masters	218	138	514	478	559	757	966	1053
Total								
Route	3378	3562	4058	4383	4570	5391	5556	5730
Total	13350	14029	15373	17011	18131	20103	20567	25458

Cyclotourisme : VTT et/ou route hors compétition

Route / VTT: compétiteurs pouvant participer aux compétitions de cyclocross, piste, route et VTT.

Fédération française (Fédération Française de Cyclisme)

	1998	1999	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008	2009
Route	78087	74291	70468	70074	70774	72471	73409	68190	69303	69937	68562
VTT	19962	21345	19743	18494	18285	18435	19225	18475	19495	20084	20557
BMX	6992	7650	9532	9714	9562	10682	11469	11313	11923	12719	15917
Polo-Vélo	56	50	82	54	72	69	89	108	115	86	95
Piste	265	275	295	306	282	258	251	244	243	244	277
Vélo couché											34
	10536	10361	10012			10191	10444		10107	10307	10544
Total	2	1	0	98642	98975	5	3	98330	9	0	2

Fédération suisse (Swiss Cycling)

	2006	2008	2009
Route	2234	450	421
Cyclotourisme	659	138	75
Trial	375	84	88
MTB	1632	345	333
Cyclo-cross	86	34	23
BMX	995	244	223
Polo-Vélo	1789	413	427
Piste	130	29	20
Vélo artistique	1319	299	292
Pluridisciplinaire	X	2032	2136
Total	9219	4068	4038

Swiss Cycling ne dispose pas de données avant 2006 et pour l'année 2007

Pas de licences pluridisciplinaires en 2006

Glossaire

Les catégories de coureurs

Pour la participation aux épreuves du calendrier, les catégories de coureurs sont déterminées par l'âge des pratiquants, lequel est défini par la différence entre l'année de l'épreuve et l'année de naissance du coureur.

Catégorie « amateur »

À partir de 19 ans, les cyclistes font partie de la catégorie « amateur ». Ces coureurs n'ont pas obtenu d'assez de points pour passer dans la catégorie « élite ».

Catégorie « élite »

Ce classement est établi par saison, sur la base de points obtenus par les coureurs en fonction de leurs résultats aux courses. Le cycliste qui a obtenu un certain nombre de points et âgés d'au moins 19 ans doit monter en catégorie « élite » au début de la saison suivante.

Catégorie « U23 »

Les coureurs de catégorie « élite » âgés de 19 à 22 ans sont classés dans la catégorie « U23 » (Under 23 : moins de 23 ans).

Coureur « Néo-professionnel »

Jeunes coureurs qui viennent d'intégrer une équipe professionnelle (deux premières années)

Coureur « Professionnel »

Coureurs faisant partie une équipe UCI ProTeam ou continentale professionnelle

Les équipes

Les équipes de cyclistes peuvent être internationales ou nationales

Équipes internationales

Les équipes internationales peuvent être des équipes ProTeam, des équipes continentales professionnelles ou des équipes continentales

- ProTeam (Groupes sportifs de 1^e division)

L'UCI ProTeam est l'équipe bénéficiant d'une licence délivrée par l'UCI pour participer aux épreuves de l'UCI ProTour. L'UCI ProTeam est désigné par une dénomination particulière.

- Équipes continentales professionnelles (GS de 2^e division)

L'équipe continentale professionnelle est la formation constituée pour participer aux épreuves sur routes ouvertes aux équipes continentales professionnelles. Elle est désignée par une dénomination particulière et enregistrée auprès de l'UCI suivant les dispositions ci-après.

L'équipe continentale professionnelle est constituée par l'ensemble des coureurs enregistrés auprès de l'UCI comme faisant partie de son équipe, du responsable financier, des sponsors et de toute autres personnes contractées par le responsable financier et/ou les sponsors pour assurer de façon permanente le fonctionnement de l'équipe (manager, directeur sportif, entraîneur, assistant paramédical, mécanicien etc.).

Chaque équipe continentale professionnelle doit engager au minimum, à plein temps et pour toute l'année d'enregistrement, 16 coureurs, 2 directeurs sportifs et 3 autres personnes (assistants paramédicaux, mécaniciens...).

Le classement des équipes continentales professionnelles UCI est obtenu par l'addition des points de leurs 8 meilleurs coureurs au classement individuel.

- **Équipes continentales (GS de 3^e division)**

Une équipe continentale est une équipe de coureurs sur route reconnue et certifiée par la fédération nationale de la nationalité de la plupart de ses coureurs pour participer aux épreuves des calendriers internationaux route, dans les limites de l'art. 2.1.005 (Règlement UCI) et enregistrées auprès de l'UCI.

Elle est constituée par l'ensemble des coureurs enregistrés auprès de l'UCI comme faisant partie de son équipe, du représentant de l'équipe, des sponsors et de toutes autres personnes contractées par le représentant et / ou le sponsor de l'équipe pour assurer de façon permanente le fonctionnement de l'équipe (manager, directeur sportif, entraîneur...)

Le classement des équipes continentales UCI est obtenu par l'addition des points de leurs 8 meilleurs coureurs au classement individuel.

Équipes nationales

Une équipe nationale est une équipe de coureurs sélectionnés par la fédération nationale de leur nationalité. Les équipes nationales comprennent des équipes « élite », « amateur » et « junior » (cf. catégories de coureurs).

Swiss cycling : Swiss cycling est le membre suisse de l'UCI. Elle constitue la plus haute instance du cyclisme suisse.

RESUME

Cette étude internationale, financée par l'Agence Mondiale Antidopage, est destinée à examiner et comprendre l'impact des formes de socialisation et d'organisation du cyclisme sur les représentations et les pratiques de dopage. Des observations de terrain mais surtout de nombreux entretiens ont pour ce faire été menés en Suisse, en France et en Belgique auprès de jeunes cyclistes amateurs ou néo-professionnels, d'anciens coureurs, de médecins et de directeurs sportifs. L'objet principal est de comprendre les effets des modes d'organisation du cyclisme et d'encadrement des coureurs sur le rapport au dopage et à la pharmacologie. Les interactions entre les différents acteurs du cyclisme ont particulièrement été observées afin de mieux comprendre la construction des savoir-faire mais aussi des valeurs et des normes de la culture cycliste.

Au terme de cette recherche de trois ans, nous observons une évolution de l'effet des modes d'organisation et d'encadrement sur les pratiques de dopage. L'affaire Festina a été un révélateur de l'ère du dopage organisé, largement diffusé et légitimé par le milieu lui-même. En revanche, en ce qui concerne les jeunes cyclistes de notre échantillon, le dopage semble aujourd'hui favorisé par la faiblesse de l'encadrement. Il prend pied dans des modes organisationnels nouveaux : plus transversaux, avec des réseaux constitués en dehors du microcosme cycliste, et plus sophistiqués, avec un recours à des produits et des méthodes plus complexes et plus coûteux. Si le dopage était ainsi, dans les années 1990, le fruit d'une socialisation collective, il apparaît à présent comme une démarche plus individuelle – dictée par les exigeantes conditions d'exercice du métier, la précarité ou l'appât du gain – mais aussi plus informelle et donc plus clandestine. Nous constatons également une évolution de la qualification des conduites dopantes par les coureurs dans le sens d'un retour à une définition du dopage comme transgression aux normes de la sous-culture cycliste.

Le sport de haut niveau reste toutefois animé par le souci de recherche de la plus haute performance. Les cyclistes, confrontés au surentraînement, recourent pour cela à toutes les possibilités de médicalisation autorisée, notamment à travers le marché des compléments alimentaires. Ceci témoigne de la permanence d'une culture de la prise de produits licites qui s'inscrit dans un processus de socialisation pharmacologique amorcé très tôt dans la carrière sportive, notamment au contact du corps médical. Ce qui change, en tout cas dans les discours, c'est une plus grande présence de prises de positions relatives à l'éthique dans la définition de la performance.

Les différences de modes d'organisation et de financement du cyclisme dans les trois pays déterminent sensiblement l'approche de la préparation médicale et du dopage. En résumé, on peut dire aujourd'hui que plus la prise en charge des coureurs est structurée, par des encadreurs déterminés à lutter contre le dopage, plus la probabilité d'apparition de pratiques dopantes diminue. Ceci résulte, à des degrés variables selon les pays, de changements dans les discours et les pratiques de la part d'acteurs et d'encadrants contraints de revoir leurs modes d'action à la suite de la répétition des affaires et de l'intensification de la lutte antidopage qui a suivi.

Nous avons distingué trois « idéaltypes » d'équipes cyclistes selon l'intensité de l'encadrement et la pression du contrôle interne. En dépit de modes d'entraînement standardisés et plutôt partagés, ce modèle rend compte de la diversité des attitudes et des croyances à l'égard du dopage selon le type d'équipe. Dans un continuum allant d'une approche très relativiste à une conception puriste et idéaliste du sport, il faut retenir que plus l'encadrement est fort, moins le discours est flottant. Dans cette hypothèse, les contrôles et une répression accrue sont ainsi accueillis favorablement par les jeunes coureurs. Le modèle d'encadrement fort est plus courant en Belgique et plus encore en France qu'en Suisse.

La recherche a par ailleurs mis en lumière ces différences structurelles du cyclisme de haut niveau dans les trois pays en analysant la diversité des modes d'accès et de formation des élites, la circulation des individus sur ce marché et la structuration des carrières sportives, l'investissement matériel et humain autour du vélo, les enjeux symboliques et populaires du cyclisme, le cadre légal ou encore la relation entre les sphères organisationnelles publique et privée.

Dans un contexte de crise identitaire et de sentiment d'injustice des coureurs par rapport à une image dégradée de leur profession, les pratiques de dopages nous ont alors été décrites comme en net recul par rapport à la situation qui prévalait il y a quelques années même si rien ne garantit ni ne laisse présager une éradication du phénomène.

ABSTRACT

This international study, financed by the World Anti-Doping Agency, was designed to examine and comprehend the impact of forms of socialization and organization of cycling on the representation and practices of doping. To that end, we collected observations in the field and, especially, conducted numerous interviews with young amateur and new professional cyclists, former cyclists, doctors and sports directors in Switzerland, France and Belgium. The main goal is to understand the effects of cycling modes of organization and the support of cyclists on any correlation with doping and pharmacology. In particular, interactions amongst different actors in cycling were observed to better understand the construction of knowledge, as well as the values and standards of the cyclist culture.

By the end of these three years of research, we observed an evolution in the effect of modes of organization and support on doping practices. The “Festina Affair” was revealing of the era of widespread organized doping, considered legitimate in the milieu itself. On the other hand, today, in terms of the young cyclists in our sample, doping seems to be encouraged by a lack of support. It takes root in new more transversal and sophisticated organizational modes, with networks from outside of the cyclist microcosm, and with a more complex and expensive use of substances. Thus, while doping in the 1990s was the fruit of a collective socialization, it seems at present to be a more individual process—dictated by the demanding conditions of the profession, insecurity or the lure of financial gain—but also more informal and, therefore, more clandestine. Furthermore, we note an evolution in how cyclists perceive doping behaviour, in the sense of a return to a definition of doping as a transgression of the norms of the cyclists’ subculture.

Nonetheless, high level sports remain driven by the need to obtain the best possible performance. Cyclists, faced with overtraining, turn to all sorts of authorized medical treatment, especially through dietary supplements. This bears witness to the persistence of a culture of consumption of legal substances that is part of a process of pharmacological socialization begun very early in a sporting career, especially in contact with the medical profession. What changes, at least in the discourse, is greater concern with the role of ethics in the definition of performance.

Differences in organizational modes and financing in cycling in the three countries studied largely determine the approach to medical preparation and doping. In summary, we may say that today, the more those determined to fight against doping take charge of cyclists in an organized fashion, the greater the probability that the appearance of doping practices diminishes. Depending on the country, this results in varying degrees of changes in the discourse and practices of actors and managers, as they are now obliged to review their actions in the light of numerous scandals and the subsequent intensification of the anti-doping struggle.

We have distinguished three “ideal types” of cycling teams according to the intensity of the support and the pressure of internal control. Despite standardized and generally common training methods, this model takes account of the diversity of attitudes and beliefs with respect to doping, according to the type of team. Along a continuum ranging from a very relativistic approach to a purist and idealistic conception of the sport, the key finding is that the greater the support, the less hesitant the discourse. According to this hypothesis, the combined weight of the tests and the increase of sanctions are thus welcomed by young athletes. The model of strong support is more prevalent in Belgium and even more in France than in Switzerland.

In addition, the research has also shed light on these structural differences of high level cycling in the three countries, through analysing the diversity of modes of access and training of elites, the circulation of individuals in this market and the structuring of sports careers, the material and human investment in cycling, the symbolical and popular stakes of cycling, the legal framework and the relationship between the public and private organizational spheres.

In a context of identity crisis and cyclists’ feeling of injustice about the tarnished image of their profession, doping practices were described to us as basically diminished compared to the past, even compared to a few years ago, but of course this does not guarantee an elimination of the phenomenon.